



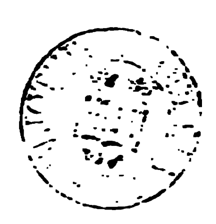


[redacted]

[redacted]

LA

PLÉIADE FRANÇOISE





DIVERS POEMES

PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADVCTIONS[1]

LA COMPLAINTE

DV DESESPERÉ

Qui prestera la parolle
A la douleur qui m'afolle?
Qui donnera les accens
A la plainte qui me guyde,
Et qui laschera la bride
A la fureur que ie sens?
Qui baillera double force
A mon ame, qui s'efforce
De soupirer mes douleurs?
Et qui fera sur ma face
D'vne larmoyante trace
Couler deux ruysseaux de pleurs?
Sus mon cœur, ouure ta porte,
Affin que de mes yeux sorte
Vne mer à ceste foys.
Ores fault que tu te plaignes,
Et qu'en tes larmes tu baignes
Ces montaignes & ces boys.

Et vous mes vers, dont la courſe
A de ſa premiere ſourſe
Les ſentiers habandonnez,
Fuyez à bride aualée,
Et la prochaine valée
De voſtre bruyt eſtonnez.
Voſtre eau, qui fut clere & lente.
Ores trouble & violente,
Semblable à ma douleur ſoit,
Et plus ne meſlez voſtre onde
A l'or de l'arene blonde,
Dont voſtre fond iauniſſoit.
Mais qui ſera la premiere?
Mais qui ſera la derniere
De voz plaintes? O bons dieux!
La furie qui me domte,
Las, ie ſens qu'elle ſurmonte
Ma voix, ma langue, & mes yeux.
Au vaze eſtroict qui degoute
Son eau, qui veult ſortir toute,
Ores ſemblable ie ſuis :
Et fault (ô plainte nouuelle!)
Que mes plainctz ie renouuelle,
Dont plaindre aſſez ie ne puis.
Quand toutes les eaux des nües
Seroient larmes deuenues,
Et quand tous les ventz congnuz
De la charette importune,
Qui fend les champs de Neptune,
Seroient ſoupirs deuenuz :
Quand toutes les voix encores
Complaintes deuiendroient ores,
Si ne me ſuffiroient point
Les pleurs, les ſoupirs, le plaindre,
A viuement contrefeindre
L'ennuy, qui le cœur me poingt.
Ainſi que la fleur cuillie
Ou par la Bize aſſaillie

[redacted]

Pert le vermeil de son teinct
En la fleur du plus doulx aage,
De mon palissant visage
La viue couleur s'esteinct.
Vne languissante nuė
Me sille desia la vėue,
Et me souuient en mourant
Des doulces riues de Loyre,
Qui les chansons de ma gloyre
Alloit iadis murmurant :
Alors que parmy la France
Du beau Cygne de Florence
I'alloys adorant les pas,
Dont les plumes i'ay tirées,
Qui des ailes mal cirées
Le vol n'imiteront pas.
Quel boys, quelle solitude,
Tesmoing de l'ingratitude
De l'archer malicieux,
Ne resonne les alarmes,
Que les amoureuses larmes
Font aux espris ocieux?
Les bledz ayment la rousée,
Dont la plaine est arrousée :
La vigne ayme les chaleurs,
Les abeilles les fleurettes,
Et les vaines amourettes
Les complaintes & les pleurs.
Mais la douleur vehemente,
Qui maintenant me tormente,
A repoussé loing de moy
Telle fureur insensée,
Pour enter[*] *en ma pensée*
Le trait d'vn plus iuste esmoy.
Arriere plaintes friuoles
D'vng tas de ieunesses folles :
Vous ardens soupirs encloz,
Laissez ma poictrine cuyte,

Et traynez à voſtre ſuyte,
Mile tragiques ſangloz.
Si l'iniure deſreiglée
De la fortune aueuglée,
Si vng faulx bon-heur promis
Par les faueurs iournalieres,
Si les fraudes familieres
Des trop courtizans amis :
Si la maiſon mal entiere
De cent procez heritiere,
Telle qu'on la peut nommer
La gallere deſarmée,
Qui ſans guide & mal ramée
Vogue par la haulte mer :
Si les paſſions cuyzantes
A l'ame, & au corps nuyzantes,
Si le plus contraire effort
D'vne fiere deſtinée,
Si vne vie obſtinée
Contre vng deſir de la mort :
Si la triſte congnoiſſance
De noſtre freſle naiſſance,
Et ſi quelque autre douleur
Geynne la vie de l'homme,
Ie merite qu'on me nomme
L'eſclaue de tout malheur.
Qu'ay-ie depuis mon enfance
Sinon toute iniuſte offence
Senty de mes plus prochains?
Qui ma ieuneſſe paſſée
Aux tenebres ont laiſſée,
Dont ores mes yeux ſont plains.
Et depuis que l'âge ferme
A touché le premier terme
De mes ans plus vigoreux,
Las, helas, quelle iournée
Feut onq' ſi mal fortunée
Que mes iours les plus heureux?

Mes oz, mes nerfz, & mes veines
Teſmoins ſecrez de mes peines,
Et mile ſoucîz cuyzans,
Auancent de ma vieilleſſe
Le triſte hyuer, qui me bleſſe
Deuant l'eſté de mes ans.
Comme l'autonne ſaccage
Les verdz cheueux du boccage
A ſon triſte aduenement,
Ainſi peu à peu ſ'efface
Le creſpe honneur de ma face
Veufue de ſon ornement.
Mon cœur ia deuenu marbre
En la ſouche d'vng vieil arbre
A tous mes ſens tranſmuez :
Et le ſoing, qui me deſrobe,
Me faict ſemblable à Niobe
Voyant ſes enfans tuez.
Quelle Medée ancienne
Par ſa voix magicienne
M'a changé ſi promptement?
Fichant d'aiguilles cruelles
Mes entrailles, & moëlles
Serues de l'enchantement?
Armez vous contre elle donques
O vous mes vers! & ſi onques
La fureur vous enflamma,
Faites luy ſentir l'iambe,
Dont contre l'ingrat Lycambe
La rage Archiloq' arma.
O nuict! ô ſilence, ô lune!
Que ceſte vieille importune
Oſe du ciel arracher,
Pourquoy ont la terre, & l'onde,
Mais pourquoy a tout le monde
Conſpiré pour me facher?
Ny toute l'herbe cuillie
Par les champs de Theſſalie,

Ny les murmures ſecrez,
Ny la verge enchantereſſe
Dont la Dame vangereſſe
Tourna les viſages Grecz :
Ny les flambeaux qu'on allume
Aux obſeques, ny la plume
Des mortuaires oizeaux,
Ny les œufz qu'on teint & mouille
Dans le ſang d'vne grenouille,
Ny les Auernales eaux :
Ny les images de cire,
Ny ce qui l'enfer attire,
Ny tous les vers enchantez
Par la vieille eſcheuelée
D'vne voix entremeſlée
Six & trois fois rechantez :
Ny le menſtrueux breuuage
Meſlé auecques la rage
Qui ſ'enfle au front des cheuaux,
Ny les furies enſemble
Enfanteroient (ce me ſemble)
Le moindre de mes trauaux.
Moindre feu ne me conſume,
Et moindre peſte ne hume
La tiede humeur de mes oz,
Que l'Herculienne flamme
Ayant le don de ſa femme
Engraué deſſus le doz.
Les flotz courrouſſez, qui baignent
Leurs riuages qui ſe plaignent,
Ne ſont plus ſourds que ie ſuis :
Ny ce peuple qui habite,
Ou le Nil ſe precipite
Dedans la mer par ſept huys.
Les ventz, la pluye, & l'orage,
N'exercent plus grand oultrage
Sur les montz & ſur les flotz,
Que l'eternelle tempeſte,

Qui brouille dedans ma teſte
Mile tourbillons encloz.
Comme la ſole preſtreſſe,
A qui le Cynthien preſſe
Le cœur ſuperbe & deſpit,
Heriſſant ſa cheuelure
Contre-tourne ſon allure
Par vng mouuement ſubit :
Ainſi aueq' noire myne
Tout furieux ie chemine
Par les champs plus eſlongnez,
Remaſchant d'vng ſoucy graue
Mile fureurs, que i'engraue
Sur mes ſourciz renfrongnez.
Tel eſt le Thebain Panthée
Quand ſon ame eſpoũantée
Voit le ſoleil redoublé :
Tel, le vangeur de ſon pere,
Quand les ſerpents de ſa mere
Luy ont ſon eſprit troublé.
D'vne entre-ſuyuante ſuyte
Il adiourne, & puys annuyte :
L'an d'vng mutuel retour
Ses quatre ſaiſons rameine :
Et apres la lune pleine,
Le croiſſant luiſt à ſon tour :
Tout ce que le ciel entourne,
Fuyt, refuyt, tourne, & retourne,
Comme les flotz blanchiſſans,
Que la mer venteuſe pouſſe,
Alors qu'elle ſe courrouſſe
Contre ſes bords gemiſſans.
Chacune choſe decline
Au lieu de ſon origine :
Et l'an, qui eſt couſtumier
De faire mourir, & naiſtre,
Ce qui ſeut rien, auant qu'eſtre,
Reduict à ſon rien premier :

Mais la triſteſſe profonde,
Qui d'vng pié ferme ſe fonde
Au plus ſecret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moy d'heure en heure
Acquiert nouuelle vigueur.
Ainſi la flamme allumée,
Que les ventz ont animée,
Forcenant cruellement,
En mile poinctes ſ'eſlance,
Dedaignant la violence
De ſon contraire element.
Quand l'obſcurité deſſerre
Ses aiſles deſſus la terre,
Et quant le preſent des Dieux
Pour emmieller la peine,
De toute la gent humaine
Charme doulcement les yeux :
Lors d'vne horreur taciturne
Deſſoubz le voyle nocturne
Tout ſe fait paiſible & coy :
Toute maniere de beſte
Au ſommeil courbe la teſte
Dedans ſon priué recoy.
Mais le mal, qui me reueille,
Ne permet que ie ſommeille
Vng ſeul moment de la nuict,
Sinon que l'ennuy m'aſſomme
D'vng eſpoüantable ſomme,
Qui plus que le veiller nuyt.
Puis quand l'aulbe ſe deſcouche
De ſa iauniſſante couche
Pour nous eſclerer le iour,
Auec moy ſ'eſueille à l'heure
Le ſoing rongeard, qui demeure
En mon familier ſeiour :
Ou tout cela, que lon nomme
Les bienheuretez de l'homme,

[redacted]

Ne me ſçauroit eſiouyr,
Priué de l'aiſe, qu'aporte
A la vie demy-morte
Le doulx plaiſir de l'ouyr.
Et ſi d'vng pas difficile
Hors du triſte domicile
Ie me trayne par les champs,
Le ſoucy, qui m'accompaigne,
Enſemence la campaigne
De mile regretz tranchans.
Si d'auanture i'arriue
Sur la verdoyante riue,
I'eſſourde le bruyt des eaux :
Si au bois ie me tranſporte,
Soudain ie ferme la porte
Aux doulx goziers des oyzeaux.
Iadis la tourbe ſacrée,
Qui ſur le Loyr ſe recrée,
Me daignoit bien quelquesfois
Guyder autour des riuages,
Et par les antres ſauuages,
Imitateurs de ma voix :
Mais or' toute eſpoüantée
Elle fuyt d'eſtre hantée
De moy deſpit, & felon,
Indigne que ma poictrine
Reçoyue ſoubz la courtine
Les ſainctz preſentz d'Apollon.
Meſmes la voix pitoyable,
Dont la plainte larmoyable
Rechante les derniers ſons,
Dure & ſourde à ma ſemonce
Dedaigne toute reſponſe
A mes piteuſes chanſons.
Quelque part que ie me tourne,
Le long ſilence y ſeiourne
Comme en ces temples deuotz,
Et comme ſi toutes choſes

Peſle meſle eſtoyent r'encloſes
Dedans leur premier Càos.
Mettez moy donq', ou la tourbe
Du peuple eſtonné ſe courbe
Deuant le ſceptre des Roys,
Et en tous les lieux encore',
Ou plus la France decore
Et ſes armes & ſes loix :
Mettez moy, ou lon accorde
La contr'-accordante chorde
Par les diſcordans accords,
Et ou la beauté des dames
Souffle les ſecrettes flammes
Qui bruſlent dedans le corps :
Mettez moy (ſi bon vous ſemble)
Ou la Delienne aſſemble
Sa bande appriſe au labeur,
A cry, à cor, & à ſuyte
Preſſant la legere fuyte
Des cerfz aiſlez par la peur :
Mettez moy, ou Cytherée
En la ſaiſon alterée
Sa ieune troppe conduict,
Et ſans craindre la froidure
Deſſus l'humide verdure
Bale au ſerain de la nuict :
Mettez moy là, ou floriſſent
Les arbres, qui ſe nourriſſent
Au beau ſeiour d'Alcinoys,
Et là, ou le riche Autonne
D'vne main prodigue donne
L'honneur du front d'Acheloys :
Mettez moy, ou plus abonde
Tout ce qui plus en ce monde
Contente l'humain deſir :
Si ne pouray-ie en tel aiſe
Trouuer plaiſir, qui me plaiſe,
Que l'obſtiné deplaiſir.

[redacted]

Helas, pourquoy tant ſ'augmentent
Les malheurs, qui me tormentent
Deſeſperé d'auoir mieux?
Ou pourquoy à les accroiſtre,
Par trop les vouloir congnoiſtre,
Suys-ie tant ingenieux?
Heureux, qui a par augures
Preueu les choſes obſcures!
Et trop plus heureux encor',
En qui des Dieux la largeſſe
A reſpandu la ſageſſe,
Des cieux le plus beau treſor!
Combien (ſi nous eſtions ſages)
Se demonſtrent de preſages,
Auant-coureurs de noz maulx?
Soit par iniure celeſte,
Par quelque perte moleſte,
Ou par mort des animaulx?
Mais la penſée des hommes,
Pendant que viuans nous ſommes,
Ignore le ſort humain :
La diuine preſcience
Par certaine experience
Le tient cloz dedans ſa main.
Seroit point determinée
Quelque vieille deſtinée
Contre les eſpriz ſacrez?
Mile, qui deſſus Parnaze
Beurent de l'eau de Pegaze,
Ont faict ſemblables regrez.
De la Lyre Thracienne,
Et de l'Amphionnienne
Les malheurs ie ne diray :
De l'aueuglé Stheſicore,
Et du grand aueugle encore
Les labeurs ie n'eſcriray.
Ie tays la mort d'Eurypide,
Et la Tortüe homicide,

Ie laiſſe encore la faim
De ce miſerable Plaute,
Et les peines de la faulte
De l'amoureux eſcriuain.
Seulement me plaiſt eſcrire
Comment le Dieu, qui inſpire
Le troppeau muſicien,
Mortel, ſoubz habit champeſtre,
Sept ans les bœufz mena paiſtre
Au riuaige Amphryſien.
Mauldicte donq' la lumiere,
Qui m'eſclaira la premiere,
Puys que le ciel rigoreux
Aſſuietit ma naiſſance
A l'indomtable puiſſance
D'vng aſtre ſi malheureux.
O Dieux vangeurs, que lon iure,
Dieux, qui puniſſez l'iniure
D'vne rompüe amitié,
Si les deuotes prieres
Pour les iniuſtes miſeres
Vous emeuuent à pitié,
Las, pourquoy ne ſe retire
De moy ce cruel martyre,
Si mes innocentes mains,
Pures de ſang & rapines,
Ne furent onques inclines
A rompre les droictz humains?
Ie ne ſuys né de la race,
Qui deſſus les montz de Thrace,
O Dieux, ſ'arma contre vous,
Ny de l'hoſte abhominable,
Qui pour ſon forfaict damnable
Accreut le nombre des loups.
Ie n'ay hanté le college
De ce larron ſacrilege,
Qui feut premier inuenteur
De feindre la congnoiſſance

De voſtre diuine eſſence
Par vng viſage menteur.
Ie ne ſuys né de la terre,
Qui en la Thebaine guerre
Huma le ſang fraternel,
Dont le mutuel oultrage
Teſmoigna l'aueugle rage
De l'inceſte paternel.
D'vne cruaulté nouuelle
Ie n'ay rompu la ceruelle
De mon pere, & ſi n'ay pas
De ſes entrailles ſaillantes
Remply les gorges ſanglantes
Par vng nocturne repas.
Si mon innocente vie
Ne feut onques aſſeruie
Aux ſerues affections :
Si l'auare conuoitiʒe,
Si l'ambicion n'attiʒe
Le feu de mes paſſions :
Si pour deſtruire vng lignage,
Par eſcrit, ou teſmoignage,
Ma langue n'a point menty :
Si au ſang de l'homme iuſte
Auecques le plus robuſte
Iamais ie n'ay conſenty :
Si la vieille depiteuſe
Du mal d'autruy conuoiteuſe,
Si l'ire, ſi la ranqueur,
(Et ſi quelque autre furie
A ſur l'homme ſeigneurie)
Ne m'ont affolé le cœur :
Diuine maieſté haulte,
D'ou me viennent, ſans ma faulte,
Tant de remors furieux?
O malheureuſe innocence,
Sur qui ont tant de licence
Les aſtres iniurieux!

Heureuſe la creature,
Qui a fait ſa ſepulture
Dans le ventre maternel!
Heureux celuy, dont la vie
En ſortant ſ'eſt veu rauie
Par vn ſommeil eternel!
Il n'a ſenty ſur ſa teſte
L'ineuitable tempeſte,
Dont nous ſommes agitez,
Mais aſſeuré du naufraige
De bien loing ſur le riuaige
A veu les flotz irritez.
Sus mon ame, tourne arriere,
Et borne icy la carriere
De tes ingrates douleurs:
Il eſt temps de faire eſpreuue,
Si apres la mort on treuue
La fin de tant de malheurs.
Ma vie deſeſperée
A la mort deliberée
Ia-deſia ſe ſent courir.
Meure donques, meure, meure,
Celuy, qui viuant demeure,
Mourant ſans pouuoir mourir.
Ainſi le Deuin d'Adraſte,
Qui pour le filz d'Iôcaſte
Encontre Thebes ſ'arma,
S'eſlançoit de grand' audace
Dedans l'horrible creuace,
Qui ſur luy ſe referma.
Vous, à qui ces durs allarmes
Arracheront quelques larmes,
Soyez ioyeux en tout temps,
Ayez le ciel fauorable,
Et, plus que moy miſerable,
Viuez heureux, & contens.

[redacted]

HYMNE CHRESTIEN

O Seigneur Dieu, mon rampart, ma ſience,
Rampare moy du fort de pacience
Contre l'effort du corps iniurieux,
Qui veult forcer l'eſprit victorieux.
L'ardeur du mal, dont ma chair eſt attainte,
Me faict gemir d'vne eternelle plainte,
Moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir,
Que pour le mal de ne pouuoir mourir.
Certes, Seigneur, ie ſens bien, que ma faulte
Me rend coupable à ta maieſté haulte :
Mais ſi de toy vers toy ie n'ay ſecours,
Ailleurs en vain ie cherche mon recours.
Car ta main ſeule inuinciblement forte
Peult des enfers briſer l'auare porte,
Et me tirer aux rayons du beau iour,
Qui luyt au ciel, ton eternel ſeiour.
Si ie ne ſuys que vile pouriture,
Tel que ie ſuis, ie ſuis ta creature.
N'eſt-ce pas toy, dont la diuine main
De vil bourbier forma le corps humain,
Pour y enter l'ame, que tu as feinte,
Sur le protraict de ton image ſaincte?
N'eſt-ce pas toy, qui formas la rondeur
De l'vniuers, teſmoing de ta grandeur,
Et qui fendis l'obſcurité profonde,
Pour en tirer la lumiere du monde?
N'eſt-ce pas toy, qui as prefix le tour
De l'Océan, qui nous baigne à l'entour,
Fichant aux cieux du iour la lampe clere,
Et le flambeau, qui à la nuict eclaire?
Et toutesfois ces grands œuures parfaiz,
Que ta main ſaincte heureuſement a faiz,

Doyuent perir, non ta parole ferme,
De qui le temps n'a point borné le terme.
Cete parole a promis aux eſleuz,
Dont les ſaincts noms en ton liure ſont leuz,
Ennuy, trauail, ſeruitude moleſte,
Le ſeul chemin de ton regne celeſte.
O trop ingrat! ô trop ambicieux!
Cil, qui premier nous defferma les yeux,
Et qui premier, par trop vouloir congnoiſtre,
Fiſt le peché entre nous apparoiſtre!
Ce feut alors, que le ciel peu benin
Vomit ſur nous ſon courroux & venin,
Faiſant ſortir du centre de la terre
La paſle faim, & la peſte, & la guerre.
Le monde alors d'vne nüe empeſché
Viuoit captif ſoubz les loix du peché,
De qui l'horreur ſur tant d'ames immondes
Fiſt deborder la vengeance des ondes :
Alors, Seigneur, d'vng clin d'œil ſeulement
Tu moiſſonnas la terre egalement,
Ne reſeruant de tant de miliers d'hommes,
Qu'vne famille, en ces lieux, ou nous ſommes.
O bienheureux & trois & quatre fois,
Qui a gouté le ſucre de ta vois!
Et dont la foy, qui le peché defie,
En ton effort ſa force fortifie!
Certes celuy, qui tel bien a receu,
De ſon eſpoir ne ſe verra deceu :
S'il eſt ainſi, que la foy ſauua l'Arche,
Et d'Iſraël le premier Patriarche,
Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis
Multiplier le nombre de ſes filz,
Plus qu'on ne voit d'eſtoiles flamboyantes,
Ou de ſablon aux plaines ondoyantes.
Ce peuple alors contrainct de ſe ranger
Deſſoubz les loix du barbare eſtranger,
Viuoit captif, quand ta main fauorable
Luy fiſt ſentir ton pouoir ſecourable,

[redacted]

Fendant le cours de l'onde rougiſſant,
Dont à pié ſec ton peuple ſeut yſſant,
Et vid encor' loing derriere ſa fuyte
Floter ſur l'eau l'Egyptienne ſuyte.
Puis au mylieu des trauaulx & dangers
Tu le guydas aux peuples eſtrangers
Par les deſers, ou vingt & vingt années
Feurent par toy ces bandes gouuernées.
Là ta pitié, pour leur ſoif amortir,
Fiſt des rochers les fontaines ſortir,
Et fiſt encor' de ta main planteureuſe
Neger ſur eulx la manne ſauoureuſe.
Là ſeut ſoubs toy Moyze ton amy
Chef de ta gent, qui murmuroit parmy
Les longs erreurs de ce deſert ſauuage,
D'auoir laiſſé l'Egyptien riuage.
Là maintefois le cours de ta fureur
Se deſbrida ſur l'obſtinée erreur
De ces mutins : & tes loix engrauées
Se virent là mile fois deprauées.
O quantefois de ton graue ſourcy
Tu abyſmas ce faulx peuple endurcy !
Qui meſpriſant de ſon Dieu les louanges
Idolatroit apres les Dieux eſtranges.
Iuſtice adonq' ſur le peché naiſſant
Faiſoit brandir ſon glayue puniſſant,
Et la pitié loing du ciel exilée
Erroit ça bas triſte, & deſcheuelée.
Finablement, ce peuple belliqueur
Guydé par toy, haulſa le chef vainqueur
Sur mile Roys & peuples, que la guerre
Fiſt renuerſer horriblement par terre,
Ains que les tiens par ſentiers incongnuz
Fuſſent aux champs planteureux paruenuz,
Ou tu auois des mainte & mainte année
Au parauant leur demeure bornée.
Qui contera les dangers & horreurs,
Les fiers combaz, & vaillantes fureurs

De Iofüé? & la braue entreprize
De Gedëon, que ta main fauorize?
Qui defcrira ce Guerrier ordonné
Pour le rampart de ton peuple eftonné,
Et le forfaict de la main defloyale,
Qui luy embla fa perruque fatale?
Qui chantera l'oracle d'Ifraël,
Ce grand prophete & preftre Samüel,
Saül, Ionathe, & les defpouilles vides
Rouges du fang de tes Ifraëlides?
  O Dieu guerrier! des victoires donneur!
Donne à mes doigz cete grace & bonheur,
De n'accorder fur ma lyre d'iuoyre
Pour tout iamais, que les vers de ta gloire.
S'il eft ainfi, arriere les vains fons,
Les vains foupirs, & les vaines chanfons :
Arriere amour, & les fonges antiques
Elaborez par les mains poëtiques.
Ce n'eft plus moy, qui vous doy' fredonner :
Car le Seigneur m'a commandé fonner
Non l'Odiffée, ou la grand' Iliade,
Mais le difcours de l'Ifraëliade.
  Lors ie diray ce grand pafteur Hebrieu,
Qui f'oppofa pour le peuple de Dieu :
Les faincts accords de fa Lyre faconde,
Le certain coup de fa fidele fonde,
Auec' l'honneur de fon premier butin,
Et le grand tronq du braue Philiftin.
Ie chanteray par combien de trauerfes
Il fceut tromper les embufches diuerfes
De fes hayneux, ains que Dieu l'euft affis
Pour commender au peuple circoncis.
Heureux vray'ment fi l'œil de Berfabée[1]
Sa liberté n'euft onques defrobée,
Et f'il n'euft mis en proye à l'eftranger
Celuy qui feut de fa mort meffager!
  Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,
Iamais conftant, & ferme ne fe fonde,

[redacted]

Et nul ne peut ſuyure d'vng cours entier
De la vertu le penible ſentier.
Quel ſiecle encor' ne porte teſmoignage,
Du Roy congneu par le ſurnom de ſage?
Qui attraynant des plus barbares lieux
L'or, & l'argent, & le bois precieux,
Elaboura d'eſtofe & d'artifice
Du temple ſainct le ſuperbe edifice.
Ce n'eſt icy, que deſcrire ie veux
De ſes vieux ans les impudiques feuz,
De ſa maiſon la grand' troppe laſciue,
Sa vanité, & ſa pompe exceſſiue,
Pour ſes faulx Dieux le vray Dieu mepriſé,
Et de ſon filz le ſceptre diuiſé.
Ie voy encor' les campagnes humides
Rougir au ſang de ces Abrahamides,
Peuple endurcy entre tous les humains :
Qui adorant l'ouurage de ſes mains,
Parfume Bâl d'encens, & ſacrifice.
Peuples, & roys, apprenez la iuſtice :
Et ſi de Dieu quelque peur vous auez,
Dedans voz cœurs hardiment engrauez
La mort d'Achab, & la ſerue couronne
De tant de roys captifz en Babilonne.
Mais toy, Seigneur, de qui le braz puiſſant
Decaptiua ton peuple languiſſant,
Si de bon cœur deuant toy ie lamente,
Romps le lien du mal, qui me tormente,
Ou mon eſprit, pour de toy l'approcher,
Tire dehors la priſon de la chair.
Ie ne veulx point par vng autel de terre
Encourtiné de verueine, & d'ierre,
Par vers charmez, ny par prodigues vœuz,
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufz,
De ma ſanté haſter la courſe lente,
Las! qui tant ſeut au partir violente.
Gueriz, Seigneur, gueriz moy de peché,
Dont le remede à tout autre eſt caché :

Alors mes vers, loüant des faictz loüables
Te pourront eſtre offrandes agréables.

LA MONOMACHIE

DE DAVID ET DE GOLIATH.

Celuy en vain ſe vante d'eſtre fort,
Qui aueuglé d'vne ire outrecuydée
Ne voit combien peu ſert vng grand effort,
Quand de raiſon la force n'eſt guidée.
L'humble foibleſſe eſt voluntiers aydée
De cetuy la, qui donne la victoire :
Mais du haultain la fureur debridée
Pert en vng coup & la force & la gloire.
Ny le canon, ny le glaiue tranchant,
Ny le rampart, ny la foſſe murée,
Ont le pouuoir de ſauuer le meſchant,
Dont le Seigneur la vengeance a iurée.
Les fiers torrens n'ont pas longue durée :
Et du ſapin, vmbrage des montaignes,
La hauteur n'eſt ſi ferme & aſſeurée,
Que l'arbriſſeau, qui croiſt par les campagnes.
O Dieu guerrier, Dieu que ie veulx chanter,
Ie te ſupply', tens les nerfz de ma lyre :
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,
Mais le Berger, que tu voulus eſlire :
Ce feut celuy, qui s'oppoſant à l'ire
Du Philiſtin meſpriſant ta hauteſſe,
Monſtra combien puiſſante ſe peut dire
Deſſou' ta main vne humble petiteſſe.
Toy, qui armé du ſainct pouuoir des cieux,

[redacted]

Deuant l'honneur, & les yeux de la France,
Domtas iadis l'orgueil ambicieux,
Qui ſa fureur perdit au camp d'outrance :
Puis que tu as de ce Dieu congnoiſſance,
Qui des plus grands a la gloire etouſée,
Eſcoute moy, qui louant ſa puiſſance
Te viens icy eriger vng trophée.
Le Philiſtin, & le peuple de Dieu
S'eſtoient campez ſur deux croppes voiſines.
Icy eſtoit aſſis le camp Hebrieu :
Là ſe montroient les tentes Philiſtines :
Quand vn Guerrier flambant d'armes inſignes,
Sorty du camp du barbare exercite,
Vint deſſier, & par vois, & par ſignes,
Tous les plus ſors du peuple Iſraëlite.
Vingt & vingt ſois ce braue Philiſtin
Eſtoit en vain ſorty hors de ſa tente,
Et nul n'aſpire à ſi riche butin :
Dont Saül pleure, & crie, & ſe tormente.
Ou eſt celuy (diſoit-il) qui ſe vente
De ſ'oppoſer à ſi grand vitupere?
A ceſtuy la ma fille ie preſente,
Et affranchis la maiſon de ſon pere.
O Iſraël, iadis peuple indonté,
Ou eſtoit lors ceſte grande vaillance,
Dont tu auois tant de ſois ſurmonté
Les plus gaillars par le fer de ta lance?
Las, il fault bien, que quelque tienne offence
Euſt prouoqué la vangeance diuine,
Puis que ton cœur eut ſi ſoible defence
Contre vne audace & gloire Philiſtine.
On voit ainſi de peur ſe tapiſſant
Par les buyſſons les humbles colombelles,
Qui ont de loing veu l'aigle rauiſſant
Tirer à mont, & fondre deſſus elles.
Alors ce fier auec' ſifflantes ailes,
Ores le hault, ores le bas air tranche,
Et craquetant de ſes ongles crüelles,

Raude à l'entour de l'eſpineuſe branche.
Tel ſe monſtroit ce Guerrier animé :
Et qui euſt veu la grandeur de ſa taille,
Il euſt iugé ou vng coloſſe armé,
Ou vne tour deſmarcher en bataille.
Son corps eſtoit tout heriſſé d'eſcaille :
D'airain eſtoit le reſte de ſes armes.
Le fer adonq', & l'acier & la maille
N'eſtoient beaucoup vſitez aux alarmes.
Son heaume feut comme vng brillant eſcler,
Sur qui flotoit vng menaçant pennache :
Nembroth eſtoit protraict en ſon boucler :
Sa main branloit l'horreur d'vne grand' hache.
Ainſi armé, par cent moyens il taſche
Son ennemy à la campagne attraire :
Mais Iſraël en ſes tentes ſe cache,
Epoüanté d'vng ſi fier auerſaire.
O (diſoit-il) fuyarde nation,
Nourrie au creux des antres plus ſauuages,
Qui as laiſſé ton habitation
Pour labourer noz fertiles riuages,
Ou eſt ce Dieu, ou ſont ces grands courages,
Dont tu marchois ſi ſuperbement haulte?
Voicy le braz vangeur de tant d'outrages,
Qui te fera recongnoiſtre ta faulte.
Ie ſuis celuy, qui auec' ces deux mains
Me feray voye au celeſte habitacle.
Lequel des Dieux, ou lequel des humains
Oſera donc' ſ'oppoſer pour obſtacle!
O ſotte gent, qui pour vng faulx miracle,
Te vas paiſſant de ces vaines merueilles :
Ce n'eſt pas moy, que la voix d'vng oracle
Si doucement tire par les oreilles.
Ou eſt celuy, qui bataailloit pour toy,
Ie dy celuy, qu'Iſraël tant honnore?
Que ne vient il ſ'oppoſer contre moy,
Qui autre Dieu que ma force n'adore?
Pauure ſoldat, qui ſur toy verras orc'

D'vn rouge lac cete plaine arrouzee,
Mieux te valuſt en tes dezers encore'
Viuoter d'eau, & de blanche rozee.
O gaillard peuple ! ô hardy belliqueur
Parmy les boys, ou ſur quelque montaigne !
Eſt-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,
Qui te defend deſcendre à la campagne?
Vng cœur vaillant, que la force accompagne,
En vng rampart voluntiers ne ſe ſie.
Si quelqu'vng donq' en la vertu ſe bagne,
Voicy au camp celuy qui le deſie.
Comme en vng parc, qui eſt enuironné
Du peuple oyzif à quelque iour de feſte,
Le ſier taureau au combat ordonné
Deça dela va contournant ſa teſte :
Ce Philiſtin, qui au combat ſ'appreſte,
Brauant ainſi de menaces terribles,
Faiſoit ſloter les plumes de ſa creſte,
Rempliſſant l'air de blaſphemes horribles.
Le camp Hebrieu tremblant à cete fois
D'vng teinct de mort alla peindre ſa face,
Criant au ciel d'vne publique vois,
Vange Seigneur, la ſacrilege audace
De ce crüel, qui ton peuple menace.
Lors le Seigneur eſbranſlant ſa main dextre,
Donnoit aux ſiens vng ſigne de ſa grace,
Heureuſement tonnant à la ſeneſtre.
Et ſur le champ apparoiſtre lon voit
Vn Bergerot à la chere eueillée :
Sa pennetiere[a] en eſcharpe il auoit,
Et à ſon braz ſa ſonde entortillée.
Lors des deux camps la tourbe emerueillée
D'vng œil ſiché, en béant le regarde,
Quand d'vne grace au danger aueuglée
Le gay Berger au combat ſe hazarde.
Mais quand ce ſier vint à le regarder,
Si brauement marchant parmy la plaine,
D'vng riz amer ſe priſt à l'œillader,

Et de le voir plaignoit quafi la peine.
Puis tout foudain d'vne audace haultaine
Se renfrongnant en horrible furie,
Hauffa la tefte, & d'vne vois loingtaine
Le furuenant par tels mots il efcrie :
Dy moy chetif, de ta vie ennuyé,
Petit bout d'homme, & honte de nature,
Quel tien hayneux t'a icy enuoyé,
Pour eftre faict des corbeaux la pafture?
Tu me fais honte, ô vile créature,
Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.
Si mouras-tu’. O la belle auanture,
Pour en dreffer la defpouille en vng temple!
Mais que ne vient fur cete arene icy
Ce fier Saül auec' fa lance? voire
Ce fort Abner, & ce Ionathe auffi,
A qui fon arc a donné tant de gloire?
C'eft là, c'eft là, que ma vertu notoire
Se deuft baigner : non point en cete fange,
Qui fouillera l'honneur de ma victoire,
Et par fa mort accroitra fa louange.
Ha grand maftin (refpondit le Berger)
Tes gros aboys me donnent affurance.
Car Dieu, qui veult tes blafphemes vanger,
Eft le boucler de ma ferme efperance.
Defia fa main fur ton chef fe ballance,
Pour ton grand cors accabler fou' fa foudre :
Et me voicy, que fa iufte vangeance
Pouffe vers toy, pour te rüer en poudre.
Ce Diable adonq' tonnant horriblement,
Et tout baueux d'ecumeuze fumiere,
Grinfa les dents efpoüantablement,
Et en fronçant nez & front, & paupiere,
Blafphema Dieu, le ciel, & la lumiere.
Ainfi entre eux de parolle ilz f'attachent :
Puis fe haftant d'vne alure plus fiere,
Diuerfement au combat contre-marchent.
Le Philiftin de fureur aueuglé,

Roüant ſa maſſe, alloit d'ardent courage,
A gueule ouuerte, & à pas dereglé,
Portant la peur, la tempeſte, & l'orage :
Mais le Berger d'vne allure plus ſage
Son ennemy ores coſtoye, & ores
Subtilement luy met droict au viſaige
Le vent, la poudre, & le ſoleil encores.
Comme lon void au pié d'vne grand' tour,
Qu'à la campagne egaler on ſ'efforce,
Le pionnier mynant tout à l'entour
Faire vne trace à la poudreuze amorce :
Non autrement, par vne longue entorce
Ce cault Berger guygnant à teſte baſſe,
Contre-gardoit ſon impareille force
Contre l'horreur de la peſante maſſe.
Le grand Guerrier à tour & à trauers
Menoit les braz d'vne force incroyable,
Et fendant l'air par vn ſifflant reuers
Alloit finir ce combat pitoyable :
Quand du Seigneur la bonté ſecourable
Trompa le coup de la crüelle dextre,
Qui lourdement foudroyant ſur le ſable,
Raza les pieds du Berger plus adextre.
Finablement courbé ſur les genous,
Panché à droict, d'vng pié ferme il ſe fonde :
Ainſi que Dieu, lors qu'il darde ſur nous
Le feu vangeur des offences du monde :
Ce fort Hebrieu roüant ainſi ſa fonde
Deux fois, trois fois, aſſez loing de ſa teſte,
Auec' vn bruit, qui en fendant l'air gronde,
Fiſt deſcocher le traict de ſa tempeſte.
Droict ſur le front, ou le coup fut donné,
Se va planter la fureur de la pierre.
Le grand Coloſſe à ce coup eſtonné,
D'vn ſault horrible alla bruncher par terre.
Son harnois tonne, & le vainqueur le ſerre :
Puis le cyant meſmes de ſon eſpée,
Entortilla, pour le prix de ſa guerre,

Contre l'orage du monde.
Le ſort cruel nous deuore
Par non reuocable loy :
Mais l'homme n'a point encore
Plus grand ennemy que ſoy.
Tout autre animal apporte
Plus grande commodité,
Armant ſa natiuité
D'vne defence plus forte.
L'Homme ſeul à ſa naiſſance,
Par gemiſſemens & pleurs
Teſmoigne ſon impuiſſance,
Preſage de ſes malheurs.
Mais ſi la Nature amere
Aux hommes tant ſeulement,
Nous eſt eternellement
Trop plus maratre que mere,*
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miſerable ſe nomme,
Eſclaue de mile maux.
L'Ame en l'vniuers encloſe
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui eclerent toute choſe,
N'eſt-ce pas Dieu, qui embraſſe
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la maſſe
Par amyables diſcors?
Cete Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui eſt plus doux,
Et plus noble creature :
Affin qu'il feuſt ſeul capable
D'vng ſens plus diuin & hault,
Eſtant auſſi plus coupable,
Si la raizon luy defaut.
La Prouidence diuine

Au tour du bras la grand' teſte coupée.
Lors Iſraël, que la peur du danger
Suyuoit encor' en ſa victoire meſme,
Sort de ſon camp, & du vainqueur Berger
Enuoye au ciel la louange ſupreme.
Le Philiſtin paſle de peur extreme
Monſtre le doz; d'vne fuyte vilaine :
Abandonnant le grand tronq froid, & bleſme,
Qui giſt ſans nom ſur la dezerte plaine.
Chantez, mes vers, cet immortel honneur,
Dont vous auez la matiere choizie :
Ce vous ſera plus de gloire, & bonheur,
Que les vieux ſons d'vne fable moizie.
Car tout au pis, quand voſtre poëzie
Du long oubly deuroit eſtre la proye,
Si auez vous plus ſaincte fantaizie,
Que le ſonneur des Pergames de Troye.

ODE

AV REVERENDISS. CARDINAL DV BELLAY.

Cetuy la qui ſ'eſtudie
Repreſenter en ſes vers
Tous les accidens diuers
De l'humaine tragedie,
Celuy encores deſcriue
Tous les floz tumultueux,
Qui retournent à la riue
D'Euripe l'impetueux.
L'air, le feu, la terre, l'onde,
Et les aſtres coniurez
Nous rendent peu aſſeurez

Contre l'orage du monde.
Le ſort cruel nous deuore
Par non reuocable loy :
Mais l'homme n'a point encore'
Plus grand ennemy que ſoy.
Tout autre animal apporte
Plus grande commodité,
Armant ſa natiuité
D'vne defence plus forte.
L'Homme ſeul à ſa naiſſance,
Par gemiſſemens & pleurs
Teſmoigne ſon impuiſſance,
Preſage de ſes malheurs.
Mais ſi la Nature amere
Aux hommes tant ſeulement,
Nous eſt eternellement
Trop plus maratre que mere,*
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miſerable ſe nomme,
Eſclaue de mile maux.
L'Ame en l'vniuers encloſe
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui eclerent toute choſe,
N'eſt-ce pas Dieu, qui embraſſe
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la maſſe
Par amyables diſcors?
Cete Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui eſt plus doux,
Et plus noble creature :
Affin qu'il feuſt ſeul capable
D'vng ſens plus diuin & hault,
Eſtant auſſi plus coupable,
Si la raizon luy defaut.
La Prouidence diuine

Contre l'orage du monde.
Le fort cruel nous deuore
Par non reuocable loy :
Mais l'homme n'a point encore
Plus grand ennemy que soy.
ut autre animal apporte
Plus grande commodité,
Armant sa natiuité
D'vne defence plus forte.
L'Homme seul à sa naissance,
Par gemissemens & pleurs
Tesmoigne son impuissance,
Presage de ses malheurs.
Mais si la Nature amere
Aux hommes tant seulement,
Nous est eternellement
Trop plus maratre que mere,*
Il ne faut pourtant que l'homme
Entre tous les animaux
Seul miserable se nomme,
Esclaue de mile maux.
L'Ame en l'vniuers enclose
Baillant nourriture aux cieux,
A l'onde, à la terre, aux yeux,
Qui eclerent toute chose,
N'est-ce pas Dieu, qui embrasse
Les membres de ce grand corps,
Agitant toute la masse
Par amyables discors?
Cete Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui est plus doux,
Et plus noble creature :
Affin qu'il feust seul capable
D'vng sens plus diuin & hault,
Estant aussi plus coupable,
Si la raizon luy defaut.
La Prouidence diuine



Miſt en nous ſes petiz feux,
Nous faiſant ſentir par eux
Le lieu de noſtre origine.
Ainſi de raizon l'vſage,
Qui n'eſt en autre animal,
Fait que l'homme, qui eſt ſage,
Diſcourt le bien & le mal.
Mais le gros fardeau moleſte,
Dont noſtre eſprit eſt veſtu,
Tarde ſouuent la vertu
De l'ame, qui eſt celeſte.
De là prouient la lieſſe,
La douleur, & le ſouci,
La peur, & la hardieſſe,
La haine, & l'amour auſſi.
De là prouient la furie
De toutes les paſſions,
Qui ſur noz affections
Exercent leur ſeigneurie :
Si la raizon, ſeule guide
De noz eſpris aueuglez,
Souuent ne haulſe la bride
Aux apetiz dereglez.
Vng chacun durant ſa vie
Porte vng domeſtique Dieu,
Qui touſiours & en tout lieu
Secretement le conuie.
Voyla pourquoy nous ne ſommes
D'vng meſme deſir domtez :
Autant que nous voyons d'hommes,
Autant ſont de voluntez.
Mais ny la court, ny les princes,
Ny le fer victorieux,
Ny l'honneur laborieux
De commander aux prouinces,
Ny les muſes, que i'adore,
Ny vng plus graue ſçauoir,
Le ſouuerain bien encore

[redacted]

Ne me feront pas auoir.
Ie ne blame la richesse,
Ny les honneurs, ny les biens,
Que pourroit bien faire miens
Du Roy la grande largesse.
I'admire la bonne grace,
La beauté plaist à mes yeux,
I'honnore vne antique race,
Mais la vertu me plaist mieux.
Tout ce qui est hors de l'homme,
L'homme le desire, afin
De paruenir à la fin,
Que suffizance lon nomme.
Mais la vertu, estimable
Plus que tout l'indique honneur,
Pour elle mesme est aimable,
Et non pour autre bonheur.
L'ayant pour ta guide prize,
O l'ornement des prelaz!
Tu montre' bien que tu l'as
En tes premiers ans aprize:
Fuyant l'alechante amorce,
Qui noz plus ieunes desirs
Tire d'vne doulce force
Aux peu durables plaisirs.
Car sortant du ieu d'enfance
Aux exercices plus fors,
Ta vertu sortit alors
Deuant les yeux de la France:
Puis d'vne aile plus legere
Volant aux peuples diuers,
La publique Messagere
La porta par l'vniuers.
Quel nombre pourroit suffire
A raconter les dangers,
Qui par les floz estrangers
Ont agité ta nauire:
Et celle de ton grand frere,

Qui par l'heur de ſa vertu
Rendoit la France proſpere,
Et l'Eſpagnol abatu?
Comme du haut des montaignes,
Alors que la nege ſond,
Deux hardis fleuues ſe ſont
Diuers cours par les campaignes,
Et puis en vne valée
Venant à ſe ioindre en vng,
Courent à-bride aualée,
Auecques vng nom commun :
Ainſi, l'indomté couraige
Du vaillant-docte LANGÉ,
Qui par la mort ſ'eſt vangé
De l'obliuieux outrage,
Ioingnant ſon nom, & ſa courſe
Au tien, qui n'eſt moins congneu,
Nous monſtre de quelle ſource
Et l'vng, & l'autre eſt venu.

LA LYRE CHRESTIENNE.

Moy ceſtuy la qui tant de fois
Ay chanté la muſe charnelle,
Maintenant ie haulſe ma vois
Pour ſonner la muſe eternelle.
De ceulx là, qui n'ont part en elle,
L'applaudiſſement ie n'attens,
Iadis ma folie eſtoit telle,
Mais toutes choſes ont leur temps.
Si les vieux Grecz & les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Seron' nous plus qu'eulx inhumains,

Taiſant du vray Dieu la memoire?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enſeigne à le vanter :
De l'onde viue il nous fault boyre,
Qui ſeule inſpire à bien chanter.
Chaſſe toute diuinité
(Dict le Seigneur) deuant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Égyptienne,
Mere de tous ces petiz Dieux,
Les vers de la Lyre Chreſtienne
Nous ſemblent peu melodieux.
Iadis le fameux inuenteur
De la doctrine Academique
Chaſſoit le poëte menteur
Par les loix de ſa republique.
Ou eſt donq' l'eſprit tant cynique,
Qui oſe donner quelque lieu
Aux chanſons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu?
Si noſtre Muſe n'eſtoit point
De tant de vanitez coyffée,
La ſaincte voix, qui les cœurs poingt,
Ne ſeroit par nous eſtouſée :
Ainſi la grand' troppe echauſée
Auec ſon vineux Euoé
Eſtrangloit les chanſons d'Orphée
Au ſon du cornet enroué.
Ceſtuy-la, qui dict que ces vers
Gaſtent le naïf de mon ſtyle,
Il a l'eſtomac de trauers,
Preferant le doulx à l'vtile :
La plaine heureuſement fertile,
Bien qu'elle ſoit veufue de fleurs,
Vault mieulx, que le champ inutile
Emaillé de mile couleurs.
Si nous voulons emmieller

Noz chanſons de fleurs poëtiques,
Qui nous gardera de meſler
Telles doulceurs en noz cantiques?
Conuertiſſant à noz pratiques
Les biens trop long temps occupez
Par les faulx poſſeſſeurs antiques,
Qui ſur nous les ont vſurpez.
D'Iſraël le peuple ancien
Affranchi du cruel ſeruice,
Du riche meuble Egyptien
Fiſt à Dieu plaiſant ſacrifice :
Et pour embellir l'edifice
Que Dieu ſe faiſoit eriger,
Salomon n'eſtima pas vice
De mandier l'or eſtranger.
Nous donques faiſons tout ainſi :
Et comme bien ruſéz gendarmes,
Des Grecz & des Romains auſſi
Prenons les bouclers & guyzarmes :
L'ennemy baillera les armes,
Dont luy meſme' ſera batu.
Telle fraude au faict des alarmes
Merite le nom de vertu.
O fol, qui chante les honneurs
De ces faulx Dieux! ou qui ſ'amuſe
A farder le loz des ſeigneurs
Plus aimez qu'amys de la muſe.
C'eſt pourquoy la mienne refuſe
De manier le luc vanteur.
L'eſpoir des princes nous abuſe,
Mais noſtre Dieu n'eſt point menteur.
Celuy (Seigneur) à qui ta vois
Viuement touche les oreilles,
Bien qu'il ſommeille quelquefois,
Finablement tu le reueilles :
Lors en tes œuures non pareilles
Fichant ſon eſprit, & ſes yeux,
Il ſe rid des vaines merueilles

[redacted]

Du miſerable ambicieux,
Qui eſlongné du droiƈt ſentier
Suyt la tortueuſe carriere,
Ou celuy, qui eſt plus entier,
Plus ſouuent demeure en arriere,
Humant la ſaueur iournaliere
Compaigne des ſouciʒ cuyʒans,
Et la vanité ſamiliere
A la tourbe des courtiʒans.
Ma nef, euiteʒ ce danger,
Et n'attendeʒ pas que l'orage
Par force vous face ranger
Au port apres voſtre naufrage.
L'homme ruʒé par long vſage
N'eſt follement auantureux :
Mais qui par ſon peril eſt ſage,
Celuy eſt ſage malheureux.
Bien heureux donques eſt celuy,
Qui a fondé ſon aſſeurance
Aux choſes dont le ferme appuy
Ne deſment point ſon eſperance.
C'eſt luy, que nulle violence
Peult eſbranler tant ſeulement,
Si bien il ſe contreballence
En tous ſes faiƈtʒ egalement.
Celuy encor' ne cherche pas
La gloire, que le temps conſomme :
Saichant que rien n'eſt icy bas
Immortel, que l'eſprit de l'homme.
Et puis le poëte ſe nomme
Ores cigne melodieux,
Or' immortel & diuin, comme
S'il eſtoit compaignon des Dieux.
Quand i'oy les muſes cacqueter,
Enflant leurs motʒ d'vng vain langage,
Il me ſemble ouyr cracqueter
Vng perroquet dedans ſa cage :
Mais ces folʒ qui leur ſont hommage,

Amorcez de vaines doulceurs,
Ne peuuent ſentir le dommage,
Que traynent ces mignardes Sœurs.
Si le ſin Grec euſt eſcouté
La muſique Sicilienne
Peu cautement, ſ'il euſt gouſté
A la couppe Circeïenne,
De ſa doulce terre ancienne
Il n'euſt regouté les plaizirs :
Et Dieu chaſſera de la ſienne
Les eſclaues de leurs dezirs.
O ſol, qui ſe laiſſe enuieillir
En la vaine philoſophie,
Dont l'homme ne peut recueillir
L'eſprit, qui l'ame viuifie !
Le Seigneur, qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaiſans,
Veut, qu'à luy ſeul ie ſacrifie
L'offrande de mes ieunes ans.
Puys quelque delicat cerueau,
D'vne impudence merueilleuſe,
Dict que pour vng eſprit nouueau
La matiere eſt trop ſourcilleuſe :
Pandant la vieilleſſe honteuſe
D'auoir pris la fleur pour le fruict,
Haſte en vain ſa courſe boyteuſe
Apres la vertu, qui la fuyt.
Celuy, qui prenoit double prix
De ceux, qui ſous vng autre maiſtre
L'art de la Lyre auoient appris,
M'enſeigne ce que ie dois eſtre.
Sus donques, oubliez, ma dextre,
De ceſte Lyre les vieux ſons,
Affin que vous ſoyez adextre
A ſonner plus haultes chanſons.
Mais (ô Seigneur) ſi tu ne tens
Les nerfz de ma harpe nouuelle,
C'eſt bien en vain, que ie pretens

[redacted]

D'accorder ton loz deſſus elle.
Que ſi tu veulx luy preſter l'aiſle,
Alors d'vng vol audacieux,
Cryant ta louange immortelle,
Ie voleray iuſques aux cieux.
Le luc ie ne demande pas,
Dont les filles de la memoire
Apres les Phlegréans combas
Sonnerent des Dieux la victoire.
Deſormais ſur les bordz de Loyre
Imitant le ſainct pouce Hebrieu,
Mes doigtz fredonneront la gloire
De celuy, qui eſt trois fois Dieu.

DISCOVRS

SVR LA LOVANGE DE LA VERTV ET SVR LES DIVERS ERREVRS DES HOMMES.

A SALM. MACRIN.

Bien que ma muſe petite
Ce doulx-vtile[1] n'immite,
Qui ſi doctement eſcrit,
Ayant premier en la France
Contre la ſage ignorance,
Faict renaiſtre Democrit :
Pourtant, Macrin, ne te faſche
Si la bride vng peu ie laſche
Au ſoing qui l'eſprit me rompt :
Et ſe pour t'aider à rire,
I'ay entrepris de t'eſcrire,
Pour me derider le front.
La felicité non faulſe,
L'eſchelle, qui nous ſurhaulſe

Par degrez iuſques aux cieux,
N'eſt-ce pas la vertu ſeule,
Qui nous tire de la gueule
De l'Orque auaricieux?
L'homme vertueux eſt riche :
Si ſa terre tumbe en friche,
Il en porte peu d'ennuy :
Car la plus grande richeſſe,
Dont les Dieux luy ſont largeſſe,
Eſt touſiours auecques luy.
Il eſt noble, il eſt illuſtre :
Et ſi n'emprunte ſon luſtre
D'vne vitre, ou d'vng tumbeau,
Ou d'vne image enfumée
Dont la face conſumée
Rechigne dans vng tableau.
S'il n'eſt duc, ou ſ'il n'eſt prince
D'vne & d'vne autre prouince,
Si eſt-il Roy de ſon cœur :
Et de ſon cœur eſtre maiſtre,
C'eſt plus grand' choſe que d'eſtre
De tout le monde vainqueur.
Si les mains de la nature
Toute ſa linéature
N'ont mignardé proprement[8],
Si en eſt l'eſprit aymable :
Et qui eſt plus eſtimable,
Le corps, ou l'accouſtrement?
La richeſſe naturelle
C'eſt la ſanté corporelle :
Mais ſi le ciel eſt donneur
D'vne ame ſaine, & lauée
De toute humeur deprauée,
C'eſt le comble du bonheur.
Que me ſert la docte eſcolle
De Platon, ou que i'accolle
Tout cela, que maintenoit
Le grand Peripatetique,

Ou tout ce qu'en son portique
Zenon iadis soustenoit :
Si l'ignorant & pauure homme
Tout ce que vertu on nomme
Garde precieusement,
Pandant que monsieur le sage,
Qui n'a vertu qu'au visage,
En parle ocieusement?
Que me sert-il, que i'embrasse
Petrarque, Vergile, Horace,
Ouide, & tant de secrez,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres, & d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecz :
Si paudant, que ces beaux songes
M'apastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souuent,
Sur ses ailes empennées
De mes meilleures années,
M'enporte auecques le vent?
Que me sert la théorique
Du nombre Pythagorique :
Vng rond, vne ligne, vng poinct :
Le pinceter d'vne chorde,
Ou sçauoir, quel ton accorde,
Et quel ton n'accorde point?
Que me sert voir tout le monde
En papier, ou ie me fonde
A l'arpanter pas à pas,
Si en mon cœur ie n'eu' onques
Mesure, ou nombres quelquonques,
Accord, reigle, ny compas?
Que me sert l'architecture,
La perspectiue, & peincture,
Ou au mouuement des cieux
Contempler les choses haultes,
Si pour congnoistre mes faultes
Ie ne me voy que des yeux?

Que ſert vne longue barbe,
Vng clyſtere, vne reubarbe,
Pour me faire vertueux?
Ou vne langue ſçauante,
Ou vne loy miſe en vante
Au barreau tumultueux?
Que me ſert-il, que ie vole
De l'vng iuſqu'à l'autre pole,
Si ie porte bien ſouuent
La peur & la mort en pouppe,
Auecques l'horrible trouppe
Des ondes groſſes du vent?
Que me ſert, que ie m'ottroye
Pour quelque petite proye
Au ſort douteux des combaz,
Si la fortune crüelle
Et la mort continüelle
Me talonnent pas à pas?
Que me ſert-il, que ie ſuyue
Les princes, & que ie viue
Aueugle, müet, & ſourd,
Si apres tant de ſeruices
Ie n'y gaigne, que les vices,
Et les bons iours de la court?
C'eſt vne diuine ruze
De bien forger vne excuze,
Et en ſubtil artizan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'vng vieil ſinge courtizan.
C'eſt vne loüable enuie
A ceux, qui toute leur vie
Veulent demourer oyzeux,
D'vng noueau ne faire conte,
Et pour garder qu'il ne monte,
Tirer l'eſchelle apres eulx.
C'eſt belle choſe, que d'eſtre
Des hommes appellé maiſtre,

Et du vulgaire eſlongné,
Ne parlant qu'en voix d'oracle,
Eſpoüanter d'vng miracle,
Et d'vng ſourcy renfrongné.
C'eſt choſe fort ſinguliere
Qu'vne reigle irreguliere
Deſſoubs vng front de Caton :
Ou dire, qu'on eſt fragile,
Affeublant de l'Euangile
La charité de Platon.
C'eſt vne heureuſe pourſuytte
Eſtre dix ans à la ſuyte
D'vng benefice empeſtré :
Et puis, pour toute reſourſe,
Vider & procez & bourſe
Par vng arreſt non chaſtré.
C'eſt vne belle ſcience,
Pour faire vne experience
Auant qu'eſtre vieil routier,
Par la mort guerir les hommes,
Et puis dire, que nous ſommes
Des plus ſçauans du meſtier.
C'eſt vng vertueux office,
Auoir pour ſon exercice
Force oyzeaux, & force aboys,
Et en meutes bien courantes
Clabauder toutes ſes rentes
Par les champs, & par les boys.
C'eſt vne choſe diuine,
Qu'vne femme ou ſotte, ou fine :
C'eſt encor' vng heureux poinct
De l'auoir pauure, & fœconde,
Puis monſtrer à tout le monde
Les cornes, qu'on ne void point.
C'eſt vng heureux aduantage,
Qu'vng Alambic en partage,
Vng fourneau Mercurien :
Et de toute ſa ſuſtance

Tirant vne quinte eſſence,
Multiplier tout en rien.
C'eſt vne choſe fort graue
Eſtre magnifique, & braue :
Et ſans y eſpargner Dieu,
S'obliger en beau langage :
Et puis mettre tout en gage,
Pour enrichir ſainct Matthieu.
C'eſt choſe noble, que d'eſtre
En lice, en carriere adextre,
Soit de nuict, ou ſoit de iour :
Bon au bal, bon à l'eſcrime :
Puis d'vng luc, & d'vne ryme
Trionfer deſſus l'amour.
Ce ſont beaux motz, que brauade,
Soldat, cargue, camyzade,
Auec' vng braue ſan-dieu[*] :
Trois beaux detz, vne querelle,
Et puis vne maquerelle,
C'eſt pour faire vng Demi-dieu.
Ce ſont choſes fort aiguës,
Par ſentences ambigües
Philoſopher haultement :
Et voyant que la fortune
Ne nous veult eſtre opportune,
Nous feindre vng contentement.
Quel eſtat doy' ie donq' ſuyure,
Pour vertueuſement viure ?
Ie ne parle deſormais
Du courtizan ou agreſte :
Car c'eſt la fable d'Oreſte,
Qui ne ſ'acheue iamais.
Le tonneau Diogenique,
Le gros ſourcy Zenonique,
Et l'ennemy de ſes yeux,
Cela ne me deïfie :
La gaye philoſophie
D'Ariſtippe me plaiſt mieulx.

Celuy en vain ſe trauaille,
Soit en terre, ou ſoit qu'il aille
Ou court l'auare marchant,
Qui faſché de ſa preſence,
Pour trouuer la ſuffiſence,
Hors de ſoy la va cherchant.
Macrin, pandant qu'à Iurée
Deſſus la lyre enyurée
Du nectar Aonien,
Tu refredones la gloire,
Qui conſacre à la memoire
Ton Mecenas, & le mien :
Ma muſe qui ſe pourmeine
Par Aniou, & par le Meine,
A faict ce diſcours plaiſant :
Ryant les erreurs du monde,
Ou en raiſon ie me fonde,
Le ſage contrefaiſant.

LES DEVX MARGVERITES

Sus, ma Lyre, deſormais
Chante plus doulx que iamais,
L'vne & l'autre MARGVERITE.
Ce ſont les deux fleurs d'eſlite,
Ou il fault cuillir ce miel
Des chanſons dignes du ciel.
Iadis les Dieux transformoient
En aſtres ceulx qu'ilz aimoient.
Et ſi les vers ſont croyables,
Les campagnes pitoyables
Groſſes de ſang, & de pleurs,
Enfantoient les belles fleurs :

Le ciel, qui donne ſes lois
Soubz le ſceptre de Valois,
A mis au rang des planettes
Les plus ardentes & nettes
Tous les rameaux bienheureux
De ce Tige planteureux.
Là eſt l'honneur d'Angoumois
Charles, *& le grand* Francois,
Francois, *&* Charles *encores,*
Deux feuz, qui eclairent ores
Tout ainſi que les flambeaux
Des freres, qui ſont iumeaux.
Ilz luyzent d'ordre la hault,
Et ſi des mortelz il chault
A ceux la, qui plus ne meurent,
Noz Rois, qui au ciel demeurent,
Ne reiectent pas les veuz
De leurs enfans & neueuz.
Du ſang, que i'ay tant loué,
Qui des Dieux eſt auoué,
Deux belles fleurs ſont venues :
L'vne vole ſur les nues
Qui a le ciel eclaircy,
Et l'autre floriſt icy.
Ce dyamant, que voila,
Eſt frere de ceſtuy-la :
Ces rozes ſ'appellent rozes,
Ces deux fleurettes declozes,
Qui ſe reſſemblent ainſi,
Ont vng meſme nom auſſi.
Ne me vantez plus, ô Grecz,
De Narciſſe les regrez,
Ny la fleur de ſes pleurs née :
Ny l'ardeur Apollinée,
Hyacint', dont le malheur
Fiſt naiſtre vne rouge fleur.
Ne me vantez plus auſſi,
Ny Phebus, ny ſon Soucy,

Ny la fleur Adonienne,
Ny la Telamonienne,
Ny celles, par qui Iunon
Aquiſt de mere le nom.
Ne me vantez le ſeiour,
Qui voit reuiure le iour,
Ou du marinier ſont quiſes
Les Marguerites exquiſes:
De la France le bonheur
Surmonte l'Indique honneur.
Sus donc, ô François eſpris,
Donnez l'honneur & le pris
A la Marguerite ſaincte:
Faictes de ſa mort complaincte,
Par qui les auares cieux
Ont rauy tout noſtre mieux.
Dictes comme elle auoit eu
L'honneur, l'eſprit, la vertu,
Qui tout noſtre ſiecle honnore:
Et de celle dont encore'
Les iours ne ſont reuoluz,
Dictes en autant, ou plus.
C'eſt de mes vers l'ornement:
Seule, qui diuinement
Anime, enhardiſt, inſpire
Les bas fredons de ma Lyre:
C'eſt elle, & ie ſçay combien
Mes chanſons luy plaiſent bien.
Si des premiers ie n'ay pas
Orné le Royal treſpas,
Auſſi ma Muſe eſt trop baſſe
Pour vne premiere place:
Et qui ſçait ſi les derniers
Se feront point les premiers?
Les artizans bien ſubtilz
Animent de leurs outilz
L'airein, le marbre, le cuyure:
Mais châcun ne peut pas ſuyure

Si hault & braue argument,
Comme vng royal monument.
Ceſtuy ſon ſepulchre a bien,
Et ceſtuy cy a le ſien :
Mais François, dont la memoire,
Seule tumbe de ſa gloire,
Par tout le monde ſ'etend,
Son ſepulchre encor' attend.
L'edifice elabouré,
Dont Mauſole eſt honnoré,
Les erreurs Dedaliennes,
Les poinctes Egyptiennes,
Et tout autre œuure parfaict,
En vng iour ne fut pas faict.
Qui a le ſtile aſſez hault,
Pour epuyſer, comme il fault,
Vne gloire ſi feconde ?
Le grand Monarque du monde
De tout peintre & engraueur
Ne cherchoit pas la faueur.
Si me puis-ie bien vanter,
De faire icy rechanter
Les trois Angloizes Charites,
Qui l'vne des Marguerites
Portent aux aſtres plus haulx
En deux cent pas inegaulx.
Les Dieux de noz biens ialoux
T'auoient plantée entre nous,
Royale fleur de Nauarre,
Et puis, d'vne main auare
T'arrachant de ces bas lieux,
Ilz t'ont replantée aux cieux.
Là, le chault & la froideur
Ne ſeichent point ta verdeur,
Verdeur, que touſiours euante
Vng Zephyre, qui doulx-vante
En ces lieux, ou en tout temps
On voit rire le printemps.

Là, de mile & mile esprits
Qui volent par le pourpris,
Le ciel, qui sienne t'appelle,
Ne voit vne ame plus belle :
Le ciel ne peut il pas bien
Reprendre ce qui est sien?
Le ciel t'a reprise donc,
Nous laissant d'vng mesme tronc
Cete autre Fleur, ta compaigne,
Et ta fille, qui se baigne
En ce labeur glorieux,
Qui t'a mise au rang des Dieux.
Permette le ciel amy,
Qu'apres vng siecle & demy
La Fleur icy florissante
A la Fleur non perissante
Puisse voler d'vng prinsault,
Pour se reioindre la hault.
Cependant nous, qui viuons,
Ces doux vers nous escriuons,
Affin que de race en race
L'immortalité embrasse
La non-mortelle valeur
De l'vne & de l'autre Fleur.

ODE

AV SEIGNEVR DES ESSARS SVR LE DISCOVRS DE SON AMADIS[10].

Celuy, qui vid le premier
Auec' sa torche etherée
L'embrassement coutumier
De Mars & de Cytherée,

Ce fut le tout-voyant Dieu,
Celuy qui tient le milieu
Du chœur Hypocrenien,
Dieu par qui fut reuelée
Cete amour long temps celée
Au Feuure Iunonien.
Ce Feuure couuert alors
De ſueur & de poudriere,
Doroit vng harnoys de cors
A la ſcauante Guerriere :
Ouurage laborieux,
Ou l'ouurier induſtrieux
Auoit feinct ſubtilement
Les ſciences, & les armes,
Que ſa ſœur docte aux alarmes
Fauorize egalement.
Mais la honte, & le deſdain,
Qui luy domtent le courage,
Luy font oublier ſoudain
Ceſt ingenieux ouurage.
Lors de ſes plus fins outilz
Il forge les rez ſubtilz
Attachez à clouds d'aymant,
Dont la meſme Ialouzie,
Si on croit la poëzie,
Lia l'vng & l'autre amant.
Ayant dreſſé ſes appaz,
Il ſort de ſon domicile,
Tournant feintement ſes paz
Aux fournaizes de Secile,
Ou les braz acouſtumez
Des Cyclopes enfumez
Coup ſur coup vont martelant,
D'vne tenaille mordente
Retournant la maſſe ardente,
Du tonnerre etincelant.
Là ce vieillart Lemnien
Feint d'aller à l'heure, à l'heure,

Pour donner au Thracien
L'oportunité meilleure :
Puis auecques vng long tour
Celânt ſon traiſtre retour
Pour ſurprendre l'eſtranger,
Ce ſot ialoux delibere
Par vng plus grand vitupere
Sa grande honte vanger.

A peine ce Dieu boyteux
Auoit la porte paſſée,
Et ia l'amant conuoyteux
Tenoit ſa dame embraſſée :
Et preſſant l'iuoyre blanc,
Or' la cuyſſe, ores le flanc,
Or' l'eſtomac luy ſerroit,
Cueillant à leures deſclozes
L'ame, qui parmy les rozes
Entre deux langues erroit.

Ia-ia le feu rauiſſant
Des doulces flammes cruëlles
D'vng long ſoupir languiſſant,
Humoit leurs tiedes moëlles :
Et voicy de toutes pars
Mile petiz neuds eſpars,
Dont les deux amans lacez
Plus fort ſ'eſtraignent & lient,
Que les vignes ne ſe plient
Sur les ormes embraſſez.

Pres du lict, qui gemiſſoit,
Teſmoing d'vng ſi doulx martyre,
Le ialoux ſe tappiſſoit,
Mordant ſes deux leures, d'ire.
Puis courant deçà dela,
En ſa chambre il appella
Toute la trouppe des Dieux,
Et paliſſant de colere
Leur montra cet adultere,
Ioyeuſe fable des cieux.

Mars paizible à cete fois,
Fronçant le hault de ſa face,
Remaſchoit à baſſe vois
Ie ne ſçay quelle menace.
Venus d'vng regard piteux
Tenoit en bas l'œil honteux,
Et de ſes beaux doigts poliz,
En vain mignardant ſa force,
Cà & là cacher ſ'efforce
Et les rozes, & les lyz.
Celuy qui a veu le tour
De l'yraigne[11] *meſnagere,*
Filant ſes rez à l'entour
De la mouche paſſagere,
Il a veu Mars & Venus
Enchainez à membres nuds,
Et Vulcain guignant au pres
De ſon embuſche yraigneuze,
Qui la couple vergongneuze
Alloit ſerrant de ſi pres.
Alors les plus renfrongnez
De la bande Olympienne,
Soudain ſ'en ſont eſlongnez
D'vne ire Saturnienne.
Mais quelqu'vng des moins facheux,
Voyant ces folaſtres ieux,
Se ſent chatouiller le cœur,
Et en ſouriant deſire
D'appreſter ainſi à rire
A l'iniurieux moqueur.
Celuy qui chanta iadis
En ſa langue Caſtillane
Les prouëſſes d'Amadis,
Et les beautez d'Oriane,
Par les ſiecles enuieux
D'vng ſommeil obliuieux
Ia ſ'en alloit obſcurci,
Quand vne plume gentile

[redacted]

De cete fable fubtile
Nous a l'obfcur eclerci.
C'eft le Phebus des Essars,
Lumiere Parizienne,
Qui nous monftre le dieu Mars
Ioint auec' la Cyprienne :
Chantant fous plaifant difcours
Les armes & les amours,
D'vng ftile auffi violant,
Lors qu'il tonne les alarmes,
Comme aux amoureufes larmes
Il eft doulcement coulant.
Si de ce braue fuiect
On goute bien l'artifice,
On y verra le proiect
De maint royal edifice :
Qui tefmoigne le grand heur
De la Françoife grandeur.
Là fe peut encores voir
Maint fiege, mainte entreprife,
Ou celuy qui en deuife [12]
Iadis a faict fon deuoir.
Là fe voit du grand François
La foy conftante & loyale,
Ses faictz, fa grandeur, ançois
Sa pofterité royale,
Dont l'vng, qui tient en fa main
L'heur du monarque Romain,
De la France eft gouuerneur :
L'autre, tefmoing de fa race,
Porte efcrit deffus fa face
Des Princeffes tout l'honneur.
Là ce gentil artizan
Nous montre au vif quel doit eftre
Le prince, le courtizan,
Le feruiteur, & le maiftre :
Combien d'vng fort bataillant
Peut le courage vaillant :

Quel eſt ou l'heur, ou malheur
D'vne entreprize amoureuſe,
Et la chanſe malheureuſe
D'vng iniuſte querelleur.
Qui du cygne Dorien
Le vol immiter deſire,
D'vng ozer Icarien
Se ioint des ailes de cire :
Et celuy ſe geynne en vain
Apres ce doulx ecriuain,
Qui ſ'efforce d'egaler
(Soit que les armes il vante,
Soit que les amours il chante)
Le ſucre de ſon parler.
Vous, que les Dieux ont eſleuz
Pour combatre l'ignorance.
Et dont les eſcriz ſont leuz
Des voiſins de noſtre France,
Donnez à cetuy l'honneur
Qui les faict par ſon bonheur
De noſtre langue apprentiz :
Langue, qui eſtoit bornée
Du Rhin, & du Pyrenée,
Des Alpes, & de Thetis.
Peut eſtre auſſi, que les ans,
Apres vng long & long âge,
Par eſtrangers courtizans
Brouilleront noſtre langage :
Adonques la purité
De ſa doulce grauité
Se pourra trouuer icy.
Du Grec la veine ſeconde,
Et la Romaine ſaconde
Reuiuent encor' ainſi.
Quel eſprit tant ſourcilleux
Contemplant la Thebaïde
Ou le diſcours merueilleux
De l'immortelle Eneïde,

Se plaint, que de ces autheurs
Les poëmes ſont menteurs?
Ainſi l'Aueugle diuin
Nous faict voir ſous feint ouurage
D'vng guerrier le fort courage,
Et l'eſprit d'vng homme fin.
Des poëtiques eſpris
L'vtile & doulce eſcriture
Comprent ce qui eſt compris
Au ciel & en la nature.
Les Roys ſont les argumens
De leurs diuins monumens :
Et ſi nous montrent encor'
Le beau, l'honneſte, l'vtile,
Auec vng plus docte ſtile
Que Cryſipe ne Crantor.
Mais ie ſouhaite ſouuent
D'eſtre banny iuſq'au More,
Ou que la fureur du vent
Me pouſſe iuſq'à l'Aurore,
Quand i'oy bruyre quelque fois
Du peuple l'indocte vois,
Ou quand i'eſcoute les criz
De ces pourceaux d'Epicure,
Qui en deſpit de Mercure
Grongnent aux doctes eſcriz.
L'vng plaint la contagion
De la ieuneſſe abuzée :
L'autre, la religion
Par noms Payens deguizée.
Cetui-cy fort elegant
Va vng ſonger allegant :
Cetuy-la trop rigoreux
Approuue l'edict d'Auguſte,
Et le banniſſement iuſte
De l'Artizan amoureux.
Vous les diriez, tant ilz ſont
D'vne hayneuze nature,

Qu'auecques Tymon ilz ont
Iadis pris leur nourriture.
Caton ſemble diſſolu
A cetuy là qui a leu
Deſſus leur front Curien :
Du reſte, ie m'en raporte
Au teſmoignage, que porte
Leur ventre Epicurien.
Puis ces graues enſeigneurs
D'vne effrontée aſſurance
Se prennent aux grands Seigneurs,
Les accuſant d'ignorance :
Meſmes leurs cler-voyans yeux
Se monſtrent tant curieux,
Que d'abaiſſer leurs ediċtz
Iuſq'aux ſimples damoizelles,
Et aux cabinetz de celles
Qui lizent noſtre Amadis.
Si le Harpeur ancien
Qui perdit deux fois ſa femme,
Corrumpit l'air Thracien
D'vne furieuſe flamme :
Pourtant nous n'auons appris
D'auoir l'amour à meſpris,
Dont la ſainċte ardeur nous poingt,
Non celle deſnaturée,
Qui de Venus ceinċturée
Les loix ne recongnoiſt point.
Mais pourquoy ſe ſent bleſſé
Par noſtre façon d'eſcrire
Celuy, qui a tout laiſſé
Fors ſon vice de meſdire ?
Lequel pour ſe deſſacher,
Voulant (ce ſemble) attacher
Or' cetuy, ores celuy,
Par ne ſçay queles ſornettes
Faiċt vng preſent de ſonnettes,
A qui moins eſt ſol que luy.

Si eſt ce, que le iapper
De telz indoctes volumes
N'a le pouuoir de coupper
L'aile aux bien-volantes plumes :
Qui ſous vng argument ſeint
Nous ont ſi viuement peint
Toutes noz affections,
L'honneur, la vertu, le vice,
La paix, la guerre, & l'office
Des humaines actions.
Or entre les mieux appris
Le chœur des muſes ordonne,
Qu'à HERBERAY *ſoit le pris*
De la plus riche couronne :
Pour auoir ſi proprement
De ſon propre acoutrement
Orné l'Achille Gaulloys,
Dont la douceur allechante
Donne à celuy qui le chante,
Le nom d'Homere François.
Si i'auoy' l'archet diuin
De la harpe Ronſardine,
Le bas fredon Angeuin
Diroit la gloire Eſſardine :
Neantmoins tel ie ſuis,
Ie la diray, ſi ie puis,
Non icy tant ſeulement,
Mais en cent papiers encore,
Afin que ſon bruit decore
Le mien eternellement.

AV SEIGNEVR ROB. DE LA HAYE

POVR ESTRENE.

Ores, que l'an diſpos,
Qui tourne ſans repos
Par vne meſme trace,
Nous figure en ſon rond
Du pere au double front
Et l'vne & l'autre face :
Amy, pour toy ie veulx
En poëtiques vœux
De la nouuelle année
Le iour ſolennizer,
Afin d'eternizer
Noſtre amour nouueau-née.
Ie t'offriroy les dons,
Qui ſeurent les guerdons
Des plus vaillans de Grece :
Ou l'or malicieux,
Qui tenteroit les yeux
D'vne chaſte Lucrece :
Ie t'offriroy encor'
L'ambicieux thezor,
Que le marchant auare
Au plus pres du matin
Pille pour ſon butin
Au riuage barbare :
Mais tant, & tant de biens,
Que ie deſire tiens,
Ne ſont en ma puiſſance :
Et l'auare ſoucy
N'apauuriſt point auſſi
Ta riche ſuffiſance.

Si ma main euſt acquis
Le ſçauoir tant exquis
D'vn Lyſippe, ou Apelle,
Tu deurois au pinceau,
Au marbre, & au ciʒeau,
Ta louange plus belle.
Ie n'oubliroy icy
Ton Sybilet auſſi,
Dont le docte artifice
Nous rechante ſi bien
Du Roy Mycenien
Le triſte ſacrifice.
Mais la muſe & les Dieux
Ne t'ont faict ſtudieux
D'vne peincture morte,
Et puis contre le tems
En mes vers tu attens
Vne image plus forte.
Mais que dy-ie, en mes vers?
Les tiens, qui l'vniuers
Rempliront de leur gloire,
Sur le marbre des cieux
Engraueront trop mieux
Le vif de ta memoire.
Tes phaleuces tant doulx,
Qui coulent entre nous
Mile graces infuſes,
De nous ſont adoreʒ
Pour eſtre redoreʒ
Du plus fin or des muſes.
Tu vyurois par les ſons
De plus haultes chanſons
Si ie ſçauois eſlire
L'inimitable vois,
Que le grand Vandomoys
Accorde ſur ſa Lyre.
Quelʒ parfaicts artiʒans
N'ont bien donné dix ans

Au rond de leur ſcience?
Qui veult rauir le pris,
Doit eſtre bien appris
Par longue experience.

ESTRENE

A D. M. DE LA HAYE.

Ie fay preſent de fleurettes deſcloſes
A Flore meſme, & à Venus de rozes,
Quand par ces vers peu floriſſans i'eſſaye
Faire florir la floriſſante Haye :
Qui par l'hyuer de ſon âge touchée,
Comme ces fleurs, ne ſe verra ſeichée :
Mais florira trop mieux, que la couronne
De ſon Printems, qui maintenant fleuronne.
Excuſez donq' ma puiſſance peu haulte,
Immitant ceux, qui n'ayans de rien faulte
Prennent en gré l'humble preſent des hommes :
Meſmes le Dieu de ce mois, ou nous ſommes,
Clauier de l'an, qui rien plus ne demande
Que miel, & palme, & figues pour offrande.
Le cœur ſans plus les Deïtez contente :
Et c'eſt le don, lequel ie vous preſente.

ODE PASTORALE

A BERTRAND BERGIER DE MONTEMBEVF

Natif de Poictiers

POETE BEDONNIQVEBOVFFONNIQVE[12]

Bergers couchez à l'enuers,
A l'ombre des ſaules verds :
Bergers, qui au pres des ondes
Du Clain lentement fuyant,
Arreſtez le cours oyant
De ſes Nymfes vagabondes :
Deſmanchez voz chalumeaux
Et dictes à ces ormeaux,
A ces antres & fontaines,
N'eſcoutez plus noz chanſons,
Ny ces ruiſſeaux, ny leurs ſons,
Enfans des roches haultaines :
Mais oyez le ſon diuin
Du chalumeau Poicteuin,
Renouuelant la memoire
Du paſteur Sicilien,
Et du grand Italien
La viue & durable gloire.
N'a gueres noſtre Berger
Trauerſant d'vng pié leger
Le doz chenu des montaignes,
R'amena les doctes ſœurs,
Abreuuant de leurs doulceurs
Les Poicteuines campaignes.
C'eſt luy premier des bergers,
Qui dedaignant les dangers

Ta Gelonis ſont plus emerueillable
Au ſeul tumbeau de l'immortalité.
De ces deux la, reſte vng peu de memoire :
De ceſtuy-cy la plus durable gloire
Ne craint la mort, ny la poſterité.

XIII SONNETZ

DE L'HONNESTE AMOVR

I

Comme en l'obiect d'vne vaine peincture
Ie repaiſſoy'plus l'eſprit que le cœur,
A contempler du celeſte vainqueur
La non encor' bien compriſe nature :
Ie proietoy'ſou's feincte couuerture
Les premiers traicts de ſa doulce rigueur,
Mieux figurant le mort de ſa vigueur,
Qu'imaginant le vif de ſa poincture.
Quand les ſaincts vœuz de mon humble vouloir
Ne feurent mis du tout en nonchaloir
Au Paradis du Dieu de ma victoire,
Ou de ſa main ce diuin guerdonneur
M'a conſacré preſtre de ſon HONNEVR,
Pour y chanter les hymnes de ſa gloire.

II

Ce ne ſont pas ces beaux cheueux dorez,
Ny ce beau front, qui l'honneur meſme honnore,
Ce ne ſont pas les deux archets encore'
De ces beaux yeux de cent yeux adorez :
Ce ne ſont pas les deux brins colorez
De ce coral, ces leures que i'adore,
Ce n'eſt ce teinct emprunté de l'Aurore,
Ny autre obiect des cœurs enamourez :
Ce ne ſont pas ny ces lyz, ny ces rozes,
Ny ces deux rancz de perles ſi bien cloſes :
C'eſt cet eſprit, rare preſent des cieux,
Dont la beauté de cent graces pouruéue
Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,
Par les rayons de ſa poignante vëue.

III

Ie ne me plaing' de mes yeux trop expers,
Ny de mon cœur trop leger à les croyre,
Puis qu'en ſeruant à ſi haulte victoire
Ma liberté ſi franchement ie pers.
Amour, qui void tous mes ſecrez ouuers,
Me faict penſer au grand heur de ma gloire,
Lors que ie peins au tableau de Memoire
Voſtre beauté, le ſeul beau de mes vers.
Mais ſi ce beau vng ſol dezir m'apporte,
Voſtre vertu plus que la beauté, forte,
Le coupe au pié, & veult qu'vn plus grand bien
Prenne en mon cœur vne accroiſſance pleine :
Ou autrement, que ie n'attende rien
De mon amour, fors l'amour de la peine.

IIII

Vne froy'deur ſecretement brulante
Brule mon corps, mon eſprit, ma raizon,
Comme la poix anime le tyzon
Par vn" ardeur lentement violente.
Mon cœur tiré d'vne force allechante
Deſſou' le ioug d'vne franche prizon,
Boit à longs traicts l'aigre-doulce poyzon,
Qui tous mes ſens heureuſement enchante.
Le premier feu de mon moindre plaizir
Faict halleter mon alteré dezir :
Puis de noz cœurs la celeſte Androgyne
Plus ſainctement vous oblige ma foy :
Car i'ayme tant cela que i'ymagine,
Que ie ne puis aymer ce que ie voy.

V

Ce Paradis, qui ſouſpire le báſme
D'vne Angelique & ſaincte grauité,
M'ouure le ryz, mais bien la Deïté,
Ou mon eſprit diuinement ſe páſme.
Ces deux Soleilz, deux flambeaux de mon áme,
Pour me reioindre à la Diuinité,
Perçent l'obſcur de mon humanité
Par les rayons de leur iumelle fláme.
O cent fois donq, & cent fois bienheureux
L'heureux aſpect de mon Aſtre amoureux !
Puis que le ciel voulut à ma naiſſance
Du plus diuin de mes affections
Par l'allambic de voz perfections
Tirer d'Amour vne cinquieſme eſſence.

VI

Quand ie ſuis pres de la flamme diuine,
Ou le flambeau d'Amour eſt allumé,
Mon ſainct dezir ſainctement emplumé
Iuſq'au tiers ciel d'vn prin-vol m'achemine.
Mes ſens rauyz d'vne doulce rapine
Laiſſent leur corps de grand ayze paſmé,
Comme le Sainct des douze mieux aymé,
Qui repoza ſur la ſaincte poitrine.
Ainſi l'eſprit dedaignant noſtre iour
Court, fuyt, & vole en ſon propre ſeiour
Iuſques à tant que ſa diuine dextre
Haulſe la bride au folaſtre dezir
Du ſeruiteur, qui pres de ſon plaizir
Sent quelquefois l'abſence de ſon maiſtre.

VII

Le Dieu bandé a deſbandé mes yeux,
Pour contempler celle beauté cachée
Qui ne ſe peut, tant ſoit bien recherchée,
Repreſenter en vng cœur vicieux.
De ſon autre arc doucement furieux
La poincte d'or iuſtement deſcochée,
Au ſeul endroict de mon cœur ſ'eſt fichée,
Qui rend l'eſprit du corps victorieux.
Le ſeul deſir des beautez immortelles
Guynde mon vol ſur ſes diuines ailes
Au plus parfaict de la perfection.
Car le flambeau, qui ſainctement enflamme
Le ſainct brazier de mon affection,
Ne darde en bas les ſaints traiz de ſa flamme.

VIII

Non autrement, que la Preſtreſſe folle,
En grommelant d'vne effroyable horreur,
Secoüe en vain l'indomtable fureur
Du Cynthien, qui bruſquement l'affolle :
Mon eſtomac gros de ce Dieu qui vole,
Eſpoüanté d'vne aueugle terreur
Se faict rebelle à la diuine erreur,
Qui brouille ainſi mon ſens, & ma parole.
Mais c'eſt en vain : car le Dieu, qui m'eſtrainct,
De plus en plus m'eguillonne, & contrainct
De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.
Chantez le donq, chantez mieux que deuant,
O vous mes vers ! qui volez par le monde,
Comme fueillars eſparpillez du vent.

IX

L'aueugle Enfant, le premier né des dieux,
D'vne fureur ſainctement eſlancée,
Au vieil Caos de ma ieune penſée
Darda les traicts de ſes tou'-voyans yeux :
Alors mes ſens d'vng diſcord gracieux
Furent liez en rondeur ballencée,
Et leur beauté d'ordre egal diſpenſée
Conceut l'eſprit de la flamme des cieux.
De voz vertuz les lampes immortelles
Firent briller leurs viues eſtincelles
Par le voulté de ce front tant ſerain :
Et ces deux yeux d'vne fuyte ſuyuie
Entre les mains du Moteur ſouuerain
Firent mouuoir la ſphere de ma vie.

X

I'ay entaſſé moimeſme' tout le bois,
Pour allumer celle flâme immortelle,
Par qui mon âme auecques plus haulte aile
Se guinde au ciel d'vng egal contre-pois.
Ia mon eſprit, ia mon cœur, ia ma vois,
Ia mon amour conçoit forme nouuelle
D'vne beauté plus parfaictement belle,
Que le fin or epuré par ſept fois.
Rien de mortel ma langue plus ne ſonne :
Ia peu à peu moimeſme' i'abandonne,
Par cete ardeur, qui me faict ſembler tel,
Que ſe monſtroit l'indomté filz d'Alcméne,
Qui dedaignant noſtre figure humméne,
Brula ſon corps, pour ſe rendre immortel.

XI

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,
Et pour auoir, ô ſacrilege audace!
Sou' le mortel d'vne immortelle grace
Idolatré vne ſaincte grandeur :
Pour auoir pris de la celeſte ardeur
Ce qui de moy toute autre flâme chaſſe,
Ie ſen' mon corps tout heriſſé de glace
Contre le roc d'vne chaſte froideur.
L'aueugle oyzeau, dont la perçante flâme
S'afile aux rayz du ſoleil de mon âme,
Aguize l'ongle, & le bec rauiſſant
Sur les dezirs, dont ma poictrine eſt pleine,
Rongeant mon cœur, qui meurt en renaiſſant,
Pour viure au bien, & mourir à la peine.

XII

La docte main, dont Minerue euſt appris,
Main, dont l'yuoire en cinq perles ſ'allonge,
C'eſt, ô mon cœur ! la lyme qui te ronge,
Et le rabot, qui poliſt mes eſcris.
Les chaſtes yeux, qui chaſtement m'ont pris,
Soit que ie veille, ou bien ſoit que ie ſonge,
Ardent la nuict de mon œil, qui ſe plonge
Au centre, ou tend le rond de mes eſpris.
L'eſprit diuin, & la diuine grace
De ce parler, qui du harpeur de Thrace
Euſt les ennuiz doulcement enchantez,
Vous ont donné la voix inuſitée,
Dont (ô mes vers) ſainctement vous chantez
Le tout-diuin de voſtre Paſithée.

XIII

Puis que la main de la ſaige nature
Baſtit ce corps, des graces le ſeiour,
Pour embellir le beau de noſtre iour
Du plus parfaict de ſon architecture :
Puis que le ciel traſſa la protraiture
De cet eſprit, qui au ciel faict retour,
Habandonnant du monde le grand tour
Pour ſe reioindre à ſa viue peincture :
Puis que le Dieu de mes affections
Y engraua tant de perfections,
Pour figurer en cete carte peinte
L'aſtre bening de ma fatalité,
I'appen' ce vœu à l'immortalité,
Deuant les pieds de voſtre image ſaincte.

LE POETE COVRTISAN[10]

Ie ne veux point icy du maiſtre d'Alexandre,
Touchant l'art poëtic, les preceptes t'apprendre :
Tu n'apprendras de moy comment iouer il fault
Les miſeres des Roys deſſus vn eſchafault :
Ie ne t'enſeigne l'art de l'humble comœdie,
Ny du Mëonien la Muſe plus hardie :
Bref ie ne monſtre icy d'vn vers Horatien
Les vices & vertuz du poëme ancien :
Ie ne depeins auſſi le Poëte du Vide[11],
La court eſt mon autheur, mon exemple & ma guide.
Ie te veux peindre icy, comme vn bon artiſan,
De toutes ſes couleurs l'Apollon Courtiſan :
Ou la longueur ſur tout il conuient que ie fuye,
Car de tout long ouurage à la court on ſ'ennuye.
Celuy donc qui eſt né (car il ſe fault tenter
Premier que lon ſe vienne à la court preſenter)
A ce gentil meſtier, il fault que de ieuneſſe
Aux ruſes & façons de la court il ſe dreſſe.
Ce precepte eſt commun : car qui veult ſ'auancer
A la court, de bonne heure il conuient commencer.
Ie ne veulx que long temps à l'eſtude il palliſſe,
Ie ne veulx que reſueur ſur le liure il vieilliſſe,
Feuilletant ſtudieux tous les ſoirs & matins
Les exemplaires Grecs, & les autheurs Latins.
Ces exercices-la font l'homme peu habile,
Le rendent catarreux, maladif, & debile,
Solitaire, facheux, taciturne & ſongeard,
Mais noſtre courtiſan eſt beaucoup plus gaillard.
Pour vn vers allonger ſes ongles il ne ronge,
Il ne frappe ſa table, il ne reſue, il ne ſonge,
Se brouillant le cerueau de penſemens diuers,
Pour tirer de ſa teſte vn miſerable vers,

Qui ne rapporte, ingrat, qu'vne longue riſee
Par tout ou l'ignorance eſt plus authoriſee.
Toy donc qui as choiſi le chemin le plus court,
Pour eſtre mis au ranc des ſçauans de la court,
Sans maſcher le laurier, ny ſans prendre la peine
De ſonger en Parnaſſe, & boire à la fontaine
Que le cheual volant de ſon pied ſit ſaillir,
Faiſant ce que ie dy, tu ne pourras faillir.
Ie veulx en premier lieu, que ſans ſuiure la trace
(Comme ſont quelques vns) d'vn Pindare & Horace,
Et ſans vouloir, comme eux, voler ſi haultement,
Ton ſimple naturel tu ſuiues ſeulement.
Ce proces tant mené, & qui encore dure,
Lequel des deux vault mieulx, ou l'art, ou la Nature,
En matiere de vers, à la court eſt vuidé :
Car il ſuffit icy que tu ſoyés guidé
Par le ſeul naturel, ſans art & ſans doctrine,
Fors ceſt art qui apprend à faire bonne mine.
Car vn petit ſonnet qui n'a rien que le ſon,
Vn dixain à propos, ou bien vne chanſon,
Vn rondeau bien trouſſé, auec vne ballade
(Du temps qu'elle couroit) vault mieux qu'vne Iliade.
Laiſſe moy donques là ces Latins & Gregeois,
Qui ne ſeruent de rien au poëte François,
Et ſoit la ſeule court ton Virgile & Homere,
Puis qu'elle eſt (comme on dit) des bons eſprits la mere.
La court te fournira d'argumens ſuffiſans,
Et ſeras eſtimé entre les mieulx diſans,
Non comme ces reſueurs, qui rougiſſent de honte
Fors entre les ſçauans, deſquelz on ne fait compte.
Or ſi les grands ſeigneurs tu veux gratifier,
Argumens à propos il te fault eſpier :
Comme quelque victoire, ou quelque ville priſe,
Quelque nopce, ou feſtin, ou bien quelque entrepriſe
De maſque, ou de tournoy : auoir force deſſeings,
Deſquelz à ceſte fin tes coffres ſeront pleins.
Ie veux qu'aux grands ſeigneurs tu donnes des deuiſes,
Ie veux que tes chanſons en muſique ſoyent miſes,

Et à fin que les grands parlent ſouuent de toy,
Ie veux que lon les chante en la chambre du Roy.
Vn ſonnet à propos, vn petit epigramme
En faueur d'vn grand Prince, ou de quelque grand' Dame,
Ne ſera pas mauuais : mais garde toy d'vſer
De mots durs, ou noueux, qui puiſſent amuſer
Tant ſoit peu le liſant : car la douceur du ſtile
Fait que l'indocte vers aux oreilles diſtille :
Et ne fault ſ'enquerir ſ'il eſt bien ou mal fait,
Car le vers plus coulant eſt le vers plus parfaict.
Quelque noueau poëte à la court ſe preſente,
Ie veux qu'à l'aborder finement on le tente :
Car ſ'il eſt ignorant, tu ſçauras bien choiſir
Lieu & temps à propos, pour en donner plaiſir :
Tu produiras par tout ceſte beſte, &, en ſomme,
Aux deſpens d'vn tel ſot, tu feras galland homme.
S'il eſt homme ſçauant, il te fault dextrement
Le mener par le nez, le louer ſobrement,
Et d'vn petit ſoubriz & branſlement de teſte
Deuant les grands ſeigneurs luy faire quelque feſte :
Le preſenter au Roy, & dire qu'il fait bien,
Et qu'il a merité qu'on luy face du bien.
Ainſi tenant touſiours ce poure homme ſoubs bride,
Tu te feras valoir, en luy ſeruant de guide :
Et combien que tu ſoys d'enuie epoinçonné,
Tu ne ſeras pour tel toutefois ſoubſonné.
Ie te veux enſeigner vn autre poinct notable :
Pour ce que de la court l'eſchole c'eſt la table,
Si tu veux promptement en honneur paruenir,
C'eſt ou plus ſagement il te fault maintenir.
Il fault auoir touſiours le petit mot pour rire,
Il fault des lieux communs, qu'à tous propos on tire,
Paſſer ce qu'on ne ſçait, & ſe monſtrer ſçauant
En ce que lon a leu deux ou trois ſoirs deuant.
Mais qui des grands ſeigneurs veult acquerir la grace
Il ne fault que les vers ſeulement il embraſſe,
Il fault d'autres propos ſon ſtile deguiſer,
Et ne leur fault touſiours des lettres deuiſer.

Bref, pour eſtre en ceſt art des premiers de ton aage
Si tu veux finement iouer ton perſonnage,
Entre les Courtiſans du ſçauant tu feras,
Et entre les ſçauans courtiſan tu ſeras.
Pour ce te fault choiſir matiere conuenable,
Qui rende ſon autheur aux lecteurs aggreable,
Et qui de leur plaiſir t'apporte quelque fruict.
Encores pourras tu faire courir le bruit,
Que ſi tu n'en auois commandement du Prince
Tu ne l'expoſerois aux yeux de ta prouince,
Ains te contenterois de le tenir ſecret :
Car ce que tu en fais eſt à ton grand regret.
Et à la verité, la ruſe couſtumiere,
Et la meilleure, c'eſt, rien ne mettre en lumiere :
Ains iugeant librement des œuures d'vn chacun,
Ne ſe rendre ſubiect au iugement d'aucun,
De peur que quelque fol te rende la pareille,
S'il gaigne comme toy des grands Princes l'oreille.
Tel eſtoit de ſon temps le premier eſtimé,
Duquel ſi on euſt leu quelque ouurage imprimé,
Il euſt renouuelé, peut eſtre, la riſee
De la montaigne enceinte : & ſa Muſe priſee
Si hault au parauant, euſt perdu (comme on dit)
La reputation qu'on luy donne à credit.
Retien donques ce poinct : & ſi tu m'en veux croire,
Au iugement commun ne haſarde ta gloire.
Mais ſage ſois content du iugement de ceux
Leſquelz trouuent tout bon, auſquelz plaire tu veux,
Qui peuuent t'auancer en eſtats & offices,
Qui te peuuent donner les riches benefices,
Non ce vent populaire, & ce friuole bruit
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruict.
Ce faiſant, tu tiendras le lieu d'vn Ariſtarque,
Et entre les ſçauans ſeras comme vn Monarque :
Tu ſeras bien venu entre les grands ſeigneurs,
Deſquelz tu receuras les biens & les honneurs,
Et non la pauureté, des Muſes l'heritage,
Laquelle eſt à ceux-là reſeruee en partage,

Qui dedaignant la court, facheux & malplaiſans,
Pour allonger leur gloire, accourciſſent leurs ans.

A PHŒBVS.

O Race Latonienne,
Saincte clarté Delienne,
Dieu en Cyrene adoré,
A qui pendent en echarpe
Et le Carquois & la Harpe,
Apollon au crin doré.
Pere ne mets en arriere
Le ſouſpir de ma priere,
Puis que tes ſainctes douceurs
M'allaictant des mon enfance,
M'ont faict nommer par la France,
Le Nourriſſon des neuf Sœurs.
Tu ſçais toutes medicines,
Herbes, plantes, & racines,
Qui chaſſent le mal des corps :
Tu ſçais toutes les ſciences,
Les arts, les experiences
Des Augures, & des ſorts.
Ton grand œil qui tout regarde,
D'enhault ſes fleſches nous darde,
Dont tu vas l'ame inſpirant
Au ſein de la Toutemere,
Toy nommé du bon Homere,
Apollon le loingtirant.
C'eſt toy des Aſtres le pere,
Qui le cours de l'an tempere,
Et d'vne braue roydeur,

Forçant le grand tour du monde,
Vois de la terre & de l'onde
L'vniuerſelle rondeur.
Soubs les accords de ta Lyre,
Qui des Dieux appàiſe l'ire,
Les cieux tournent par compas :
Et l'Aonienne danſe,
Au rapport de ta cadence,
En rond meſure ſes pas.
Or' ta lampe retournee
Nous rameine la iournee,
Et or' ſ'ecartant de nous,
Pour ſe plonger dedans l'onde,
Laiſſe recouler au monde
Des Dieux le preſent plus doux.
Alors ta ſœur, couſtumiere
De luire par ta lumiere,
Nous monſtre tout ſon beau front :
Ou ſi la terre la garde
Qu'à plein ell' ne te regarde,
Nous eſclaire en demi-rond.
La Terre par toy fertile,
Nous rend d'vne vſure vtile
Le gaing de noſtre labeur,
Qui de la faim miſerable,
Si tu luy es fauorable,
Ne ſentit onques la peur.
Cecy ſachant le bon homme,
Son eſperance te nomme,
Te faict offrandes & vœus,
A fin que ſon lieu champeſtre
Puiſſe donner à repaiſtre
A ſes enfans & neueus.
Eſcoute noz plaintes donques,
Si de nous te chalut onques,
Pere eſcoute noz clameurs,
Ou ſoit que le champ verdoye,
Ou ſoit que iaulne il ondoye

En eſpics ia demi-meurs.
Fay que l'humeur ſauoureuſe
De la vigne planteureuſe,
Aux rays de ton œil diuin,
Son Nectar nous aſſaiſonne,
Nectar, tel comme le donne
Mon doux vignoble Angeuin.
Chaſſe loing de noſtre terre
La faim, la peſte, & la guerre,
Aux Turcs, ou plus loing encor,
Afin qu'en noſtre prouince
Le regne d'vn ſi bon Prince
R'ameine le ſiecle d'or.

SONNET[18].

Comme de fleurs le Printemps enuironne
Le gay chappeau de ſon chef verdiſſant,
Comme l'Eſté d'eſpics eſt iauniſſant,
Comme les fruicts enrichiſſent l'Automne,
Comme en couleurs l'Arc celeſte foiſonne,
Comme en ioyaux l'Inde eſt reſplendiſſant,
Comme en ſablons Pactol eſt blondiſſant,
Comme le Ciel d'eſtoilles ſe couronne,
Ainſi i'ay peingt de mille nouueautez
Ceſt œuure mien : & ſi telles beautez
Ne ſont par tout egalement plaiſantes,
Les fleurs, les bleds, les fruicts, & l'arc des cieux,
Perles, ſablons, eſtoilles reluyſantes
Egalement ne plaiſent à noz yeulx.

SVR LE PAPAT DE PAVLE IIII.

Comme apres la cruelle rage
D'vn long & violent orage,
Lors que Proté meine paiſſant
Des flots le troppeau blanchiſſant
Parmy les humides campaignes,
Et que ſur les haultes montaignes
Blanches d'eſcume on voit nager
Le Nocher à rame laſſee,
Qui tenant la voyle abbaiſſee,
Paſlit pour le futur danger,
Si la Bonaſſe reuenue
Chaſſe la pluuieuſe nue,
Deſcouurant aux flots azurez
Du Soleil les rais deſirez,
Chacun des mariniers à l'heure
De ſi grand' frayeur ſe raſſeure,
Et donnant aux membres laſſez,
Par le repos, nouuelle force,
Auec le beautemps ſ'efforce
D'oublier les trauaux paſſez.
Comme apres la guerre felonne,
Quand la furieuſe Bellonne
Secoüe d'vne fiere main
Son foet ſouillé de ſang humain,
Et lors que le Dieu de la guerre
Roüant le fer, remplit la terre
De feu, de ſang, & de fureur,
Si la Paix, ceſte vierge belle,
Vient chaſſer la guerre cruelle
Au milieu d'vne telle horreur,
Le fer homicide ſ'arreſte,
Et des cris l'horrible tempeſte

Ceſſe tout court : le peuple eſpars
Se raſſemblant de toutes pars
Peu à peu reprent aſſeurance,
Et d'vne nouuelle eſperance
Conſolant ſon mal ennuyeux,
Met ſin à la longue triſteſſe,
Croyant ſes pleurs en allaigreſſe
Eſtre tournez auec les cieux.
Et comme apres la froide Bize,
Quand l'horreur qui tout caſſe, & briſe,
Les lacz & fleuues englaſſant,
Des troncs effueillez va froiſſant
Les haults ſommets, & de ſa rage
Les longs bras noüailleux[10] *oultrage,*
Si apres ceſt hyuer cruel
Sur le Mouton, ou ſur la croppe
Du Taureau, qui rauit Europe,
Se deſcouure l'Aſtre annuel,
Aux rais de ſa treſſe doree,
La campagne recoloree
Du teint de ſes plus belles fleurs,
Se repeingt de mille couleurs :
Et Progne & Philomele encore
Salüant la vermeille Aurore,
Chaſſent tout ennuy langoureux,
Et ſont qu'auec la ſaiſon neufue
Chacun plus allaigre ſe treuue,
Plus content & plus amoureux.
Ainſi la ſaincte Nef Romaine,
Qui deſſus ceſte mer mondaine
S'eſt veüe agiter ſi ſouuent
Par l'effort d'vn contraire vent,
Et ceſte ſaincte eſpouſe encores
Qui or' ſué, ores tremble, & ores,
Entre tant d'ennemis cruelz
Paſlit de ſe voir ſur la teſte
Ceſte guerre, ceſte tempeſte,
Et ceſt hyuer, continuelz,

Voyant ceſſer telle menaſſe,
Et du ciel ſerener la face,
Bien toſt eſpere auec les cieux
Changer ſon enfer odieux,
Et de changer bien toſt eſpere
Son triſte hyuer en primeuere,
Sa guerre en longue ſeureté,
Ses pleurs en joyeuſe allaigreſſe,
Et en honnorable richeſſe
Sa miſerable pauureté.
Et ce change ſe faict en elle
A cauſe d'vn Nocher fidele,
Que Dieu pitoyable a commis
Parmy tant de flots ennemis
Au gouueruail de la Nauire :
Graces à toy, ſouuerain Sire,
Moteur du Ciel, fidele eſpoux
De ton eſpouſe, eternel Pere,
Pere benin, paix, & lumiere,
Et guyde vniuerſel de tous,
Qui nous as donné de ta grace
Vn ſainct Pilote qui embraſſe
La Verité : & qui, Seigneur,
Ialoux de ta gloire & honneur,
Entend tes ſecrets, & luyt comme
Vne claire lampe dans Romme,
Et ſoubs l'heureux gouuernement
Duquel, & ſa bonté notoire,
Le Monde chantera la gloire
De ton Nom, eternellement.
Ceſtuy par exemple & doctrine
Remplira d'vne Amour diuine
Les chaſtes & nobles eſprits,
Et vainqueur rauira le prix
Aux ennemis de ton ſainct Temple,
Demonſtrant d'vn egal exemple
Sa iuſtice & deuotion,
Qui autre choſe ne deſire,

Que chaſſer loing de ſon empire
L'erreur, & la ſedicion,
Que ſeme la bande heretique
Parmy le troppeau Catholique,
Et ſera ce diuin Paſteur
De reduire premier autheur
Nos cœurs à la vraye lumiere,
Et à la ſaincte loy premiere
Que nous a donné Ieſus Chriſt.
Et puis ſera d'vn cœur ſans vice
Vn pur & deuot Sacrifice
De luy & nous au Sainct Eſprit.
Chanſon, tu n'es pas ſuffiſante
Qu'vn humble paſteur te preſente
Deuant vn Paſteur ſouuerain,
Digne, qu'vne plus docte main
Conſacre au temple de memoire
Son loz, ſes vertus, & ſa gloire.
N'ayant donc ce bien merité
Tien toy loing d'vne grandeur telle,
Et va baiſer, ſi lon t'appelle,
Pieds & mains de ſa ſainctété.

LA NYMPHE DORMANTE A LA FONTAINE

DE PAPE IVLES III[20].

Bien fut iadis la chaſteté craintiue,
Seule n'oſant par les bois ſ'egarer,
Ou ſur les eaux, de peur d'y demeurer
De quelque Dieu peu chaſtement captiue.
Des Dieux cornus la grand' troppe laſciue

Ne permettoit les Nymphes ſ'aſſeurer,
Feuſt au repos, feuſt pour deſalterer
Du long trauail la chaleur exceſſiue.
Donques pourquoy eſt mon dormir ſi long,
Ce qu'autre Nymphe en ſeurté ne feit onc?
Ceſſe paſſant de t'en donner merueille.
Iules qui peut les Dieux meſmes faſcher,
A commandé qu'au pied de ce rocher,
Et ſeule, & nue, & chaſte ie ſommeille.

ELLE MESME

APRES LA MORT DV PAPE.

Ce n'eſtoit pas le ſommeil, qui fermoit
Si longuement ma paupiere ſerree :
Donques pourquoy ſuis-ie tant demeuree
Tenant fermé l'œil qui point ne dormoit?
Iadis mon eau, qui craintiue ſouloit
Des yeux mortels ſe tenir ſeparee,
Pour eſtre plus des hommes aſſeuree,
Deſſoubs ces monts ſecrettement couloit.
Depuis voyant que l'honneur de mon onde,
Iules, par toy eſtoit publique au monde,
Mes yeux honteux n'ont oʒé voir le iour:
Mais puis qu'aux tiens la lumiere eſt faillie,
Pour n'eſtre plus de vergongne aſſaillie,
Ie m'en retourne à mon premier ſeiour.

DES FEVZ DE IOYE FAICTS A ROME

L'AN 1554.

Comme Neron chantoit le ſeu de Troye,
Ioyeux de voir du ſommet d'vne tour
Rome bruſler, & roüer tout autour
Des grands palais la flamme qui ondoye :
Rome qui doit encore eſtre la proye
D'autres Nerons, Rome qui doit vn iour
D'vn autre ſac voir perdre ſon ſeiour,
En faict deſia les ſanglants feuz de ioye.
La miſerable auec ſes propres mains
Attize, helas, par ſes cantons Romains,
Les meſmes feuz qui luy feront la guerre :
Feuz allumez des torches du tombeau
Pour celebrer le nuptial flambeau,
Qui doit bruſler l'Eſpaigne & l'Angleterre.

HYMNE DE SANTÉ

AV SEIGNEVR ROB. DE LA HAYE.

Ia tes languiſſantes veines
Eſtoient pleines
D'vn feu violent & fort,
Ia les palliſſantes fiéures
Sur tes léures
Auoient imprimé la mort :

Ia te conduifoit la Parque
Vers la barque
De l'horrible Nautonnier,
Et ia ton ame craintiue
Sur la riue
Luy prefentoit fon denier :
Quand le Dieu, que Cynthe adore,
Qui t'honnore
De fon prefent le plus beau,
Retint le cours de ta fuyte
Ia conduicte
Deffus le bord du tumbeau.
O combien cefte main palle,
Main fatale,
Que ia blefme tu fuyuois,
Troubla les bandes compaignes
Des montaignes,
Des fontaines, & des boys!
Elle auoit, la facrilege,
Leur college
Violé cruellement,
Saccageant le double fefte,
Qui leur tefte
Ombrage eternellement.
Le Laurier aux treffes viues
Sur leurs riues
Panchoit demi-fec en bas,
Et la cheualine fource
De fa courfe
Auoit arrefté les pas ;
N'oyant plus la voix facree,
Qui aggree
Aux boys, qui font toufiours verds,
Et la nombreufe cadance
De la danfe
Qui f'animoit foubs tes vers.
Mais le Medecin de Dele,
Ce fidele

Garde des eſprits ſacrez,
Alors ne miſt en arriere
La priere
De tant de iuſtes regrez :
Ains du ius d'vne racine
Medicine
Te r'appellant d'Acheron,
Sur toy fit la preuue encore
Qui decore
Le diſciple de Chyron.
Heureuſe ſoit la recepte,
Dieu prophete,
Qui fit reuoir noſtre iour
A celuy, qui plus hault priſe
Ce qui briſe
Les portes du noir ſeiour.
N'eſt-ce pas luy, qui les traces
De tes graces
Si diuinement conduict,
Qu'ores ta ſuyte compaigne
Ne dedaigne
Des procez l'enroué bruit?
N'eſt-il pas de celle bande,
Qui commande
Sur les eaux, & ſur les boys,
Luy, qui mile experiences
De ſciences
Ioinct aux venerables loix?
Sus donq pucelles Dryades,
Sus Naïades
Sortez de voſtre priſon :
Danſez troppes Foreſtieres,
Vous Riuieres,
Sonnez ceſte gueriſon.
O Santé, ſaincte Deeſſe,
O Princeſſe
Nourriciere des humains,
O la plus belle peincture,

Que Nature
Fit onq' de ses doctes mains!
C'est toy, qui fais que tout rie,
La prairie
Te doit son verd ornement:
C'est toy, qui nourris les plantes
Où tu antes
Ta force diuinement.
De tes sainctes mains diuines
Les racines
Prennent leurs effectz diuers,
Tu es la celeste flamme,
Tu es l'Ame
Infuse au grand vniuers.
Sans toy, tout l'honneur qui dore
De l'Aurore
Les riuages emperlez,
Sans toy, de la gardienne
Paphienne
Les plaisirs emmiellez:
Le tableau, l'ancre, & le cuyure,
Qui font viure
L'ouurier apres son trespas,
La musique, & les viandes
Plus friandes
Sans toy ne nous plairoient pas.
Où tu es, la maladie
Enlaydie,
Le soing, qui nous ronge, & mord,
Le chagrin, & la vieillesse,
La foyblesse,
Et le germain de la mort:
Là (di-ie) ô des Dieux la fille,
La famille
D'enfer, ne seiourne point:
Mais le plaisir y habite,
Mais la fuyte
Du dieu, qui les cœurs nous poingt.

Que n'oſe l'humaine race?
Noſtre audace
Ne permet que Iuppiter
Les traicts foudroyans retire,
Que ſon ire
Faict iuſtement deſpiter.
De Iappet le fier lignage,
Teſmoingnage
De noz faicts ambicieux,
Oſa par vne fineſſe
Larronneſſe
Robber la flamme des cieux.
Lors les vertus, qui ſ'ailerent,
S'enuolerent,
Et la Mort, qui lentement
Haſtoit ſa boiteuſe ſuyte,
Noſtre fuyte
Tallonna premierement.
Lors les fiéures incogneuës
Sont venuës,
Et les malheureux mortels,
Qui d'élles ſ'eſpoũanterent,
Inuenterent
Premierement les autels.
Pour te r'appeller, ô Saincte,
Qui contraincte
De t'en reuoler ſoudain,
Viens reguerir noſtre peine
Que r'ameine
Des Dieux le iuſte deſdain.
Quel vers donques, ou quel hymne
Sera digne
De celebrer tes bienfaicts?
Voire celuy meſme encores,
Celuy, qu'ores
O Déeſſe! tu nous fais.
Qu'on dreſſe vn autel de terre,
Qu'on l'enſerre

De l'yerre & de Lauriers verds :
Qu'on y ſace vne ceincture
De verdure,
Qu'on y graue mile vers.
Ce iour me ſoit touſiours feſte,
Que ma teſte
On entourne, car ie veulx
Pour ta ſanté redonnee
Ceſte annee,
M'acquiter de mile vœus.
Celle tant doulce lumiere
Qui premiere
Deſtourna ton iour fatal,
Autant, amy, me ſoit elle
Solennelle,
Que mon propre iour natal.
Courage, amis, ie vous prie,
Que lon rie,
Soient tous regrez endormis,
Puis que le filz de Latonne
Nous redonne
L'ornement de noz amis.
Amy, l'amy des Carites,
Tu merites
D'eſtre ſainctement chanté :
Sus donq', chacun vienne dire
Sur ſa Lyre
Vn bel hymne de ſanté.
Pour la premiere i'appelle
La plus belle
Du mont doublement poinctu,
Ta ſœur des Graces cherie,
Qui marie
Le ſçauoir à la vertu.
Io, Nymphe de la Haye,
Que lon paye
Ses vœus au dieu gardien,
Ton frere ne te demande

Pour offrande,
Fors vn bel hymne Chreſtien.
Perdriel, & toy encore,
Que i'honnore,
O l'honneur Orleannois!
Vien Audeberd, & accorde
Sur ta corde
Ceſt ornement Champenois.
Et toy, dont la docte veine
Nous r'ameine
Le théatre Athenien,
Ornant de ta doulce ryme
La victime
Du Prince Mycenien,
Sybilet, ie te ſupplie,
Qu'on n'oublie
Les vœus, que lon a promis.
Le Philien nous commande,
Que lon rende
Tel deuoir à ſes amis.
Ces petis vers, que ie ioüe,
Ie les voüe
A la ſeconde moytié,
Qui tient ma ſerue penſee
Enlacee
D'vne immortelle amitié.
O la moitié de ma vie!
Quelle enuie
I'ay d'eſcouter celle vois,
Vois, dont les ſainctes merueilles
Mes oreilles
Ont rauy cent mile fois.
Lors de ta ſanté premiere
La lumiere
Te rendra tel à mes yeulx,
Qu'vne ſerene iournee
Retournee
Appres vn temps pluuieux :

Tel que l'eſcailleuſe roüe,
Dont ſe ioüe
Le ſerpent, qui ſ'eſt faict beau
Reprenant nouuelle force
Soubs l'eſcorce
D'vne plus luyſante peau :
Tel, comme la fleur mouillee,
Deſpouillee
De ſon luſtre plus vermeil,
Repeingt la premiere grace
De ſa face
Aux rais du nouueau Soleil.
Alors ta Lyre doree
Adoree
Et des hommes, & des Dieux,
Me dira l'horreur, qui couche
A la bouche
Du grand manoir ſtygieux.
Tu me deſcriras la riue,
Où arriue
La grand' troppe des eſprits,
Ce pendant ie t'appareille
La merueille
De mon Sixiéme entrepris.
Là tu reliras la tourbe,
Qui ſe courbe
Soubs le ſceptre Gnoſien,
Et l'autre mieux fortunee
Deſtinee
Au ſeiour Elyſien,
Où le Harpeur de Rhodope,
Et ſa troppe
Font ſous les bois verdelets,
Ou deſſus les riues molles
Leurs caroles,
Ou par les prez nouuelets.
De ceſte bande ſacree
Eſt Aſcree,

Lyne, & le Meonien,
Et Pindare, & Steſichore,
Et encore'
Tout le chœur Aonien.
Vne autre bande Romaine
S'y promeine
Par les deſtours plus ſecrez.
Là eſt ta place eternelle
Pres de celle
De Catule aux vers ſucrez.
Pendant, auant que ta vie
Soit rauie
D'vne plus forte langueur,
Qu'on ſ'eſiouiſſe, qu'on chante,
Qu'on enchante
Tout ce qui ronge le cœur.
Ia-ia la Parque felonne
Nous talonne,
Et Minos n'a point appris
D'ouir les plainctes des hommes,
Quand nous ſommes
Au ranc des paſles eſprits.
Styx, qui d'vne courbe trace
Les embraſſe,
Leur empeſche le retour,
Cernant l'horreur du bas monde,
De ſon onde,
Par trois fois d'vn triple tour.
Mais ſi l'homme peult reuiure
Par le liure,
Ton image n'ira pas
Au rang de ces pauures nues
Incongnues,
Qui ſe lamentent là bas.

ODE AV PRINCE DE MELPHE

DIVISEE EN TREZE PAVSES.

Voyant en ce ſiecle où nous ſommes,
Sans faueur les plus doctes hommes,
Les arts d'Apollon en meſpris,
Les Muſes ſeruir de riſee,
Et la gloire auſſi peu priſee,
Que les vertus en peu de pris,
Au croc i'auois pendu la lyre,
Deliberé de ne plus dire
Le loz des hommes vertueux :
Pour ne perdre plus la deſpenſe,
Le temps, la peine, & la ſemence,
En vn champ ſi peu fructueux.
Mais ton ſçauoir admirable,
Mais ta vertu venerable,
Prelat des Prelats l'honneur,
Veut que ce propos ie change,
Et veut que d'vne louange
Ie ſoye encor le ſonneur.

PAVSE I.

Ta Sirene Sicilienne,
Terre autrefois iointe à la mienne
Par le nœu du ſang Angeuin,
M'inuite à chanter auec elle
De Melphe la gloire immortelle,
D'vn chant qui ſoit plus que diuin.
Le lien de l'amitié ſaincte,
Qui tient ſi ſainctement eſtreinte
Ton ame à ce grand Cardinal,
Dont le nom ſi fameux ie porte,

Bien qu'à mon eſpaule peu forte
Ce fais ſoit par trop inegal,
Ceſte amitié me conuie
D'immortalizer ta vie
Au ſein de l'eternité,
Encor que ta renommee
D'vne aile mieulx emplumee
Vole à l'immortalité.

PAVSE II.

Si ie voulois ſuyure Pindare,
Qui en mille diſcours ſ'egare
Deuant que venir à ſon poinct,
Obſcur ie brouillerois ceſte Ode
De cent propos : mais telle mode
De louange ne me plaict point.
Il me plaict de chanter ta gloire
D'vn vers, lequel ſe face croire
Par ſa ſeule ſimplicité :
Sans me diſtiller la ceruelle
Nuict & iour, pour rendre nouuelle
Ie ne ſçay quelle antiquité :
Tirant d'vne longue fable
Vn loz qui n'eſt veritable,
Pour farder l'honneur de ceux,
Qui peincts de telles louanges,
Comme de plumes eſtranges,
N'ont rien de louable en eux.

PAVSE III.

Si i'auois faute de matiere,
Ou que d'vne Iliade entiere
En toy ie n'euſſe l'argument,
I'irois de ton antique race

La vertu, l'honneur, & la grace
Recercher ſoubs le monument.
Ie rendrois ta gloire eternelle
Par la louange paternelle,
Loüant la magnanimité
De ce ſage & vertueux Prince
Qui ſert à ceux de ſa prouince
De miroir de fidelité.
La grandeur de ſon courage
Se monſtra contre l'orage
De la fortune : & ſa foy,
Où tache ne ſ'eſt trouuee,
En Piedmont fut eſprouuee,
Deſſous l'vn & l'autre Roy.

PAVSE IIII.

De ce bon Prince les louanges
Volant par les bouches eſtranges,
Suffiroient pour rendre eternel
L'honneur du fils, qui de ſa race
Suyuant la vertueuſe trace,
Chemine à l'honneur paternel.
Mais, auecques le temps, i'eſpere
Dreſſer vn ſepulchre à ton pere,
Et ne veux baſtir ton renom
Sur ſes vertus, dont tu herites :
Ie veux ſur tes propres merites
Fonder la gloire de ton nom,
Qui, ſans qu'autre la ſupporte,
De ſoy meſme eſt aſſez forte
Pour durer contre les ans,
Et de mille vertus pleine,
Enfante ſans nulle peine
Mille arguments ſuffiſans.

PAVSE Vme.

Mais comme errant par vne pree
De diuerses fleurs diapree,
La vierge souuent n'a loisir,
Parmy tant de beautez nouuelles,
De recognoistre les plus belles,
Et ne sçait lesquelles choisir :
Et comme le marchand encore
Qui des plus beaux dons de l'Aurore
Fait vn achapt, souuent se perd,
Laisse, reprent, tourne & reuire,
Puis prent, ne sçachant plus qu'eslire,
Le premier qui luy est offert :
Ainsi confus de merueilles,
Pour tant de vertus pareilles
Qu'en toy reluire ie voy,
Ie perds toute cognoissance,
Et pauure par l'abondance
Ne sçay que choisir en toy.

PAVSE VI.

Car si ie loué ta faconde,
Ta grace à nulle autre seconde
Veut estre assize au rang premier :
Et si ta doctrine ie loüe,
Ton sens naturel ne m'aduoüe
Que ie le laisse le dernier.
Si ie veux loüer ta richesse,
Ta suffisance & ta largesse
Demandent le premier honneur :
Et si ton bon-heur ie publie,
Ta prudence veut que ie die,

Qu'elle eſt cauſe de ce bon-heur.
Si ta grauité ie vante,
Ta douceur veut que ie chante
Son merite : & ſi ie veux
Loüer ton Royal lignage,
Ton plus que Royal courage
Dit qu'il eſt plus genereux.

PAVSE VII.

Si ta grandeur ie mets en compte,
Ta modeſtie qui n'a honte
D'honnorer vn moindre que ſoy,
Veult eſtre de ceſte partie,
Et dit que par la modeſtie
Se cognoiſt la grandeur d'vn Roy.
Roy vray'ment ſe peut dire l'homme
Qui vit à ſoymeſme', ainſi comme
Il te plaiſt viure, & comme encor'
Noz bons vieux peres ſouloient viure,
Auant que le fer & le cuyure
Euſſent chaſſé l'argent & l'or.
Ceſt heur, Prelat, te fait eſtre
De toy le prince, & le maiſtre,
Plus grand que celuy qui court
Où l'ambition le meine,
Beant d'vne attente vaine
Apres les dieux de la court.

PAVSE VIII.

De mil' autres vertus cachees
D'vne chaiſne d'or attachees
Vn long eſcadron i'apperçoy,
Qui de toutes parts m'enuironne,
Se plaignant qu'à d'autres ie donne

Les louanges, que ie luy doy.
Ainſi ma Muſe peu diſcrette
Comme dans les erreurs de Crete,
Parmy tant de chemins tortus
De ſes pas ſe trouue deçeuë,
Et ne peut retrouuer l'iſſuë
Du labyrinth' de tes vertus.
A fin donc que ie ne rentre
Plus auant dedans le centre
D'vne ſi profonde mer,
Muſe retourne au riuage
Et d'vn plus ſeur nauigage
Appren ta barque à ramer.

PAVSE IX.

Allon' voir ma doulce compaigne
Les doulx plaiſirs de la champaigne,
Ses prez, ſes ondes, & ſes bois :
Là nous menerons vne vie
Qui portera bien peu d'enuie
Aux delices des plus grands Rois.
Allon' voir ce bel edifice
Que la nature & l'artifice
Ont embelly de cent plaiſirs :
Ceſt Aiz dont la belle demeure
Peult arracher en moins d'vne heure
Noz plus ambicieux deſirs.
Là d'vne plaiſante peine
Le cerf fuyant par la plaine,
Ou le lieure, nous ſuyurons :
Là ſainctement ſolitaires,
Loing de proces, & d'affaires,
Heureuſement nous viurons.

PAVSE X.

Là d'vne Muſique fournie

[redacted]

Nous orrons la doulce harmonie,
Dont les difcords melodieux
De mile douceurs nompareilles
Tirant l'ame par les oreilles,
Nous feront compaignons des dieux.
Apres le plaifir delectable
Du luth, compaignon de la table,
Nous goufterons les doctes fons,
Les accords, la douceur, la grace
Dont mon Caraciol efface
L'honneur des plus vieilles chanfon .
Soit que de fa main diuine
Il touche vne Ode Latine,
Soit que d'vne Thufque vois
Quelque beau chant il accorde,
Ou foit que changeant de corde
Il touche le luth François.

PAVSE XI.

Nul mieulx que luy fçait la maniere
De rendre vne ame prifonniere
Au bruit de cent accords diuers :
Nul encor tant que luy ie prife,
Et nul tant que luy fauorife
L'humble merite de mes vers.
Apres que la voix de ma Mufe
Nous trompant d'vne doulce rufe
Aura charmé noftre foucy,
Alors de fa docte poictrine
Verfant vne faincte doctrine
Auec' vn plus graue fourcy :
Il nous remplira l'oreille,
Et le cœur de la merueille
De ce grand ouurier parfaict,
Qui du vent de fa parole

Formant l'vn & l'autre pole,
De rien ce grand Tout a ſaict.

PAVSE XII.

Il nous dénoura les paſſages,
Qui geinent les plus doctes ſages
Sans que pour la facilité
Qui rend la choſe moins obſcure
La maieſté de l'eſcriture
Perde rien de ſa grauité.
Et que ſert d'vne obſcure nüe
Rendre vne lumiere incognüe
Sans iamais arriuer au poinct?
Que ſert il de ſe vouloir faire
Emerueillable au populaire
Par les choſes qu'il n'entend point?
Celuy qui veut que ſon œuure
Profitable ſe decœuure,
Qu'il ſoit vtile & plaiſant:
Ou ſ'il veut cacher ſon dire,
Sans prendre peine à l'eſcrire,
Qu'il le cache en ſe taiſant.

PAVSE XIII.

Mon Caraciol, qui n'aſpire
A ces vanitez qu'on admire
Seulement pour l'obſcurité,
Au droit ſentier nous achemine,
Et ſçait meſler en ſa doctrine
Le plaiſir à l'vtilité.
Auſſi le Seigneur, qui allume
La ſaincte fureur de ſa plume,
Le loyer luy en donnera:
Et la louange, qu'il meſpriſe,

L'ayant ſi iuſtement acquiſe,
Au double luy retournera.
Chanſon, qui deſſus ton æle
Porte' vne gloire eternelle,
Vole d'icy promptement
Iuſqu'à ceſte humide plaine
Qui de l'antique Siréne
Arrouſe le monument.

A MADAME

DIANE DE POICTIERS

Ducheſſe de Valentinois[23].

La garde des prouinces
Eſt en la main des Dieux,
Et l'image des Princes
Eſt peinćte dans les cieux :
Dieu tourne à ſon plaiſir
Les Rois, & leur deſir.
Tout ce, que tient encore'
Du Monde la rondeur,
Sur toute choſe honnore
Des Princes la grandeur.
Les Rois ſont oingts de Dieu,
Diſoit le grand Hebrieu.
Heureux eſt celuy donques
Qui en peult approcher,
Et plus heureux quiconques
Leur eſt aymable, & cher.
Les cieux, dés qu'il fut né,
Ceſt heur luy ont donné.

La grand' main plantureuſe
Des Dieux, & du bonheur,
Voſtre naiſſance heureuſe
Combla de ceſt honneur,
Seul né, comme ie croy,
Pour eſtre aymé d'vn Roy :
D'vn Roy tel, que l'Aurore,
Et le lict du Soleil,
L'Ourſe, & la riue More,
N'ont point veu ſon pareil,
Ny ne voyront encor',
Reuinſt le ſiecle d'or.
La vertueuſe grace,
Et l'honneur plus qu'humain
Eſcript ſur voſtre face
D'vne diuine main,
De ce Roy tant exquis
Le cœur vous ont acquis :
Que la France proſpere
D'auoir tel bien trouué,
Beaucoup moins Roy, que Pere,
A touſiours eſprouué :
Et ne peult rien des Dieux
Iamais eſperer mieulx.
Heureux donques le Prince
D'vn tel peuple Seigneur,
Heureuſe la Prouince
D'auoir tel gouuerneur :
Et vous heureuſe auſſi
D'en eſtre aymee ainſi.
La bienheureuſe France
Iouiſſante du bien
De ſa longue eſperance,
Ne ſouhaite plus rien :
Voyant tous ſes ſouhaits
En voz graces parfaits.
C'eſt pourquoy ceſte lyre,
Ceſt archet, & ces doigts,

Qui ont bien ouyé dire
Les louanges des Rois,
Se viennent presenter,
Pour les vostres chanter :
Esperant qu'à la grace
De vostre humanité,
Qui marche par la trace
De la Diuinité,
Ne seront odieux
Les saincts presens des Dieux.
La fille de Latonne,
Et Phœbus tout voyant,
Sont nez du Dieu qui tonne
D'vn sceptre foudroyant,
Phœbus de ses douceurs
Anime les neuf Sœurs :
Les neuf Sœurs, que Memoire
Conceut de Iuppiter,
Pour l'immortelle gloire
Des Princes reciter,
Dont HENRY *tient le lieu*
Le premier, apres Dieu.
Les Nymphes Deliennes,
Les Nymphes, mon souci,
Les sœurs Parnassiennes,
Et les Graces aussi,
Dansent soubs la clarté
De vostre deïté.
Ceulx, dont la conuoitise
Sœur de l'ambition,
Soigneusement attise
La serue affection,
Ceulx-la ne goustent pas
Des Muses les appas.
L'ignorant populaire
Telle faueur n'attent,
A qui rien ne peult plaire
Sinon ce qu'il entent,

Et dont iamais les yeulx
Ne ſ'eleuent aux cieulx :
Où la chaſte lumiere
De voſtre luyſant front
Ores ſe monſtre entiere,
Ores en demy rond,
Sœur de l'autre flambeau
Du monde le plus beau.
C'eſt le Soleil de France,
Qui peult bien commander
Que l'aueugle ignorance
Se voiſe deſbander :
Redonnant liberté
A la belle clarté.
Adonques l'excellence
De ſes faicts tant louez
Rompra le long ſilence
De mes vers enroûez,
Si par vous i'ay tant d'heur
De plaire à ſa grandeur.
Alors ie n'auray crainte
Que le lyrique honneur
Sente la fiere attainte
Du mordant repreneur :
Ie ne craindray l'effort
Du temps, ny de la mort.
Les harpyes friandes,
Les corbeaux affamez
A piller les viandes
Sont tous accouſtumez,
Les cygnes bien-chantans
Frequentent les eſtangs.
Là, d'vne plume franche
Sans art apparoiſſant,
De couleur noire & blanche
Peindray le beau Croiſſant,
Les traicts, & l'arc Turquois,
Et le doré Carquois.

De ceux que Cynthe adore
L'honneur ie publiray,
Et leurs beaux noms encore
En vn i'aſſembleray,
D'vn plus ferme lien
Que le nœu Gordien.
De Boulongne rendue,
Des gardez Eſcoſſois,
De Parme deffendue
Par le ſoldat François.
I'enuoiray ſur mes vers
Le bruit par l'vniuers.
Ie diray la victoire
De la Royale main,
Qui a ſemé ſa gloire
Sur le fleuue Germain,
Plantant le lyz parmy
Les champs de l'ennemy.
Ie diray, que d'Auguſte
Il rend le ſiecle heureux :
Et que ſon bras robuſte
Sur tous cheualeureux
Anime d'vn grand cœur
Le françois belliqueur :
Grauant l'honneur de Gaulle
D'vn burin rougiſſant
Sur la fuyante eſpaule
De Ceſar palliſſant,
De Ceſar odieux
Aux hommes, & aux Dieux.
La hardie entrepriſe
Et les cœurs indontez
De Vandoſme, & de Guyſe,
Y ſeront racontez,
Ie n'oubliray auſſi
Le grand Mommorancy :
La ſuperbe proëſſe
Et d'Achile, & d'Hector,

La ſage hardieſſe
D'Vlyſſe, & de Neſtor,
Et mile autres miliers
D'indontez Cheualiers.
Du meſme vaſe encores,
Où ils furent enclos,
Encloſes ſeroient ores
Leurs cendres, & leurs loz,
Si l'art des bien-diſans
N'euſt ſurmonté les ans.
Les vertus honnorees
Volent iuſques au ciel,
Sur les ailes dorees
Des vers plus doulx que miel,
Tirant hors du tumbeau
De nous tout le plus beau.
Faites, Diane ſainĉte,
Que ce Roy vertueux
Apres la force eſteinĉte
De Mars l'impetueux,
Eſcoute quelquefois
Des neuf Vierges la vois.
Les neuf Vierges honteuſes
L'or ne demandent pas,
Et ne ſont conuoiteuſes
Des mendiez repas :
Vn bon œil ſeulement
Eſt leur contentement.

A ELLE ENCORES.

Iamais ie n'auray cloſe
La bouche à voſtre honneur,

Mais plus que d'autre choſe
En ſeray le ſonneur,
Luy dreſſant vn autel
Pour le rendre immortel.
Là des beaux vers d'Horace
Imitant les doulx ſons;
Pour donner plus de grace
A mes humbles chanſons,
I'empliray l'vniuers
Du doulx bruit de ces vers.
Chantez tendres pucelles,
La ſœur du Delien,
Enfans, auecques elles,
Chantez le Cyntien,
Chantez Latonne auſſi
D'vn grand Dieu le ſoucy.
Chantez du froid Algide
Les haults crins verdiſſans,
Ou ſur la riue humide
Les boys ſ'eſiouiſſans,
D'ombre Erymant couuert,
Ou bien Grage le verd.
Louëz Tempe, & encore
Louëz plus qu'autre lieu
Ceſte Iſle, que decore
La naiſſance du Dieu
Qui porte l'Arc Turquois,
La Lyre & le Carquois.
Apres ceulx-cy faut dire
Le Paradis d'Anet,
Mais pour bien le deſcrire
Nommez-le Dianet,
Chantez ces Palais d'or,
Et ſes marbres encor'.
Que ſainct Germain on vante,
Ses ondes & ſes boys,
Que ſur tous on le chante,
Car l'Apollon François

Entrant premier au iour,
Toucha ce beau ſeiour.
Luy à voſtre priere
La peſte chaſſera,
Et ſa fureur guerriere
Sur Charles pouſſera,
Il enuoyra la faim
Au Flamant & Germain.

SONNET.

De voſtre Dianet, des maiſons la plus belle,
Les baſtiments, graueures & protraicts,
Qui ſi au vif expriment les vieux traicts
D'vn Archimede, & Lyſippe, & Apelle,
Contre les ans n'auront la force telle,
Qu'vn iour ne ſoient leurs ouurages desfaits :
Mais la memoire & grandeur de voz faicts
Contre la mort ſe rendra immortelle.
De voz vertus le bruit ne mourra pas,
Ains d'autre outil, que de ligne ou compas,
Se baſtira vne eternelle gloire :
Qui tout ainſi que voſtre croiſſant luit
Au plus ſerain d'vne bien claire nuict,
Luira touſiours au temple de Memoire.

A LADICTE DAME.

Madame, ne penſez pas
Que Dieu qui ſes graces donne,

Faisant les vns naistre bas,
Les autres portans couronne,
Pour neant vous ayt donné
Ce noble esprit tant bien né,
Ceste doulceur, ceste grace,
Ceste vertu, ce grand heur,
Ce port & ceste grandeur
Qu'on voit luire en vostre face.
Ces dons il a mis en vous
Pour se faire en vous cognoistre,
Et vous a fait entre nous
Comme vn miracle apparoistre,
Afin que de ce grand Roy
D'vne inuiolable foy
Vous peussiez posseder l'ame,
Et que son affection
Par vostre perfection
Brulast d'vne saincte flamme.
Les Roys monstrent aux humains
De Dieu l'exemple & l'image,
Aussi dit on qu'en ses mains
Dieu tient des Roys le courage,
Dont il tourne à son plaisir
Et l'amour & le desir:
Et n'est pas en la puissance
D'vn humain entendement,
D'esbranler tant seulement
Vne Royale constance.
On voit plusieurs grands vertus
Reluire au monde, mais celles,
Dont les Roys sont reuestus
Sont les plus cleres & belles:
Entre lesquelles reluit,
Comme la Lune de nuict,
Ceste vertu tant loüable,
Ceste constance qui faict,
Que ce qui est plus parfaict
Est d'autant moins variable.

Combien que ce Roy, qui tient
La plus honorable place
De tout ce qui appartient
A Prince de telle race,
Soit le plus cheualeureux,
Le plus ſage, & plus heureux,
Qui onques porta couronne :
La vertu d'eſtre conſtant
C'eſt ceſte vertu pourtant
Dont plus de gloire on luy donne.
Madame, il a fait vers vous
De ceſte vertu la preuue,
Et a fait cognoiſtre à tous
Qu'vn plus conſtant ne ſe treuue :
Eſtant comme le rocher
Qui laiſſe bien approcher
De ſoy la fureur de l'onde,
Mais quelque aſſault que ſouuent
Luy donne l'onde & le vent,
Touſiours plus ferme il ſe fonde.
Et en cela clairement
Il monſtre la vertu belle
Eſtre le ſeul fondement
De ſon amour immortelle,
Laquelle il reuere en vous,
Et fait que chacun de nous
En vous auſſi la reuere,
Voyant en ſa maieſté
Ceſte grande fermeté,
En ſon amour perſeuere.
Ce ſage Mommorancy,
Ce vainqueur de la fortune,
Pourroit teſmoingner icy,
De quelle amour non commune,
Ce Prince a touſiours aymé
Vn ſeruiteur eſtimé
Sur tous fidele à ſon maiſtre,
Vn ſeruiteur ſi loyal,

Qu'onques ſeruiteur Royal
Plus loyal on ne veit eſtre.
O trois voire quatre ſois
Bien-heureuſe la Prouince,
Laquelle eſt ſubiecte aux loix
D'vn ſi ſage & vaillant Prince!
Et vous bien-heureuſe auſſi,
Qui n'auez autre ſoucy
Que de ſa grandeur proſpere,
Et de voir tous ſes enfans
En tous actes triomphans
Vn iour reſſembler au pere.
Par là vous auez acquis
Le cœur de toute la France,
Qui ne peult eſtre conquis
Par grandeur ny par puiſſance,
Si on ne voit la douceur
Ioincte auecques la grandeur,
Comme eſt la voſtre, Madame,
Qui eſt cauſe que chacun,
Comme vn refuge commun,
En ſes ennuis vous reclame.
Auſſi quelle vertu rend
Vne grandeur plus aymable,
Qu'vne bonté qui ſ'eſtend
Enuers chacun fauorable?
Comme vous, qui n'attendez
Qu'on vous prie, mais tendez
A tous l'oreille décloſe,
De loing appellant celuy
Qui monſtre auoir quelque ennuy,
Et de vous approcher n'oze.
Les Rois & Princes qui ſont
Comme dieux en leurs prouinces,
Et les grands Seigneurs qui ont
L'amour & faueur des Princes,
Du peuple ſont honorez,
Du peuple ils ſont adorez,

S'il eſt permis de le dire :
Ils ont l'oreille du Roy,
Mais tel honneur apres ſoy
Beaucoup de trauail attire.
Car ilz tiennent ce haut lieu
Deſſus le bas populaire
Comme miniſtres de Dieu,
Et ſeruiteurs du vulgaire :
Auſſi le peuple à bon droit
En recompenſe leur doit
Tout honneur & reuerence :
Et qui ne leur porte honneur
Il n'offenſe leur grandeur,
C'eſt Dieu meſme qu'il offenſe.
Madame, Dieu miſt en vous
Ceſt eſprit & ceſte grace,
Et vous donna par ſur tous
Ceſt heur qui tout autre paſſe :
A fin qu'en auctorité
Vous mainteniez l'equité,
L'innocence & la iuſtice,
Et vous monſtrez bien auſſi
Que Dieu ne vous meit icy,
Que pour le commun ſeruice.
Car la France n'a point eu,
Qui plus les bons auctoriſe,
Qui plus ayme la vertu,
Qui plus le droict fauoriſe.
Entre tous vous aduancez
Ceulx là que vous cognoiſſez
Du Roy ſeruiteurs fideles :
Gardant ceux qui ſont abſens
Comme ceux qui ſont preſens
Deſſoubs l'ombre de voz ailes.
Mais qui pourroit ſeulement,
Auecques ceſte foy viue,
Loüer aſſez dignement
Ceſte charité naïfue?

Les pauures alimentez,
Et les malades traictez
Auec' tant de ſoing & cure,
Monſtrent aſſez l'amitié,
La candeur, & la pitié,
Que vous auez de nature.
Sur tout vous auez le ſoing
De Dieu & de ſon Egliſe,
De vous repouſſant bien loing
Toute malice & feintiſe,
Les meſchans & vicieux
Ne plaiſent point à voz yeulx :
Vous n'aymez la tyrannie,
Vous n'eſcoutez le flatteur,
Ny le maling rapporteur,
Qui ſ'arme de calomnie.
Ceulx qui ne ſont bons à rien,
Sinon à ſeruir de nombre,
Nez à conſumer le bien,
Ne viuent point ſoubs voſtre ombre.
Les mocqueurs iniurieux
Sur tous vous ſont odieux,
Sachant qu'aupres d'vn grand Prince
Rien n'eſt pire qu'vn mocqueur,
Ne qui plus oſte le cœur
Et l'amour d'vne Prouince.
Ie ne veux pas oublier
Ceſte amitié conjugale,
Laquelle on doit publier
Pour la plus ferme & loyale,
Ceſte humble viduité
En monſtre la verité,
Qui parmy ceſte hauteſſe
Egale à celle des Dieux,
Ne monſtre rien à noz yeulx
Qu'vne couleur de triſteſſe.
C'eſt, Madame, ce qui fait
Qu'ainſi chacun vous admire,

Et que d'vn commun ſouhait
Tout bon heur on vous deſire.
Que puiſſiez-vous longuement
Ainſi viure heureuſement,
Et voſtre vertu ſuyuie
De voſtre fatal bonheur,
Vous viuant', ait ceſt honneur,
De triompher de l'enuie.
Si voſtre grandeur a donc
Pour ſa plus ferme aſſeurance
Dieu qui ne dêmentit onq'
Vne fidelle eſperance,
Vn Roy dont la maieſté
N'a rien de legereté,
Vn peuple qui vous honore,
Qui vous ayme, & qui d'autant
Qu'il va voſtre heur ſouhaitant
Souhaite le ſien encore :
Si vous auez tel appuy,
Madame, deuez vous craindre
Que quelque faſcheux ennuy
Voſtre plaiſir vienne eſteindre?
Quel deſaſtre, tant ſoit fort,
Iamais vous peut faire tort?
Viuez doncques aſſeuree,
Malgré le ſort enuieux,
Que tout ce qui vient des cieux
Eſt d'eternelle duree.
Quant à l'iniure des ans,
Si France me daignoit mettre
Au ranc de ſes mieux diſans,
Ie m'oſerois bien promettre
De baſtir à voſtre nom
Vn œuure de tel renom,
Que voſtre Anet admirable,
Auquel ſe voit imité
Tout l'art de l'antiquité,
Ne ſeroit point plus durable.

Si eſt-ce, tel que ie ſuis,
Que vous ayant pour eſcorte,
De moy promettre ie puis
Que i'ay l'eſpaule aſſez forte
Pour porter au ciel le bruit
De voſtre vertu qui luit
Auſſi clere entre les Dames,
Que celle, qui ſur le front
Porte voſtre demy-rond,
Luit ſur les celeſtes flammes.
Vrayment ingrat ie ſerois,
Et pis, ſi pis ſe peult dire,
Si vos vertus ie taiſois,
Deſſus les nerfs de ma Lyre,
Ayant receu tant d'honneur,
Tant de grace & de faueur,
De vous, qui ſans mon merite,
Meſme eſtant de vous bien loing,
Auez daigné prendre ſoing
De ma fortune petite.
Auſſi tant que ie viuray,
I'en garderay la memoire,
Et rien de beau n'eſcriray,
Qui ne ſoit à voſtre gloire,
Comme celle, à qui ie doy
Mes vers, mon eſprit, & moy,
Vous ſeule eſtant la premiere,
Qui à fin de me hauſſer,
Daignaſtes bien abbaiſſer
Deſſus moy voſtre lumiere.
Si je voulois m'amuſer
Au nom dont on vous appelle,
Ou ſi ie voulois vſer
D'autre inuention nouuelle,
D'arcz, & traits i'enrichirois
Ceſt œuure, & le remplirois
De mainte & de mainte fable :
Mais rien de vous ie ne veux

Teſmoigner à noz nepueux,
Qui tout ne ſoit veritable.
Ie ne ſuis point inuenteur
D'vn tas de fables friuoles,
Et d'artifice menteur
Ne farde point mes paroles,
Cela que i'eſcris de vous,
Eſt en la bouche de tous,
Mais à fin que d'âge en âge
Ceſte viue vérité
Paſſe à la poſterité,
I'en porte icy teſmoignage.

EN LA PERSONNE DE LADICTE DAME.

Le Dieu qui ſ'eſt fait de mon cœur
Par moy-meſmes le ſeul vainqueur,
Ne me fait point d'outrage :
Il eſt humain & gracieux,
Et comme l'autre vicieux
N'eſt aueugle & volage.
Il eſt en ſa perfection,
Et tel en mon affection,
Qu'au ciel on le doit croire :
Il eſt tout bon, il eſt tout beau,
Et le feu de ſon cler flambeau
N'a point la flamme noire.
Il eſt de ſoy-meſmes content,
Et rien plus qu'il a ne pretend,
Mais tout en ſoy abonde :
Il eſt ſon accompliſſement,
Sa fin & ſon commencement,

Comme la forme ronde.
Auſſi à ſa ſuite il n'a point
Ce fol deſir qui les cœurs poingt,
Le ſoupçon, ny l'enuie :
Il n'eſt ny double, ny trompeur,
Et d'vne miſerable peur,
Ne tormente ma vie.
Il ne craint la deſloyauté,
Et n'a ſoucy de la beauté,
Qui du vice eſt amie :
Le temps ne luy peut faire tort,
Encores moins le faux rapport
D'vne langue ennemie.
Si donques mon amour eſt tel,
Et mon ſubiect eſt immortel,
De qui me doy-ie craindre?
La nué ſ'oppoſe au Soleil,
Mais ſon luſtre eſt touſiours pareil,
Et ne ſe peut eſteindre.
Pluſieurs me grondent de bien loing,
Mais celuy qui de tout a ſoing,
Y a donné bon ordre :
Ils ſont comme chiens qui de nuict
Abboyent la Lune qui luit,
Et ne la peuuent mordre.

CHANSON.

Triſtes ſouſpirs meſſagers de mon ame,
Puiſque n'ay plus le parler, ny les yeulx,
Si voſtre ardeur vient d'vne ſaincte flamme,
Et ne tient rien de l'amour vicieux,

En attendant de la faueur des cieux
Le bien que ſeul vous deuez requerir,
Puis qu'en luy giſt tout mon plus & mon mieulx.
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si ceſtuy-la qui tant ſienne m'a faicte,
Qu'à moy ne ſuis pour eſtre toute à luy,
Eſt la perſonne au monde plus parfaicte,
Et le plus grand qui ſe trouue auiourdhuy,
S'il eſt mon tout, & brief ſ'il eſt celuy,
Qui ſeul me peult de la mort recourir,
Chaſtes ſouſpirs, teſmoings de mon ennuy,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si c'eſt celuy qui depuis ſon enfance
A la vertu ſ'eſt ſi fort adonné,
Que quand royal ne ſeroit de naiſſance,
Digne ſeroit d'eſtre Roy couronné :
S'il eſt parfaict, ſi depuis qu'il eſt né
Il n'a taſché qu'à vertu acquerir,
S'il eſt vaillant, ſage & bien fortuné,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il eſt adroit, ſi c'eſt le plus beau Prince,
Qu'on veit iamais, & du plus doux maintien,
S'il ayme Dieu, ſ'il ayme ſa prouince,
Et ſ'il eſt Roy ſur tous Rois treſchreſtien,
Si iuſte il veult que chacun ait le ſien,
Et ſ'il eſt né pour la vertu cherir,
S'il eſt des ſiens l'eſperance & ſouſtien,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

Si d'Alexandre il a la hardieſſe,
Si d'Annibal la grand' dexterité,
De Scipion la conſtance & ſageſſe,
Et de Ceſar la grand' celerité :
Si de ſon cueur la magnanimité
Sur tous les Rois le doit faire florir,
S'il a ceſt heur, & plus grand merité,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il ſ'eſt trouué en tous les camps de France
Depuis quinze ans, & ſ'il a ſi ſouuent

Comme le moindre eſprouué ſa vaillance,
Au froid, au chault, à la pluie & au vent,
Si en dix ans d'vn bon heur ſe ſuiuant,
Il a plus faict pour honneur conquerir,
Qu'autre n'a faict durant tout ſon viuant,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.
Si ſa vertu a donté la fortune,
S'il a repris aux cheueulx le bon heur,
Qui d'vne trace aux autres non commune
L'a faict monter au beau temple d'honneur,
S'il eſt de ſoy, & des autres vainqueur,
S'il veult en paix ſa prouince nourrir,
S'il a des ſiens & le corps, & le cueur,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.
Si vn tel Prince a daigné ſa hauteſſe
Pour quelque bien qu'il a cogneu en moy,
Tant abbaiſſer deuers ma petiteſſe,
Que l'honnorer de l'amitié d'vn Roy,
S'il a cogneu que l'amour & la foy
Sont les beautez qui ne peuuent perir,
Si ſon plaiſir ſeul me donne la loy,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.
Si i'ay vſé de ſa faueur & grace,
Pour la raiſon, le droict, & l'equité,
Si ſa grandeur, & celle de ſa race
Plus que mon bien i'ay touſiours ſouhaité,
Si pour luy voir l'heur qu'il a merité,
A mille morts ie ne craindrois offrir
Moy, & les miens, & ma poſterité,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.
S'il ſçait qu'au cœur i'ay ſa figure encloſe,
Sa bonne grace, & ſa perfection,
Que nuict & iour ie ne ſonge autre choſe,
Qu'il eſt le but de mon affection,
Si ne le voir m'eſt vne paſſion
Plus que la mort rigoureuſe à ſouffrir,
S'il a de moy quelque compaſſion,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

S'il ſçait qu'icy ie ne deſire viure,
Que pour luy ſeul, & que l'ayant perdu,
Ie ne vouldrois vn ſeul iour le ſuruiure,
Que mon eſprit au ſien ne fuſt rendu,
Si ſon retour ſi long temps attendu,
(Eſpoir qui ſeul me garde de perir)
Doit rapporter mon bon heur pretendu,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.
Mais ſi par mort, ou par quelque diſgrace,
Par quelque enuie, ou quelque faulx rapport,
M'eſt denié l'heur de reuoir ſa face,
(Penſer qui ſeul m'eſt pire que la mort)
Pluſtoſt que voir vn ſi malheureux ſort,
Triſtes ſouſpirs, qui mon dueil entendez,
Puis qu'icy bas ie n'ay plus de confort,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.
S'il croit, qu'icy ſans l'heur de ſa preſence
Tout ce que peult l'humain entendement
S'imaginer de mondaine affluence,
Tout le plaiſir, tout le contentement,
Et tous les biens qui ſous le firmament
Sont aux humains le plus recommandez
Me puiſſent plaire vne heure ſeulement,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.
Si ie dois craindre vne beauté fragile,
Vn beau ſemblant tout autre que le cueur,
Vne ieuneſſe inconſtante & mobile,
Vn faulx ſouſpir, vne feincte langueur,
Si le ciel veult m'vſer de ſa rigueur,
Si contre moy les aſtres ſont bandez,
Si le deſtin de l'amour eſt vainqueur,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez.
Doncques ſouſpirs, teſmoings de ma penſee,
Qui ſon retour, ou ma mort, demandez,
Si mon amour n'eſt point recompenſee,
Montez au ciel, & la-hault m'attendez :
Mais ſi l'honneur, ſeul but où vous tendez,
Et la vertu vous doiuent ſecourir,

En attendant l'heur que vous pretendez,
Tournez à moy, ie ne veulx plus mourir.

CHANSON

POVR M. LA MARESCHALE DE S. A.[24]

Ie ne puis diſſimuler
L'amitié, que tant ie priſe,
Auſſi ne veulx-ie celer,
Qu'en prenant ie ne ſois priſe :
Puis qu'Amour m'a faict cognoiſtre
Que l'honneur en eſt le maiſtre,
Ie n'ay crainte qu'on la voye,
Et veulx bien que chaſcun l'oye.
Car ce qui eſt louable à le penſer,
Ne doit point l'œil, ny l'oreille offenſer.

Ce n'eſt folle affection
Qui me tient en ſeruitude,
Mais vne obligation
Pour fuïr ingratitude :
Ne penſez donc que i'offenſe
Ny moy ny ma conſcience,
Quand vn tel amy i'honore,
Ou pluſtoſt quand ie l'adore.
Car ſa vertu ne ſe doit moins aymer,
Qu'ingratitude accuſer ou blaſmer.

Ie laiſſeray donc parler
Ceux qui ſont de moy leur compte,
Vn poinct me peult conſoler
Que ne puis receuoir honte :

De leurs langues ne me garde
Ayant honneur ſoubs ma garde :
Celuy qui aymer me daigne
Me conduict ſoubs ſon enſeigne.
Et a bon droict celuy qui garde honneur,
Car il eſt peinct au vif dedans mon cueur.

RESPONSE

FAICTE PAR LA ROYNE DE NAVARRE.

Amour contre amour querelle :
Si par double effect contraire
Le mien lon me vient ſoubſtraire,
A l'honneur d'honneur l'appelle.
Sotte Amour & ignorance
Aueuglent vne ceruelle,
Et ſont qu'vn ſonge on reuele
En lieu de vraye apparence.
Celle qui fait tant ſa gloire
D'aymer, auſſi d'eſtre aymee,
Feroit feu apres fumee,
S'elle me le faiſoit croire.
Mais le ſainct où elle voüe
A mon offrande receüe
Et ma fermeté cogneüe,
Qui faict qu'ailleurs ne ſe loüe.

A PIERRE DE RONSARD.

Ronſard, la plus grand' part de noſtre docte bande,
Et de mon ame encor' la partie plus grande,
A qui doit noſtre Lyre & ſon archet Thebain,
Et les nerfs de ſon fuſt remonté par ta main,
France mere des arts, France te retient ores,
Et te retient la court de mon grand Prince encores:
Où l'honneur de Bordeaux, ton Carles maintenant
Va d'vne docte voix tes doctes vers tonnant,
Carles des Muſes preſtre, à qui la vierge ſage
A d'vn franc naturel façonné le courage.
Par luy tu es aymé des Princes & du Roy,
Et par luy l'enuieux ne meſdit plus de toy.
O bien heureux celuy, lequel durant ſa vie,
Au gré de tout le monde a ſurmonté l'enuie!
Comme Hercule tu as ce fier monſtre donté,
Les peuples & les Rois ayant de ton coſté.
Courage donc, Ronſard: la victoire te donne,
Pour enlacer ton front, la plus docte couronne.
La troppe de Phœbus ſe dreſſe à ton honneur,
Et Phœbus te faict ſeoir au milieu de ſon chœur,
Comme à l'entour de luy Orphé tient amuſee,
S'eſtonnant de le voir, la grand' bande Elyſee.
Qui vit doncques, Ronſard, plus que toy bienheureux,
Plus aiſe & plus content? Or le dos planteureux
De ton vineux Sabut, ores la teſte peincte
De Braje te retient, or ta Gaſtine ſaincte,
Et les Nymphes du Loyr apres toy vont ſonnant,
Et Bellerie encor' va tes vers bouillonnant.
Nymphes, heureuſes vous, à qui la nuict aggree
Mener ſoubs tel ſonneur voſtre danſe ſacree.

Il hante voz foreſts ſans crainte & ſans ſouci,
Voz antres, voz rochers, & voz fleuues auſſi.
Nous chetifs ce pendant, auſquels le ciel fait guerre,
Fuyons la pauureté & par mer & par terre :
Mais l'importun ſouci qui nous ſuit pas à pas,
Et par terre & par mer, nous ne le fuyons pas.
Las, où eſt ce grand cueur indontable? où eſt ores
Ce meſpris de fortune, & ce deſir encores
De l'immortalité? quand mon vol ſe guindoit
De Cyrre iuſqu'au Ciel, où Phœbus me guidoit?
Et quand, ſuiuant tes pas, ie dedaignois la tourbe
Qui d'vn humble ſouci vers la terre ſe courbe?
Or ie languis oyſif, & d'vn ſomme oublieux,
Sans quaſi le ſentir, ie ſens preſſer mes yeux.
Cyrre plus ne me plaiſt, ny Permeſſe, & mon ame
Ne reſent plus l'ardeur de ſa premiere flamme.
Mais de quoy ſert le ſoing? & de quoy ſert la peur,
Qui ſans occaſion nous tormente le cueur?
Heureux quand les douceurs de ma terre Angeuine
M'allaictoient au gyron de la Muſe diuine!
Laquelle entre ſes bras mollement te reçeut
Des que ton œil, Ronſard, la lumiere apperçeut,
Et dict en ſouriant : Enfant, prens accroiſſance,
Puis que tu es, dit elle, à moy des ta naiſſance.
Elle meſme des lors, loing du peuple ocieux,
Te monſtra le chemin pour t'en aller aux cieux :
Et feit deſcendre encor de leur iumelle croppe,
Deſſus ton petit Loyr les ſœurs de Calliope :
Où chantant tes Amours ores tu fais l'honneur
De ta Caſſandre egal au Florentin ſonneur :
Or' imitant Pindare, aux accords de ta lyre,
Des hommes la louange & des Dieux tu fais dire :
Et ne te faſche point, d'vn ſon plus adoulci,
Contrefaire vn Catulle & vn Tibulle auſſi.
Bref, tout ce que tu fais (Car quoy que Ronſard face,
Ronſard ne perd point temps) a touſiours bonne grace :
Soit que des vers ſans loy tu accordes les ſons,
Ou ſoit que tu t'eſgaye' en ruſtiques chanſons.

Ie dy le moins de toy. Toute la Cour te vante
Pour Francus : pour Francus toute France te chante,
Et chante iuſq'icy le Tybre aux flots tortus,
En ſon cours iauniſſant, l'honneur de ton Francus.
Sus donques ce pendant que le Dieu de ta lyre
De ſa ſaincte fureur heureuſement t'inſpire,
Eſcry, oſe, & fay tant, Ronſard, à ceſte fois,
Que le Grec & Latin cede à noſtre François.

LES AMOVRS DE I. DV BELLAY.

I

Me ſouhaittant de voſtre amour eſpris,
Vous ſouhaittez en moy la meſme audace
D'vn Orion, qu'vne nüe l'embraſſe,
Ou que pour cerf de mes chiens ie ſois pris.
Vous ſouhaittez que de fureur ſurpris
I'augmente encor' les ſepulchres de Thrace,
Que de mon nom la mer nommer ie face,
Ou que ie ſois ce Chartier mal appris.
Vous ſouhaittez mon cœur ambicieux
D'vne faueur qui n'appartient qu'aux Dieux :
Mais ſi tel fruict vient d'entrepriſes telles,
Souhaittez moy entrepriſe moins folle,
Ou ſi au ciel il vous plaiſt que ie vole,
Pour y voler ſouhaittez moy des ailes.

II

Si ceſte grace en vous ſeule imprimee
Louër pouuois autant qu'elle eſt louable,
Et ſi autant que vous eſtes aymable
Autant de moy vous pouuiez eſtre aymee :
Bien peu ſeroit ceſte Laure eſtimee
Aupres de vous trop plus qu'elle eſtimable,
Et du Toſcan le feu vingt ans durable
Aupres du mien ne ſeroit que fumee :
Mais au premier nul ne pourroit attaindre,
Et le ſecond qui bien plus eſt à craindre,
Ne ſeroit rien qu'vne eſperance vaine.
Ce ſouhait donq' qu'il vous plaiſt de me faire,
Trop plus qu'à moy, à la France doit plaire,
Pour le plaiſir qu'elle auroit de ma peine.

III

Ie ne voudrois de vous eſtre enflammé
Me cognoiſſant de ſi peu de valeur,
Mais ie voudrois que ceſt heureux malheur
D'vn plus ſçauant euſt le cœur allumé.
Car ſ'il eſtoit autant de vous aymé
Qu'en vous louant ce luy ſeroit d'honneur,
La France auroit ſa part en ce bonheur,
Et voſtre los ſeroit par tout ſemé.
Ie ferois voir tout ce que l'Amour peult
Deſſus noz cœurs, & le ciel quand il veult
Former icy vne parfaicte Dame.
Mais pour louër telle perfection,
Il y fauldroit pareille affection
Que ceſte là qui le Petrarque enflamme.

IIII

Si la beauté permettoit d'eſtre aymee
En ſi hault lieu, d'vn tel cœur que le mien,
Sans me vanter, dire i'oſerois bien,
Qu'oncques beauté ne fut plus eſtimee :
Non que le vol de ma plume animee
Soit pour tenter vn vol Icarien,
Mais vous louant elle ne craindroit rien,
Si de faueur elle eſtoit emplumee.
Qui vouldroit donc vn tel Phœnix louër,
Il vous fauldroit pour voſtre l'aduouër,
Luy inſpirant la force & le courage :
Ou bien fauldroit qu'il teint le meſme rang
De ceſt eſprit, honneur de voſtre ſang,
Qui fut nommé le Phænix de ſon âge.

V

Lors qu'Apollon vient troubler ſa preſtreſſe
De ſon diuin & ſainct affollement,
Son teinct, ſa voix, il change horriblement
Et de mortel en elle rien ne laiſſe :
Mais auſſi toſt que ceſte fureur ceſſe,
Son eſtomac enflé diuinement
Deuient raſſis, & tout ſoudainement
Sa deïté ſoubs ſilence elle preſſe :
Et nul ne peult de l'Amour bien chanter
Si quelque obiect ne ſe vient preſenter.
Donc ſ'il vous plait que voz beautez ie vante
Affollez moy de ceſte doulce erreur,
Et m'inſpirant vne ſaincte fureur,
Ouurez ma bouche, à fin qu'elle vous chante.

VI

Si des neuf Sœurs i'auois l'art mieux appris,
Plus ſobrement ie voudrois en eſcrire,
Pour ne donner occaſion de dire,
Que mon ſçauoir ie mets à trop haut pris.
Ie diray donc ſans peur d'eſtre repris
De me vanter, qu'au meſtier de la lyre
Ie ne ſuis pas le meilleur, ny le pire,
De ceux qu'on nomme entre les bons eſprits.
Mais ſi i'auois en l'art de Poëſie
Pour argument vne beauté choiſie,
Qui fuſt autant que la voſtre louable,
Ie m'oſerois promettre de chanter
Ie ne ſçay quoy, qui pourroit contenter,
Si mon labeur luy eſtoit aggreable.

VII

Bien qu'imparfaict, i'ay toutefois des yeux,
Non pour iuger de vous parfaictement,
Mais comme peult l'humain entendement
Iuger à l'œil de la beauté des Cieux :
Bien qu'ignorant, je n'aye receu des Dieux
L'art & ſçauoir d'eſcrire doctement,
Si donnez vous ſuffiſant argument
De vous louër aux moins ingenieux :
Bien que mon ſens tranſporter ne me laiſſe,
Si ay-ie bien pourtant la hardieſſe
D'oſer aymer vne beauté parfaicte :
Et qui voudroit telle amour me deffendre,
Cela ſeroit contre vn Dieu entreprendre,
Contre lequel Loy ne peult eſtre faicte.

VIII

Combien qu'amour ſoit de telle nature
Qu'il n'a reſpect à la condition,
Mais par l'obiect d'vne perfection
Où il luy plaiſt fait ſentir ſa poincture :
Combien qu'il prenne en noz cœurs nourriture
De vraye, pure & ſimple affection,
Ne tenant rien de ceſte fiction
Qu'on attribue à l'Amour en peincture :
Combien encor' qu'il nous eſleue aux cieux,
Le mien pourtant n'eſt ſi audacieux,
Que d'aſpirer où il ne peult attaindre.
Et quand ſi hault il me voudroit guider,
D'vn contre-amour ie le voudrois brider,
Si par amour amour ſe peult contraindre.

IX

Cinq & cinq ans ſont ia coulez derriere,
Que de l'amour argument ie n'ay pris,
Et que du tout au cours de telz eſcripts
Iuſques icy i'ay fermé la barriere.
Et reuoicy qu'en la meſme carriere,
Sans y penſer, ie me trouue ſurpris,
Non moins ardent d'y gaigner quelque pris,
Qu'en la fureur de ma courſe premiere.
Il eſt bien vray que l'âge & les ennuys
Et les trauaux, dont chargé ie me ſuis,
Ne tardoient lors mes deux plantes iſnelles :
Mais de bon cœur i'ay fait vn tel recueil,
Que ſeulement la faueur d'vn bon œil
A mes talons adiouſteroit des ailes.

X

Vous auez bien ceſt' angelicque face,
Ce front ſerein, & ces celeſtes yeulx,
Que Laure auoit, & ſi auez bien mieux
Portant le nom d'vne plus noble race.
Mais ie n'ay pas ceſte diuine grace,
Ces haults diſcours, ces traicts ingenieux,
Qu'auoit Petrarque, & moins audacieux
Mon vol auſſi tire vne aile plus baſſe.
Pourquoy de moy auous[25] *donc ſouhaitté,*
D'eſtre ſacree à l'immortalité,
Si voſtre nom d'vn ſeul Petrarque eſt digne :
Ie ne ſçay pas d'ou vient ce deſir là,
Fors qu'il vous plaiſt nous monſtrer par cela,
Que d'vn Corbeau vous pouuez faire vn Cygne.

XI

Que d'Apollon vous aymiez les doulceurs,
Et ceux auſquels nom de ſçauans on donne,
Il ne fault point que cela nous eſtonne,
Vous le tenez de voz predeceſſeurs,
Leſquels, combien qu'ils fuſſent poſſeſſeurs
D'vn grand eſtat, n'ont tant ſuiuy Bellonne,
Que ſur l'armet ils n'ayent mis la couronne
Qui ceint le front des neuf ſçauantes ſœurs.
Et vous ſuyuant le trac de voz Ayeux,
Ne deſdaignez les ſons melodieux
Que nous apprend ceſte trouppe ſçauante.
De là vous vient ce genereux deſir,
D'auoir voulu vn Poëte choiſir,
Qui vous peult faire à tout iamais viuante.

XII

Si vn ſouhait qui m'a touché l'oreille
A peu ſi bien mon eſprit enchanter,
Qu'il a contrainct ma bouche de chanter
D'vn ſi doux mot la douceur nompareille :
Combien ce Dieu qui noz eſprits reſueille,
Faiſant plus hault mes deſirs attenter,
Feroit auſſi plus haultement chanter
Ce qui de ſoy annonce ſa merueille?
Ie n'euſſe creu qu'vne telle douceur
Euſt peu tirer ſi doucement vn cœur,
Qui ſi long temps n'a bougé d'vne place :
Mais or' ie croy ce qu'on dict d'Arion,
Mais or' ie croy ce qu'on dict d'Amphion,
Et ce qu'on dict du grand Preſtre de Thrace.

XIII

Comme ſouuent des prochaines ſougeres
Le feu ſ'attache aux buiſſons, & ſouuent
Iuſques aux bledz, par la fureur du vent,
Pouſſe le cours de ces flammes legeres :
Et comme encor' ces flammes paſſageres
Par tout le bois trainent, en ſe fuyant,
Le feu qu'au pied d'vn cheſne au parauant
Auoyent laiſſé les peu cautes bergeres :
Ainſi l'amour d'vn tel commencement
Prend bien ſouuent vn grand accroiſſement.
Il vault donc mieulx ma plume icy contraindre,
Que d'imiter vn homme ſans raiſon,
Qui ſe iouant de ſa propre maiſon,
Y met vn feu qui ne ſe peult eſteindre.

XIIII

Voyez, Amants, comment ce petit Dieu
Traicte noz cueurs. Sur la fleur de mon âge
Amour tout ſeul regnoit en mon courage,
Et n'y auoit la raiſon point de lieu :
Puis quand ceſt âge, augmentant peu à peu,
Vint ſur ce poinct, ou l'homme eſt le plus ſage,
D'autant qu'en moy croiſſoit ſens & vſage,
D'autant auſſi decroiſſoit ce doux feu.
Ores mes ans tendans ſur la vieilleſſe,
(Voyez comment la raiſon nous delaiſſe)
Plus que iamais ie ſens ce feu d'Amour.
L'ombre au matin nous voyons ainſi croiſtre,
Sur le midy plus petite apparoiſtre,
Puis ſ'augmenter deuers la fin du iour.

XV

Pour tant d'ennuys que i'ay ſoufferts, Madame,
Pour voſtre amour depuis cinq ou ſix ans,
Pour tant de pleurs & de ſouſpirs cuiſans,
Que i'ay tirez du plus profond de l'ame,
Ie demandois ce baiſer, qui ſans blaſme,
Sans ialouſie, ou peur des meſdiſans,
(Faueur commune entre les Courtiſans)
Se peult donner de toute honneſte Dame.
Mais vous m'auez, ſoit par voſtre rigueur,
Soit par pitié, ayant peult eſtre peur
Qu'en vous baiſant mon ame fuſt rauie,
Nié ce bien. Helas, ſi c'eſt pitié,
N'en vſez point enuers mon amitié,
Car telle mort me plaiſt mieux que la vie.

XVI

Bien que le Dieu des autres meſſager,
Auec l'eſprit dont il vous fit largeſſe,
Ait mis en vous ſoubs ce front de Deeſſe,
Ie ne ſçay quoy d'inconſtant & leger :
Bien que ſoyez comme ce paſſager
Oyſeau ſans pieds, qui volette ſans ceſſe,
Si par la pluye ou par la neige eſpeſſe
Il n'eſt contrainct à terre ſe ranger :
Ie prieray tant le Dieu, qui vous a faicte
En tout le reſte excellente & parfaicte,
Qu'il oſtera ceſte imperfection :
Et verſeray de pleurs vn tel orage,
Qu'il contraindra voſtre amour trop volage,
De ſ'arreſter ſur mon affection.

XVII

Le Ciel ne pouuoit mieulx nous monſtrer ſon ſçauoir,
Qu'en vous formant, Madame, & ſi ſage & ſi belle,
Et qu'en vous departant de grace naturelle
Autant qu'vne Deeſſe en pourroit meſme auoir.
Mais ſi vous faiſant telle, au Monde il a fait voir,
En vn ſubiect mortel ſa puiſſance immortelle,
Vous reſerrant ainſi en priſon ſi cruelle,
Il a fait ſon enuie eſgalle à ſon pouuoir.
Las, qu'eſt-ce que i'ay dict ? ce n'eſt pas par enuie,
Que voſtre liberté le Ciel vous a rauie,
Pluſtoſt pour noſtre bien il vous cache à noz yeux :
Car qui verroit de pres voſtre celeſte face,
Feroit ſon Paradis en ceſte terre baſſe,
Et ne voudroit iamais l'aller cercher aux Cieux.



XVIII

Ne vous eſtonnez point que d'vn ſi beau viſage,
On ſoit ainſi ſoigneux. L'homme auaricieux
Garde auecque tel ſoing ſon threſor precieux,
Son threſor qu'il poſſede, & n'en a point l'vſage.
Conſolez vous pluſtoſt, & de voſtre dommage
Tirez quelque prouſit, cognoiſſant que les Dieux
Comme vn rare threſor vous cachant à noz yeux,
De voz rares vertus nous donnent teſmoignage.
S'il n'eſt permis au corps iouïr de ſa clarté,
Le Cœur qui auec ſoy porte ſa liberté,
Doit comme vertueux maintenir ſa franchiſe :
Et qui ſçait ſi l'amour, ſachant que le plaiſir,
Qui plus eſt deffendu, donne plus de deſir,
Pour captiuer autruy en priſon vous a miſe?

XIX

Non, ie ne croy qu'Amour ſe ſoit vengé de vous,
Pource que de rigueur vous ſoyez trop armee,
Les dieux ne vous ont point ſi parfaicte formee
Pour armer de rigueur vn viſage ſi doux :
Mais ie croy que l'Amour vous cache ainſi de nous,
Pource qu'vne beauté ſi digne d'eſtre aymee
Auecques trop de ſoing ne peult eſtre enfermee,
Et que de vous, Madame, il eſt meſme ialoux.
Il eſt ialoux de vous, ou vous veut faire entendre
Cela qu'en liberté vous n'euſſiez ſceu comprendre,
Combien eſt ennuyeuſe vne captiuité :
Afin qu'eſgallement & belle & pitoyable,
Vous traictiez doucement vn captif miſerable,
Qui a par voz beaux yeux perdu ſa liberté.

XX

Ie ne ſouhaitte point me pouuoir transformer,
Comme feit Iupiter en pluye iauniſſante,
Pour eſcouler en vous d'vne trace gliſſante
Ceſt ardeur qui me fait en cendres conſommer.
L'or peult vn huis de fer (ce dit on) deſſermer,
Et ſa force eſt trop plus que la foudre puiſſante :
Sa force donte tout : mais elle eſt languiſſante
Contre vn cœur qui pour l'or n'eſt appris à aymer.
Ie ſouhaitte pluſtoſt pour voir ce beau viſage
Où le ciel a poſé ſon plus parfaict ouurage,
L'anneau qui feit en Roy transformer vn Berger :
Car ie ne voudrois pas, vous ayant fauorable,
Changer ma pauureté en vn ſceptre honorable,
Non pas meſmes au Ciel ma fortune changer.

XXI[26]

Palle eſt la Mort : de palleur eſt depeincte
Ceſte beauté, qui ſur toute autre excelle :
Tout meurt par mort : tout meurt pour l'amour d'elle,
Où moins qu'en mort n'eſt l'eſperance eſteinte.
Froide eſt la mort : elle eſt de neige ceincte,
Et comme neige eſt touſiours pure & belle :
Comme la mort elle eſt ſourde & cruelle,
Et de pitié, non plus qu'elle, eſt atteincte.
On peint la mort ſans yeux : mais ceſte-cy
Eſt cler-voyante, & plus cruelle auſſi,
Paiſſant ſes yeux de voir noſtre martyre :
Et ſi ne va le penſer effroyant,
Comme la mort, mais fait qu'en la voyant,
Tout gentil cœur ſi douce mort deſire.



XXII

Emerueillé, deſormais ie veux croire
Ce que lon dit d'Orphee & d'Amphion :
Et ce qu'on dit du Dauphin d'Arion,
Ne me ſera plus fable, mais hiſtoire :
Puis que le luth deſſoubs ta main d'yuoire
Cauſe en noz cœurs pareille affection,
Ayant attainct à la perfection
Du plus bel art des filles de Memoire.
Rien que douceur ne reſonne ta voix,
Rien que diuin ne fredonnent tes doigts,
Et rien qu'honneur ton viſage ne porte :
Dans tes yeux luit le brandon de Cypris,
De ton amour l'Amour meſme eſt eſpris,
Et qui te voit, voit la hayne en toy morte.

XXIII

Ces deux beaux yeux dont mon cueur iouïſſoit,
Pourquoy de moy ſ'eſlongne leur lumiere?
Qui m'a priué de la clarté premiere
Du beau ſoleil, où mon œil le dreſſoit?
Où eſt ce front qui mon deuil appaiſoit,
Ce front ſerain? ceſte honneſte maniere
Qui retenoit mon ame priſonniere,
Et d'vn doux feu ſainctement l'embraſoit?
O chaſtes yeux! ô ſoleil, dont mon ame,
D'amour, de grace, & de vertu ſ'enflamme!
O front diuin! ô geſtes pleins d'honneur!
Quand vous voyray-ie? helas, & quand ſera ce,
Que d'approcher, d'appaiſer ma douleur,
Et d'ardre encor, vous me ferez la grace?

XXIIII

Bien que ie ſemble à ceux qui ſont ſoubs terre
N'ayant aucun ſentiment ny pouuoir,
Ne laiſſez pas ſ'il vous plaiſt de me voir,
Vous voyriez bien vne image de pierre.
Si ceſt humeur qui l'oreille me ſerre
Ne me permet autre bien receuoir,
L'œil qui ſera d'autant plus ſon deuoir,
Vous reſpondra, ſi vous daignez l'enquerre :
Il vous dira qu'amour auec ſon traict,
M'a ſi auant engraué le protraict
De voz beautez, chef-d'œuure de Nature,
Qu'vn diamant autre taille prendroit
Plus volontiers, que mon cœur ne voudroit
Se transformer en vne autre figure.

XXV

Comme lon dict que la felicité
De ces eſprits qui au Ciel ont leur place,
Giſt ſeulement à voir de Dieu la face,
Et ſe mirer en ſon eternité :
Ainſi l'Amant, qui la diuinité
De ſon obiect tant ſeulement embraſſe,
Comme eſleué de ceſte terre baſſe,
Ne penſe plus en autre deïté.
C'eſt ce qui fait que mon ame rauie,
De contempler a conceu telle enuie,
Ceſte beauté, ſeul miroir de mes yeux :
Ceſte beauté, dont la ſaincte merueille,
Sans le plaiſir qu'on reçoit par l'oreille,
Me peut donner tous les plaiſirs des dieux.

XXVI

Quand ie pouuois (ce qu'ores ie ne puis)
Gouſter le miel de ce tant doux langage,
Vous me cachiez ce celeſte viſage,
Et ces beaux yeux, dont eſclaue ie ſuis.
Et maintenant que mes triſtes ennuys,
Me ſont plus ſourd qu'vn eſſourdé riuage,
Vous ſouhaitez voir vne froide image
Errant au fond des eternelles nuictz.
O quel malheur, ô quelle eſtrange peine!
Ie puis bien voir, comme en peincture vaine,
Ce qui ne ſert qu'à me faire mourir :
Ie puis toucher ceſte main blanche & tendre,
Voir ces beaux yeux : mais ie ne puis entendre,
Ce doulx parler, qui me peult ſecourir.

XXVII

I'ay de vous voir beaucoup plus grand' enuie,
Qu'vn priſonnier de voir ſa liberté,
Ny qu'vn aueugle a de voir la clarté,
Ny qu'vn mourant de ſe reuoir en vie.
Amour le veut, mon deſir m'y conuie,
Mais quelque dieu, ou quelque aſtre irité,
M'a, ſans auoir ce malheur merité,
De vous ouïr la puiſſance rauie.
Ie puis bien voir ceſte grande beauté,
Mais ie ne puis, ô quelle cruauté!
Ouïr la voix d'vne ſi belle Dame.
Helas Amour le plus puiſſant des Dieux,
Rends moy l'oüye, & m'aueugle les yeux,
Car ie la voy aſſez des yeux de l'ame.

XXVIII

Vous m'aſſeurez de me pouuoir guerir,
Du mal qui rend mon oreille eſſourdie :
O plaiſant mal ! ô douce maladie,
Si tel remede il me faut requerir !
I'aymerois mieux de ceſte main mourir,
De ceſte main qui m'a l'ame rauie,
Que receuoir de toute autre la vie,
Si autre main me pouuoit ſecourir.
Faictes moy doncq' ceſte voix eſcouter,
Dont la douceur i'aymerois mieux gouſter,
Que d'Orpheus la harpe chantereſſe :
Ou ſ'il vous plaiſt me rendre plus heureux,
Gueriſſez moy de ce mal doucereux,
Que cauſe l'œil d'vne belle Maiſtreſſe.

XXIX

Ie n'ay le cœur eſtreinct de telle glace,
Combien que ſourd vous me voyez ainſi
Qu'vn marbre froid, qu'vn rocher endurcy,
Lequel iamais n'a bougé de ſa place.
Et toutefois le ſainct harpeur de Thrace,
Par les accords de ſon luth adoucy,
Iadis aux bois, & aux rochers auſſi,
Comme lon dict, feit bien ſuyure ſa trace.
Ne doubtez donc, que ie ne vous entende,
Bien que ma voix reſponſe ne vous rende,
Pour n'uſurper ſur mes yeulx ce deuoir.
De voſtre voix les doulceurs nompareilles,
A mon eſprit donneront des oreilles,
Pour voz propos ſainctement conceuoir.



AV SEIGNEVR DE LHOSPITAL.

Lors que ie ly & rely mile fois
Tes vers traceʒ ſur la Romaine grace,
Ie penſe ouïr non la voix d'vn Horace,
Mais d'vn Platon les tant nombreuſes loix :
Et te voyant au ſiege de noʒ Rois
Ie penſe voir à contempler ta face,
La ſaincte main, qui ſainctement compaſſe
De Critolas le iuſte contrepoix.
Auſſi t'ayant la ſœur de noſtre Maiſtre
Recogneu tel que le ciel t'a fait naiſtre,
Seul t'a choiſi ſur mil' & mil' eſprits,
Chef de ſes loix. Toy (dy-ie) qui merites
Autant d'honneur entre les mieux appris,
Comme elle eſt perle entre les Marguerites.

DE MONSIEVR DV LYON

CONS. EN PARLEMENT.

Ny la beauté qui perdit Ilion,
Ny l'orient, ny les banqueʒ de Perſe,
Ny tout l'honneur, que l'abondance verſe,
Ny l'or de Creʒe ou de Pigmalion,
Ny la faueur, ny plus d'vn milion
D autres engins, dont le droict on renuerſe,
Pourroient donner vne ſeule trauerſe
A la vertu de ce braue Lyon.

Doncques Lyon des Animaux le prince,
Lyon, le chef d'vne belle Prouince,
Recognoiſſez ce Lyon nompareil :
Et toy qui es au Ciel cinquieſme ſigne
Quitte la place au Lyon le plus digne
D'eſtre eſleué au ſentier du Soleil.

A MONSIEVR CHARTIER

IVRISC. PARISIEN.

Qui voudra voir, non d'vn Tribunian,
Diuerſement les pieces ramaſſees,
Moins au profit publique compaſſees,
Qu'au bien priué de ſon Iuſtinian :
Mais d'vn Seruie, ou d'vn grand Vlpian,
Les ſainctes loix ſainctement diſpenſees,
Les vienne voir en leur ordre agencees
En ce Chartier, noſtre Papinian.
Qui vouldra voir non d'vn Caton la grace,
Mais la vertu ſoubs plus benigne face,
La vienne lire eſcripte ſur ſon front.
O ſainct vieillard, que noſtre ſiecle adore,
Te vienne voir, qui vouldra voir encore
Sceuole aſſis dedans ſon demi-rond.

A MONSIEVR TYRAQVEAV

CONS. EN PARLEMENT.

Pallas, Lucine, & les trois Deſtinees
Par leur ſçauoir, par leurs mains, par leurs ſorts,

Voulant combler de leurs plus beaux threſors
Ton nom, ta race, & tes ſorces bien nees :
D'eſprit, de ſang, d'humeurs bien ordonnees,
Feirent en toy trois merueilleux accords,
Ornant ta plume, & ta ſemme, & ton corps,
D'œuures, d'enſants, & de longues annees.
Heureux vieillard, heureux, ſi tu l'entens
Riche d'eſcripts, de ſamille, & de temps,
Contente toy : car le ciel, qui t'honore
De cent vertus pour ton ſiecle eſtonner,
T'a mieux donné, que ne ſçauroit dönner
Pallas, Lucine, & les trois ſœurs encore.

AV SEIGNEVR DE RANCONNET.

D'vn grand Budé les vns diront la gloire,
D'vn grand Baïf les autres chanteront,
Ceulx-cy Danays, & cèulx-la vanteront
D'vn Caſtellan la louange notoire :
Mais, quant à moy, tant que les paz de Loyre
De mes chanſons leur courſe borneront,
Touſiours leurs ſlots à leurs bords ſonneront
D'vn Ranconnet la ſameuſe memoire.
Ils ſonneront, que le graue Romain,
Le Grec ſubtil, & le docte Germain,
Le grand Arabe, & le diuin Caldee
Ne ſurent onc de choſe ſtudieux
Que ceſtui-cy n'ait appriſe des Dieux,
Pour eſtre en luy diuinement gardee.

AV SEIG. DE BRYNON

M. DES REQ. DE L'HOST.

Tant que les mains animeront le cuyure
Et les couleurs le vif rapporteront,
Tant que les sons l'oreille enchanteront,
Tant que les vers la vertu seront viure,
Tousiours Brynon pour subiect voudront suyure,
Et ses faueurs iusq'au ciel pousseront,
Les Artizants qui les premiers seront
En marbre, en table, aux chansons, & au liure.
Tant qu'on voyra l'abondance, & bonheur,
La bonne grace, & l'amour en honneur,
Tant que les Loix au Palais seront viues,
Tousiours Paris son Brynon vantera,
Seine tousiours de Brynon chantera,
Rien que Brynon ne sonneront ses riues.

AV SEIGN. AVBERY

L. CIVIL AV CHAST.

Celle qui est des quatre l'excellence,
Et qui s'enthrosne au plus beau lieu des cieux,
De son bandeau t'a sillé les deux yeulx,
Et à ta main a donné sa ballance.
Le Dieu Courrier pour mettre en euidence
De ton esprit les thresors precieux,
A mis en toy son miel delicieux,
Iunon sa grace, & Pallas sa prudence,

Docte Aubery, qui dénoüant l'erreur,
Dont la Diſcorde, & Mars, & la fureur,
Enuelopoient deux voyſines prouinces,
Diuinement forças le fier Angloys
De ſe tenir ſoubs les paiſibles Loix
Qui ont vny les cœurs de deux grands princes.

A MONSIEVR DV-VAL E. DE SEES.

Puis que le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,
Liez enſemble en accords diſcordans
Par ceſt eſprit infus par le dedans,
Eſprit moteur du grand Corps de ce Monde :
Puis que du Ciel la haulteſſe profonde
Et la rondeur de ſes globes ardens,
Leurs ſaincts rayons diuinement dardans,
Au large ſein de la Terre feconde :
Puis que Nature, & l'œuure de ſes mains
De toutes parts racontent aux humains
Du grand Ouurier les œuures nompareilles :
Docte Du-Val, combien eſt ton Eſprit
Emerueillable, ayant ſi bien deſcript
Le ſainct Diſcours de ſi ſainctes merueilles ?

A MONSIEVR DE MOREL

AMBR.

Ta Penelope, ô l'Ambrunoiſe gloire,
Et ta famille, où viuent de Platon

Les ſaincts Diſcours, & les mœurs de Caton,
Sacrent ton loz au Temple de Memoire.
Ce grand Paulin, dont la vertu notoire
Deſſus les champs que ſillonne Triton,
De l'Ocean au ſeiour de Thiton
Porte l'honneur de plus d'vne victoire :
Et ce diuin Michel de l'Hoſpital,
En qui les Dieux par vn ſecret fatal
Diuinement ont mis comme en reſerue
Le double honneur des Muſes, & des Loix,
Ces deux, Morel, teſmoignent aux François,
Combien te plaiſt l'vne & l'autre Minerue.

A P. DE RONSARD.

Si quelquefois de Petrarque & d'Horace
I'ay contrefaict les ſons melodieux,
O ſainct Troppeau ! ô mignonnes des Dieux !
Ceſte faueur me vient de voſtre grace.
Mais ce grand bien vn plus grand bien efface,
M'ayant acquis vn Amy que les cieux
Guydent ſi hault au ſentier des plus vieux,
Que ſon ſçauoir le voſtre meſme paſſe.
Doncques, Ronſard, vn vulgaire lien
N'enchaine pas ton cœur auec le mien :
Des Graces fut telle amour commencee,
Amour vrayment ouurage de Pallas,
Et du Herault, facond Neueu d'Atlas,
Qui tient mon ame à la tienne enlacee.

A P. PASCHAL

THOLOS.

Docte Paſchal, honneur de la Garonne,
Qui retraçant d'vne diuine main
Les plus beaux traicts du mieux diſant Romain
T'es mis au chef la plus docte couronne :
Ainſi le pris qui ton front enuironne,
Ne craingne point, ny le ſort inhumain,
Ny de la mort le pareſſeux germain,
Ny le vieillard qui noſtre âge eſperonne.
Donne Paſchal, le loiſir à tes yeulx
De contempler, non l'Enfer odieux,
Qu'apres Maron ton Du-Bellay te chante,
Mais ce Palais, dont la commune erreur
M'abiſme au fond d'vne eternelle horreur,
Si quelquefois la Muſe ne l'enchante.

A EST. IODELLE.

De quel torrent vint ta fuyte haultaine?
De quel ruiſſeau ton pié leger courant?
De quel rocher ton ſourgeon murmurant?
O graue ! ô doulce ! ô copieuſe veine !
Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,
Tempeſte, gliſſe, ou ſourde : le torrent
Le ruiſſelet, la ſource non mourant,
Eſſourde, arrouſe, & abbreuue la plaine.

Tant que bruyra d'vn cours impetueux,
Tant que ſuyra d'vn pas non fluctueux,
Tant que ſourdra d'vne veine immortelle
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Rauiſſe, coule, & viue le labeur
Du graue, doulx, & copieux Iodelle.

A I. A. DE BAIF.

Du grand Baïf, qui la France decore,
L'eſprit iadis comblé de tout le mieulx,
Qu'en leur threſor ayent reſerué les Dieux,
En toy Baïf, eſt retourné encore'.
Ton vers François, que le François adore,
Suit de Ronſard le vol audacieux,
Et ton vers Grec, l'or le plus precieux
De ton Dorat, qui ſon ſiecle redore.
Mais ſi vn iour par l'eſprit de ta voix
Tu donnes l'ame au theatre François,
Iuſques icy touſiours demeuré vuyde,
Aſſeure toy, que ie t'ay mal gouſté,
Ou tu ſeras du François eſcouté,
Comme du Grec fut iadis Euripide.

AV CONTE D'ALCINOIS.

De trois Fureurs la doulce poincte éueille
La ſaincte erreur des plus diuins eſprits,

Le docte vers, le pinçeau bien appris,
Et des accords la doulceur nompareille.
Chacun des trois, d'vne egale merueille
Se faict ſentir, l'eſprit ſent les eſcripts,
Par le tableau le regard eſt ſurpris,
Et par la voix eſt ſurpriſe l'oreille.
Par ces deux la tu rauis iuſqu'aux cieux,
O Deniſot, les eſpris & les yeulx,
Mais ſi le tiers, que Muſique lon nomme,
Egal aux deux encores tu auois,
Tu rauirois non l'oreille de l'homme,
Mais les Lyons, les pierres, & les boys.

A M. LE SÇEVE

LYONNOIS.

Gentil eſprit, ornement de la France,
Qui d'Apollon ſainctement inſpiré
T'es le premier du peuple retiré,
Loing du chemin tracé par l'ignorance,
Sçeue diuin, dont l'heureuſe naiſſance
N'a moins encor' ſon Roſne decoré,
Que du Thuſcan le fleuue eſt honnoré
Du Tronc qui prent à ſon bord accroiſſance,
Reçoy le vœu, qu'vn deuot Angeuin
Enamouré de ton eſprit diuin,
Laiſſant la France, à ta grandeur dedie :
Ainſi touſiours le Roſne impetueux,
Ainſi la Sône au ſein non flueueux,
Sonne touſiours & Sçeue, & ſa Delie.

A P. DE THYARD ET G. DES AVTELZ.

Diuin Thyard, qui dedaignant la Terre,
Par l'aiguillon d'vne diuine erreur,
Iuſques au ciel as pouſſé la fureur
De ton eſprit, qui diuinement erre :
Et toy encor' dont le Laurier enſerre
Le ieune-front, ayant ia ce bonheur
De conſacrer d'vne ſaincte l'honneur
Sur telz Autelz encourtinez de l'hierre :
Si comme vous doulcement enchanté
A voſtre gré i'ay quelquefois chanté
Et mes ardeurs, & l'honneur de l'Oliue,
Priez pour moy l'oyſeau Cylenien,
Guyder mes pas, iuſqu'à tant que i'arriue
Deſſus le bord du Tybre Auſonien.

LES TRAGIQVES REGRETS

DE CHARLES V, EMPEREVR.

Terre, de moy iadis plus conuoitee,
Que de celuy dont l'ardeur indontee
S'eſtimoit peu de louange acquerir,
De ne pouuoir qu'vn monde conquerir,
Dedans ton ſein reçoy la morte cendre
Du meſme feu qui bruſloit Alexandre.
I'ay accomply le terme de mes iours
Tel que fortune en ordonna le cours :



I'ay mis le ioug ſur le col mal traictable
De l'Allemant autresfois indontable.
L'Italien par moy ſ'eſt veu ranger
Deſſoubs les loix d'vn Seigneur eſtranger,
Et le François, dont la vertu notoire
Seule empeſcha le cours de ma victoire,
Sentit combien luy fut pernicieux
D'eſtre voiſin d'vn Prince ambicieux.
Thunis auſſi & ſa Goulette forte
Courba le chef ſoubs l'oiſeau que ie porte,
Qui eut volé encores plus auant,
Si combatu de la fureur du vent
Au port d'Arger ie n'euſſe à peu de ſuyte,
Eſté contrainct me ſauuer à la fuyte,
Ayant rompu & deſſaict à demy,
Du nom Chreſtien le plus grand ennemy.
Heureux vainqueur & plus heureux encores,
Si de HENRY *la fortune qui ores*
Se voit par tout heureuſement naiſſant,
N'euſt rencontré la mienne finiſſant.
L'heur de HENRY *à mon bon heur contraire,*
Et ſon pouoir qui pour le mien deſſaire
Se veult par tout en croiſſant aduancer,
Garde mon cours de plus oultre paſſer.
Ie penſois bien renger ſoubs ma couronne
Tout ce grand rond que la Mer enuironne,
Tant m'aueugloit l'ambitieux erreur,
Mais la vertu a donté la fureur.
Ainſi le roch au fier torrent ſ'oppoſe,
Ainſi la flamme enrage d'eſtre encloſe,
Ainſi encor' le cheual furieux
Remaſche en vain le mors victorieux.
Fauldra il doncq' que honteux ie recule,
Ayant franchy les coulonnes d'Hercule?
Verray-ie doncq', quelque grand que ie ſois,
Deſſoubs les pieds de ce ieune François,
Qui ia ſe fait de mes deſpouilles riche,
Fouller l'honneur de Bourgongne & d'Autriche?

[redacted]

Au moins ſi i'euſſe auant ma mort tant d'heur
Que de laiſſer marque de ma grandeur,
Ou que celuy, pour qui tant ie ſouſpire,
Peuſt ſouſtenir le fais de mon Empire,
Quelque malheur qui trouble mes ans vieux,
Si penſeroy-ie, ô grand' faueur des Dieux!
De mon fils meſme auoir repris naiſſance,
Voyant en luy renaiſtre ma puiſſance.
Les Aigles ſont pour les cognoiſtre à l'œil
A leurs petits regarder le Soleil :
Mais ie ne puis faire que mon fils dreſſe
D'vn œil conſtant ſa teſte à ma haulteſſe.
Qui rendra doncq' ſes eſtats aſſeurez
De tant & tant de peuples coniurez?
De ce coſté le François redemande
Tous les vieux droicts où ma force commande :
De ceſtuy la demande le Germain
Sa liberté captiue ſoubs ma main.
Ia de Hongrie eſt l'Aigle dechaſſee,
Du Turc voiſin l'Autriche eſt menaſſee,
Du Portugais certain ie ne ſuis pas,
Le Maure auſſi n'attent que mon treſpas.
Que diray plus? l'Europe conſpiree
N'attend plus rien que ma mort deſiree :
Et que ſçait on ſi mon frere l'attend
Pour ſ'emparer du droict ou il pretend?
Les plus petits eſleueront leurs teſtes,
Et les plus grans pilleront mes conqueſtes,
Et ſera lors mon Empire tranſmis
Entre les mains de mes grans ennemis.
Tous les oiſeaux qui ſont à l'Aigle hommage
Viendront alors reprendre leur plumage :
Naples, Milan, ailes de mon bon heur,
Retourneront à leur premier Seigneur :
Et dira lon voyant telle merueille,
Qu'ainſi iadis en print à la Corneille,
Ainſi iadis du monarque Grejois
La mort fit naiſtre vn grand nombre de Rois,

Ainſi encor' par courſe ſucceſſiue
Rome deuint de ſes ſubiects captiue.
O vain penſer, ô cueur ambicieux
Aueugle au mal qui te creuoit les yeux !
Oncques ne ſceut ton audace importune
Garder moyen en ſa bonne fortune.
Tu ne ſçeus oncq' iuſtement meſurer
Ce qui pouuoit ta grandeur aſſeurer.
Pren doncq' en gré la peine meritee,
Dont te puniſt la Fortune irritee.
Qui longuement du bon-heur ſouſtenu
Finablement eſt plus hault paruenu
Qu'oncques n'auoit conceu ſon eſperance,
Doit ſa fortune auoir en reuerence.
Que dois-ie doncq' de la mienne penſer,
Puis que ſon cours ne peult plus ſ'aduancer?
Il fault, il fault que par quelque victoire
Vn plus heureux triumphe de ma gloire :
Ainſi iadis l'Aphrican indonté
Par Scipion ſe trouua ſurmonté :
Ainſi encor' ſe vid du grand Pompee
Sur ſes vieux ans la fortune trompee.
Qu'attens-ie plus, que de Ceſar conquis
Aux eſtrangers le bon heur ſoit acquis?
Ou que l'honneur de ma triple couronne
Le ieune chef d'vn François enuironne?
Mourons plus toſt faiſant place au malheur,
Et par la mort finiſſant la douleur,
Si la fureur, ſi l'orgueil, ſi l'enuie,
Ont iuſqu'icy tant tourmenté ma vie,
Soyons au moins à ceſte heure plus doulx,
Et d'vne mort faiſons plaiſir à tous.
C'eſt le ſeul deu, c'eſt le ſeul benefice
Que nous ferons pour le commun ſeruice :
Le ſeul bien dy-ie entre tant de forfaicts,
Dont nous portons à ceſt' heure le fais.
Mais quoy? n'auray-ie au moins ceſte allegence
D'accompaigner ma mort d'vne vengence?

S'en ira doncq' le Roy victorieux,
De ma grandeur superbe & glorieux?
Meuze & le Rhin verront ils sur leurs riues
Du grand Cesar les despouilles captiues?
Sus sus, Soldats, que lon s'en voise armer,
Que lon me chasse & par Terre & par Mer
Cest ennemy : marche toute Allemaigne
Encontre luy, marche encore l'Espaigne.
Mais il vault mieux par la paix asseurer
Ce qui me dôit & me peult demourer.
Loing, loing la paix : vne trop grand' furie
Dedans mon ame exerce seigneurie.
Le Ciel ne peult endurer deux Soleilz,
La Terre moins deux grans Princes pareilz.
Et quel danger me pourroit à cest' heure
Rendre craintif, puis qu'il fault que ie meure?
Ie mourray doncq', mais soubs les Enfers bas
Sans se venger mon ame n'ira pas.
En quelque part que Henry *se presente*
Ie seray là : & d'vne torche ardente,
Ou d'vn serpent plein d'effroyable horreur
Le poursuyuray, ainsi qu'vne Fureur.
Achilles fit par funebre seruice
A son amy de Troyens sacrifice :
Et moy deuant que l'horrible Charon
Me face voir l'autre port d'Acheron,
Ie veux, à fin d'y passer plus à l'aise,
Que des François mes cendres on appaise.
Ia Therouenne & Hedin fouldroyez
En ont la-bas mille & mille enuoyez.
Mais pour venger l'iniure d'vn Empire
Si peu de sang pourroit il bien suffire?
Le vieil desdain, la hayneuse rancœur
Que si long temps ie céle dans mon cœur
S'appaisera, pourueu que toute Espaigne
Dedans vn lac de sang François se baigne.
D'Espaigne doncq' sorte quelque vengeur
Qui soit par fer & par feu saccageur

De ceſte gent. Touſiours l'vne Prouince
Soit contre l'autre, & Prince contre Prince,
Flotz contre flotz, les ports contre les ports,
Murs contre murs, les forts contre les forts,
Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
Et touſiours ſoient les deux peuples en armes.
Que dy-ie? ou ſuis-ie? & de quelle fureur
Suis-ie troublé? ô chetif Empereur
Nagueres chef de la grand' Germanie,
C'eſt maintenant que la mort te manie:
La Mort helas heureuſe m'eut eſté
Durant le cours de ma felicité,
De mes hauts faicts la grand' clarté premiere
Des vieux Ceſars eut eſteint la lumiere:
Ie fuſſe exempt de peine & de ſoucy,
Et mes vieux ans ne m'euſſent veu ainſi
Par ce François tant heureux à la guerre,
Perdre mon ſang, mon honneur, & ma terre.
Dieux immortels qui tenez en vos mains
Tout le bon heur & malheur des humains:
Soleil qui vois tous les labeurs des hommes,
Des monts Pyreins dont gouuerneur nous ſommes:
Aſtres luyſant ſur les natiuitez,
Et vous d'enfer les baſſes deitez,
Voyez la fin de ma grandeur eſteincte,
Et de vos pleurs accompaignez ma plaincte.

COMPLAINTE

SVR LA MORT DV DVC HORACE FARNAIZE.

Dites, Romains, ie vous prie,
Qui eſt ce corps que lon ſuit?

Que veult ce peuple qui crie?
Pourquoy ſait on ſi grand bruit?
Ie voy la brunette ſace,
Les cheueux creſpes ie voy,
Helas, c'eſt le ieune Horace,
C'eſt le gendre de mon Roy.
O ſainƈte, & heureuſe cendre!
Quelle dure cruauté
A faiƈt au cercueil deſcendre
Si grand' ieuneſſe, & beauté?
Telle eſt la fleur outragee
Ou du ſoc audacieux,
Ou du chaud, ou trop chargee
De l'eau qui tumbe des cieux.
Tel fut le viſage bleſme
De celuy qui de ſes pleurs
Enamouré de ſoy meſme,
Accreut le nombre des fleurs:
Et la beauté tant vantee,
Qui du foudroyant ſangler
Sentit la fiere dentee,
Luy pouuoit bien reſſembler.
O ciel trop auare, & chiche
Du bien que tu as preſté!
O terre iniuſtement riche
De noſtre grand' pauureté!
Las, que n'ay ie vne fontaine
De larmes dedans mes yeux?
Que n'eſt ma poitrine pleine
De ſangloƺ iniurieux?
Montaigne vague, & deſerte,
Où fut n'a gueres baſty
Le mur, cauſe de la perte,
Dont tout ce dueil eſt ſorty.
Iamais de pluye, & roſee,
Iamais de laiƈt & de miel
Ne ſoit ton herbe arroſee,
Mais bien de l'ire du ciel.

Horace, qui pour ton Prince,
Le plus grand de ton ſoucy,
Parens, amis, & prouince
Auois delaiſſez icy :
Las, ton eſpouſe dolente,
La fille d'vn ſi grand Roy,
Par vne mort violente
Bien toſt eſt veufue de toy :
Et ta mere qui endure
Tant de mal ſur ſes ans vieux,
A qui par droict de nature
Tu deuois fermer les yeux,
A bien perdu l'eſperance
De voir, auant que mourir,
Aupres du beau lis de France
Sa belle race fleurir.
Mais plus griefuement, qu'Achille
Ne vangea ſon amy mort,
Des morts couſte mile & mile
Ta mort, que ie plains ſi fort.
Plus cher, que du fils d'Euandre
La vie encor' ne couſta,
Se puiſſe la tienne vendre
A celuy, qui te l'oſta :
Et non-plus ſe vante d'elle,
Quiconques te fit mourir,
Qu'Aruns ſe vanta de celle,
Qui vint Turne ſecourir.
O cruelle Deſtinee!
Et vous Aſtres trop nuiſans,
D'auoir finy ſa iournee
Deuant le ſoir de ſes ans!
Ne ſçauiez vous, que nous ſommes
Trop veritables teſmoings,
Que la ieuneſſe des hommes
Eſt l'âge qui dure moins?
Pluſtoſt, que la fleche ailee
Ne ſ'en vole au deſcocher,

Noſtre verdeur eſcoulee
Voit ſon Printemps deſſeicher.
Et qu'eſt-ce des ans, qui gliſſent?
Qu'eſt-ce des biens allechans?
Ils floriſſent, ils faniſſent,
Ainſi que l'herbe des champs.
Falloit il donq' que la foudre
D'vn gros boulet meurtriſſant
Vint ainſi reduire en poudre
L'arbre encores fleuriſſant?
Tout le bien que la Nature
Eut onques en ſon threſor,
Ceſte ieune Creature
Le nous promettoit encor.
Mais quoy? le ciel, qui prent gloire
D'auoir noſtre heur abbaiſſé,
Rien, que la triſte memoire,
De luy ne nous a laiſſé.
Il nous a laiſſé les larmes,
Et le regret de celuy,
Qui loing de l'horreur des armes
Se mocque de noſtre ennuy.
Tu as choiſi pour ta place
Des Aſtres le plus beau lieu.
Adieu bien-heureux Horace,
Adieu d'eternel Adieu.
Tu vis au ciel à ton aiſe,
Si ne peult on toutefois,
Que ton plaiſir ne deſplaiſe
A tout le peuple François.
O ſort! ô Parque ſuperbe!
O trop violente main,
D'auoir retranché en herbe
L'eſpoir du peuple Romain!
Tu as fauché l'eſperance
De Rome, qui l'attendoit,
Et d'icy iuſques en France
Vers luy ſes bras eſtendoit.

Le Tybre, qui ſur ſes riues
Superbes de tous coſtez
Veit les deſpouilles captiues
De tant de peuples dontez,
Par la dextre Horacienne
Eſperoit bien quelque iour
De ſa fortune ancienne
Voir quelque braue retour :
Mais or' ſa face troublée
Montre bien à la couleur
De ſon onde redoublée,
Combien il a de douleur.
Il va plus honteux & morne
Que ce fleuue renommé,
Lequel ſe veit d'vne corne
Par Hercule deſarmé.
Horace, cœur imployable,
Cœur impoſſible à donter,
Si le ſort impitoyable
Tu euſſes peu ſurmonter,
Le plus braue de l'Heſpaigne
De toy ne ſe fuſt vanté,
Soit qu'à pié ſur la campaigne
Tu te fuſſes preſenté,
Ou ſoit, que deſſus la ſelle,
Piquant le cheual aux flancs,
Ta maſſe euſt à l'entour d'elle,
Fait mille viſages blancs.
Ta vertu nous ſeroit ores,
Sans l'homicide canon,
Celuy, celuy meſme encores,
De qui tu portois le nom :
Celuy, de qui la poitrine
Souſtint le Thuſcan effort,
Puis paſſa l'onde Latine
De l'vn iuſqu'à l'autre bord.
O trop aueugle penſee !
Tu peus bien te ſouuenir

[redacted]

De la fortune paſſee,
Mais non preuoir l'aduenir.
Le Ciel, d'vn iour peu durable
Voulut noſtre âge borner,
Et le temps irreparable
Ne peult iamais retourner.
Mais auoir pour la victoire
Iuſqu'à la mort combatu,
C'eſt le chemin de la gloire,
C'eſt l'œuure de la vertu.
Ainſi la race d'Alcmene
S'eſt aſſiſe entre les Dieux,
Ainſi des freres d'Helène,
Les Aſtres luyſent aux cieux.
C'eſt choſe fort douce & belle,
Que pour ſon Prince mourir,
Puis que de la mort cruelle
On n'eſt ſauué pour courir.
Combien que la crainte donne
L'aile au talon fugitif,
Pourtant la mort ne pardonne
Au dos de l'homme craintif.
N'eſt-ce donq' plus grand' louange,
Tumber ſous vn braue effort,
Puis que la vertu nous vange
Des iniures de la mort?
Heureux bienheureux Horace,
Si mes vers ont merité,
De rencontrer quelque grace
Deuant la poſterité:
Si ma lire eſt eſtimee,
Si ie chante rien de beau,
Ta cendre, & ta renommee
N'iront ſoubs meſme tumbeau.

DV MESME ENCORES.

Si Troye euſt deu par humaine proëſſe
Contre les Grecs plus longuement durer,
Contre les Grecs la pouuoit aſſeurer
De ſon Hector la braue hardieſſe.
Si de Hedin la peu ſeure fortreſſe
Contre Cæſar euſt deu rien eſperer,
Contre Cæſar la pouuoit remparer
Du preux Romain la vertueuſe addreſſe.
Mais les deſtins, & les dieux ennemis
Ayant au ſac l'vn & l'autre ſoubmis,
Des deux auſſi auoient la mort iuree,
Qui ſeuls pouuoient leurs rempars ſecourir.
Car vif Hector, Troye eſtoit aſſeuree :
Horace mort, Hedin deuoit perir.

SVR LA MORT

DV

SEIGNEVR LEON STROZZI

Prieur de Capoua.

Ne penſez pas que deſſoubs ce tombeau
Du grand LEON *la grandeur ſoit encloſe,*
Si petit lieu n'encloſt ſi grande choſe
Que la vertu, des threſors le plus beau.
Il eſt au ciel, ou dé-ia ſon flambeau,
Tel qu'aux plus beaux parangonner ie l'oſe,

D'vne lumiere heureuſement deſcloſe
Aux mariniers fait vn aſtre noueau.
Iadis la mer il couurit de ſes voiles,
Ores luy plaiſt, mis au ranc des eſtoiles,
Nous eſclairer aux lieux plus dangereux.
Courage donc, Françoiſes nefs, courage,
Ne craignez plus la tempeſte & l'orage,
Ayant pour guide vn aſtre tant heureux.

SVR LA MORT

DE

LA SEIGN. SYLVIA MIRANDOLA.

Tu es donques encloſe en ce petit Tombeau,
Et tout ce que le ciel en toy monſtra de beau,
La vertu, le ſçauoir, la ieuneſſe & la grace,
Et la merueille encor' du ſurnom de ta race,
Les pleurs de ton eſpoux, & de tes ſœurs auſſi,
N'ont ſçeu mouuoir la Mort, ny les Dieux à mercy.
Mais quiconques voudra egaler ta louange
Par ſes vers, ô Syluie, il faudra qu'il ſe change
En ce diuin Picus, honneur de tes Ayeux,
Le Phœnix de ſon temps, cogneu iuſques aux cieux :
Duquel, comme Italie, & tout le monde encore
Les immortelz labeurs lit, apprend, & adore,
Ainſi noſtre François ſtudieux de ton Nom,
Enuoyra iuſqu'au ciel le bruit de ton renom.
Et pour auoir iadis allaicté ton enfance,
Superbe à tout iamais ſe vantera la France,
Ou ſoit qu'elle raconte auec l'honneſteté
Ta grace egalement ioincte à la chaſteté,

Soit la grandeur de cœur, la sageſſe auant l'aage,
Et dans vn corps de femme vn virile courage.

EPITAPHE

DE MADAME L'ABESSE DE CAEN

Sœur de Monsieur le Cardinal de Chastillon.

Mon frere m'a ſacré ce marbre à la memoire,
Sachant qu'en vn ſeul Chriſt giſt toute noſtre gloire :
Par là ſon dueil auſſi ne veult eſtre entendu,
Sachant qu'au vray Chreſtien tel dueil eſt deffendu.
Pourquoy m'a donc ſa main deſſous ce marbre encloſe?
Pource qu'il ne pouuoit me donner autre choſe.
Ce n'eſt moy (chere ſœur) ce n'eſt moy qui te donne
Ce marbre elabouré, qui ton corps enuironne :
C'eſt la Religion, qui de ſa propre main
T'a baſti ce tombeau d'vn œuure plus qu'humain :
Non pour eterniſer ta memoire en ce temple,
Mais à fin que ton nom ſoit vn public exemple.
Combien, mon frere cher, que i'aye eſtimé vaine,
Pendant que i'ay veſcu, toute pompe mondaine,
Et que receuë au ciel i'aye moins de ſoucy
De ce qu'on faict la bas pour ceux qui ſont icy,
Si m'eſt ta pieté toutefois aggreable,
Pource qu'en m'honnorant tu te rends honnorable.
Ie t'euſſe bien dreſſé en marbre, ou en peinture,
En cuyure, ou en airain, plus riche ſepulture,
Et tu la meritois : mais ton eternité
N'a ſoucy, comme nous, de telle vanité :
Encores crains-ie bien, ſi le ciel ne diſpenſe
Vn frere de pleurer, que mon pleur ne t'offenſe.
Ton pleur ne me deſplaiſt, ſi tu pleures en ſorte,
Que pour viue eſtre au ciel tu ne me penſes morte :

Car ſi le pleur eſtoit aux bienheureux permis,
Les morts deuroient pleurer leurs ſuruiuans amis.
Si donc l'eternité eſt touſiours en preſence,
Ne pleure point ma mort, mais pleure mon abſence.
Si tu auois beſoing d'vn plus riche tombeau,
I'euſſe baſti pour toy vn mauſole nouueau :
Si les pleurs te plaiſoient, de pleurs i'euſſe lauee
Ceſte pierre, où lon voit ta memoire engrauee :
Mais le ciel eſt plus beau qu'vn œuure Carien,
Et pleurer ton treſpas, ſeroit pleurer ton bien.

AVTRE EPITAPHE.

Loïſe fut mon nom, mon ſurnom de Mailly,
Qui deuant que la hault mon eſprit feuſt ſailly,
D'vn oncle Conneſtable eus la faueur proſpere,
D'vn frere Cardinal, & d'vn Amiral frere :
Vn frere Colonnel i'euz auecques ceux cy,
De Caen ie feus Abbeſſe & de ce lieu auſſi,
Si heureuſe ie feus pour vn tel parentage,
Au Ciel (par vn ſeul Chriſt) ie le ſuis d'aduantage.

SVR LA MORT DV SEIGNEVR D'ESSÉ.

Horace feit rampart de ſa poictrine
Tant que le pont derriere feuſt froiſſé,
Puis ſe voyant de l'ennemy preſſé,
Chargé de fer paſſa l'onde Latine :

Deuant le mur que la poudreuſe mine
D'vn ſault horrible auoit ia renuerſé,
Le magnanime & vertueux d'Eſſé
Souſtint le choq de l'Eſpaigne mutine.
L'vn plus heureux, à force de nager,
Voyant ſes murs eſchappez du danger,
Vif ſe rendit entre ceux de ſa part :
L'autre pouſſé de plus braue entrepriſe,
Dedaignant viure apres ſa ville priſe,
Voulut mourir au pié de ſon rampart.

SVR LA MORT

DV SEIGNEVR DE DAMPIERRE.

D'auſſi grand cœur, que le captif Romain,
Craignant trop plus voir ſa foy pariuree
Que le danger de ſa mort aſſeuree,
Retourna voir l'aduerſaire inhumain :
Dampierre à peine eſchappé de la main
De l'ennemy, ſa vertu obſtinee
Iuſqu'à Hedin ſuyuant ſa deſtinee
Se vint encor' oppoſer au Germain.
L'vn priſa plus ſa foy que ſa Prouince,
L'autre ſa vie ayma moins que ſon Prince :
L'vn en mourant fut aux ſiens inutile,
L'autre éliſant plus profitable mort,
Si le malheur n'euſt eſté le plus fort,
Pouuoit ſauuer à ſon Prince vne ville.

SVR LA MORT

DV SEIGNEVR DE PIÉNE.

Qui veult au vif imaginer la face
Du gentil Piéne, alors que ſa vertu
Deſſus le bord du rampart abbatu
Vint faire teſte à l'Eſpaignole audace :
Se repreſente encor', de quelle grace
Les Deciens iadis ont combatu,
Ou ceſtuy-la, qui d'armes reueſtu
S'alla getter dans l'horrible creuace :
Lors il voyra, combien vn cœur vaillant,
Iuſqu'à la mort pour l'honneur bataillant,
Fait peu de cas de reſpandre ſa vie :
Et ſi dira le Prince bien-heureux,
Qui a peu voir en lieu ſi dangereux
Si brauement ſa couronne ſeruie.

SVR LA MORT

DV VICONTE DE BREZÉ.

Eſtant iadis le Thebain Capitaine
Entre les ſiens iuſqu'à la mort bleſſé,
De luy ne fut ſon boucler delaiſſé,
Sans voir premier ſa victoire certaine :
Du fort Brezé la vigoreuſe halaine,
Bien que d'vn plomb il euſt le flanc perſé,

Sans voir premier l'ennemy renuerſé,
Ne voulut onq' abandonner la plaine.
Ceſtuy la paſle, & ia froid à demy,
Certain d'auoir donté ſon ennemy,
Ioyeuſement ſ'eſtend ſur la Campaigne :
Et ceſtui-cy, pour gaige de ſa foy,
Iuſques au camp rapporte auecques ſoy
Sa mort, ſa gloire, & la honte d'Eſpaigne.

DV IEVNE MONGÉ.

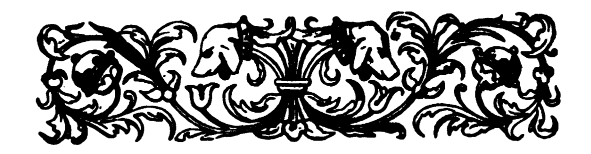
Le Delien faſché d'auoir perdu
Mongé, l'honneur de ſa plus docte bande,
Qui ſuborné d'vne vertu plus grande
S'eſtoit de Mars au ſeruice rendu,
L'ayant n'a guere' au paſſage attendu,
Comme ſoudain la fureur luy commande,
Prend ſa viſee, & contre luy deſbande
L'arc, qui en vain ne fut onques tendu.
Puis tout à coup appres auoir ſongé,
Combien la Mort, auecques vn Mongé,
Auoit encor d'excellences rauies,
Se repentit trop tard de ſon offenſe,
Et à Mongé promiſt en recompenſe,
Pour vne mort, mille immortelles vies.

SVR LA MORT

DE LA IEVNESSE FRANÇOISE.

Que n'ay-ie encor' la voix, qui plus hault tonne
Le bruit de ceux, qui d'vn cœur indonté
Pour maintenir la Grecque liberté
Firent rougir les champs de Marathonne?
Tout ce grand rond, que la mer enuironne,
Oyroit ſonner par l'immortalité
La hardieſſe, & la fidelité,
Qui ont ſeruy la Françoiſe couronne.
Ieuneſſe heureuſe, heureuſe pour iamais,
Nous, noz enfans, noz nepueus deſormais
Te nommerons l'honneur de ta Prouince,
Et ſi dirons que ton ſang eſpandu
Ne pouuoit pas eſtre mieux deſpendu,
Qu'en ſouſtenant le droict d'vn ſi bon Prince.





LES REGRETS

ET

AVTRES ŒVVRES POETIQVES

DE IOACH. DV BELLAY, ANG.[n]

AD LECTOREM.

Quem, lector, tibi nunc damus libellum,
Hic felliſque ſimul, ſimulque mellis,
Permixtumque ſalis refert ſaporem.
Si gratum quid erit tuo palato,
Huc conuiua veni, tibi hæc parata eſt
Cœna : ſin minus, hinc faceſſe, quæſo :
Ad hanc te volui haud vocare cœnam.

A MONSIEVR D'AVANSON

CONSEILLIER DV ROY EN SON PRIVÉ CONSEIL.

Si ie n'ay plus la faueur de la Muſe,
Et ſi mes vers ſe trouuent imparfaits,
Le lieu, le temps, l'aage ou ie les ay faits,
Et mes ennuis leur ſeruiront d'excuſe.

I'eſtois à Rome au milieu de la guerre,
Sortant deſia de l'aage plus diſpos,
A mes trauaux cherchant quelque repos,
Non pour louange ou pour faueur acquerre.
Ainſi void-on celuy, qui ſur la plaine
Picque le bœuf, ou trauaille au rampart,
Se reſiouir, & d'vn vers fait ſans art
S'eſuertuer au trauail de ſa peine.
Celuy auſſi, qui deſſus la galere
Fait eſcumer les flots à l'enuiron,
Ses triſtes chants accorde à l'auiron,
Pour eſprouuer la rame plus legere.
On dit qu'Achille, en remaſchant ſon ire,
De tels plaiſirs ſouloit ſ'entretenir,
Pour addoulcir le triſte ſouuenir
De ſa maiſtreſſe, aux fredons de ſa lyre.
Ainſi flattoit le regret de la ſienne
Perdue, helas, pour la ſeconde fois,
Cil qui iadis aux rochers & aux bois
Faiſoit ouïr ſa harpe Thracienne.
La Muſe ainſi me fait ſur ce riuage,
Ou ie languis banny de ma maiſon,
Paſſer l'ennuy de la triſte ſaiſon,
Seule compagne à mon ſi long voyage.
La Muſe ſeule au milieu des alarmes
Eſt aſſeuree, & ne palliſt de peur :
La Muſe ſeule au milieu du labeur
Flatte la peine, & deſſeiche les larmes.
D'elle ie tiens le repos & la vie,
D'elle i'apprens à n'eſtre ambitieux,
D'elle ie tiens les ſaincts preſens des Dieux,
Et le meſpris de fortune & d'enuie.
Auſſi ſçait-elle, ayant des mon enfance
Touſiours guidé le cours de mon plaiſir,
Que le deuoir, non l'auare deſir,
Si longuement me tient loing de la France.
Ie voudrois bien (car pour ſuiure la Muſe
I'ay ſur mon doz chargé la pauureté)

Ne m'eſtre au trac des neuf Sœurs arreſté,
Pour aller voir la ſource de Meduſe.
Mais que feray-ie à fin d'eſchapper d'elles?
Leur chant flatteur a trompé mes eſprits,
Et les appaz aux quels elles m'ont pris,
D'vn doulx lien ont englué mes ailes.
Non autrement que d'vne doulce force
D'Vlyſſe eſtoient les compagnons liez,
Et ſans penſer aux trauaux oubliez
Aymoient le fruict qui leur ſeruoit d'amorce.
Celuy qui a de l'amoureux breuuage
Gouſté, mal ſain, le poiſon doulx-amer,
Cognoit ſon mal, &, contraint de l'aymer,
Suit le lien qui le tient en ſeruage.
Pour ce me plaiſt la doulce poëſie,
Et le doulx traict par qui ie fus bleſſé:
Des le berceau la Muſe m'a laiſſé
Ceſt aiguillon dedans la fantaiſie.
Ie ſuis content qu'on appelle folie
De noz eſprits la ſaincte deïté,
Mais ce n'eſt pas ſans quelque vtilité
Que telle erreur ſi doulcement nous lie.
Elle eſblouit les yeulx de la penſee
Pour quelque fois ne voir noſtre malheur,
Et d'vn doulx charme enchante la douleur,
Dont nuict & iour noſtre ame eſt offenſee.
Ainſi encor' la vineuſe preſtreſſe,
Qui de ſes criz Ide va rempliſſant,
Ne ſent le coup du thyrſe la bleſſant,
Et ie ne ſents le malheur qui me preſſe.
Quelqu'vn dira: de quoy ſeruent ces plainctes?
Comme de l'arbre on void naiſtre le fruict,
Ainſi les fruicts que la douleur produict,
Sont les ſouſpirs & les larmes non feinctes.
De quelque mal vn chacun ſe lamente,
Mais les moyens de plaindre ſont diuers:
I'ay, quant à moy, choiſi celuy des vers,
Pour deſaigrir l'ennuy qui me tormente.

Et c'eſt pourquoy d'vne doulce ſatyre
Entremeſlant les eſpines aux fleurs,
Pour ne faſcher le monde de mes pleurs,
I'appreſte icy le plus ſouuent à rire.
Or ſi mes vers meritent qu'on les loué,
Ou qu'on les blaſme, à vous ſeul entre tous
Ie m'en rapporte icy : car c'eſt à vous,
A vous, Seigneur, à qui ſeul ie les voué :
Comme celuy qui auec la ſageſſe
Auez conioint le droit & l'equité,
Et qui portez de toute antiquité
Ioint à vertu le tiltre de nobleſſe :
Ne dedaignant, comme eſtoit la couſtume,
Le long habit, lequel vous honnorez,
Comme celuy qui ſage n'ignorez
De combien ſert le conſeil & la plume.
Ce fut pourquoy ce ſage & vaillant Prince,
Vous honnorant du nom d'Ambaſſadeur,
Sur voſtre doz deſchargea ſa grandeur,
Pour la porter en eſtrange prouince :
Recompenſant d'vn eſtat honnorable
Voſtre ſeruice, & teſmoignant aſſez
Par le loyer de voz trauaux paſſez,
Combien luy eſt tel ſeruice aggreable.
Qu'autant vous ſoit aggreable mon liure,
Que de bon cueur ie le vous offre icy :
Du meſdiſant i'auray peu de ſoucy,
Et ſeray ſeur à tout iamais de viure.

A SON LIVRE.

Mon liure (& ie ne ſuis ſur ton aiſe enuieux)
Tu t'en iras ſans moy voir la Court de mon prince.

Hé chetif que ie ſuis, combien en gré ie prinſſe,
  Qu'vn heur pareil au tien fuſt permis à mes yeux!
Là ſi quelqu'vn vers toy ſe monſtre gracieux,
  Souhaite luy qu'il viue heureux en ſa prouince :
  Mais ſi quelque malin obliquement te pince,
  Souhaite luy tes pleurs, & mon mal ennuieux,
Souhaite luy encor' qu'il face vn long voyage,
  Et bien qu'il ait de veüe elongné ſon meſnage,
  Que ſon cueur, ou qu'il voiſe, y ſoit touſiours preſent :
Souhaite qu'il vieilliſſe en longue ſeruitude,
  Qu'il n'eſprouue à la fin que toute ingratitude,
  Et qu'on mange ſon bien pendant qu'il eſt abſent.

LES REGRETS.

I

Ie ne veulx point fouiller au ſein de la nature,
  Ie ne veulx point chercher l'eſprit de l'vniuers,
  Ie ne veulx point ſonder les abyſmes couuers
  Ny deſſeigner [12] du ciel la belle architecture :
Ie ne peins mes tableaux de ſi riche peinture,
  Et ſi hauts argumens ne recherche à mes vers :
  Mais ſuiuant de ce lieu les accidents diuers,
  Soit de bien, ſoit de mal, i'eſcris à l'aduenture.
Ie me plains à mes vers, ſi i'ay quelque regret :
  Ie me ris auec eulx, ie leur dy mon ſecret,
  Comme eſtans de mon cœur les plus ſeurs ſecretaires.
Auſſi ne veulx-ie tant les pigner & friſer,
  Et de plus braues noms ne les veulx deſguiſer,
  Que de papiers iournaux, ou bien de commentaires.

II

Vn plus ſçauant que moy (Paſchal) ira ſonger
Aueques l'Aſcrean deſſus la double cyme :
Et pour eſtre de ceulx, dont on fait plus d'eſtime,
Dedans l'onde au cheual [29] tout nud ſ'ira plonger.
Quant à moy, ie ne veulx, pour vn vers allonger,
M'accourſir le cerueau : ny pour polir ma ryme,
Me conſumer l'eſprit d'vne ſongneuſe lime,
Frapper deſſus ma table, ou mes ongles ronger.
Auſſi veulx-ie (Paſchal) que ce que ie compoſe,
Soit vne proſe en ryme, ou vne ryme en proſe [30],
Et ne veulx pour cela le laurier meriter.
Et peult eſtre que tel ſe penſe bien habile,
Qui trouuant de mes vers la ryme ſi facile,
En vain trauaillera, me voulant imiter.

III

N'eſtant, comme ie ſuis, encor' exercité
Par tant & tant de maux au ieu de la Fortune,
Ie ſuiuois d'Apollon la trace non commune,
D'vne ſaincte fureur ſainctement agité.
Ores ne ſentant plus ceſte diuinité,
Mais picqué du ſouci qui faſcheux m'importune,
Vne adreſſe i'ay pris beaucoup plus opportune
A qui ſe ſent forcé de la neceſſité.
Et c'eſt pourquoy (Seigneur) ayant perdu la trace,
Que ſuit voſtre Ronſard par les champs de la Grace,
Ie m'adreſſe ou ie voy le chemin plus batu :
Ne me baſtant le cœur, la force, ny l'haleine,
De ſuiure, comme luy, par ſueur & par peine,
Ce penible ſentier qui meine à la vertu.

IIII

Ie ne veulx fueilleter les exemplaires Grecz,
Ie ne veulx retracer les beaux traicts d'vn Horace,
Et moins veulx-ie imiter d'vn Petrarque la grace,
Ou la voix d'vn Ronſard, pour chanter mes Regrets.
Ceulx qui ſont de Phœbus vrais poëtes ſacrez,
Animeront leurs vers d'vne plus grand' audace :
Moy, qui ſuis agité d'vne fureur plus baſſe,
Ie n'entre ſi auant en ſi profonds ſecretz.
Ie me contenteray de ſimplement eſcrire
Ce que la paſſion ſeulement me fait dire,
Sans rechercher ailleurs plus graues argumens.
Auſſi n'ay-ie entrepris d'imiter en ce liure
Ceulx qui par leurs eſcripts ſe vantent de reuiure,
Et ſe tirer tous vifz dehors des monumens.

V

Ceulx qui ſont amoureux, leurs amours chanteront,
Ceulx qui ayment l'honneur, chanteront de la gloire,
Ceulx qui ſont pres du Roy, publiront ſa victoire,
Ceulx qui ſont courtiſans, leurs faueurs vanteront,
Ceulx qui ayment les arts, les ſciences diront,
Ceulx qui ſont vertueux, pour tels ſe feront croire,
Ceulx qui ayment le vin, deuiſeront de boire,
Ceulx qui ſont de loiſir, de fables eſcriront,
Ceulx qui ſont meſdiſans, ſe plairont à meſdire,
Ceulx qui ſont moins faſcheux, diront des mots pour rire,
Ceulx qui ſont plus vaillans, vanteront leur valeur,
Ceulx qui ſe plaiſent trop, chanteront leur louange,
Ceulx qui veulent flater, feront d'vn diable vn ange :
Moy qui ſuis malheureux, ie plaindray mon malheur.

VI

Las ou eſt maintenant ce meſpris de Fortune?
Ou eſt ce cœur vainqueur de toute aduerſité,
Ceſt honneſte deſir de l'immortalité,
Et ceſte honneſte flamme au peuple non commune?
Ou ſont ces doulx plaiſirs, qu'au ſoir ſoubs la nuict brune
Les Muſes me donnoient, alors qu'en liberté
Deſſus le verd tapy d'vn riuage eſquarté
Ie les menois danſer aux rayons de la Lune?
Maintenant la Fortune eſt maiſtreſſe de moy,
Et mon cœur qui ſouloit eſtre maiſtre de ſoy,
Eſt ſerf de mille maux & regrets qui m'ennuyent.
De la poſterité ie n'ay plus de ſouci,
Ceſte diuine ardeur, ie ne l'ay plus auſſi,
Et les Muſes de moy, comme eſtranges, ſ'enfuyent.

VII

Ce pendant que la Court mes ouurages liſoit,
Et que la Sœur du Roy, l'vnique Marguerite,
Me faiſant plus d'honneur que n'eſtoit mon merite,
De ſon bel œil diuin mes vers fauoriſoit,
Vne fureur d'eſprit au ciel me conduiſoit
D'vne aile qui la mort & les ſiecles euite,
Et le docte troppeau qui ſur Parnaſſe habite,
De ſon feu plus diuin mon ardeur attiſoit.
Ores ie ſuis muet, comme on void la Prophete,
Ne ſentant plus le Dieu, qui la tenoit ſuiette,
Perdre ſoudainement la fureur & la voix.
Et qui ne prend plaiſir qu'vn Prince luy commande?
L'honneur nourrit les arts, & la Muſe demande
Le theatre du peuple, & la faueur des Roys.

VIII

Ne t'eſbahis (Ronſard) la moitié de mon ame,
Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,
Et ſi aueques l'air du ciel Italien
Il n'a humé l'ardeur qui l'Italie enflamme.
Le ſainct rayon qui part des beaux yeux de ta dame
Et la ſaincte faueur de ton Prince & du mien,
Cela (Ronſard) cela, cela merite bien
De t'échauffer le cœur d'vne ſi viue flamme.
Mais moy, qui ſuis abſent des raiz de mon Soleil,
Comment puis-ie ſentir échauffement pareil
A celuy qui eſt pres de ſa flamme diuine?
Les coſtaux ſoleillez de pampre ſont couuers,
Mais des Hyperborez les eternels hyuers
Ne portent que le froid, la neige, & la bruine.

IX

France, mere des arts, des armes, & des loix,
Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :
Ores, comme vn aigneau qui ſa nourriſſe appelle,
Ie remplis de ton nom les antres & les bois.
Si tu m'as pour enfant aduoué quelquefois,
Que ne me reſpons-tu maintenant, ô cruelle?
France, France, reſpons à ma triſte querelle :
Mais nul, ſinon Echo, ne reſpond à ma voix.
Entre les loups cruels i'erre parmy la plaine,
Ie ſens venir l'hyuer, de qui la froide haleine
D'vne tremblante horreur fait heriſſer ma peau.
Las tes autres aigneaux n'ont faute de paſture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :
Si ne ſuis-ie pourtant le pire du troppeau.

X

Ce n'eſt le fleuue Thuſque au ſuperbe riuage,
Ce n'eſt l'air des Latins, ny le mont Palatin,
Qui ores (mon Ronſard) me fait parler Latin,
Changeant à l'eſtranger mon naturel langage.
C'eſt l'ennuy de me voir trois ans, & d'auantage,
Ainſi qu'vn Promethé, cloué ſur l'Auentin,
Ou l'eſpoir miſerable & mon cruel deſtin,
Non le ioug amoureux, me detient en ſeruage.
Et quoy (Ronſard) & quoy, ſi au bord eſtranger
Ouide oſa ſa langue en barbare changer
Afin d'eſtre entendu, qui me pourra reprendre
D'vn change plus heureux? nul, puis que le François,
Quoy qu'au Grec & Romain egalé tu te ſois,
Au riuage Latin ne ſe peult faire entendre.

XI

Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aſpire,
Bien que de telz treſors l'auarice n'ait ſoing,
Bien que de telz harnois le ſoldat n'ait beſoing,
Bien que l'ambition telz honneurs ne deſire :
Bien que ce ſoit aux grands vn argument de rire,
Bien que les plus ruſez ſ'en tiennent le plus loing,
Et bien que Dubellay ſoit ſuffiſant teſmoing,
Combien eſt peu priſé le meſtier de la lyre :
Bien qu'vn art ſans profit ne plaiſe au courtiſan,
Bien qu'on ne paye en vers l'œuure d'vn artiſan,
Bien que la Muſe ſoit de pauureté ſuyuie :
Si ne veulx-ie pourtant delaiſſer de chanter,
Puis que le ſeul chant peult mes ennuys enchanter,
Et qu'aux Muſes ie doy bien ſix ans de ma vie.

XII

Veu le ſoing meſnager, dont trauaillé ie ſuis,
Veu l'importun ſouci, qui ſans fin me tormente,
Et veu tant de regrets, deſquelz ie me lamente,
Tu t'eſbahis ſouuent comment chanter ie puis.
Ie ne chante (Magny) ie pleure mes ennuys,
Ou, pour le dire mieulx, en pleurant ie les chante,
Si bien qu'en les chantant, ſouuent ie les enchante :
Voyla pourquoy (Magny) ie chante iours & nuicts.
Ainſi chante l'ouurier en faiſant ſon ouurage,
Ainſi le laboureur faiſant ſon labourage,
Ainſi le pelerin regrettant ſa maiſon,
Ainſi l'aduanturier en ſongeant à ſa dame,
Ainſi le marinier en tirant à la rame,
Ainſi le priſonnier maudiſſant ſa priſon.

XIII

Maintenant ie pardonne à la doulce fureur,
Qui m'a fait conſumer le meilleur de mon aage,
Sans tirer autre fruict de mon ingrat ouurage,
Que le vain paſſetemps d'vne ſi longue erreur.
Maintenant ie pardonne à ce plaiſant labeur,
Puis que ſeul il endort le ſouci qui m'oultrage,
Et puis que ſeul il fait qu'au milieu de l'orage,
Ainſi qu'auparauant, ie ne tremble de peur.
Si les vers ont eſté l'abus de ma ieuneſſe,
Les vers ſeront auſſi l'appuy de ma vieilleſſe :
S'ils furent ma folie, ils ſeront ma raiſon,
S'ils furent ma bleſſeure, ils ſeront mon Achille,
S'ils furent mon venim, le ſcorpion vtile,
Qui ſera de mon mal la ſeule gueriſon.

XIIII

Si l'importunité d'vn crediteur me faſche,
Les vers m'oſtent l'ennuy du faſcheux crediteur :
Et ſi ie ſuis faſché d'vn faſcheux ſeruiteur,
Deſſus les vers (Boucher) ſoudain ie me desfaſche.
Si quelqu'vn deſſus moy ſa colere deſlache,
Sur les vers ie vomis le venim de mon cœur :
Et ſi mon foible eſprit eſt recreu du labeur,
Les vers font que plus frais ie retourne à ma taſche.
Les vers chaſſent de moy la molle oiſiueté,
Les vers me font aymer la doulce liberté,
Les vers chantent pour moy ce que dire ie n'oſe.
Si donc i'en recueillis tant de profits diuers,
Demandes-tu (Boucher) dequoy ſeruent les vers,
Et quel bien ie reçoy de ceulx que ie compoſe?

XV

Panjas, veulx-tu ſçauoir quels ſont mes paſſetemps?
Ie ſonge au lendemain, i'ay ſoing de la deſpenſe
Qui ſe fait chacun iour, & ſi fault que ie penſe
A rendre ſans argent cent crediteurs contents.
Ie vays, ie viens, ie cours, ie ne perds point le temps,
Ie courtiſe vn banquier, ie prens argent d'auance :
Quand i'ay depeſché l'vn, vn autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que ie pretends.
Qui me preſente vn compte, vne lettre, vn memoire,
Qui me dit que demain eſt iour de conſiſtoire,
Qui me rompt le cerueau de cent propos diuers :
Qui ſe plaint, qui ſe deult, qui murmure, qui crie,
Aueques tout cela, dy (Panjas) ie te prie,
Ne t'eſbahis-tu point comment ie fais des vers?

XVI

Ce pendant que Magny ſuit ſon grand Auanſon,
Panjas ſon Cardinal, & moy le mien encore,
Et que l'eſpoir flateur, qui noz beaux ans deuore,
Appaſte noz deſirs d'vn friand hameſſon,
Tu courtiſes les Roys & d'vn plus heureux ſon
Chantant l'heur de Henry, qui ſon ſiecle decore,
Tu t'honores toymeſme, & celuy qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanſon.
Las & nous ce pendant nous conſumons noſtre aage
Sur le bord incogneu d'vn eſtrange riuage,
Ou le malheur nous fait ces triſtes vers chanter :
Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangez flanc à flanc parmy l'herbe nouuelle,
Bien loing ſur vn eſtang trois cygnes lamenter.

XVII

Apres auoir long temps erré ſur le riuage,
Ou lon voit lamenter tant de chetifs de Court,
Tu as attaint le bord, ou tout le monde court,
Fuyant de pauureté le penible ſeruage.
Nous autres ce pendant, le long de ceſte plage,
En vain tendons les mains vers le Nautonier ſourd,
Qui nous chaſſe bien loing : car, pour le faire court,
Nous n'auons vn quatrin pour payer le naulage.
Ainſi donc tu iouis du repos bienheureux,
Et comme font là bas ces doctes amoureux,
Bien auant dans vn bois te perds auec ta dame :
Tu bois le long oubly de tes trauaux paſſez,
Sans plus penſer en ceulx que tu as delaiſſez,
Criant deſſus le port, ou tirant à la rame.

XVIII

Si tu ne ſçais (Morel) ce que ie fais icy,
Ie ne fais pas l'amour, ny autre tel ouurage :
Ie courtiſe mon maiſtre, & ſi fais d'auantage,
Ayant de ſa maiſon le principal ſouci.
Mon Dieu (ce diras-tu) quel miracle eſt-ce cy,
Que de voir Dubellay ſe meſler du meſnage,
Et compoſer des vers en vn autre langage!
Les loups & les aigneaux ſ'accordent tout ainſi.
Voila que c'eſt (Morel) : la doulce poëſie
M'accompagne par tout, ſans qu'autre fantaiſie
En ſi plaiſant labeur me puiſſe rendre oiſif.
Mais tu me reſpondras : Donne, ſi tu es ſage,
De bonne heure congé au cheual qui eſt d'aage,
De peur qu'il ne ſ'empire, & deuienne pouſſif.

XIX

Ce pendant que tu dis ta Caſſandre diuine,
Les louanges du Roy, & l'heritier d'Hector,
Et ce Montmorancy, noſtre François Neſtor,
Et que de ſa faueur Henry t'eſtime digne :
Ie me pourmene ſeul ſur la riue Latine,
La France regrettant, & regrettant encor
Mes antiques amis, mon plus riche treſor,
Et le plaiſant ſeiour de ma terre Angeuine.
Ie regrette les bois, & les champs blondiſſans
Les vignes, les iardins, & les prez verdiſſans,
Que mon fleuue trauerſe : icy pour recompenſe
Ne voyant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,
Ou me tient attaché d'vn eſpoir malheureux,
Ce que poſſede moins celuy qui plus y penſe.

XX

Heureux, de qui la mort de ſa gloire eſt ſuiuie,
Et plus heureux celuy, dont l'immortalité
Ne prend commencement de la poſterité,
Mais deuant que la mort ait ſon ame rauie.
Tu iouis (mon Ronſard) meſmes durant ta vie,
De l'immortel honneur que tu as merité :
Et deuant que mourir (rare felicité)
Ton heureuſe vertu triomphe de l'enuie.
Courage donc (Ronſard) la victoire eſt à toy,
Puis que de ton coſté eſt la faueur du Roy :
Ia du laurier vainqueur tes temples ſe couronnent,
Et ia la tourbe eſpeſſe à l'entour de ton flanc
Reſſemble ces eſprits, qui là bas enuironnent
Le grand preſtre de Thrace au long ſourpely blanc.

XXI

Comte, qui ne fis onc compte de la grandeur,
Ton Dubellay n'eſt plus : ce n'eſt plus qu'vne ſouche,
Qui deſſus vn ruiſſeau d'vn doz courbé ſe couche,
Et n'a plus rien de vif, qu'vn petit de verdeur.
Si i'eſcry quelquefois, ie n'eſcry point d'ardeur,
I'eſcry naïuement tout ce qu'au cœur me touche,
Soit de bien, ſoit de mal, comme il vient à la bouche,
En vn ſtile auſſi lent, que lente eſt ma froideur.
Vous autres ce pendant, peintres de la nature,
Dont l'art n'eſt pas enclos dans vne protraiture,
Contrefaites des vieux les ouurages plus beaux.
Quant à moy, ie n'aſpire à ſi haulte louange,
Et ne ſont mes protraits aupres de voz tableaux,
Non plus qu'eſt vn Ianet aupres d'vn Michelange.

XXII

Ores, plus que iamais, me plaiſt d'aymer la Muſe,
Soit qu'en François i'eſcriue, ou langage Romain,
Puis que le iugement d'vn Prince tant humain,
De ſi grande faueur enuers les lettres vſe.
Donq le ſacré meſtier, ou ton eſprit ſ'amuſe,
Ne ſera deſormais vn exercice vain,
Et le tardif labeur, que nous promet ta main,
Deſormais pour Francus n'aura plus nulle excuſe :
Ce pendant (mon Ronſard) pour tromper mes ennuys,
Et non pour m'enrichir, ie ſuiuray, ſi ie puis,
Les plus humbles chanſons de ta Muſe laſſee.
Auſſi chaſcun n'a pas merité que d'vn Roy
La liberalité luy face, comme à toy,
Ou ſon archet doré, ou ſa lyre croſſee.

XXIII

Ne lira-lon iamais que ce Dieu rigoureux?
Iamais ne lira-lon que ceſte Idaliene?
Ne voira-lon iamais Mars ſans la Cypriene?
Iamais ne voira-lon que Ronſard amoureux?
Retiſtra-lon touſiours, d'vn tour laborieux,
Ceſte toile, argument d'vne ſi longue peine?
Reuoira-lon touſiours Oreſte ſur la ſcene?
Sera touſiours Roland par amour furieux?
Ton Francus, ce pendant, a beau haulſer les voiles
Dreſſer le gouuernail, eſpier les eſtoiles,
Pour aller ou il deuſt eſtre ancré deſormais :
Il a le vent à gré, il eſt en equippage,
Il eſt encor pourtant ſur le Troyen riuage,
Auſſi croy-ie (Ronſard) qu'il n'en partit iamais.

XXIIII

Qu'heureux tu es (Baïf) heureux, & plus qu'heureux,
De ne ſuiure abuſé ceſte aueugle Deeſſe,
Qui d'vn tour inconſtant & nous hauſſe & nous baiſſe,
Mais ceſt aueugle enfant qui nous fait amoureux!
Tu n'eſprouues (Baïf) d'vn maiſtre rigoureux
Le ſeuere ſourcy : mais la doulce rudeſſe
D'vne belle, courtoiſe, & gentile maiſtreſſe,
Qui fait languir ton cœur doulcement langoureux.
Moy chetif ce pendant loing des yeux de mon Prince,
Ie vieillis malheureux en eſtrange prouince,
Fuyant la pauureté : mais las ne fuyant pas
Les regrets, les ennuys, le trauail, & la peine,
Le tardif repentir d'vne eſperance vaine,
Et l'importun ſouci, qui me ſuit pas à pas.

XXV

Malheureux l'an, le mois, le iour, l'heure, & le poinct,
Et malheureuſe ſoit la flateuſe eſperance,
Quand pour venir icy i'abandonnay la France :
La France, & mon Aniou, dont le deſir me poingt.
Vrayment d'vn bon oyſeau guidé ie ne fus point,
Et mon cœur me donnoit aſſez ſignifiance,
Que le ciel eſtoit plein de mauuaiſe influence,
Et que Mars eſtoit lors à Saturne conioint.
Cent fois le bon aduis lors m'en voulut diſtraire,
Mais touſiours le deſtin me tiroit au contraire :
Et ſi mon deſir n'euſt aueuglé ma raiſon,
N'eſtoit-ce pas aſſez pour rompre mon voyage,
Quand ſur le ſueil de l'huis, d'vn ſiniſtre preſage,
Ie me bleſſay le pied ſortant de ma maiſon?

XXVI

Si celuy qui ſ'appreſte à faire vn long voyage,
Doit croire ceſtuy là qui a ia voyagé,
Et qui des flots marins longuement oultragé,
Tout moite & degoutant ſ'eſt ſauué du naufrage :
Tu me croiras (Ronſard) bien que tu ſois plus ſage,
Et quelque peu encor (ce croy-ie) plus aagé,
Puis que i'ay deuant toy en ceſte mer nagé,
Et que deſia ma nef deſcouure le riuage.
Donques ie t'aduertis, que ceſte mer Romaine,
De dangereux eſcueils & de bancs toute pleine,
Cache mille perils, & qu'icy bien ſouuent,
Trompé du chant pippeur des monſtres de Sicile,
Pour Charybde euiter tu tomberas en Scylle,
Si tu ne ſçais nager d'vne voile à tout vent.

XXVII

Ce n'eſt l'ambition, ny le ſoing d'acquerir,
Qui m'a fait delaiſſer ma riue paternelle,
Pour voir ces monts couuers d'vne neige eternelle,
Et par mille dangers ma fortune querir.
Le vray honneur, qui n'eſt couſtumier de perir,
Et la vrayé vertu, qui ſeule eſt immortelle,
Ont comblé mes deſirs d'vne abondance telle,
Qu'vn plus grand bien aux Dieux ie ne veulx requerir.
L'honneſte ſeruitude, ou mon deuoir me lie,
M'a fait paſſer les monts de France en Italie,
Et demeurer trois ans ſur ce bord eſtranger,
Ou ie vy languiſſant : ce ſeul deuoir encore
Me peult faire changer France à l'Inde & au More,
Et le ciel à l'enfer me peult faire changer.

XXVIII

Quand ie te dis adieu, pour m'en venir icy,
Tu me dis (mon Lahaye) il m'en ſouuient encore,
Souuienne toy, Bellay, de ce que tu es ore,
Et comme tu t'en vas, retourne t'en ainſi.
Et tel comme ie vins, ie m'en retourne auſſi :
Hors mis vn repentir qui le cœur me deuore,
Qui me ride le front, qui mon chef decolore,
Et qui me fait plus bas enfoncer le ſourcy.
Ce triſte repentir, qui me ronge, & me lime,
Ne vient (car i'en ſuis net) pour ſentir quelque crime,
Mais pour m'eſtre trois ans à ce bord arreſté :
Et pour m'eſtre abuſé d'vne ingrate eſperance,
Qui pour venir icy trouuer la pauureté,
M'a fait (ſot que ie ſuis) abandonner la France.

XXIX

Ie hay plus que la mort vn ieune caſanier,
Qui ne ſort iamais hors, ſinon aux iours de feſte,
Et craignant plus le iour qu'vne ſauuage beſte,
Se fait en ſa maiſon luy meſmes priſonnier.
Mais ie ne puis aymer vn vieillard voyager,
Qui court deça dela, & iamais ne ſ'arreſte,
Ains des pieds moins leger, que leger de la teſte,
Ne ſeiourne iamais non plus qu'vn meſſager.
L'vn ſans ſe trauailler en ſeureté demeure,
L'autre qui n'a repos iuſques à tant qu'il meure,
Trauerſe nuict & iour mille lieux dangereux :
L'vn paſſe, riche & ſot, heureuſement ſa vie,
L'autre plus ſouffreteux qu'vn pauure qui mendie,
S'acquiert en voyageant vn ſçauoir malheureux.

XXX

Quiconques (mon Bailleul) fait longuement ſeiour
Soubs vn ciel incogneu, & quiconques endure
D'aller de port en port cherchant ſon aduenture,
Et peult viure eſtranger deſſoubs vn autre iour :
Qui peult mettre en oubly de ſes parents l'amour,
L'amour de ſa maiſtreſſe, & l'amour que nature
Nous fait porter au lieu de noſtre nourriture,
Et voyage touſiours ſans penſer au retour :
Il eſt fils d'vn rocher, ou d'vne ourſe cruelle,
Et digne qui iadis ait ſuccé la mamelle
D'vne tygre inhumaine : encor ne void on point
Que les fiers animaux en leurs forts ne retournent,
Et ceulx qui parmy nous domeſtiques ſeiournent,
Touſiours de la maiſon le doulx deſir les poingt.

XXXI

Heureux qui, comme Vlyſſe, a fait vn beau voyage,
Ou comme ceſtuy là qui conquit la toiſon,
Et puis eſt retourné, plein d'vſage & raiſon,
Viure entre ſes parents le reſte de ſon aage!
Quand reuoiray-ie, helas, de mon petit village
Fumer la cheminee : & en quelle ſaiſon
Reuoiray-ie le clos de ma pauure maiſon,
Qui m'eſt vne prouince, & beaucoup d'auantage?
Plus me plaiſt le ſeiour qu'ont baſty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaiſt l'ardoiſe fine,
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur Angeuine.

XXXII

Ie me feray ſçauant en la philoſophie,
En la mathematique, & medicine auſſi :
Ie me feray legiſte, & d'vn plus hault ſouci
Apprendray les ſecrets de la theologie :
Du lut, & du pinceau i'eſbateray ma vie,
De l'eſcrime & du bal. Ie diſcourois ainſi,
Et me vantois en moy d'apprendre tout cecy,
Quand ie changeay la France au ſeiour d'Italie.
O beaux diſcours humains ! ie ſuis venu ſi loing,
Pour m'enrichir d'ennuy, de vieilleſſe, & de ſoing,
Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage.
Ainſi le marinier ſouuent pour tout treſor
Rapporte des harencs en lieu de lingots d'or,
Ayant fait, comme moy, vn malheureux voyage.

XXXIII

Que feray-ie, Morel ? dy moy, ſi tu l'entends,
Feray-ie encor icy plus longue demeurance,
Ou ſi i'iray reuoir les campaignes de France,
Quand les neiges fondront au ſoleil du primtemps ?
Si ie demeure icy, helas ie perds mon temps,
A me repaiſtre en vain d'vne longue eſperance :
Et ſi ie veulx ailleurs fonder mon aſſeurance,
Ie fraude mon labeur du loyer que i'attens.
Mais fault il viure ainſi d'vne eſperance vaine ?
Mais fault il perdre ainſi bien trois ans de ma peine ?
Ie ne bougeray donc. Non, non, ie m'en iray.
Ie demourray pourtant, ſi tu le me conſeilles.
Helas (mon cher Morel) dy moy que ie feray,
Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles[21].

XXXIIII

Comme le marinier, que le cruel orage
A long temps agité deſſus la haulte mer,
Ayant finablement à force de ramer
Garanty ſon vaiſſeau du danger du naufrage,
Regarde ſur le port, ſans plus craindre la rage
Des vagues ny des vents, les ondes eſcumer :
Et quelqu'autre bien loing, au danger d'abyſmer,
En vain tendre les mains vers le front du riuage :
Ainſi (mon cher Morel) ſur le port arreſté
Tu regardes la mer, & vois en ſeureté
De mille tourbillons ſon onde renuerſee :
Tu la vois iuſqu'au ciel ſ'eſleuer bien ſouuent,
Et vois ton Dubellay, à la mercy du vent,
Aſſis au gouuernail dans vne nef perſee.

XXXV

La nef qui longuement a voyagé (Dillier)
Dedans le ſein du port à la fin on la ſerre :
Et le bœuf, qui long temps a renuerſé la terre,
Le bouuier à la fin luy oſte le collier :
Le vieil cheual ſe void à la fin deſlier,
Pour ne perdre l'haleine, ou quelque honte acquerre :
Et pour ſe repoſer du trauail de la guerre,
Se retire à la fin le vieillard cheualier :
Mais moy, qui iuſqu'icy n'ay prouué que la peine,
La peine & le malheur d'vne eſperance vaine,
La douleur, le ſoucy, les regrets, les ennuis,
Ie vieillis peu-à-peu ſur l'onde Auſonienne,
Et ſi n'eſpere point, quelque bien qui m'aduienne,
De ſortir iamais hors des trauaux ou ie ſuis.

XXXVI

Depuis que i'ay laiſſé mon naturel ſeiour,
Pour venir ou le Tybre aux flots tortuz ondoye,
Le ciel a veu trois fois par ſon oblique voye
Recommencer ſon cours la grand' lampe du iour.
Mais i'ay ſi grand deſir de me voir de retour,
Que ces trois ans me ſont plus qu'vn ſiege de Troye,
Tant me tarde (Morel) que Paris ie reuoye,
Et tant le ciel pour moy fait lentement ſon tour.
Il fait ſon tour ſi lent, & me ſemble ſi morne,
Si morne, & ſi peſant, que le froid Capricorne
Ne m'accourſit les iours, ny le Cancre les nuicts.
Voila (mon cher Morel) combien le temps me dure
Loing de France & de toy, & comment la nature
Fait toute choſe longue aueques mes ennuis.

XXXVII

C'eſtoit ores, c'eſtoit qu'à moy ie deuois viure,
Sans vouloir eſtre plus, que cela que ie ſuis,
Et qu'heureux ie deuois de ce peu que ie puis,
Viure content du bien de la plume, & du liure.
Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de ſuiure
Ma ieune liberté, ny faire que depuis
Ie veſquiſſe auſſi franc de trauaux & d'ennuis,
Comme d'ambition i'eſtois franc & deliure.
Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille ſaiſon
Ie ſceuſſe quel bien c'eſt de viure en ſa maiſon,
De viure entre les ſiens ſans crainte & ſans enuie :
Il leur a pleu (helas) qu'à ce bord eſtranger
Ie veiſſe ma franchiſe en priſon ſe changer,
Et la fleur de mes ans en l'hyuer de ma vie.

XXXVIII

O qu'heureux eſt celuy qui peult paſſer ſon aage
Entre pareils à ſoy ! & qui ſans fiction,
Sans crainte, ſans enuie, & ſans ambition,
Regne paiſiblement en ſon pauure meſnage !
Le miſerable ſoing d'acquerir d'auantage
Ne tyranniſe point ſa libre affection,
Et ſon plus grand deſir, deſir ſans paſſion,
Ne ſ'eſtend plus auant que ſon propre heritage.
Il ne ſ'empeſche point des affaires d'autruy,
Son principal eſpoir ne depend que de luy,
Il eſt ſa court, ſon roy, ſa faueur, & ſon maiſtre[22].
Il ne mange ſon bien en païs eſtranger,
Il ne met pour autruy ſa perſonne en danger,
Et plus riche qu'il eſt ne voudroit iamais eſtre.

XXXIX

I'ayme la liberté, & languis en ſeruice,
Ie n'ayme point la Court, & me fault courtiſer,
Ie n'ayme la feintiſe, & me fault deguiſer,
I'ayme ſimplicité, & n'apprens que malice :
Ie n'adore les biens, & ſers à l'auarice,
Ie n'ayme les honneurs, & me les fault priſer,
Ie veulx garder ma foy, & me la fault briſer,
Ie cherche la vertu, & ne trouue que vice :
Ie cherche le repos, & trouuer ne le puis,
I'embraſſe le plaiſir, & n'eſprouue qu'ennuis,
Ie n'ayme à diſcourir, en raiſon ie me fonde :
I'ay le corps maladif, & me fault voyager,
Ie ſuis né pour la Muſe, on me fait meſnager :
Ne ſuis-ie pas (Morel) le plus chetif du monde ?

XL

Vn peu de mer tenoit le grand Dulichien
D'Ithaque ſeparé, l'Appennin porte-nue,
Et les monts de Sauoye à la teſte chenue
Me tiennent loing de France au bord Auſonien.
Fertile eſt mon ſeiour, ſterile eſtoit le ſien,
Ie ne ſuis des plus ſins, ſa ſineſſe eſt cogneue :
Les ſiens gardant ſon bien attendoient ſa venue,
Mais nul en m'attendant ne me garde le mien.
Pallas ſa guide eſtoit, ie vays à l'auenture,
Il fut dur au trauail, moy tendre de nature :
A la fin il ancra ſa nauire à ſon port,
Ie ne ſuis aſſeuré de retourner en France :
Il feit de ſes haineux vne belle vengeance,
Pour me venger des miens ie ne ſuis aſſez fort.

XLI

N'eſtant de mes ennuis la fortune aſſouuie,
A fin que ie deuinſſe à moy-meſme odieux,
M'oſta de mes amis celuy que i'aymois mieux,
Et ſans qui ie n'auois de viure nulle enuie.
Donc l'eternelle nuict a ta clarté rauie,
Et ie ne t'ay ſuiuy parmy ces obſcurs lieux !
Toy, qui m'as plus aymé que ta vie & tes yeux,
Toy, que i'ay plus aymé que mes yeux & ma vie.
Helas, cher compaignon, que ne puis-ie eſtre encor
Le frere de Pollux, toy celuy de Caſtor,
Puis que noſtre amitié fut plus que fraternelle ?
Reçoy donques ces pleurs, pour gage de ma foy,
Et ces vers qui rendront, ſi ie ne me deçoy,
De ſi rare amitié la memoire eternelle.

XLII

C'est ores, mon Vineus, mon cher Vineus, c'est ore,
Que de tous les chetifs le plus chetif ie suis,
Et que ce que i'estois, plus estre ie ne puis,
Ayant perdu mon temps, & ma ieunesse encore.
La pauureté me suit, le souci me deuore,
Tristes me sont les iours, & plus tristes les nuicts.
O que ie suis comblé de regrets, & d'ennuis!
Pleust à Dieu que ie fusse vn Pasquin ou Marphore,
Ie n'aurois sentiment du malheur qui me poingt :
Ma plume seroit libre, & si ne craindrois point
Qu'vn plus grand contre moy peust exercer son ire.
Asseure toy, Vineus, que celuy seul est Roy,
A qui mesmes les Rois ne peuuent donner loy,
Et qui peult d'vn chacun à son plaisir escrire.

XLIII

Ie ne commis iamais fraude, ne malefice,
Ie ne doutay iamais des poincts de nostre foy,
Ie n'ay point violé l'ordonnance du Roy,
Et n'ay point esprouué la rigueur de iustice :
I'ay fait à mon seigneur fidelement seruice,
Ie fais pour mes amis ce que ie puis & doy,
Et croy que iusqu'icy nul ne se plaint de moy,
Que vers luy i'aye fait quelque mauuais office.
Voila ce que ie suis, & toutefois, Vineus,
Comme vn qui est aux Dieux & aux hommes haineux,
Le malheur me poursuit, & tousiours m'importune :
Mais i'ay ce beau confort en mon aduersité,
C'est qu'on dit que ie n'ay ce malheur merité,
Et que digne ie suis de meilleure fortune.

XLIIII

Si pour auoir paſſé ſans crime ſa ieuneſſe,
Si pour n'auoir d'vſure enrichy ſa maiſon,
Si pour n'auoir commis homicide ou traiſon,
Si pour n'auoir vſé de mauuaiſe fineſſe,
Si pour n'auoir iamais violé ſa promeſſe,
On ſe doit reſiouir en l'arriere ſaiſon,
Ie dois à l'aduenir, ſi i'ay quelque raiſon,
D'vn grand contentement conſoler ma vieilleſſe.
Ie me conſole donc en mon aduerſité,
Ne requerant aux Dieux plus grand' felicité,
Que de pouuoir durer en ceſte patience.
O Dieux, ſi vous auez quelque ſouci de nous,
Ottroyez moy ce don, que i'eſpere de vous,
Et pour voſtre pitié, & pour mon innocence.

XLV

O maraſtre nature[22] *(& maraſtre es-tu bien,*
De ne m'auoir plus ſage ou plus heureux fait naiſtre)
Pourquoy ne m'as-tu fait de moy meſme le maiſtre,
Pour ſuiure ma raiſon, & viure du tout mien?
Ie voy les deux chemins, & de mal, & de bien :
Ie ſçay que la vertu m'appelle à la main dextre,
Et toutefois il fault que ie tourne à ſeneſtre,
Pour ſuiure vn traiſtre eſpoir, qui m'a fait du tout ſien.
Et quel profit en ay-ie? ô belle recompenſe!
Ie me ſuis conſumé d'vne vaine deſpenſe,
Et n'ay fait autre acqueſt que de mal & d'ennuy.
L'eſtranger recueilliſt le fruict de mon ſeruice,
Ie trauaille mon corps d'vn indigne exercice,
Et porte ſur mon front la vergongne d'autruy.

XLVI

Si par peine, & ſueur, & par fidelité,
Par humble ſeruitude, & longue patience,
Employer corps, & biens, eſprit, & conſcience,
Et du tout meſpriſer ſa propre vtilité :
Si pour n'auoir iamais par importunité
Demandé benefice, ou autre recompenſe,
On ſe doit enrichir, i'auray (comme ie penſe)
Quelque bien à la fin, car ie l'ay merité.
Mais ſi par larrecin aduancé lon doit eſtre,
Par mentir, par flater, par abuſer ſon maiſtre,
Et pis que tout cela faire encor bien ſouuent :
Ie cognois que ie ſeme au riuage infertile,
Que ie veulx cribler l'eau, & que ie bats le vent,
Et que ie ſuis (Vineus) ſeruiteur inutile.

XLVII

Si onques de pitié ton ame fut atteinte,
Voyant indignement ton amy tormenté,
Et ſi onques tes yeux ont experimenté,
Les poignans eſguillons d'vne douleur non feinte,
Voy la mienne en ces vers ſans artifice peinte,
Comme ſans artifice eſt ma ſimplicité :
Et ſi pour moy tu n'es à plorer incité,
Ne te ry pour le moins des ſouſpirs de ma plainte.
Ainſi (mon cher Vineus) iamais ne puiſſes-tu
Eſprouuer les regrets qu'eſprouue vne vertu,
Qui ſe voit defrauder du loyer de ſa peine :
Ainſi l'œil de ton Roy fauorable te ſoit,
Et ce qui des plus fins l'eſperance deçoit,
N'abuſe ta bonté d'vne promeſſe vaine.

XLVIII

O combien eſt heureux, qui n'eſt contreint de feindre
Ce que la verité le contreint de penſer,
Et à qui le reſpect d'vn qu'on n'oſe offenſer,
Ne peult la liberté de ſa plume contreindre !
Las, pourquoy de ce nœu ſens-ie la mienne eſtreindre,
Quand mes iuſtes regrets ie cuide commencer ?
Et pourquoy ne ſe peult mon ame diſpenser
De ne ſentir ſon mal, ou de ſ'en pouuoir plaindre ?
On me donne la geine, & ſi n'oſe crier,
On me void tormenter, & ſi n'oſe prier
Qu'on ait pitié de moy. O peine trop ſuiette !
Il n'eſt feu ſi ardant, qu'vn feu qui eſt enclos,
Il n'eſt ſi faſcheux mal, qu'vn mal qui tient à l'os,
Et n'eſt ſi grand' douleur, qu'vne douleur muette.

XLIX

Si apres quarante ans de fidele ſeruice,
Que celuy que ie ſers, a fait en diuers lieux,
Employant, liberal, tout ſon plus & ſon mieux
Aux affaires qui ſont de plus digne exercice,
D'vn haineux eſtranger l'enuieuſe malice
Exerce contre luy ſon courage odieux,
Et ſans auoir ſoucy des hommes ny des Dieux,
Oppoſe à la vertu l'ignorance & le vice :
Me doy-ie tormenter, moy, qui ſuis moins que rien,
Si par quelqu'vn (peult eſtre) enuieux de mon bien,
Ie ne treuue à mon gré la faueur opportune ?
Ie me conſole donc, & en pareille mer,
Voyant mon cher Seigneur au danger d'abyſmer,
Il me plaiſt de courir vne meſme fortune.

L

Sortons (Dilliers) ſortons, faiſons place à l'enuie,
Et fuyons deſormais ce tumulte ciuil,
Puis qu'on y void priſer le plus laſche & plus vil,
Et la meilleure part eſtre la moins ſuiuie.
Allons ou la vertu, & le ſort nous conuie,
Deuſſions nous voir le Scythe, ou la ſource du Nil,
Et nous donnons plus-toſt vn eternel exil,
Que tacher d'vn ſeul poinct l'honneur de noſtre vie.
Sus donques, & deuant que le cruel vainqueur
De nous face vne fable au vulgaire moqueur,
Baniſſons la vertu d'vn exil volontaire.
Et quoy? ne ſçais-tu pas que le bany Romain,
Bien qu'il fuſt dechaſſé de ſon peuple inhumain,
Fut pourtant adoré du barbare courſaire?

LI

Mauny, prenons en gré la mauuaiſe fortune,
Puis que nul ne ſe peult de la bonne aſſeurer,
Et que de la mauuaiſe on peult bien eſperer,
Eſtant ſon naturel de n'eſtre iamais vne.
Le ſage nocher craint la faueur de Neptune,
Sachant que le beau temps long temps ne peult durer :
Et ne vault-il pas mieux quelque orage endurer,
Que d'auoir touſiours peur de la mer importune?
Par la bonne fortune on ſe trouue abuſé,
Par la fortune aduerſe on deuient plus ruſé :
L'vne eſteint la vertu, l'autre la fait paroiſtre :
L'vne trompe noz yeux d'vn viſage menteur,
L'autre nous fait l'amy cognoiſtre du flateur,
Et ſi nous fait encor' à nous meſmes cognoiſtre.

LII

Si les larmes ſeruoient de remede au malheur,
Et le pleurer pouuoit la triſteſſe arreſter,
On deuroit (Seigneur mien) les larmes acheter,
Et ne ſe trouueroit rien ſi cher que le pleur.
Mais les pleurs en effect ſont de nulle valeur :
Car ſoit qu'on ne ſe veuille en pleurant tormenter,
Ou ſoit que nuict & iour on veuille lamenter,
On ne peult diuertir le cours de la douleur.
Le cœur fait au cerueau ceſte humeur exhaler,
Et le cerueau la fait par les yeux deualler,
Mais le mal par les yeux ne ſ'allambique pas.
Dequoy donques nous ſert ce faſcheux larmoyer ?
De ietter, comme on dit, l'huile ſur le foyer,
Et perdre ſans profit le repos & repas.

LIII

Viuons (Gordes) viuons, viuons, & pour le bruit
Des vieillards ne laiſſons à faire bonne chere :
Viuons, puis que la vie eſt ſi courte & ſi chere,
Et que meſmes les Roys n'en ont que l'vſufruit.
Le iour ſ'eſteint au ſoir, & au matin reluit,
Et les ſaiſons refont leur courſe couſtumiere :
Mais quand l'homme a perdu ceſte doulce lumiere,
La mort luy fait dormir vne eternelle nuict.
Donc imiterons-nous le viure d'vne beſte ?
Non, mais deuers le ciel leuans touſiours la teſte,
Gouſterons quelque fois la doulceur du plaiſir.
Celuy vrayement eſt fol, qui changeant l'aſſeurance
Du bien qui eſt preſent, en douteuſe eſperance,
Veult touſiours contredire à ſon propre deſir.

LIIII

Maraud, qui n'es maraud que de nom ſeulement,
Qui dit que tu es ſage, il dit la verité :
Mais qui dit que le ſoing d'euiter pauureté
Te ronge le cerueau, ta face le deſment.
Celuy vrayement eſt riche & vit heureuſement,
Qui ſ'eſloignant de l'vne & l'autre extremité,
Preſcrit à ſes deſirs vn terme limité :
Car la vraye richeſſe eſt le contentement.
Sus donc (mon cher Maraud) pendant que noſtre maiſtre,
Que pour le bien publiq la nature a fait naiſtre,
Se tormente l'eſprit des affaires d'autruy,
Va deuant à la vigne appreſter la ſalade :
Que ſçait-on qui demain ſera mort, ou malade?
Celuy vit ſeulement, lequel vit auiourdhuy.

LV

Montigné (car tu es aux procez vſité)
Si quelqu'vn de ces Dieux, qui ont plus de puiſſance,
Nous promit de tous biens paiſible iouiſſance,
Nous obligeant par Styx toute ſa deité,
Il ſ'eſt mal enuers nous de promeſſe acquitté,
Et deuant Iuppiter en deuons faire inſtance :
Mais ſi lon ne peut faire aux Parques reſiſtance,
Qui iugent par arreſt de la fatalité,
Nous n'en appellerons, attendu que ne ſommes
Plus priuilegiez, que ſont les autres hommes
Condamnez, comme nous, en pareille action :
Mais ſi l'ennuy vouloit ſur noſtre fantaiſie,
Par vertu du malheur faire quelque ſaiſie,
Nous nous oppoſerions à l'execution.

LVI

Baïſ, qui, comme moy, prouues l'aduerſité,
Il n'eſt pas touſiours bon de combatre l'orage,
Il fault caler la voile, & de peur du naufrage,
Ceder à la fureur de Neptune irrité.
Mais il ne fault auſſi par crainte & vilité
S'abandonner en proye : il fault prendre courage,
Il fault feindre ſouuent l'eſpoir par le viſage,
Et fault faire vertu de la neceſſité.
Donques ſans nous ronger le cœur d'vn trop grand ſoing,
Mais de noſtre vertu nous aidant au beſoing,
Combatons le malheur. Quant à moy, ie proteſte
Que ie veulx deſormais Fortune deſpiter,
Et que ſ'elle entreprend le me faire quitter,
Ie le tiendray (Baïf) & fuſt-ce de ma reſte.

LVII

Ce pendant que tu ſuis le lieure par la plaine,
Le ſanglier par les bois, & le milan par l'aer,
Et que voyant le ſacre, ou l'eſperuier voler,
Tu t'exerces le corps d'vne plaiſante peine,
Nous autres malheureux ſuiuons la court Romaine,
Ou, comme de ton temps, nous n'oyons plus parler
De rire, de ſaulter, de danſer, & baller,
Mais de ſang, & de feu, & de guerre inhumaine.
Pendant, tout le plaiſir de ton Gorde, & de moy,
C'eſt de te regretter, & de parler de toy,
De lire quelque autheur, ou quelque vers eſcrire.
Au reſte (mon Dagaut) nous n'eſprouuons icy
Que peine, que trauail, que regret, & ſoucy,
Et rien, que le Breton, ne nous peult faire rire.

LVIII

Le Breton eſt ſçauant, & ſçait fort bien eſcrire
En François, & Tuſcan, en Grec, & en Romain,
Il eſt en ſon parler plaiſant & fort humain,
Il eſt bon compaignon, & dit le mot pour rire.
Il a bon iugement, & ſçait fort bien eſlire
Le blanc d'auec le noir : il eſt bon eſcriuain,
Et pour bien compaſſer vne lettre à la main,
Il y eſt excellent autant qu'on ſçauroit dire.
Mais il eſt pareſſeux, & craint tant ſon meſtier,
Que ſ'il deuoit ieuner, ce croy-ie, vn mois entier,
Il ne trauailleroit ſeulement vn quart d'heure :
Bref il eſt ſi poltron, pour bien le deuiſer,
Que depuis quatre mois, qu'en ma chambre il demeure,
Son vmbre ſeulement me fait poltronniſer.

LIX

Tu ne me vois iamais (Pierre) que tu ne die
Que i'eſtudie trop, que ie face l'amour,
Et que d'auoir touſiours ces liures à l'entour,
Rend les yeux eſblouïs, & la teſte eſlourdie.
Mais tu ne l'entens pas : car ceſte maladie
Ne me vient du trop lire, ou du trop long ſeiour,
Ains de voir le bureau, qui ſe tient chaſcun iour :
C'eſt, Pierre mon amy, le liure ou i'eſtudie.
Ne m'en parle donc plus, autant que tu as cher
De me donner plaiſir, & de ne me faſcher :
Mais bien en ce pendant que d'vne main habile
Tu me laues la barbe, & me tonds les cheueulx,
Pour me deſennuyer, conte moy ſi tu veulx,
Des nouuelles du Pape, & du bruit de la ville.

LX

Seigneur, ne penſez pas d'ouïr chanter icy
Les louanges du Roy, ny la gloire de Guyſe,
Ny celle que ſe ſont les Chaſtillons acquiſe,
Ny ce Temple ſacré au grand Montmorancy.
N'y penſez voir encor' le ſeuere ſourcy
De madame Sageſſe, ou la braue entrepriſe,
Qui au Ciel, aux Dæmons, aux Eſtoilles ſ'eſt priſe,
La Fortune, la Mort, & la Iuſtice auſſi :
De l'Or encore moins, de luy ie ne ſuis digne :
Mais bien d'vn petit Chat i'ay fait vn petit hymne[11]*,*
Lequel ie vous enuoye : autre preſent ie n'ay.
Prenez le donc (Seigneur) & m'excuſez de grace,
Si pour le bal ayant la muſique trop baſſe,
Ie ſonne vn paſſepied, ou quelque branle gay.

LXI

Qui eſt amy du cœur, eſt amy de la bourſe,
Ce dira quelque honneſte & hardy demandeur,
Qui de l'argent d'autruy liberal deſpendeur
Luymeſme à l'hoſpital ſ'en va toute la courſe.
Mais ſonge là deſſus, qu'il n'eſt ſi viue ſource,
Qu'on ne puiſſe eſpuiſer, ny ſi riche preſteur,
Qui ne puiſſe à la fin deuenir emprunteur,
Ayant affaire à gens qui n'ont point de reſource.
Gordes, ſi tu veulx viure heureuſement Romain,
Sois large de faueur, mais garde que ta main
Ne ſoit à tous venans trop largement ouuerte.
Par l'vn on peult gaigner meſmes ſon ennemy,
Par l'autre bien ſouuent on perd vn bon amy,
Et quand on perd l'argent, c'eſt vne double perte.

LXII

Ce ruzé Calabrois, tout vice, quel qu'il ſoit,
Chatouille à ſon amy, ſans eſpargner perſonne,
Et faiſant rire ceulx, que meſme il eſpoinçonne,
Se ioue autour du cœur de cil qui le reçoit.
Si donc quelque ſubtil en mes vers apperçoit
Que ie morde en riant, pourtant nul ne me donne
Le nom de feint amy vers ceulx que i'aiguillonne :
Car qui m'eſtime tel, lourdement ſe deçoit.
La Satyre (Dilliers) eſt vn publiq exemple,
Ou, comme en vn miroir, l'homme ſage contemple
Tout ce qui eſt en luy, ou de laid, ou de beau.
Nul ne me liſe donc, ou qui me vouldra lire,
Ne ſe faſche ſ'il void, par maniere de rire,
Quelque choſe du ſien protrait en ce tableau.

LXIII

Quel eſt celuy qui veult faire croire de ſoy
Qu'il eſt fidele amy, mais quand le temps ſe change,
Du coſté des plus forts ſoudainement ſe range,
Et du coſté de ceulx qui ont le mieux dequoy?
Quel eſt celuy qui dit qu'il gouuerne le Roy?
I'entens quand il ſe void en vn païs eſtrange,
Et bien loing de la Court : quel homme eſt-ce, Leſtrange?
Leſtrange, entre nous deux ie te pry dy le moy.
Dy moy, quel eſt celuy qui ſi bien ſe deguiſe,
Qu'il ſemble homme de guerre entre les gens d'egliſe,
Et entre gens de guerre aux preſtres eſt pareil?
Ie ne ſçay pas ſon nom : mais quiconqu'il puiſſe eſtre,
Il n'eſt fidele amy, ny mignon de ſon maiſtre,
Ny vaillant cheualier, ny homme de conſeil.

LXIIII

Nature eſt aux baſtards volontiers fauorable,
Et ſouuent les baſtards ſont les plus genereux,
Pour eſtre au ieu d'amour l'homme plus vigoreux,
D'autant que le plaiſir luy eſt plus aggreable.
Le donteur de Meduſe, Hercule l'indontable,
Le vainqueur Indien, & les Iumeaux heureux,
Et tous ces Dieux baſtards iadis ſi valeureux,
Ce probleme (Bizet) ſont plus que veritable.
Et combien voyons nous auiourdhuy de baſtards,
Soit en l'art d'Apollon, ſoit en celuy de Mars,
Exceller ceulx qui ſont de race legitime?
Bref, touſiours ces baſtards ſont de gentil eſprit :
Mais ce baſtard (Bizet) que lon nous a deſcrit,
Eſt cauſe que ie fais des autres moins d'eſtime.

LXV

Tu ne crains la fureur de ma plume animee,
Penſant que ie n'ay rien à dire contre toy,
Sinon ce que ta rage a vomy contre moy,
Grinſſant comme vn maſtin la dent enuenimee.
Tu crois que ie n'en ſçay que par la renommee,
Et que quand i'auray dict que tu n'as point de foy,
Que tu es affronteur, que tu es traiſtre au Roy,
Que i'auray contre toy ma force conſommee.
Tu penſes que ie n'ay rien de quoy me venger,
Sinon que tu n'es fait que pour boire & manger :
Mais i'ay bien quelque choſe encores plus mordante.
Et quoy? l'amour d'Orphee? & que tu ne ſçeus oncq
Que c'eſt de croire en Dieu? non. Quel vice eſt-ce doncq?
C'eſt, pour le faire court, que tu es vn pedante.

LXVI

Ne t'emerueille point que chaſcun il meſpriſe,
Qu'il dedaigne vn chaſcun, qu'il n'eſtime que ſoy,
Qu'aux ouurages d'autruy il veuille donner loy,
Et comme vn Ariſtarq' luymeſme ſ'auctoriſe :
Paſchal, c'eſt vn pedant' : & quoy qu'il ſe deguiſe,
Sera touſiours pedant'. Vn pedant' & vn roy
Ne te ſemblent-ilz pas auoir ie ne ſçay quoy
De ſemblable, & que l'vn à l'autre ſymboliſe?
Les ſubiects du pedant' ce ſont ſes eſcoliers,
Ses claſſes ſes eſtatz, ſes regents officiers,
Son college (Paſchal) eſt comme ſa prouince.
Et c'eſt pourquoy iadis le Syracuſien,
Ayant perdu le nom de roy Sicilien,
Voulut eſtre pedant', ne pouuant eſtre prince.

LXVII

Magny, ie ne puis voir vn prodigue d'honneur,
Qui trouue tout bien fait, qui de tout ſ'emerueille,
Qui mes faultes approuue, & me flatte l'oreille,
Comme ſi i'eſtois Prince, ou quelque grand Seigneur.
Mais ie me faſche auſſi d'vn faſcheux repreneur,
Qui du bon & mauuais fait cenſure pareille,
Qui ſe liſt volontiers, & ſemble qu'il ſommeille
En liſant les chanſons de quelque autre ſonneur.
Ceſtui-là me deçoit d'vne faulſe louange,
Et gardant qu'aux bons vers les mauuais ie ne change,
Fait qu'en me plaiſant trop à chaſcun ie deſplais :
Ceſtui-cy me degouſte, & ne pouuant rien faire
Qui luy plaiſe, il me fait egalement deſplaire
Tout ce qu'il fait luy meſme, & tout ce que ie fais.

LXVIII

Ie hay du Florentin l'vſuriere auarice,
Ie hay du fol Sienois le ſens mal arreſté,
Ie hay du Geneuois la rare verité,
Et du Venetien la trop caute malice :
Ie hay le Ferrarois pour ie ne ſçay quel vice,
Ie hay tous les Lombards pour l'infidelité,
Le fier Napolitain pour ſa grand' vanité,
Et le poltron Romain pour ſon peu d'exercice :
Ie hay l'Anglois mutin, & le braue Eſcoſſois,
Le traiſtre Bourguignon, & l'indiſcret François,
Le ſuperbe Eſpaignol, & l'yurongne Thudeſque :
Bref, ie hay quelque vice en chaſque nation,
Ie hay moymeſme encor' mon imperfection,
Mais ie hay par ſur tout vn ſçauoir pedanteſque.

LXIX

Pourquoy me grondes-tu, vieux maſtin affamé,
Comme ſi Dubellay n'auoit point de defenſe?
Pourquoy m'offenſes-tu, qui ne t'ay fait offenſe,
Sinon de t'auoir trop quelquefois eſtimé?
Qui t'a, chien enuieux, ſur moy tant animé,
Sur moy, qui ſuis abſent? crois-tu que ma vengeance
Ne puiſſe bien d'icy darder iuſques en France
Vn traict, plus que le tien, de rage enuenimé?
Ie pardonne à ton nom, pour ne ſouiller mon liure
D'vn nom, qui par mes vers n'a merité de viure :
Tu n'auras, malheureux, tant de faueur de moy.
Mais ſi plus longuement ta fureur perſeuere,
Ie t'enuoyray d'icy vn fouet, vne Megere,
Vn ſerpent, vn cordeau, pour me venger de toy.

LXX

Si Pirithois ne fuſt aux enfers deſcendu
L'amitié de Theſé' ſeroit enſeuelie,
Et Niſe par ſa mort n'euſt la ſienne ennoblie,
S'il n'euſt veu ſur le champ Eurial' eſtendu :
De Pylade le nom ne ſeroit entendu
Sans la fureur d'Oreſte, & la foy de Pythie
Ne fuſt par tant d'eſcripts en lumiere ſortie,
Si Damon ne ſe fuſt en ſa place rendu :
Et ie n'euſſe eſprouué la tienne ſi muable,
Si Fortune vers moy n'euſt eſté variable.
Que puis-ie faire donc, pour me venger de toy?
Le mal que ie te veulx, c'eſt qu'vn iour ie te puiſſe
Faire en pareil endroit, mais par meilleure office,
Recognoiſtre ta faulte, & voir quelle eſt ma foy.

LXXI

Ce Braue qui ſe croit, pour vn iacque de maille,
Eſtre vn ſecond Roland, ce diſſimulateur,
Qui ſuperbe aux amis, aux ennemis flateur,
Contrefait l'habile homme, & ne dit rien qui vaille,
Belleau, ne le croy pas : & quoy qu'il ſe trauaille
De ſe feindre hardy d'vn viſage menteur,
N'adiouſte point de foy à ſon parler vanteur,
Car oncq homme vaillant ie n'ay veu de ſa taille.
Il ne parle iamais que des faueurs qu'il a,
Il dedaigne ſon maiſtre, & courtiſe ceulx là
Qui ne font cas de luy : il bruſle d'auarice,
Il fait du bon Chreſtien, & n'a ny foy ny loy :
Il fait de l'amoureux, mais c'eſt, comme ie croy,
Pour couurir le ſoupçon de quelque plus grand vice.

LXXII

Encores que lon euſt heureuſement compris
Et la doctrine Grecque, & la Romaine enſemble,
Si eſt-ce (Gohory) qu'icy, comme il me ſemble,
On peult apprendre encor', tant ſoit-on bien appris :
Non pour trouuer icy de plus doctes eſcripts
Que ceulx que le François ſongneuſement aſſemble,
Mais pour l'air plus ſubtil, qui doucement nous emble
Ce qui eſt plus terreſtre & lourd en noz eſprits.
Ie ne ſçay quel Dæmon de ſa flamme diuine
Le moins parfait de nous purge, eſprouue, & affine,
Lime le iugement, & le rend plus ſubtil :
Mais qui trop y demeure, il enuoye en fumee
De l'eſprit trop purgé la force conſumee,
Et pour l'eſmoudre trop, luy fait perdre le fil.

LXXIII

Gordes, i'ay en horreur vn vieillard vicieux,
Qui l'aueugle appetit de la ieuneſſe imite,
Et ia froid par les ans, de ſoymeſme ſ'incite
A viure delicat en repos ocieux.
Mais ie ne crains rien tant qu'vn ieune ambicieux,
Qui pour ſe faire grand contrefait de l'hermite,
Et voilant ſa traiſon d'vn maſque d'hypocrite,
Couue ſoubs beau ſemblant vn cœur malicieux.
Il n'eſt rien (ce dit-on en prouerbe vulgaire)
Si ſale qu'vn vieux bouq, ne ſi prompt à mal faire
Comme eſt vn ieune loup : &, pour le dire mieux,
Quand bien au naturel de tous deux ie regarde,
Comme vn fangeux pourceau l'vn deſplait à mes yeux,
Comme d'vn fin regnard de l'autre ie me garde.

[redacted]

LXXIIII

Tu dis que Dubellay tient reputation,
Et que de ſes amis il ne tient plus de compte :
Si ne ſuis-ie Seigneur, Prince, Marquis, ou Comte,
Et n'ay changé d'eſtat ny de condition.
Iuſqu'icy ie ne ſçay que c'eſt d'ambition,
Et pour ne me voir grand ne rougis point de honte :
Auſſi ma qualité ne baiſſe ny ne monte,
Car ie ne ſuis ſubiect qu'à ma complexion.
Ie ne ſçay comme il fault entretenir ſon maiſtre,
Comme il fault courtiſer, & moins quel il fault eſtre
Pour viure entre les grands, comme on vit auiourdhuy.
I'honnore tout le monde, & ne faſche perſonne :
Qui me donne vn ſalut, quatre ie luy en donne :
Qui ne fait cas de moy, ie ne fais cas de luy.

LXXV

Gordes, que Dubellay ayme plus que ſes yeux,
Voy comme la nature, ainſi que du viſage,
Nous a fait differents de meurs & de courage,
Et ce qui plaiſt à l'vn, à l'autre eſt odieux.
Tu dis : ie ne puis voir vn ſot audacieux,
Qui vn moindre que luy braue à ſon auantage,
Qui s'eſcoute parler, qui farde ſon langage,
Et fait croire de luy, qu'il eſt mignon des Dieux.
Ie ſuis tout au contraire, & ma raiſon eſt telle :
Celuy, dont la doulceur courtoiſement m'appelle,
Me fait oultre mon gré courtiſan deuenir :
Mais de tel entretien le braue me diſpenſe :
Car n'eſtant obligé vers luy de recompenſe,
Ie le laiſſe tout ſeul luymeſme entretenir.

LXXVI

Cent fois plus qu'à louer on ſe plaiſt à meſdire :
Pource qu'en meſdiſant on dit la verité,
Et louant, la faueur, ou bien l'auctorité,
Contre ce qu'on en croit, fait bien ſouuent eſcrire.
Qu'il ſoit vray, prins-tu onc tel plaiſir d'ouir lire
Les louanges d'vn Prince, ou de quelque cité,
Qu'ouir vn Marc Antoine à mordre exercité,
Dire cent mille mots qui ſont mourir de rire?
S'il eſt donques permis, ſans offenſe d'aucun,
Des meurs de noſtre temps deuiſer en commun,
Quiconques me lira, m'eſtime ſol, ou ſage :
Mais ie croy qu'auiourdhuy tel pour ſage eſt tenu,
Qui ne ſeroit rien moins que pour tel recognu,
Qui luy auroit oſté le maſque du viſage.

LXXVII

Ie ne deſcouure icy les myſteres ſacrez
Des ſaincts preſtres Romains, ie ne veulx rien eſcrire
Que la vierge honteuſe ait vergongne de lire :
Ie veulx toucher ſans plus aux vices moins ſecretz :
Mais tu diras que mal ie nomme ces Regretz,
Veu que le plus ſouuent i'vſe de mots pour rire :
Et ie dy que la mer ne bruit touſiours ſon ire,
Et que touſiours Phœbus ne ſagette les Grecz.
Si tu rencontres donc icy quelque riſee,
Ne baptiſe pourtant de plainte deguiſee
Les vers que ie ſouſpire au bord Auſonien.
La plainte que ie fais (Dilliers) eſt veritable :
Si ie ry, c'eſt ainſi qu'on ſe rid à la table,
Car ie ry, comme on dit, d'vn riz Sardonien.

LXXVIII

Ie ne te conteray de Boulongne, & Veniſe,
De Padoue, & Ferrare, & de Milan encor',
De Naples, de Florence, & leſquelles ſont or'
Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandiſe :
Ie te raconteray du ſiege de l'Egliſe,
Qui fait d'oyſiueté ſon plus riche treſor,
Et qui deſſous l'orgueil de trois couronnes d'or
Couue l'ambition, la haine, & la feintiſe :
Ie te diray qu'icy le bon heur, & malheur,
Le vice, la vertu, le plaiſir, la douleur,
La ſcience honorable, & l'ignorance abonde.
Bref, ie diray qu'icy, comme en ce vieil Chaos,
Se trouue (Peletier) confuſément enclos
Tout ce qu'on void de bien & de mal en ce monde.

LXXIX

Ie n'eſcris point d'amour, n'eſtant point amoureux,
Ie n'eſcris de beauté, n'ayant belle maiſtreſſe,
Ie n'eſcris de douceur, n'eſprouuant que rudeſſe,
Ie n'eſcris de plaiſir, me trouuant douloureux :
Ie n'eſcris de bon heur, me trouuant malheureux,
Ie n'eſcris de faueur, ne voyant ma Princeſſe,
Ie n'eſcris de treſors, n'ayant point de richeſſe,
Ie n'eſcris de ſanté, me ſentant langoureux :
Ie n'eſcris de la Court, eſtant loing de mon Prince,
Ie n'eſcris de la France, en eſtrange prouince,
Ie n'eſcris de l'honneur, n'en voyant point icy :
Ie n'eſcris d'amitié, ne trouuant que feintiſe,
Ie n'eſcris de vertu, n'en trouuant point auſſi,
Ie n'eſcris de ſçauoir, entre les gens d'Egliſe.

LXXX

Si ie monte au Palais, ie n'y trouue qu'orgueil,
Que vice deguiſé, qu'vne cerimonie,
Qu'vn bruit de tabourins, qu'vne eſtrange harmonie,
Et de rouges habits vn ſuperbe appareil :
Si ie deſcens en banque, vn amas & recueil
De nouuelles ie treuue, vne vſure infinie,
De riches Florentins vne troppe banie,
Et de pauures Sienois vn lamentable dueil :
Si ie vais plus auant, quelque part ou i'arriue,
Ie treuue de Venus la grand' bande laſciue
Dreſſant de tous coſtez mil appas amoureux :
Si ie paſſe plus oultre, & de la Rome neufue
Entre en la vieille Rome, adonques ie ne treuue
Que de vieux monuments vn grand monceau pierreux.

LXXXI

Il fait bon voir (Paſchal) vn conclaue ſerré,
Et l'vne chambre à l'autre egalement voiſine
D'antichambre ſeruir, de ſalle, & de cuiſine,
En vn petit recoing de dix pieds en carré :
Il fait bon voir autour le palais emmuré,
Et briguer là dedans ceſte troppe diuine,
L'vn par ambition, l'autre par bonne mine,
Et par deſpit de l'vn, eſtre l'autre adoré :
Il fait bon voir dehors toute la ville en armes,
Crier, le Pape eſt fait, donner de faulx alarmes,
Saccager vn palais : mais plus que tout cela
Fait bon voir, qui de l'vn, qui de l'autre ſe vante,
Qui met pour ceſtui-cy, qui met pour ceſtui-là,
Et pour moins d'vn eſcu dix Cardinaux en vente.

LXXXII

Veulx-tu ſçauoir (Duthier) quelle choſe c'eſt Rome?
Rome eſt de tout le monde vn publique eſchafault,
Vne ſcene, vn theatre, auquel rien ne default
De ce qui peult tomber es actions de l'homme.
Icy ſe void le ieu de la Fortune, & comme
Sa main nous fait tourner ores bas, ores haut :
Icy chaſcun ſe monſtre, & ne peult, tant ſoit caut,
Faire que tel qu'il eſt, le peuple ne le nomme.
Icy du faulx & vray la meſſagere court,
Icy les courtiſans ſont l'amour & la court,
Icy l'ambition, & la fineſſe abonde :
Icy la liberté fait l'humble audacieux,
Icy l'oyſiueté rend le bon vicieux,
Icy le vil faquin diſcourt des faicts du monde.

LXXXIII

Ne penſe (Robertet) que ceſte Rome cy
Soit ceſte Rome là, qui te ſouloit tant plaire.
On n'y fait plus credit, comme lon ſouloit faire,
On n'y fait plus l'amour, comme on ſouloit auſſi.
La paix & le bon temps ne regnent plus icy,
La muſique & le bal ſont contraints de ſ'y taire,
L'air y eſt corrompu, Mars y eſt ordinaire,
Ordinaire la faim, la peine, & le ſoucy.
L'artiſan deſbauché y ferme ſa boutique,
L'ocieux aduocat y laiſſe ſa pratique,
Et le pauure marchand y porte le biſſac :
On ne void que ſoldats, & morrions en teſte,
On n'oit que tabourins, & ſemblable tempeſte,
Et Rome tous les iours n'attend qu'vn autre ſac.

LXXXIIII

Nous ne faiſons la court aux filles de Memoire,
Comme vous qui viuez libres de paſſion :
Si vous ne ſçauez donc noſtre occupation,
Ces dix vers enſuiuans vous la feront notoire :
Suiure ſon Cardinal au Pape, au Conſiſtoire,
En Capelle, en Viſite, en Congregation,
Et pour l'honneur d'vn Prince, ou d'vne nation,
De quelque ambaſſadeur accompagner la gloire :
Eſtre en ſon rang de garde aupres de ſon ſeigneur,
Et faire aux ſuruenans l'accouſtumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :
Se pourmener en houſſe, aller voir d'huis en huis
La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Iuifz :
Voilà, mes compagnons, les paſſetemps de Romme.

LXXXV

Flatter vn crediteur, pour ſon terme allonger,
Courtiſer vn banquier, donner bonne eſperance,
Ne ſuiure en ſon parler la liberté de France,
Et pour reſpondre vn mot, vn quart d'heure y ſonger :
Ne gaſter ſa ſanté par trop boire & manger,
Ne faire ſans propos vne folle deſpenſe,
Ne dire à tous venans tout cela que lon penſe,
Et d'vn maigre diſcours gouuerner l'eſtranger :
Cognoiſtre les humeurs, cognoiſtre qui demande,
Et d'autant que lon a la liberté plus grande,
D'autant plus ſe garder que lon ne ſoit repris :
Viure aueques chaſcun, de chaſcun faire compte :
Voila, mon cher Morel (dont ie rougis de honte)
Tout le bien qu'en trois ans à Rome i'ay appris.

LXXXVI

Marcher d'vn graue pas, & d'vn graue ſourci,
Et d'vn graue ſoubriz à chaſcun faire feſte,
Balancer tous ſes mots, reſpondre de la teſte,
Auec vn Meſſer non, ou bien vn Meſſer ſi :
Entremeſler ſouuent vn petit, È coſi[25],
Et d'vn ſon Seruitor' contrefaire l'honneſte :
Et, comme ſi lon euſt ſa part en la conqueſte,
Diſcourir ſur Florence, & ſur Naples auſſi :
Seigneuriſer chaſcun d'vn baiſement de main,
Et ſuiuant la façon du courtiſan Romain,
Cacher ſa pauureté d'vne braue apparence :
Voila de ceſte Court la plus grande vertu,
Dont ſouuent mal monté, mal ſain, & mal veſtu,
Sans barbe & ſans argent on ſ'en retourne en France.

LXXXVII

D'ou vient cela (Mauny) que tant plus on ſ'efforce
D'eſchapper hors d'icy, plus le Dæmon du lieu
(Et que ſeroit-ce donc, ſi ce n'eſt quelque Dieu?)
Nous y tient attachez par vne doulce force?
Seroit-ce point d'amour ceſte allechante amorſe,
Ou quelque autre venim, dont apres auoir beu
Nous ſentons noz eſprits nous laiſſer peu à peu,
Comme vn corps qui ſe perd ſous vne neuue eſcorſe?
I'ay voulu mille fois de ce lieu m'eſtranger,
Mais ie ſens mes cheueux en fueilles ſe changer,
Mes bras en longs rameaux, & mes piedz en racine :
Bref, ie ne ſuis plus rien qu'vn vieil tronc animé,
Qui ſe plaint de ſe voir à ce bord transformé,
Comme le Myrte Anglois au riuage d'Alcine.

LXXXVIII

Qui choiſira pour moy la racine d'Vlyſſe?
Et qui me gardera de tomber au danger,
Qu'vne Circe en pourceau ne me puiſſe changer,
Pour eſtre à tout iamais fait eſclaue du vice?
Qui m'eſtreindra le doigt de l'anneau de Meliſſe,
Pour me deſenchanter comme vn autre Roger?
Et quel Mercure encor' me fera deſloger,
Pour ne perdre mon temps en l'amoureux ſeruice?
Qui me fera paſſer ſans eſcouter la voix
Et la feinte douceur des monſtres d'Achelois?
Qui chaſſera de moy ces Harpyes friandes?
Qui volera pour moy encor' vn coup aux cieux,
Pour rapporter mon ſens, & me rendre mes yeux?
Et qui fera qu'en paix ie mange mes viandes?

LXXXIX

Gordes, il m'eſt aduis que ie ſuis eſueillé,
Comme vn qui tout eſmeu d'vn effroyable ſonge
Se reſueille en ſurſault, & par le liɑ̃ ſ'allonge,
S'emerueillant d'auoir ſi long temps ſommeillé.
Roger deuint ainſi (ce croy-ie) emerueillé :
Et croy que tout ainſi la vergongne me ronge,
Comme luy, quand il eut deſcouuert la menſonge
Du fard magicien qui l'auoit aueuglé.
Et comme luy auſſi ie veulx changer de ſtile,
Pour viure deſormais au ſein de Logiſtile[36],
Qui des cœurs langoureux eſt le commun ſupport.
Sus donc (Gordes) ſus donc, à la voile, à la rame,
Fuyons, gaignons le hault, ie voy la belle Dame
Qui d'vn heureux ſignal nous appelle à ſon port.

XC

Ne pense pas (Bouiu) que les Nymphes Latines
Pour couurir leur traison d'vne humble priuauté,
Ny pour masquer leur teint d'vne faulse beauté,
Me facent oublier noz Nymphes Angeuines.
L'Angeuine douceur, les paroles diuines,
L'habit qui ne tient rien de l'impudicité,
La grace, la ieunesse, & la simplicité,
Me degoustent (Bouiu) de ces vieilles Alcines.
Qui les void par dehors, ne peult rien voir plus beau,
Mais le dedans resemble au dedans d'vn tombeau,
Et si rien entre nous moins honneste se nomme.
O quelle gourmandise! ô quelle pauureté!
O quelle horreur de voir leur immondicité!
C'est vrayment de les voir le salut d'vn ieune homme.

XCI

O beaux cheueux d'argent mignonnement retors!
O front crespe, & serein! & vous face doree!
O beaux yeux de crystal! ô grand' bouche honoree,
Qui d'vn large reply retrousses tes deux bords!
O belles dentz d'ebene! ô precieux tresors,
Qui faites d'vn seul riz toute ame enamouree!
O gorge damasquine en cent pliz figuree!
Et vous beaux grands tetins, dignes d'vn si beau corps!
O beaux ongles dorez! ô main courte, & grassette!
O cuisse delicatte, & vous gembe grossette,
Et ce que ie ne puis honnestement nommer!
O beau corps transparent! ô beaux membres de glace!
O diuines beautez! pardonnez moy de grace,
Si, pour estre mortel, ie ne vous ose aymer.

XCII

En mille crepillons les cheueux ſe frizer,
Se pincer les ſourcils, & d'vne odeur choiſie
Parfumer hault & bas ſa charnure moiſie,
Et de blanc & vermeil ſa face deguiſer :
Aller de nuict en maſque, en maſque deuiſer,
Se feindre à tout propos eſtre d'amour ſaiſie,
Siffler toute la nuict par vne ialouſie,
Et par martel de l'vn, l'autre fauoriſer :
Baller, chanter, ſonner, folaſtrer dans la couche,
Auoir le plus ſouuent deux langues en la bouche,
Des courtiſannes ſont les ordinaires ieux[31].
Mais quel beſoing eſt-il que ie te les enſeigne?
Si tu les veulx ſçauoir (Gordes) & ſi tu veulx
En ſçauoir plus encor', demande à la Chaſſaigne.

XCIII

Doulce mere d'amour, gaillarde Cyprienne,
Qui fais ſous ton pouuoir tout pouuoir ſe ranger,
Et qui des bords de Xanthe, à ce bord eſtranger
Guidas auec ton filz ta gent Dardanienne,
Si ie retourne en France, ô mere Idalienne,
Comme ie vins icy, ſans tomber au danger
De voir ma vieille peau en autre peau changer,
Et ma barbe Françoiſe en barbe Italienne :
Des icy ie fais veu d'appendre à ton autel,
Non le liz, ou la fleur d'amarante immortel,
Non ceſte fleur encor' de ton ſang coloree,
Mais bien de mon menton la plus blonde toiſon,
Me vantant d'auoir fait plus que ne feit Iaſon,
Emportant le butin de la toiſon doree.

XCIIII

Heureux celuy qui peult long temps ſuiure la guerre
Sans mort, ou ſans bleſſeure, ou ſans longue priſon!
Heureux qui longuement vit hors de ſa maiſon
Sans deſpendre ſon bien ou ſans vendre ſa terre!
Heureux qui peult en Court quelque faueur acquerre
Sans crainte de l'enuie, ou de quelque traiſon!
Heureux qui peult long temps ſans danger de poiſon
Iouir d'vn chapeau rouge, ou des clefz de ſainct Pierre!
Heureux qui ſans peril peult la mer frequenter!
Heureux qui ſans procez le palais peult hanter!
Heureux qui peult ſans mal viure l'aage d'vn homme!
Heureux qui ſans ſoucy peult garder ſon treſor,
Sa femme ſans ſouſpçon, & plus heureux encor'
Qui a peu ſans peler viure trois ans à Rome!

XCV

Maudict ſoit mille fois le Borgne de Libye,
Qui le cœur des rochers perçant de part en part,
Des Alpes renuerſa le naturel rampart,
Pour ouurir le chemin de France en Italie.
Mars n'euſt empoiſonné d'vne eternelle enuie
Le cœur de l'Eſpaignol, & du François ſoldart,
Et tant de gens de bien ne ſeroient en hazart
De venir perdre icy & l'honneur & la vie.
Le François corrompu par le vice eſtranger,
Sa langue & ſon habit n'euſt appris à changer[38],
Il n'euſt changé ſes mœurs en vne autre nature,
Il n'euſt point eſprouué le mal qui fait peler,
Il n'euſt fait de ſon nom la verole appeller[39],
Et n'euſt fait ſi ſouuent d'vn buſle ſa monture.

XCVI

O Deeſſe, qui peulx aux Princes egaler
Vn pauure mendiant, qui n'a que la parole,
Et qui peulx d'vn grand Roy faire vn maiſtre d'eſchole,
S'il te plaiſt de ſon lieu le faire deualler :
Ie ne te prie pas de me faire enroller
Au rang de ces meſſieurs que la faueur accolle,
Que lon parle de moy, & que mon renom vole
De l'aile dont tu fais ces grands Princes voler :
Ie ne demande pas mille & mille autres choſes,
Qui deſſous ton pouuoir ſont largement encloſes,
Auſſi ie n'eu iamais de tant de biens ſoucy.
Ie demande ſans plus que le mien on ne mange,
Et que i'aye bien toſt vne lettre de change,
Pour n'aller ſur le buſle au departir d'icy.

XCVII

Doulcin, quand quelquefois ie voy ces pauures filles,
Qui ont le diable au corps, ou le ſemblent auoir,
D'vne horrible façon corps & teſte mouuoir,
Et faire ce qu'on dit de ces vieilles Sibylles :
Quand ie voy les plus forts ſe retrouuer debiles,
Voulant forcer en vain leur forcené pouuoir :
Et quand meſme i'y voy perdre tout leur ſçauoir
Ceulx qui ſont en voſtre art tenuz des plus habiles :
Quand effroyablement eſcrier ie les oy,
Et quant le blanc des yeux renuerſer ie leur voy,
Tout le poil me heriſſe, & ne ſçay plus que dire.
Mais quand ie voy vn moyne auecque ſon Latin
Leur taſter hault & bas le ventre & le tetin,
Ceſte frayeur ſe paſſe, & ſuis contraint de rire.

XCVIII

D'ou vient que nous voyons à Rome ſi ſouuent
Ces garſes forcener, & la pluſpart d'icelles
N'eſtre vieilles (Ronſard) mais d'aage de pucelles,
Et ſe trouuer touſiours en vn meſme conuent?
Qui parle par leur voix? quel Dæmon leur defend
De reſpondre à ceulx-là qui ne ſont cognuz d'elles?
Et d'ou vient que ſoudain on ne les voit plus telles,
Ayant vne chandelle eſteinte de leur vent?
D'ou vient que les ſaincts lieux telles fureurs augmentent?
D'ou vient que tant d'eſprits vne ſeule tormentent?
Et que ſortans les vns, le reſte ne ſort pas?
Dy, ie te pry (Ronſard) toy qui ſçais leurs natures,
Ceulx qui faſchent ainſi ces pauures creatures,
Sont-ilz des plus haultains, des moyens, ou plus bas?

XCIX

Quand ie vays par la rue, ou tant de peuple abonde,
De preſtres, de prelats, & de moynes auſſi,
De banquiers, d'artiſans, & n'y voyant, ainſi
Qu'on void dedans Paris, la femme vagabonde :
Pyrrhe, apres le degaſt de l'vniuerſelle onde,
Ses pierres (dy-ie alors) ne ſema point icy :
Et ſemble proprement, à voir ce peuple cy,
Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde.
Car la Dame Romaine en grauité marchant,
Comme la conſeilliere, ou femme du marchand,
Ne ſ'y pourmene point, & n'y void on que celles,
Qui ſe ſont de la Court l'honneſte nom donné[40] *:*
Dont ie crains quelquefois qu'en France retourné,
Autant que i'en voiray, ne me reſemblent telles.

C

Vrſin, quand i'oy nommer de ces vieux noms Romains,
De ces beaux noms cognuz de l'Inde iuſqu'au More,
Non les grands ſeulement, mais les moindres encore,
Voire ceulx-là qui ont les ampoulles aux mains :
Il me faſche d'ouir appeller ces villains
De ces noms tant fameux, que tout le monde honnore :
Et ſans le nom Chreſtien, le ſeul nom que i'adore,
Voudrois que de telz noms on appellaſt noz ſaincts.
Le mien ſur tous me faſche, & me faſche vn Guillaume,
Et mil autres ſots noms communs en ce royaume,
Voyant tant de faquins indignement iouir
De ces beaux noms de Rome, & de ceulx de la Grece :
Mais par ſur tout (Vrſin) il me faſche d'ouir
Nommer vne Thaïs du nom d'vne Lucrece.

CI

Que dirons-nous (Melin) de ceſte court Romaine,
Ou nous voyons chaſcun diuers chemins tenir,
Et aux plus haults honneurs les moindres paruenir,
Par vice, par vertu, par trauail, & ſans peine?
L'vn fait pour ſ'auancer vne deſpenſe vaine,
L'autre par ce moyen ſe void grand deuenir :
L'vn par ſeuerité ſe ſçait entretenir,
L'autre gaigne les cœurs par ſa doulceur humaine :
L'vn pour ne ſ'auancer ſe void eſtre auancé,
L'autre pour ſ'auancer ſe void deſauancé,
Et ce qui nuit à l'vn, à l'autre eſt profitable :
Qui dit que le ſçauoir eſt le chemin d'honneur,
Qui dit que l'ignorance attire le bon heur,
Lequel des deux (Melin) eſt le plus veritable?

CII

On ne ſait de tout bois l'image de Mercure,
Dit le prouerbe vieil : mais nous voyons icy
De tout bois faire Pape, & Cardinaux auſſi,
Et veſtir en trois iours tout vne autre figure.
Les Princes & les Rois viennent grands de nature,
Auſſi de leurs grandeurs n'ont-ilʒ tant de ſouci,
Comme ces Dieux nouueaux, qui n'ont que le ſourci,
Pour faire reuerer leur grandeur, qui peu dure.
Paſchal, i'ay veu celuy qui n'agueres trainoit
Toute Rome apres luy, quand il ſe pourmenoit,
Aueques trois valletʒ cheminer par la rue :
Et trainer apres luy vn long orgueil Romain
Celuy de qui le pere a l'ampoulle en la main,
Et l'aiguillon au poing ſe courbe à la charrue.

CIII

Si la perte des tiens, ſi les pleurs de ta mere,
Et ſi de tes parents les regrets quelquefois,
Combien, cruel Amour, que ſans amour tu ſois,
T'ont fait ſentir le dueil de leur complainte amere :
C'eſt or' qu'il fault monſtrer ton flambeau ſans lumiere,
C'eſt or' qu'il fault porter ſans fleſches ton carquois,
C'eſt or' qu'il fault briſer ton petit arc Turquois,
Renouuelant le dueil de ta perte premiere.
Car ce n'eſt pas icy qu'il te fault regretter
Le pere au bel Aſcaigne : il te fault lamenter
Le bel Aſcaigne meſme, Aſcaigne, ô quel dommage !
Aſcaigne, que Caraffe aymoit plus que ſes yeux :
Aſcaigne, qui paſſoit en beauté de viſage
Le beau Couppier Troyen, qui verſe à boire aux Dieux.

CIIII[41]

Si fruicts, raiſins, & bledz, & autres telles choſes
Ont leur tronc, & leur ſep, & leur ſemence auſſi,
Et ſ'on voit au retour du primtemps addoulci,
Naiſtre de toutes parts violettes, & roſes :
Ny fruicts, raiſins, ny bledz, ny fleurettes deſcloſes
Sortiront (Viateur) du corps qui giſt icy :
Aulx, oignons & porreaux, & ce qui fleure ainſi,
Auront icy deſſous leurs ſemences encloſes.
Toy donc, qui de l'encens & du baſme n'as point,
Si du grand Iules tiers quelque regret te poingt,
Parfume ſon tombeau de telle odeur choiſie :
Puis que ſon corps, qui fut iadis egal aux Dieux,
Se ſouloit paiſtre icy de telz metz precieux,
Comme au ciel Iupiter ſe paiſt de l'ambroſie.

CV

Auoir veu deualler vne triple Montagne,
Apparoir vne Biche, & diſparoir ſoudain,
Et deſſus le tombeau d'vn Empereur Romain
Vne vieille Caraffe eſleuer pour enſeigne :
Ne voir qu'entrer ſoldats, & ſortir en campagne,
Empriſonner ſeigneurs pour vn crime incertain,
Retourner foruſſiz[42]*, & le Napolitain*
Commander en ſon rang à l'orgueil de l'Eſpagne :
Force noueaux ſeigneurs, dont les plus apparents
Sont de ſa Sainctete les plus proches parents,
Et force Cardinaux, qu'à grand' peine lon nomme :
Force braues cheuaux, & force haults colletz,
Et force fauoriz, qui n'eſtoient que valletz,
Voila (mon cher Dagaut) des nouuelles de Rome.

CVI

O trois & quatre ſois malheureuſe la terre,
Dont le Prince ne void que par les yeux d'autruy,
N'entend que par ceulx-là, qui reſpondent pour luy,
Aueugle, ſourd, & mut, plus que n'eſt vne pierre !
Telz ſont ceulx-là (Seigneur) qu'auiourdhuy lon reſerre
Oyſifz dedans leur chambre, ainſi qu'en vn eſtuy,
Pour durer plus long temps, & ne ſentir l'ennuy,
Que ſent leur pauure peuple accablé de la guerre.
Ilz ſe paiſſent, enfans, de trompes & canons,
De fifres, de tabours, d'enſeignes, gomphanons,
Et de voir leur prouince aux ennemis en proye.
Tel eſtoit ceſtui-là, qui du hault d'vne tour,
Regardant ondoyer la flamme tout autour,
Pour ſe donner plaiſir chantoit le feu de Troye.

CVII

O que tu es heureux, ſi tu cognois ton heur,
D'eſtre eſchappé des mains de ceſte gent cruelle,
Qui ſous vn faulx ſemblant d'amitié mutuelle
Nous deſrobbe le bien, & la vie, & l'honneur !
Ou tu es (mon Dagaut) la ſecrette rancueur,
Le ſoing qui comme vn' hydre en nous ſe renouuelle,
L'auarice, l'enuie, & la haine immortelle,
Du chetif courtiſan n'empoiſonnent le cœur.
La molle oyſiueté n'y engendre le vice,
Le ſeruiteur n'y perd ſon temps & ſon ſeruice,
Et n'y meſdit on point de cil qui eſt abſent :
La iuſtice y a lieu, la foy n'en eſt banie,
Là ne ſçait-on que c'eſt de prendre à compagnie,
A change, à cenſe, à ſtoc, & à trente pour cent.

CVIII

Fuyons (Dilliers) fuyons ceſte cruelle terre,
Fuyons ce bord auare, & ce peuple inhumain,
Que des Dieux iritez la vengereſſe main
Ne nous accable encor' ſous vn meſme tonnerre.
Mars eſt deſenchainé, le temple de la guerre
Eſt ouuert à ce coup : le grand Preſtre Romain
Veult foudroyer là bas l'heretique Germain,
Et l'Eſpagnol marran, ennemis de ſainct Pierre.
On ne void que ſoldats, enſeignes, gomphanons,
On n'oit que tabourins, trompettes, & canons,
On ne voit que cheuaux courans parmy la plaine :
On n'oit plus raiſonner que de ſang, & de feu,
Maintenant on voira, ſi iamais on l'a veu,
Comment ſe ſauuera la nacelle Romaine.

CIX

Celuy vrayement eſtoit & ſage, & bien appris,
Qui cognoiſſant du feu la ſemence diuine,
Eſtre des Animans la premiere origine,
De ſubſtance de feu dit eſtre noz eſprits.
Le corps eſt le tiſon de ceſte ardeur eſpris,
Lequel d'autant qu'il eſt de matiere plus fine,
Fait vn feu plus luiſant, & rend l'eſprit plus digne
De monſtrer ce qui eſt en ſoy-meſme compris.
Ce feu donques celeſte, humble de ſa naiſſance,
S'eſleue peu à peu au lieu de ſon eſſence,
Tant qu'il ſoit paruenu au poinct de ſa grandeur :
Adonc il diminue, & ſa force laſſee,
Par faulte d'aliment en cendres abbaiſſee,
Sent faillir tout à coup ſa languiſſante ardeur.

CX

Quand ie voy ces Meſſieurs, deſquelz l'auctorité
Se void ores icy commander en ſon rang,
D'vn front audacieux cheminer flanc à flanc,
Il me ſemble de voir quelque diuinité.
Mais les voyant pallir lors que ſa Saincteté
Crache dans vn baſſin, & d'vn viſage blanc
Cautement eſpier ſ'il y a point de ſang,
Puis d'vn petit ſoubriz feindre vne ſeureté :
O combien (dy-ie alors) la grandeur que ie voy,
Eſt miſerable au pris de la grandeur d'vn Roy !
Malheureux qui ſi cher achete tel honneur.
Vrayement le fer meurtrier, & le rocher auſſi
Pendent bien ſur le chef de ces Seigneurs icy,
Puis que d'vn vieil filet depend tout leur bon heur.

CXI

Bruſquet à ſon retour vous racontera (Sire)
De ces rouges prelatz la pompeuſe apparence,
Leurs mules, leurs habitz, leur longue reuerence,
Qui ſe peult beaucoup mieulx repreſenter que dire.
Il vous racontera, ſ'il les ſçait bien deſcrire,
Les mœurs de ceſte court, & quelle difference
Se void de ces grandeurs à la grandeur de France,
Et mille autres bons poincts, qui ſont dignes de rire.
Il vous peindra la forme, & l'habit du ſainct Pere,
Qui, comme Iupiter, tout le monde tempere
Aueques vn clin d'œil : ſa faconde & ſa grace,
L'honneſteté des ſiens, leur grandeur & largeſſe,
Les preſents qu'on luy feit, & de quelle careſſe
Tout ce qui ſe dit voſtre à Rome lon embraſſe.

CXII

Voicy le Carneual, menons chaſcun la ſienne,
Allons baller en maſque, allons nous pourmener,
Allons voir Marc Antoine ou Zany bouffonner,
Auec ſon Magnifique à la Venitienne :
Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et voyons par le neʒ le ſot bufle mener :
Voyons le fier taureau d'armes enuironner,
Et voyons au combat l'adreſſe Italienne :
Voyons d'œufʒ parfumeʒ vn orage greſler,
Et la fuſee ardent' ſiffler menu par l'air.
Sus donc depeſchons nous, voicy la pardonnance :
Il nous fauldra demain viſiter les ſaincts lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce ſera des yeux,
Car paſſer plus auant c'eſt contre l'ordonnance.

CXIII

Se faſcher tout le iour d'vne faſcheuſe chaſſe,
Voir vn braue taureau ſe faire vn large tour,
Eſtonné de ſe voir tant d'hommes alentour,
Et cinquante picquiers affronter ſon audace :
Le voir en ſ'elançant venir la teſte baſſe,
Fuir & retourner d'vn plus braue retour,
Puis le voir à la fin pris en quelque deſtour,
Percé de mille coups enſanglanter la place :
Voir courir aux flambeaux, mais ſans ſe rencontrer,
Donner trois coups d'eſpce, en armes ſe monſtrer,
Et tout autour du camp vn rampart de Thudeſques :
Dreſſer vn grand appreſt, faire attendre long temps,
Puis donner à la fin vn maigre paſſetemps :
Voila tout le plaiſir des feſtes Romaneſques.

CXIIII

Ce pendant qu'au Palais de procez tu deuiſes,
D'aduocats, procureurs, preſidents, conſeilliers,
D'ordonnances, d'arreſtz, de nouueaux officiers,
De iuges corrompuz, & de telles ſurpriſes :
Nous deuiſons icy de quelques villes priſes,
De nouuelles de banque, & de nouueaux courriers,
De nouueaux Cardinaux, de mules, d'eſtaffiers,
De chappes, de rochetz, de maſſes, & valiſes :
Et ores (Sibilet) que ie t'eſcry cecy,
Nous parlons de taureaux, & de bufles auſſi,
De maſques, de banquets, & de telles deſpenſes :
Demain nous parlerons d'aller aux ſtations,
De motu-proprio, de reformations,
D'ordonnances, de briefz, de bulles, & diſpenſes.

CXV

Nous ne ſommes faſchez que la treſue ſe face :
Car bien que nous ſoyons de la France bien loing,
Si eſt chaſcun de nous à ſoymeſme teſmoing,
Combien la France doit de la guerre eſtre laſſe.
Mais nous ſommes faſchez que l'Eſpagnole audace,
Qui plus que le François de repos a beſoing,
Se vante auoir la guerre & la paix en ſon poing,
Et que de reſpirer nous luy donnons eſpace.
Il nous faſche d'ouïr noz pauures alliez
Se plaindre à tous propos qu'on les ait oubliez,
Et qu'on donne au priué l'vtilité commune :
Mais ce qui plus nous faſche, eſt que les eſtrangers
Diſent plus que iamais, que nous ſommes legers,
Et que nous ne ſçauons cognoiſtre la fortune.

CXVI

Le Roy (diſent icy ces baniz de Florence)
Du ſceptre d'Italie eſt fruſtré deſormais,
Et ſon heureuſe main ceſt heur n'aura iamais,
De reprendre aux cheueux la fortune de France.
Le Pape mal content n'aura plus de fiance
En tous ces beaux deſſeings trop legerement faictz,
Et l'exemple Sienois rendra par ceſte paix
Suſpecte aux eſtrangers la Françoiſe alliance.
L'Empereur affoibly ſes forces reprendra,
L'Empire hereditaire à ce coup il rendra,
Et paiſible à ce coup il rendra l'Angleterre.
Voila que diſent ceulx, qui diſcourent du Roy.
Que leur reſpondrons-nous? Vineus, mande le moy,
Toy, qui ſçais diſcourir & de paix, & de guerre.

CXVII

Dedans le ventre obſcur, ou iadis fut encloz
Tout cela qui depuis a remply ce grand vuyde,
L'air, la terre, & le feu, & l'element liquide,
Et tout cela qu'Atlas ſouſtient deſſus ſon doz,
Les ſemences du Tout eſtoient encor' en gros,
Le chault auec le ſec, le froid auec l'humide,
Et l'accord, qui depuis leur impoſa la bride,
N'auoit encor' ouuert la porte du Chaos:
Car la guerre en auoit la ſerrure brouillee,
Et la clef en eſtoit par l'aage ſi rouillee,
Qu'en vain, pour en ſortir, combatoit ce grand corps,
Sans la treſue (Seigneur) de la paix meſſagere,
Qui trouua le ſecret, & d'vne main legere
La paix auec l'amour en fit ſortir dehors.

CXVIII

Tu ſois la bien venue, ô bienheureuſe trefue !
Trefue, que le Chreſtien ne peult aſſez chanter,
Puis que ſeule tu as la vertu d'enchanter
De noz trauaulx paſſez la ſouuenance greue.
Tu dois durer cinq ans : & que l'enuie en creue :
Car ſi le ciel bening te permet enfanter
Ce qu'on attend de toy, tu te pourras vanter
D'auoir fait vne paix, qui ne ſera ſi breue.
Mais ſi le fauory en ce commun repos
Doit auoir deſormais le temps plus à propos
D'accuſer l'innocent, pour luy rauir ſa terre :
Si le fruict de la paix du peuple tant requis
A l'auare aduocat eſt ſeulement acquis :
Trefue, va t'en en paix, & retourne la guerre.

CXIX

Icy de mille fards la traiſon ſe deguiſe,
Icy mille forfaicts pullulent à foiſon,
Icy ne ſe punit l'homicide ou poiſon,
Et la richeſſe icy par vſure eſt acquiſe :
Icy les grands maiſons viennent de baſtardiſe,
Icy ne ſe croit rien ſans humaine raiſon,
Icy la volupté eſt touſiours de ſaiſon,
Et d'autant plus y plaiſt, que moins elle eſt permiſe.
Penſe le demourant. Si eſt-ce toutefois
Qu'on garde encor' icy quelque forme de loix,
Et n'en eſt point du tout la iuſtice bannie.
Icy le grand ſeigneur n'achete l'action,
Et pour priuer autruy de ſa poſſeſſion
N'arme ſon mauuais droit de force & tyrannie.

CXX

Ce n'eſt pas de mon gré (Carle) que ma nauire
Erre en la mer Tyrrhene : vn vent impetueux
La chaſſe maulgré moy par ces flots tortueux,
Ne voyant plus le pol, qui ſa faueur t'inſpire.
Ie ne voy que rochers, & ſi rien ſe peult dire
Pire que des rochers le hurt[42] audacieux :
Et le phare iadis fauorable à mes yeux
De mon cours egaré ſa lanterne retire.
Mais ſi ie puis vn iour me ſauuer des dangers
Que ie fuy vagabond par ces flots eſtrangers,
Et voir de l'Ocean les campagnes humides,
I'arreſteray ma nef au riuage Gaulois,
Conſacrant ma deſpouille au Neptune François,
A Glauque, à Melicerte, & aux ſœurs Nereïdes.

CXXI

Ie voy (Dilliers) ie voy ſerener la tempeſte,
Ie voy le vieil Proté ſon troppeau renfermer,
Ie voy le verd Triton ſ'egaïer ſur la mer,
Et voy l'Aſtre iumeau flamboier ſur ma teſte :
Ia le vent fauorable à mon retour ſ'appreſte,
Ia vers le front du port ie commence à ramer,
Et voy ia tant d'amis, que ne les puis nommer,
Tendant les bras vers moy, ſur le bord faire feſte.
Ie voy mon grand Ronſard, ie le cognois d'ici,
Ie voy mon cher Morel, & mon Dorat auſſi,
Ie voy mon Delahaie, & mon Paſchal encore :
Et voy vn peu plus loing (ſi ie ne ſuis deceu)
Mon diuin Mauleon, duquel, ſans l'auoir veu,
La grace, le ſçauoir, & la vertu i'adore.

CXXII

Et ie penſois auſſi ce que penſoit Vlyſſe,
Qu'il n'eſtoit rien plus doulx que voir encor' un iour
Fumer ſa cheminee, & apres long ſeiour
Se retrouuer au ſein de ſa terre nourrice.
Ie me reſiouiſſois d'eſtre eſchappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
Et d'auoir rapporté en France à mon retour
L'honneur que lon ſ'acquiert d'vn fidele ſeruice.
Las, mais apres l'ennuy de ſi longue ſaiſon,
Mille ſouciz mordans ie trouue en ma maiſon,
Qui me rongent le cœur ſans eſpoir d'allegeance.
Adieu donques (Dorat) ie ſuis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf ſœurs te meirent en la main
Tu ne me preſte icy, pour faire ma vengeance.

CXXIII

Morel, dont le ſçauoir ſur tout autre ie priſe,
Si quelqu'vn de ceulx-là, que le Prince Lorrain
Guida dernierement au riuage Romain,
Soit en bien, ſoit en mal, de Rome te deuiſe :
Dy, qu'il ne ſçait que c'eſt du ſiege de l'egliſe,
N'y ayant eſprouué que la guerre, & la faim,
Que Rome n'eſt plus Rome, & que celuy en vain
Preſume d'en iuger, qui bien ne l'a compriſe.
Celuy qui par la rué a veu publiquement
La courtiſanne en coche, ou qui pompeuſement
L'a peu voir à cheual en accouſtrement d'homme
Superbe ſe monſtrer : celuy qui de plein iour
Aux Cardinaux en cappe a veu faire l'amour,
C'eſt celuy ſeul (Morel) qui peult iuger de Rome.

CXXIIII

Vineus, ie ne vis onc ſi plaiſante prouince,
Hoſtes ſi gracieux, ny peuple ſi humain,
Que ton petit Vrbin, digne que ſous ſa main
Le tienne vn ſi gentil & ſi vertueux Prince.
Quant à l'eſtat du Pape, il fallut que i'apprinſe
A prendre en patience & la ſoif & la faim :
C'eſt pitié, comme là le peuple eſt inhumain,
Comme tout y eſt cher, & comme lon y pinſe.
Mais tout cela n'eſt rien au pris du Ferrarois :
Car ie ne vouldrois pas pour le bien de deux Rois.
Paſſer encor'·vn coup par ſi penible enfer.
Bref, ie ne ſçay (Vineus) qu'en conclure à la fin,
Fors, qu'en comparaiſon de ton petit Vrbin,
Le peuple de Ferrare eſt vn peuple de fer.

CXXV

Il fait bon voir (Magny) ces Coïons magnifiques,
Leur ſuperbe Arcenal, leurs vaiſſeaux, leur abbord,
Leur ſainct Marc, leur Palais, leur Realte, leur port,
Leurs changes, leurs profits, leur banque, & leurs trafiques :
Il fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,
Leurs robbes à grand' manche, & leurs bonnets ſans bord,
Leur parler tout groſſier, leur grauité, leur port,
Et leurs ſages aduis aux affaires publiques.
Il fait bon voir de tout leur Senat balloter,
Il fait bon voir par tout leurs gondolles flotter,
Leurs femmes, leurs feſtins, leur viure ſolitaire :
Mais ce que lon en doit le meilleur eſtimer,
C'eſt quand ces vieux coquz vont eſpouſer la mer,
Dont ilz ſont les maris, & le Turc l'adultere.

CXXVI

Celuy qui d'amitié a violé la loy,
Cherchant de ſon amy la mort & vitupere :
Celuy qui en procez a ruiné ſon frere,
Ou le bien d'vn mineur a conuerty à ſoy :
Celuy qui a trahy ſa patrie & ſon Roy,
Celui qui comme Œdipe a fait mourir ſon pere,
Celuy qui comme Oreſte a fait mourir ſa mere,
Celuy qui a nié ſon bapteſme & ſa foy :
Marſeille, il ne fault point que pour la penitence
D'vne ſi malheureuſe abominable offenſe,
Son eſtomac plombé martelant nuict & iour,
Il voiſe errant nuds piedz ne ſix ne ſept annees :
Que les Gryſons, ſans plus, il paſſe à ſes iournees,
I'entens ſ'il veult que Dieu luy doiue du retour.

CXXVII

La terre y eſt fertile, amples les edifices,
Les poelles bigarrez, & les chambres de bois,
La police immuable, immuables les loix,
Et le peuple ennemy de forfaicts & de vices.
Ilz boiuent nuict & iour en Bretons & Suyſſes,
Ilz ſont gras & refaits, & mangent plus que trois :
Voila les compagnons & correcteurs des Rois,
Que le bon Rabelais a ſurnommez Saulciſſes[44].
Ilz n'ont iamais changé leurs habitz & façons,
Ilz hurlent comme chiens leurs barbares chanſons,
Ilz comptent à leur mode, & de tout ſe ſont croire :
Ilz ont force beaux lacs, & force ſources d'eau,
Force prez, force bois. I'ay du reſte (Belleau)
Perdu le ſouuenir, tant ilz me firent boire.

CXXVIII[45]

Ie les ay veuz (Bizet) & si bien m'en souuient,
I'ay veu dessus leur front la repentance peinte,
Comme on void ces esprits qui là bas font leur plainte,
Ayant passé le lac d'ou plus on ne reuient.
Vn croire de leger les folz y entretient
Sous vn pretexte faulx de liberté contrainte :
Les coulpables fuitifz y demeurent par crainte,
Les plus fins & rusez honte les y retient.
Au demeurant (Bizet) l'auarice & l'enuie,
Et tout cela qui plus tormente nostre vie,
Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu.
Ie ne veis onques tant l'vn l'autre contre-dire,
Ie ne veis onques tant l'vn de l'autre mesdire :
Vray est, que, comme icy, lon n'y iure point Dieu.

CXXIX

Sceue, ie me trouuay, comme le filz d'Anchise
Entrant dans l'Elysee, & sortant des enfers,
Quand apres tant de monts de neige tous couuers
Ie vey ce beau Lyon, Lyon que tant ie prise.
Son estroicte longueur, que la Sone diuise,
Nourrit mil artisans, & peuples tous diuers :
Et n'en desplaise à Londre', à Venise, & Anuers,
Car Lyon n'est pas moindre en faict de marchandise.
Ie m'estonnay d'y voir passer tant de courriers,
D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armeuriers,
Plus dru que lon ne void les fleurs par les prairies.
Mais ie m'estonnay plus de la force des ponts,
Dessus lesquelz on passe, allant dela les monts,
Tant de belles maisons, & tant de metairies.

CXXX

De-vaulx, la mer reçoit tous les fleuues du monde,
Et n'en augmente point : ſemblable à la grand' mer
Eſt ce Paris ſans pair, ou lon void abyſmer
Tout ce qui là dedans de toutes parts abonde.
Paris eſt en ſçauoir vne Grece feconde,
Vne Rome en grandeur Paris on peult nommer,
Vne Aſie en richeſſe on le peult eſtimer,
En rares nouueautez vne Afrique ſeconde.
Bref, en voyant (De-vaulx) ceſte grande cité,
Mon œil, qui parauant eſtoit exercité
A ne s'emerueiller des choſes plus eſtranges,
Print eſbaïſſement. Ce qui ne me peut plaire,
Ce fut l'eſtonnement du badaud populaire,
La preſſe des chartiers, les procez, & les fanges.

CXXXI

Si tu veulx viure en Court (Dilliers) ſouuienne-toy
De t'accoſter touſiours des mignons de ton maiſtre,
Si tu n'es fauory, faire ſemblant de l'eſtre,
Et de t'accommoder aux paſſetemps du Roy.
Souuienne-toy encor' de ne preſter ta foy
Au parler d'vn chaſcun : mais ſur tout ſois adextre
A t'aider de la gauche, autant que de la dextre :
Et par les mœurs d'autruy à tes mœurs donne loy.
N'auance rien du tien (Dilliers) que ton ſeruice,
Ne monſtre que tu ſois trop ennemy du vice,
Et ſois ſouuent encor' muet, aueugle, & ſourd.
Ne fay que pour autruy importun on te nomme :
Faiſant ce que ie dy, tu ſeras galland homme :
T'en ſouuienne (Dilliers) ſi tu veulx viure en Court.

CXXXII

Si tu veulx ſeurement en Court te maintenir,
Le ſilence (Ronſard) te ſoit comme vn decret.
Qui baille à ſon amy la clef de ſon ſecret,
Le fait de ſon amy ſon maiſtre deuenir.
Tu dois encor' (Ronſard) ce me ſemble, tenir
Aueq' ton ennemy quelque moyen diſcret,
Et faiſant contre luy, monſtrer qu'à ton regret
Le ſeul deuoir te fait en ces termes venir.
Nous voyons bien ſouuent vne longue amitié
Se changer pour vn rien en ſiere inimitié,
Et la haine en amour ſouuent ſe transformer.
Dont (veu le temps qui court) il ne fault ſ'eſbaïr.
Ayme donques (Ronſard) comme pouuant haïr,
Haïs donques (Ronſard) comme pouuant aymer.

CXXXIII

Amy, ie t'apprendray (encores que tu ſois,
Pour te donner conſeil, de toymeſme aſſez ſage)
Comme iamais tes vers ne te feront oultrage,
Et ce qu'en tes eſcripts plus euiter tu dois.
Si de Dieu ou du Roy tu parles quelquefois,
Fay que tu ſois prudent, & ſobre en ton langage :
Le trop parler de Dieu porte ſouuent dommage,
Et longues ſont les mains des Princes & des Rois.
Ne t'attache à qui peult, ſi ſa fureur l'allume,
Venger d'vn coup d'eſpee vn petit traict de plume,
Mais preſſe (comme on dit) ta leure auec le doy.
Ceulx que de tes bons motz tu vois paſmer de rire,
Si quelque oultrageux fol t'en veult faire deſdire,
Ce ſeront les premiers à ſe mocquer de toy.

CXXXIIII

Couſin, parle touſiours des vices en commun,
Et ne diſcours iamais d'affaires à la table,
Mais ſur tout garde toy d'eſtre trop veritable,
Si en particulier tu parles de quelqu'vn.
Ne commets ton ſecret à la foy d'vn chaſcun,
Ne dy rien qui ne ſoit pour le moins vray-ſemblable :
Si tu mens, que ce ſoit pour choſe profitable,
Et qui ne tourne point au deſhonneur d'aucun.
Sur tout garde toy bien d'eſtre double en paroles,
Et n'vſe ſans propos de fineſſes friuoles,
Pour acquerir le bruit d'eſtre bon courtiſan.
L'artifice caché c'eſt le vray artifice :
La ſouris bien ſouuent perit par ſon indice,
Et ſouuent par ſon art ſe trompe l'artiſan.

CXXXV

Bizet, i'aymerois mieulx faire vn bœuf d'vn formy,
Ou faire d'vne mouche vn Indique Elephant,
Que le bon heur d'autruy par mes vers eſtouſant,
Me faire d'vn chaſcun le publiq ennemy.
Souuent pour vn bon mot on perd vn bon amy,
Et tel par ſes bons motz croit (tant il eſt enfant)
S'eſtre mis ſur la teſte vn chapeau triomphant,
A qui mieulx euſt valu eſtre bien endormy.
La louange (Bizet) eſt facile à chaſcun,
Mais la Satyre n'eſt vn ouurage commun :
C'eſt, trop plus qu'on ne penſe, vn œuure induſtrieux.
Il n'eſt rien ſi faſcheux qu'vn brocard mal plaiſant,
Et fault bien (comme on dit) bien dire en meſdiſant,
Veu que le louer meſme eſt ſouuent odieux.

CXXXVI

Gordes, ie ſçaurois bien faire vn conte à la table,
Et ſ'il eſtoit beſoing, contreſaire le ſourd :
I'en ſçaurois bien donner, & faire à quelque lourd
Le vray reſembler faulx, & le faulx veritable.
Ie me ſçaurois bien rendre à chaſcun accointable,
Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui court :
Ie ſçaurois bien preſter (comme on dit à la Court)
Aupres d'vn grand ſeigneur quelque œuure charitable.
Ie ſçaurois bien encor, pour me mettre en auant,
Vendre de la fumee à quelque pourſuiuant,
Et pour eſtre employé en quelque bon affaire,
Me feindre plus ruzé cent fois que ie ne ſuis :
Mais ne le voulant point (Gordes) ie ne le puis,
Et ſi ne blaſme point ceulx qui le ſçauent faire.

CXXXVII

Tu t'abuſes (Belleau) ſi pour eſtre ſçauant,
Sçauant & vertueux, tu penſes qu'on te priſe :
Il fault (comme lon dit) eſtre homme d'entrepriſe,
Si tu veulx qu'à la Court on te pouſſe en auant.
Ces beaux noms de vertu, ce n'eſt rien que du vent.
Donques, ſi tu es ſage, embraſſe la feintiſe,
L'ignorance, l'enuie, auec la conuoitiſe :
Par ces artz iuſqu'au ciel on monte bien ſouuent.
La ſcience à la table eſt des ſeigneurs priſee,
Mais en chambre (Belleau) elle ſert de riſee :
Garde, ſi tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.
L'homme trop vertueux deſplait au populaire :
Et n'eſt-il pas bien fol, qui ſ'efforçant de plaire,
Se meſle d'vn meſtier que tout le monde fuit?

CXXXVIII

Souuent nous faiſons tort nous meſme' à noſtre ouurage,
Encor' que nous ſoyons de ceulx qui ſont le mieulx :
Soit par trop quelquefois contrefaire les vieux,
Soit par trop imiter ceulx qui ſont de noſtre aage.
Nous oſtons bien ſouuent aux Princes le courage
De nous faire du bien : nous rendant odieux,
Soit pour en demandant eſtre trop ennuyeux,
Soit pour trop nous louant aux autres faire oultrage.
Et puis nous nous plaignons de voir noſtre labeur
Veuf d'applaudiſſement, de grace, & de faueur,
Et de ce que chaſcun à ſon œuure ſouhaite.
Bref, loue qui vouldra ſon art, & ſon meſtier,
Mais ceſtui-là (Morel) n'eſt pas mauuais ouurier,
Lequel ſans eſtre fol, peult eſtre bon poëte.

CXXXIX

Ne te faſche (Ronſard) ſi tu vois par la France
Fourmiller tant d'eſcripts : ceulx qui ont merité
D'eſtre aduouez pour bons de la poſterité,
Portent leur ſauf-conduit, & lettre d'aſſeurance.
Tout œuure qui doit viure, il a des ſa naiſſance
Vn Dæmon qui le guide à l'immortalité :
Mais qui n'a rencontré telle natiuité,
Comme vn fruict abortif, n'a iamais accroiſſance.
Virgile eut ce Dæmon, & l'eut Horace encor,
Et tous ceulx qui du temps de ce bon ſiecle d'or,
Eſtoient tenuz pour bons : les autres n'ont plus vie.
Qu'euſſions-nous leurs eſcripts, pour voir de noſtre temps
Ce qui aux anciens ſeruoit de paſſetemps,
Et quelz eſtoient les vers d'vn indocte Meuie.

CXL[46]

Autant comme lon peult en vn autre langage
Vne langue exprimer, autant que la nature
Par l'art ſe peult monſtrer, & que par la peinture
On peult tirer au vif vn naturel viſage :
Autant exprimes-tu, & encor d'auantage,
Aueques le pinceau de ta docte eſcriture,
La grace, la façon, le port, & la ſtature
De celuy, qui d'Enee a deſcript le voyage.
Ceſte meſme candeur, ceſte grace diuine,
Ceſte meſme doulceur, & maieſté Latine,
Qu'en ton Virgile on void, c'eſt celle meſme encore,
Qui Françoiſe ſe rend par ta celeſte veine.
Des-Maſures, ſans plus, a faulte d'vn Mecene,
Et d'vn autre Ceſar, qui ſes vertuz honnore.

CXLI

Vous dictes (Courtiſans) les Poëtes ſont fouls,
Et dictes verité : mais auſſi dire i'oſe,
Que telz que vous ſoyez, vous tenez quelque choſe
De ceſte doulce humeur qui eſt commune à tous.
Mais celle-là (Meſſieurs) qui domine ſur vous,
En autres actions diuerſement ſ'expoſe :
Nous ſommes fouls en ryme, & vous l'eſtes en proſe[47] :
C'eſt le ſeul different qu'eſt entre vous & nous.
Vray eſt que vous auez la Court plus fauorable,
Mais auſſi n'auez vous vn renom ſi durable :
Vous auez plus d'honneurs, & nous moins de ſouci.
Si vous riez de nous, nous faiſons la pareille :
Mais cela qui ſe dit, ſ'en vole par l'oreille :
Et cela qui ſ'eſcript, ne ſe perd pas ainſi.

CXLII

Seigneur, ie ne ſçaurois regarder d'vn bon œil
Ces vieux Singes de Court, qui ne ſçauent rien faire,
Sinon en leur marcher les Princes contrefaire,
Et ſe veſtir, comme eulx, d'vn pompeux appareil.
Si leur maiſtre ſe mocque, ilz feront le pareil,
S'il ment, ce ne ſont eulx, qui diront du contraire :
Pluſtoſt auront-ilz veu, à fin de luy complaire,
La Lune en plein midy, à minuict le Soleil.
Si quelqu'vn deuant eulx reçoit vn bon viſage,
Ilz le vont careſſer, bien qu'ilz creuent de rage :
S'il le reçoit mauuais, ilz le monſtrent au doy.
Mais ce qui plus contre eulx quelquefois me deſpite,
C'eſt quand deuant le Roy, d'vn viſage hypocrite,
Ilz ſe prennent à rire, & ne ſçauent pourquoy.

CXLIII

Ie ne te prie pas de lire mes eſcripts,
Mais ie te prie bien qu'ayant fait bonne chere,
Et ioué toute nuict aux dez, à la premiere,
Et au ieu que Venus t'a ſur tous mieulx appris,
Tu ne viennes icy desfaſcher tes eſprits,
Pour te mocquer des vers que ie metz en lumiere,
Et que de mes eſcripts la leçon couſtumiere,
Par faulte d'entretien, ne te ſerue de riz.
Ie te priray encor', quiconques tu puiſſe' eſtre,
Qui, braue de la langue, & foible de la dextre,
De bleſſer mon renom te monſtres touſiours preſt,
Ne meſdire de moy : ou prendre patience,
Si ce que ta bonté me preſte en conſcience,
Tu te le vois par moy rendre à double intereſt.

CXLIIII

Si mes eſcripts (Ronſard) ſont ſemez de ton loz,
Et ſi le mien encor' tu ne dedaignes dire,
D'eſtre enclos en mes vers ton honneur ne deſire,
Et par là ie ne cherche en tes vers eſtre enclos.
Laiſſons donc, ie te pry, laiſſons cauſer ces ſotz,
Et ces petits gallands, qui ne ſachant que dire,
Diſent, voyant Ronſard & Bellay ſ'entr' eſcrire,
Que ce ſont deux muletz qui ſe grattent le doz.
Noz louanges (Ronſard) ne ſont tort à perſonne :
Et quelle loy defend que l'vn à l'autre en donne,
Si les amis entre eulx des preſens ſe ſont bien?
On peult comme l'argent trafiquer la louange,
Et les louanges ſont comme lettres de change,
Dont le change & le port (Ronſard) ne couſte rien.

CXLV

On donne les degrez au ſçauant eſcholier :
On donne les eſtats à l'homme de iuſtice,
On donne au courtiſan le riche benefice,
Et au bon capitaine on donne le collier :
On donne le butin au braue auanturier,
On donne à l'officier les droits de ſon office,
On donne au ſeruiteur le gaing de ſon ſeruice,
Et au docte poëte on donne le laurier.
Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope,
Du peu de bien qu'on fait à ſa gentille troppe?
Il fault (Iodelle) il fault autre labeur choiſir,
Que celuy de la Muſe, à qui veult qu'on l'auance :
Car quel loyer veulx-tu auoir de ton plaiſir,
Puis que le plaiſir meſme en eſt la recompenſe?

CXLVI

Si tu m'en crois (Baïf) tu changeras Parnaſſe
Au Palais de Paris, Helicon au parquet,
Ton laurier en vn ſac, & ta lyre au caquet
De ceulx qui pour ſerrer, la main n'ont iamais laſſe.
C'eſt à ce meſtier là, que les biens on amaſſe,
Non à celuy des vers, ou moins y a d'acquêt,
Qu'au meſtier d'vn boufon, ou celuy d'vn naquet.
Fy du plaiſir (Baïf) qui ſans profit ſe paſſe.
Laiſſons donc, ie te pry, ces babillardes Sœurs,
Ce cauſeur Apollon, & ces vaines doulceurs,
Qui pour tout leur treſor n'ont que des lauriers verds.
Aux choſes de profit, ou celles qui ſont rire,
Les grands ont auiourdhuy les oreilles de cire,
Mais ilz les ont de fer, pour eſcouter les vers.

CXLVII

Thiard, qui as changé en plus graue eſcriture
Ton doulx ſtile amoureux : Thiard, qui nous as fait
D'vn Petrarque vn Platon, & ſi rien plus parfait
Se trouue que Platon, en la meſme nature :
Qui n'admire du ciel la belle architecture,
Et de tout ce qu'on voit les cauſes & l'effect,
Celuy vrayement doit eſtre vn homme contrefait,
Lequel n'a rien d'humain, que la ſeule figure.
Contemplons donc (Thiard) ceſte grand voulte ronde,
Puis que nous ſommes faits à l'exemple du monde :
Mais ne tenons les yeulx ſi attachez en hault,
Que pour ne les baiſſer quelquefois vers la terre,
Nous ſoyons en danger, par le hurt d'vne pierre,
De nous bleſſer le pied, ou de prendre le ſault.

CXLVIII

Par ses vers Telens Belleau me fait aymer
Et le vin, & l'amour : Baïf, ta challemie
Me fait plus qu'vne royne vne rustique amie,
Et plus qu'vne grand' ville vn village estimer.
Le docte Pelletier fait mes flancz emplumer,
Pour voler iusqu'au ciel auec son Vranie :
Et par l'horrible effroy d'vne estrange armonie
Ronsard de pié en cap hardy me fait armer.
Mais ie ne sçay comment ce Dæmon de Iodelle,
(Dæmon est-il vrayement, car d'vne voix mortelle
Ne sortent point ses vers) tout soudain que ie l'oy,
M'aiguillonne, m'espoingt, m'espouante, m'affolle,
Et comme Apollon fait de sa prestresse folle,
A moymesmes m'ostant, me rauit tout à soy.

CXLIX

En-cependant (Clagny) que de mil argumens
Variant le desseing du royal edifice,
Tu vas renouuelant d'vn hardy frontispice
La superbe grandeur des plus vieux monumens,
Auec d'autres compaz, & d'autres instrumens,
Fuyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,
Aux Muses ie bastis d'vn nouuel artifice
Vn palais magnifique à quatre appartemens.
Les Latines auront vn ouurage Dorique
Propre à leur grauité, les Greques vn Attique
Pour leur naïfueté, les Françoises auront,
Pour leur graue doulceur, vne œuure Ionienne :
D'ouurage elabouré à la Corinthienne
Sera le corps d'hostel, ou les Thusques seront.

CL

De ce royal palais, que baſtiront mes doigts,
Si la bonté du Roy me fournit de matiere,
Pour rendre ſa grandeur & beauté plus entiere,
Les ornemens ſeront de traicts & d'arcs turquois.
Là d'ordre flanc à flanc ſe voyront tous noz Rois,
Là ſe voyra maint Faune, & Nymphe paſſagere :
Sur le portail ſera la Vierge foreſtiere,
Aueques ſon croiſſant, ſon arc, & ſon carquois.
L'appartement premier Homere aura pour marque,
Virgile le ſecond, le troiſieme Petrarque,
Du ſurnom de Ronſard le quatrieme on dira.
Chaſcun aura ſa forme & ſon architecture,
Chaſcun ſes ornemens, ſa grace & ſa peinture,
Et en chaſcun (Clagny) ton beau nom ſe lira.

CLI

De voſtre Dianet (de voſtre nom i'appelle
Voſtre maiſon d'Anet) la belle architecture,
Les marbres animez, la viuante peinture,
Qui la font eſtimer des maiſons la plus belle :
Les beaux lambriz dorez, la luiſante chappelle,
Les ſuperbes dongeons, la riche couuerture,
Le iardin tapiſſé d'eternelle verdure,
Et la viue fonteine à la ſource immortelle :
Ces ouurages (Madame) à qui bien les contemple,
Rapportant de l'antiq' le plus parfait exemple,
Monſtrent vn artifice, & deſpenſe admirable.
Mais ceſte grand' doulceur iointe à ceſte haulteſſe,
Et ceſt Aſtre benin ioint à ceſte ſageſſe,
Trop plus que tout cela vous font emerueillable.

CLII

Entre tous les honneurs, dont en France eſt cognu
Ce renommé Bertran, des moindres n'eſt celuy
Que luy donne la Muſe, & qu'on diſe de luy,
Que par luy vn Salel ſoit riche deuenu.
Toy donc, à qui la France a des-ia retenu
L'vn de ſes plus beaux lieux, comme ſeul auiourdhuy
Ou les arts ont fondé leur principal appuy,
Quand au lieu, qui t'attend, tu ſeras paruenu,
Fay que de ta grandeur ton Magny ſe reſente,
A fin que ſi Bertran de ſon Salel ſe vante,
Tu te puiſſes auſſi de ton Magny vanter.
Tous deux ſont Quercinois, tous deux bas de ſtature :
Et ne ſeroient pas moins ſemblables d'eſcriture,
Si Salel auoit ſceu plus doulcement chanter.

CLIII

Prelat, à qui les cieulx ce bon heur ont donné,
D'eſtre aggreable aux Rois : Prelat, dont la prudence
Par les degrez d'honneur a mis en euidence,
Que pour le bien publiq' Dieu t'auoit ordonné :
Prelat, ſur tous prelatz ſage & bien fortuné,
Prelat, garde des loix, & des ſeaulx de la France,
Digne que ſur ta foy repoſe l'aſſeurance
D'vn Roy le plus grand Roy qui fut onq couronné.
Deuant que t'auoir veu, i'honnorois ta ſageſſe,
Ton ſçauoir, ta vertu, ta grandeur, ta largeſſe,
Et ſi rien entre nous ſe doit plus honnorer :
Mais ayant eſprouué ta bonté nompareille,
Qui ſouuent m'a preſté ſi doulcement l'oreille,
Ie ſouhaite qu'vn iour ie te puiſſe adorer.

CLIIII

Apres ſ'eſtre baſty ſus les murs de Carthage
Vn ſepulchre eternel, Scipion irité
De voir à ſa vertu ingrate ſa cité,
Se banit de ſoymeſme en vn petit village.
Tu as fait (Oliuier) mais d'vn plus grand courage,
Ce que fit Scipion en ſon aduerſité,
Laiſſant, durant le cours de ta felicité,
La Court, pour viure à toy le reſte de ton aage.
Le bruit de Scipion maint courſaire attiroit
Pour contempler celuy que chaſcun admiroit,
Bien qu'il fuſt retiré en ſon petit Linterne.
On te fait le ſemblable : admirant ta vertu,
D'auoir laiſſé la Court, & ce monſtre teſtu,
Ce peuple qui reſemble à la beſte de Lerne.

CLV

Il ne fault point (Duthier) pour mettre en euidence
Tant de belles vertus qui reluiſent en toy,
Que ie te rende icy l'honneur que ie te doy,
Celebrant ton ſçauoir, ton ſens, & ta prudence.
Le bruit de ta vertu eſt tel, que l'ignorance
Ne le peult ignorer : & qui loue le Roy,
Il fault qu'il loue encor' ta prudence, & ta foy :
Car ta gloire eſt conioint à la gloire de France.
Ie diray ſeulement que depuis noz ayeux
La France n'a point veu vn plus laborieux
En ſa charge que toy, & qu'autre ne ſe treuue
Plus courtois, plus humain, ne qui ait plus de ſoing
De ſecourir l'amy à ſon plus grand beſoing.
I'en parle ſeurement, car i'en ay fait l'eſpreuue.

CLVI

Combien que ton Magny ait la plume ſi bonne,
Si prendrois-ie auec luy de tes vertus le ſoing,
Sachant que Dieu, qui n'a de noz preſens beſoing,
Demande les preſens de plus d'vne perſonne.
Ie dirois ton beau nom, qui de luy meſme ſonne
Ton bruit parmy la France, en Itale, & plus loing :
Et dirois que Henry eſt luymeſme teſmoing,
Combien vn Auanſon auance ſa couronne :
Ie dirois ta bonté, ta iuſtice, & ta foy,
Et mille autres vertus qui reluiſent en toy,
Dignes qu'vn ſeul Ronſard les ſacre à la Memoire :
Mais ſentant le ſoucy qui me preſſe le doz,
Indigne ie me ſens de toucher à ton loz,
Sçachant que Dieu ne veult qu'on prophane ſa gloire.

CLVII

Quand ie vouldray ſonner de mon grand Auanſon
Les moins grandes vertus, ſur ma chorde plus baſſe,
Ie diray ſa faconde, & l'honneur de ſa face,
Et qu'il eſt des neuf Sœurs le plus cher nourriſſon.
Quand ie vouldray toucher auec vn plus hault ſon
Quelque plus grand' vertu, ie chanteray ſa grace,
Sa bonté, ſa grandeur, qui la iuſtice embraſſe :
Mais là ie ne mettray le but de ma chanſon.
Car quand plus hautement ie ſonneray ſa gloire,
Ie diray que iamais les filles de Memoire
Ne diront vn plus ſage, & vertueux que luy,
Plus prompt à ſon deuoir, plus fidele à ſon Prince,
Ne qui mieulx ſ'accommode au regne d'auiourdhuy,
Pour ſeruir ſon Seigneur en eſtrange prouince.

CLVIII

Combien que ta vertu (Poulin) ſoit entendue
Par tout ou des François le bruit eſt entendu,
Et combien que ton nom ſoit au large eſtendu
Autant que la grand' mer eſt au large eſtendue :
Si fault-il toutefois que Bellay ſ'eſuertue,
Auſſi bien que la mer, de bruire ta vertu,
Et qu'il ſonne de toy auec l'ærain tortu,
Ce que ſonne Triton de ſa trompe tortue.
Ie diray que tu es le Tiphys du Iaſon,
Qui doit par ton moyen conquerir la toiſon,
Ie diray ta prudence, & ta vertu notoire :
Ie diray ton pouuoir qui ſur la mer ſ'eſtend,
Et que les Dieux marins te fauoriſent tant,
Que les terreſtres Dieux ſont ialoux de ta gloire.

CLIX

Sage De-l'hoſpital, qui ſeul de noſtre France
Rabaiſſes auiourdhuy l'orgueil Italien,
Et qui nous monſtres ſeul, d'vn art Horacien,
Comme il fault chaſtier le vice & l'ignorance :
Si ie voulois louer ton ſçauoir, ta prudence,
Ta vertu, ta bonté, & ce qu'eſt vrayement tien,
A tes perfections ie n'adiouſterois rien,
Et pauure me rendroit la trop grand' abondance.
Et qui pourroit, bons Dieux, faire plus digne foy
Des rares qualitez qui reluiſent en toy,
Que ceſte autre Pallas, ornement de noſtre aage?
Ainſi iuſqu'auiourdhuy, ainſi encor' void-on
Eſtre tant renommé le maiſtre de Platon,
Pource qu'il eut d'vn Dieu la voix pour teſmoignage.

CLX

Nature à voſtre naiſtre heureuſement feconde,
Prodigue vous donna tout ſon plus & ſon mieux,
Soit ceſte grand' doulceur qui luit dedans voz yeux,
Soit ceſte maieſté diſertement faconde.
Voſtre rare vertu, qui n'a point de ſeconde,
Et voſtre eſprit ailé, qui voiſine les cieulx,
Vous ont donné le lieu le plus prochain des Dieux,
Et la plus grand' faueur du plus grand Roy du monde.
Bref, vous auez tout ſeul tout ce qu'on peult auoir
De richeſſe, d'honneur, de grace, & de ſçauoir :
Que voulez-vous donc plus eſperer d'auantage?
Le libre iugement de la poſterité,
Qui encor' qu'ell' aſſigne au ciel voſtre partage,
Ne vous donnera pas ce qu'auez merité.

CLXI

La fortune (Prelat) nous voulant faire voir
Ce qu'elle peult ſur nous, a choiſi de noſtre aage
Celuy qui de vertu, d'eſprit, & de courage
S'eſtoit le mieulx armé encontre ſon pouuoir.
Mais la vertu, qui n'eſt appriſe à ſ'eſmouuoir,
Non plus que le rocher ſe meut contre l'orage,
Dontera la fortune, & contre ſon oultrage
De tout ce qui luy fault[48]*, ſe ſçaura bien pouruoir.*
Comme ceſte vertu immuable demeure,
Ainſi le cours du ciel ſe change d'heure en heure.
Aidez-vous donq (Seigneur) de vous meſme au beſoing,
Et ioyeux attendez la ſaiſon plus proſpere,
Qui vous doit ramener voſtre oncle & voſtre frere :
Car & d'eux & de vous le ciel a pris le ſoing.

CLXII

Ce n'eſt pas ſans propos qu'en vous le ciel a mis
Tant de beautez d'eſprit, & de beautez de face,
Tant de royal honneur, & de royale grace,
Et que plus que cela vous eſt encor promis.
Ce n'eſt pas ſans propos que les Deſtins amis,
Pour rabaiſſer l'orgueil de l'Eſpagnole audace,
Soit par droit d'alliance, ou ſoit par droit de race,
Vous ont par leurs arreſtz trois grans peuples ſoubmis.
Ilz veulent que par vous la France & l'Angleterre
Changent en longue paix l'hereditaire guerre,
Qui a de pere en filz ſi longuement duré :
Ilz veulent que par vous la belle vierge Aſtree
En ce Siecle de fer reface encor' entree,
Et qu'on reuoye encor' le beau Siecle doré.

CLXIII

Muſe, qui autrefois chantas la verde Oliue[49]*,*
Empenne tes deux flancs d'vne plume nouuelle,
Et te guindant au ciel aueques plus haulte aile,
Vole ou eſt d'Apollon la belle plante viue.
Laiſſe (mon cher ſouci) la paternelle riue,
Et portant deſormais vne charge plus belle,
Adore ce hault nom, dont la gloire immortelle
De noſtre pole arctiq' à l'autre pole arriue.
Loue l'eſprit diuin, le courage indontable,
La courtoiſe doulceur, la bonté charitable,
Qui ſouſtient la grandeur, & la gloire de France.
Et dy, Ceſte Princeſſe & ſi grande & ſi bonne,
Porte deſſus ſon chef de France la couronne :
Mais dy cela ſi hault, qu'on l'entende à Florence.

CLXIIII

Digne filz de Henry, noſtre Hercule Gaulois,
Noſtre ſecond eſpoir, qui portes ſus ta face,
Retraicte au naturel, la maternelle grace,
Et grauee en ton cœur la vertu de Vallois :
Cependant que le ciel, qui ia deſſous tes loix
Trois peuples a ſoubmis, armera ton audace
D'vne plus grand' vigueur, ſuy ton pere à la trace,
Et apprens à donter l'Eſpagnol, & l'Anglois.
Voicy de la vertu la penible montee,
Qui par le ſeul trauail veult eſtre ſurmontee :
Voila de l'autre part le grand chemin battu,
Ou au ſeiour du vice on monte ſans eſchelle.
Deça (Seigneur) deça, ou la vertu t'appelle,
Hercule ſe feit Dieu par la ſeule vertu.

CLXV

La Grecque poëſie orgueilleuſe ſe vante
Du loz qu'à ſon Homere Alexandre donna,
Et les vers que Ceſar de Virgile ſonna,
La Latine auiourdhuy les chante & les rechante.
La Françoiſe qui n'eſt tant que ces deux ſçauante,
Comme qui ſon Homere & ſon Virgile n'a,
Maintient que le Laurier qui François couronna
Baſte ſeul pour la rendre à tout iamais viuante.
Mais les vers, qui l'ont miſe encor' en plus hault pris,
Sont les voſtres (Madame) & ces diuins eſcripts
Que mourant nous laiſſa la Royne voſtre mere.
O poëſie heureuſe, & bien digne des Rois,
De te pouuoir vanter des eſcripts Nauarrois,
Qui t'honnorent trop plus qu'vn Virgile ou Homere !

CLXVI

Dans l'enfer de ſon corps mon eſprit attaché
(Et ceſt enfer, Madame, a eſté mon abſence)
Quatre ans & d'auantage a fait la penitence
De tous les vieux forfaits dont il fut entaché.
Ores, graces aux Dieux, ore' il eſt relaſché
De ce penible enfer, & par voſtre preſence
Reduit au premier poinct de ſa diuine eſſence,
A deschargé ſon doz du fardeau de peché :
Ores ſous la faueur de voz graces priſees,
Il iouït du repos des beaux champs Elyſees,
Et ſi n'a volonté d'en ſortir iamais hors.
Donques, de l'eau d'oubly ne l'abbreuvez, Madame,
De peur qu'en la beuuant, noueau deſir l'enflamme,
De retourner encor dans l'enfer de ſon corps.

CLXVII

Non pource qu'vn grand Roy ait eſté voſtre pere,
Non pour voſtre degré, & royale haulteur,
Chaſcun de voſtre nom veult eſtre le chanteur,
Ny pource qu'vn grand Roy ſoit ores voſtre frere.
La nature, qui eſt de tous commune mere,
Vous fiſt naiſtre (Madame) aueques ce grand heur :
Et ce qui accompagne vne telle grandeur,
Ce ſont ſouuent des dons de fortune proſpere.
Ce qui vous fait ainſi admirer d'vn chaſcun,
C'eſt ce qui eſt tout voſtre, & qu'auec vous commun
N'ont tous ceulx-là, qui ont couronnes ſur leurs teſtes :
Ceſte grace, & doulceur, & ce ie ne ſçay quoy,
Que quand vous ne feriez fille, ny ſœur de Roy,
Si vous iugeroit-on eſtre ce que vous eſtes.

CLXVIII

Eſprit royal, qui prens de lumiere eternelle
Ta ſeule nourriture, & ton accroiſſement,
Et qui de tes beaux raiꝛ en noſtre entendement
Produis ce hault deſir, qui au ciel nous r'appelle,
N'apperçois-tu combien par ta viue eſtincelle
La vertu luit en moy? n'as-tu point ſentiment
Par l'œil, l'ouïr, l'odeur, le gouſt, l'attouchement,
Que ſans toy ne reluit choſe aucune mortelle?
Au ſeul obiect diuin de ton image pure
Se meut tout mon penſer, qui par la ſouuenance
De ta haulte bonté tellement ſe r'aſſure,
Que l'ame & le vouloir ont pris meſme aſſurance
(Chaſſant tout appetit & toute vile cure)
De retourner au lieu de leur premiere eſſence.

CLXIX

Si la vertu, qui eſt de nature immortelle,
Comme immortelles ſont les ſemences des cieulx,
Ainſi qu'à noꝛ eſprits, ſe monſtroit à noꝛ yeux,
Et noꝛ ſens hebeteꝛ eſtoient capables d'elle,
Non ceux-là ſeulement qui l'imaginent telle,
Et ceulx auſquelꝛ le vice eſt vn monſtre odieux,
Mais on verroit encor les meſmes vicieux
Eſpris de ſa beauté, des beauteꝛ la plus belle.
Si tant aymable donc ſeroit ceſte vertu
A qui la pourroit voir (Vineus) t'eſbahis-tu,
Si i'ay de ma Princeſſe au cœur l'image empreinte?
Si ſa vertu i'adore, & ſi d'affection
Ie parle ſi ſouuent de ſa perfection,
Veu que la vertu meſme en ſon viſage eſt peinte?

CLXX

Quand d'vne doulce ardeur doulcement agité
I'vſerois quelquefois en louant ma Princeſſe,
Des termes d'adorer, de celeſte, ou deeſſe,
Et ces tiltres qu'on donne à la Diuinité,
Ie ne craindrois (Melin) que la poſterité
Appellaſt pour cela ma Muſe flatereſſe :
Mais en louant ainſi ſa royale haulteſſe,
Ie craindrois d'offenſer ſa grande humilité.
L'antique vanité aueques telz honneurs
Souloit idolatrer les Princes & Seigneurs :
Mais le Chreſtien, qui met ces termes en vſage,
Il n'eſt pas pour cela idolatre ou flateur :
Car en donnant de tout la gloire au Createur,
Il loue l'ouurier meſme, en louant ſon ouurage.

CLXXI

Voyant l'ambition, l'enuie, & l'auarice,
La rancune, l'orgueil, le deſir aueuglé,
Dont ceſt aage de fer de vices tout rouglé
A violé l'honneur de l'antique iuſtice :
Voyant d'vne autre part, la fraude, la malice,
Le procez immortel, le droit mal conſeillé :
Et voyant au milieu du vice dereiglé
Ceſte royale fleur, qui ne tient rien du vice :
Il me ſemble (Dorat) voir au ciel reuolez
Des antiques vertus les eſcadrons ailez,
N'ayans rien delaiſſé de leur ſaiſon doree,
Pour reduire le monde à ſon premier printemps,
Fors ceſte Marguerite, honneur de noſtre temps,
Qui comme l'eſperance, eſt ſeule demeuree.

CLXXII

De quelque autre ſubieƈ, que i'eſcriue, Iodelle,
Ie ſens mon cœur tranſi d'vne morne froideur,
Et ne ſens plus en moy ceſte diuine ardeur,
Qui t'enflamme l'eſprit de ſa viue eſtincelle.
Seulement quand ie veulx toucher le loz de celle,
Qui eſt de noſtre ſiecle & la perle, & la fleur,
Ie ſens reuiure en moy ceſte antique chaleur,
Et mon eſprit laſſé prendre force nouuelle.
Bref, ie ſuis tout changé, & ſi ne ſçay comment,
Comme on voit ſe changer la vierge en vn moment,
A l'approcher du Dieu qui telle la fait eſtre.
D'ou vient cela, Iodelle? il vient, comme ie croy,
Du ſuieƈ, qui produit naïuement en moy
Ce que par art contraint les autres y font naiſtre.

CLXXIII

Ronſard, i'ay veu l'orgueil des Coloſſes antiques,
Les theatres en rond ouuers de tous coſtez,
Les columnes, les arcz, les haults temples voultez,
Et les ſommets pointus des carrez obeliſques.
I'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,
I'ay veu leurs monuments que le temps a dontez,
I'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a ſurmontez,
Et des vieux murs Romains les poudreuſes reliques.
Bref, i'ay veu tout cela que Rome a de nouueau,
De rare, d'excellent, de ſuperbe, & de beau :
Mais ie n'y ay point veu encores ſi grand' choſe
Que ceſte Marguerite, ou ſemble que les cieulx,
Pour effacer l'honneur de tous les ſiecles vieux,
De leurs plus beaux preſens ont l'excellence encloſe.

CLXXIIII

Ie ne ſuis pas de ceulx qui robbent la louange,
Fraudant indignement les hommes de valeur,
Ou qui changeant le noir à la blanche couleur
Sçauent, comme lon dit, faire d'vn diable vn ange.
Ie ne fay point valoir, comme vn treſor eſtrange,
Ce que vantent ſi hault noz marcadants d'honneur,
Et ſi ne cherche point que quelque grand ſeigneur
Me baille pour des vers des biens en contr'eſchange.
Ce que ie quiers (Gournay) de ceſte ſœur de Roy,
Que i'honnore, reuere, admire comme toy,
C'eſt que de la louer ſa bonté me diſpenſe [10],
Puis qu'elle eſt de mes vers le plus louable obiect :
Car en louant (Gournay) ſi louable ſubiect,
Le loz que ie m'acquiers, m'eſt trop grand' recompenſe.

CLXXV

Morel, quand quelquefois ie perds le temps à lire
Ce que font auiourdhuy noz trafiqueurs d'honneurs,
Ie ry de voir ainſi deguiſer ces Seigneurs,
Deſquelz (comme lon dit) ilz ſont comme de cire.
Et qui pourroit, bons dieux, ſe contenir de rire,
Voyant vn corbeau peint de diuerſes couleurs,
Vn pourceau couronné de roſes & de fleurs,
Ou le protrait d'vn aſne accordant vne lyre?
La louange, à qui n'a rien de louable en ſoy,
Ne ſert que de le faire à tous monſtrer au doy,
Mais elle eſt le loyer de cil qui la merite.
C'eſt ce qui fait (Morel) que ſi mal volontiers
Ie dy ceulx, dont le nom fait rougir les papiers,
Et que i'ay ſi frequent celuy de Marguerite.

CLXXVI

Celuy qui de plus pres atteint la Deïté,
Et qui au ciel (Bouiu) vole de plus haulte aile,
C'eſt celuy qui ſuiuant la vertu immortelle,
Se ſent moins du fardeau de noſtre humanité.
Celuy qui n'a des Dieux ſi grand' felicité,
L'admire toutefois comme vne choſe belle,
Honnore ceulx qui l'ont, ſe monſtre amoureux d'elle,
Il a le ſecond ranc, ce ſemble, merité.
Comme au premier ie tends d'aile trop foible & baſſe,
Ainſi ie penſe auoir au ſecond quelque place :
Et comment puis-ie mieulx le ſecond meriter,
Qu'en louant ceſte fleur, dont le vol admirable,
Pour gaigner du premier le lieu plus honnorable,
Ne laiſſe rien icy qui la puiſſe imiter?

CLXXVII

Quand ceſte belle fleur premierement ie vey,
Qui noſtre aage de fer de ſes vertus redore,
Bien que ſa grand' valeur ie ne cognuſſe encore,
Si fus-ie en la voyant de merueille rauy.
Depuis ayant le cours de fortune ſuiuy,
Ou le Tybre tortu de iaune ſe colore,
Et voyant ces grands Dieux, que l'ignorance adore,
Ignorans, vicieux, & meſchans à l'enuy :
Alors (Forget) alors ceſte erreur ancienne,
Qui n'auoit bien cogneu ta Princeſſe & la mienne,
La venant à reuoir, ſe deſſilla les yeux :
Alors ie m'apperceu qu'ignorant ſon merite
I'auois, ſans la cognoiſtre, admiré Marguerite,
Comme, ſans les cognoiſtre, on admire les cieux.

CLXXVIII

La ieunesse (Du-val) iadis me fit escrire
De cest aueugle archer, qui nous aueugle ainsi :
Puis fasché de l'Amour, & de sa mere aussi,
Les louanges des Rois i'accorday sur ma lyre.
Ores ie ne veulx plus telz argumens eslire,
Ains ie veulx, comme toy, poingt d'vn plus hault souci,
Chanter de ce grand Roy, dont le graue sourci
Fait trembler le celeste & l'infernal empire.
Ie veulx chanter de Dieu : mais pour bien le chanter,
Il fault d'vn auant-ieu ses louanges tenter,
Louant, non la beaulté de ceste masse ronde,
Mais ceste fleur, qui tient encor' vn plus beau lieu :
Car comme elle est (Du-val) moins parfaite que Dieu,
Aussi l'est elle plus que le reste du monde.

CLXXIX

Bucanan, qui d'vn vers aux plus vieux comparable
Le surnom de Sauuage ostes à l'Ecossois,
Si i'auois Apollon facile en mon François,
Comme en ton Grec tu l'as, & Latin fauorable,
Ie ne ferois monter, spectacle miserable,
Dessus vn echafault les miseres des Rois :
Mais ie rendrois par tout d'vne plus doulce voix
Le nom de Marguerite aux peuples admirable :
Ie dirois ses vertus, & dirois que les cieux,
L'ayant fait naistre icy d'vn temps si vicieux
Pour estre l'ornement, & la fleur de son aage,
N'ont moins en cest endroit demonstré leur sçauoir,
Leur pouuoir, leur vertu, que les Muses d'auoir
Fait naistre vn Bucanan de l'Escosse sauuage.

CLXXX

Paſchal, ie ne veulx point Iuppiter aſſommer,
Ny, comme fit Vulcan, luy rompre la ceruelle,
Pour en tirer dehors vne Pallas nouuelle,
Puis qu'on veult de ce nom ma Princeſſe nommer.
D'vn effroyable armet ie ne la veulx armer,
Ny de ce que du nom d'vne cheure on appelle,
Et moins pour auoir veu ſa Gorgonne cruelle,
Veulx-ie en nouueaux cailloux les hommes transformer.
Ie ne veulx deguiſer ma ſimple poëſie
Sous le maſque emprunté d'vne fable moiſie,
Ny ſouiller vn beau nom de monſtres tant hideux :
Mais ſuiuant, comme toy, la veritable Hiſtoire,
D'vn vers non fabuleux ie veulx chanter ſa gloire
A nous, à noʒ enfans, & ceulx qui naiſtront d'eulx.

CLXXXI

Ce-pendant (Pelletier) que deſſus ton Euclide
Tu monſtres ce qu'en vain ont tant cherché les vieux,
Et qu'en deſpit du vice, & du ſiecle enuieux,
Tu te guindes au ciel comme vn ſecond Alcide :
L'amour de la vertu, ma ſeule & ſeure guide,
Comme vn cygne nouueau, me conduit vers les cieux,
Ou en deſpit d'enuie, & du temps vicieux,
Ie rempliʒ d'vn beau nom ce grand eſpace vuyde.
Ie voulois, comme toy, les vers abandonner,
Pour à plus hault labeur plus ſage m'addonner :
Mais puis que la vertu à la louer m'appelle,
Ie veulx de la vertu les honneurs raconter :
Aueques la vertu ie veulx au ciel monter.
Pourrois-ie au ciel monter aueques plus haulte aile?

CLXXXII

Deſſous ce grand François, dont le bel aſtre luit
Au plus beau lieu du ciel, la France fut enceinčte
Des lettres & des arts, & d'vne troppe ſainčte,
Que depuis ſous Henry feconde elle a produičt :
Mais elle n'eut plus-toſt fait monſtre d'vn tel fruičt,
Et plus-toſt ce beau part n'eut la lumiere atteinčte,
Que ie ne ſçay comment ſa clairté fut eſteinčte,
Et vid en meſme temps & ſon iour & ſa nuičt.
Helicon eſt tary, Parnaſſe eſt vne plaine,
Les lauriers ſont ſeichez, & France autrefois pleine
De l'eſprit d'Apollon, ne l'eſt plus que de Mars.
Phœbus ſ'en fuit de nous, & l'antique ignorance
Sous la faueur de Mars retourne encore en France,
Si Pallas ne defend les lettres & les arts.

CLXXXIII

Sire, celuy qui eſt, a formé toute eſſence
De ce qui n'eſtoit rien. C'eſt l'œuure du Seigneur :
Auſſi tout honneur doit flechir à ſon honneur,
Et tout autre pouuoir ceder à ſa puiſſance.
On void beaucoup de Rois, qui ſont grands d'apparence :
Mais nul, tant ſoit il grand, n'aura iamais tant d'heur
De pouuoir à la voſtre egaler ſa grandeur :
Car rien n'eſt apres Dieu ſi grand qu'vn Roy de France.
Puis donc que Dieu peult tout, & ne ſe trouue lieu
Lequel ne ſoit enclos ſous le pouuoir de Dieu,
Vous, de qui la grandeur de Dieu ſeul eſt encloſe,
Elargiſſez encor ſur moy voſtre pouuoir,
Sur moy, qui ne ſuis rien : à fin de faire voir,
Que de rien vn grand Roy peult faire quelque choſe.

SONNET D'VN QVIDAM

CONTRE VN DES PRECEDENTS

Qui se commence : *Ie les ay veus, Bizet* (Page 231.)

Que ſongeois tu, Bellay, lors que parmy tes rymes
Apres t'eſtre mocqué des Papes, & des Rois,
Tu as en-contre nous ozé dreſſer ta voix,
En nous chargeant, menteur, impudemment de crimes?
Pour auoir ſeruy Chriſt coupables nous eſtimes,
Autre blaſme ſur nous mettre tu ne pourrois,
Qu'en mentant faulſement : ceſſe ſi tu m'en crois,
Iette au feu tes Sonnets, tes plumes, & tes limes,
Car c'eſt au Dieu viuant, à qui tu fais la guerre.
Et quoy? penſes tu bien par là bon bruit acquerre?
Mais Rome t'a appris ainſi à louër Dieu.
Idolatre y allas, & ſi gardois encore
Ce principe, qu'il fault que l'homme vn Dieu adore,
Mais ceſte raiſon la vers toy n'a plus de lieu.

RESPONSE DE L'AVTHEVR

AV-DICT SONNET.

Mais ou as tu trouué (quelle temerité!)
Qu'il faille ainſi iuger d'vne autre conſcience?
En quelle eſchole as tu appris ceſte ſcience,
Qui n'appartient ſans plus qu'à la Diuinité?

Si i'ay, ſans la nommer, touché quelque cité,
Dont la façon de viure, & police m'offenſe,
Et tu voulois Chreſtien, en prendre la deffenſe,
Me deuois-tu pourtant noter d'impieté?
Il ſemble à eſcouter voz ſuperbes louanges,
Que vous ſoyez parfaicts, que vous ſoyez plus qu'Anges:
Le Phariſee ainſi ſe vantoit deuant Dieu.
Que ſçais-tu quel i'eſtois deuant qu'aller à Romme?
Quel i'en ſuis retourné? quel i'ay veſcu, & comme?
Amy, le vray Chreſtien eſt Chreſtien en tout lieu.

AVTRE.

Si Dieu eſt de vous ſeuls, comme il veult, adoré,
Si ſeuls enfans de Dieu, ſi ſeuls Chreſtiens vous eſtes,
Si tous les autres ſont ſots, ignorants, & beſtes,
Si de tous, fors de vous, le vray eſt ignoré,
Ie m'en rapporte à Dieu, qui veult eſtre honnoré
Comme il a ordonné, non pas ſelon noz teſtes.
Qui le ſert bien, ou mal, ie n'en fais point d'enqueſtes,
Vn chacun de ſoymeſme' eſt teſmoing aſſeuré.
Mais quand à voz façons, ie ne craindray de dire
Qu'il y a plus ſur vous, que ſur nous à redire,
Et que ie ne veis onq' moins plaiſante cité.
Ce qu'à vous ie n'impute, ains à voſtre police,
Ou plus toſt à ceulx-la, dont la caute malice
Abuſe (comme on voit) voſtre ſimplicité.

AVTRE.

Si ie me ſuis mocqué (ce que ie ne vouldrois)]
De ceulx que par tes vers toymeſmes tu deprimes,
I'ay faict beaucoup pour vous, & plus que tu n'eſtimes,
De vous loger parmy les Princes & les Rois.
Mais ſi à mes eſcripts reſpondre tu voulois,
Et reſpondre à propos, ſans parler de mes limes,
Il ne te failloit tant arreſter ſur mes rymes,
Il te failloit deffendre & voz meurs & voz lois.
Il te failloit deſcrire vne forme de ville
N'vſant (comme i'ay dict) de liberté ſeruile,
Sans meſdire de Romme ainſi hors de ſaiſon.
Mais imitant des tiens la façon ordinaire,
Voyant que tu n'auois de quoy me ſatisfaire.
Tu m'as payé d'iniure, & non pas de raiſon.

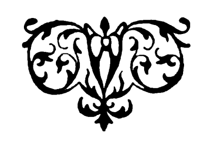
AVTRE.

Puis que ce qu'en commun des vices i'ay eſcript,
Tu veulx prendre pour toy, touche là, ie l'aduoüe :
Et ſi ce n'eſt aſſez, ie te promets & voüe
De faire encor' pour toy renaiſtre Democrit.
Et qui ne ſe riroit d'vn ſi ſubtil eſprit,
Qui en blaſmant autruy, ſi ſottement ſe loüe?
Et veult que par les vers, dont ma Muſe ſe ioüe,
En me mocquant de luy, ie me mocque de Chriſt?
Si voz opinions ſont bien ou mal fondees,
Ie m'en rapporte à ceux qui les ont mieux ſondees,
Baſte que ie me ſens meilleur Chreſtien que toy.

Quant à ce que i'ay dict de voz façons de viure,
Ie ne veulx pour cela faire bruſler mon liure,
Car voz meurs ne ſont pas articles de la foy.

AVTRE.

Ie n'ay pas entrepris, pour defendre l'Egliſe
Que vous nommez contraire à l'Egliſe de Chriſt,
De vous dreſſer icy vn combat par eſcript :
I'en laiſſe faire à ceulx qui la charge en ont priſe.
Mais ſi la charité eſt ce que plus Dieu priſe,
Et l'arbre par le fruict ſe cognoit, comme on dict :
Celuy qui comme moy à voz meurs contredict,
Contre le Dieu viuant n'a la guerre entrepriſe.
Or ſi vous vſez là de quelque charité,
Celuy qui rien n'y porte en ſçait la verité.
Quant à voz autres meurs, loix, & façons de faire,
Tu me nommes à tort impudent & menteur :
De ce que i'en ay dict ie ne ſuis inuenteur,
Car c'eſt de voz preſcheurs la complainte ordinaire.





LE PREMIER LIVRE

DES

ANTIQVITEZ DE ROME

Contenant

VNE GENERALE DESCRIPTION DE SA GRANDEVR ET COMME VNE DEPLORATION DE SA RVINE

PAR IOACH. DV BELLAY ANG.

PLVS

VN SONGE OV VISION

SVR LE MESME SVBIECT, DV MESME AVTHEVR[31].

AV ROY.

Ne vous pouuant donner ces ouurages antiques
Pour voſtre Sainct-Germain, ou pour Fontainebleau,
Ie les vous donne (Sire) en ce petit tableau
Peint, le mieux que i'ay peu, de couleurs poëtiques :
Qui mis ſous voſtre nom deuant les yeux publiques,
Si vous le daignez voir en ſon iour le plus beau,
Se pourra bien vanter d'auoir hors du tumbeau,
Tiré des vieux Romains les poudreuſes reliques.
Que vous puiſſent les Dieux vn iour donner tant d'heur,
De rebaſtir en France vne telle grandeur,
Que ie la voudrois bien peindre en voſtre langage :
Et peult eſtre, qu'alors voſtre grand' Maieſté
Repenſant à mes vers, diroit qu'ilz ont eſté
De voſtre Monarchie vn bienheureux preſage.

I

Diuins Esprits, dont la poudreuse cendre
Gist sous le fais de tant de murs couuers,
Non vostre loz, qui vif par voz beaux vers
Ne se verra sous la terre descendre,
Si des humains la voix se peult estendre
Depuis icy iusqu'au fond des enfers,
Soient à mon cry les abysmes ouuers,
Tant que d'abas vous me puissiez entendre.
Trois fois cernant sous le voile des cieux
De voz tumbeaux le tour deuotieux,
A haulte voix trois fois ie vous appelle :
I'inuoque icy vostre antique fureur,
En ce pendant que d'vne saincte horreur
Ie vays chantant vostre gloire plus belle.

II

Le Babylonien ses haults murs vantera,
Et ses vergers en l'air, de son Ephesienne
La Grece descrira la fabrique ancienne,
Et le peuple du Nil ses pointes chantera :
La mesme Grece encor vanteuse publira
De son grand Iuppiter l'image Olympienne,
Le Mausole sera la gloire Carienne,
Et son vieux Labyrinth' la Crete n'oublira :
L'antique Rhodien eleuera la gloire
De son fameux Colosse, au temple de Memoire :
Et si quelque œuure encor digne se peult vanter
De marcher en ce ranc, quelque plus grand' faconde
Le dira : quant à moy, pour tous ie veulx chanter
Les sept costaux Romains, sept miracles du monde.

III

Nouueau venu, qui cherches Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcz que tu vois,
Et ces vieux murs, c'eſt ce que Rome on nomme.
Voy quel orgueil, quelle ruine: & comme
Celle qui miſt le monde ſous ſes loix,
Pour donter tout, ſe donta quelquefois,
Et deuint proye au temps, qui tout conſomme.
Rome de Rome eſt le ſeul monument,
Et Rome Rome a vaincu ſeulement.
Le Tybre ſeul, qui vers la mer ſ'enfuit,
Reſte de Rome. O mondaine inconſtance!
Ce qui eſt ferme, eſt par le temps deſtruit,
Et ce qui fuit, au temps fait reſiſtance.

IIII

Celle qui de ſon chef les eſtoilles paſſoit,
Et d'vn pied ſur Thetis, l'autre deſſous l'Aurore,
D'vne main ſur le Scythe, & l'autre ſur le More,
De la terre, & du ciel, la rondeur compaſſoit,
Iuppiter ayant peur, ſi plus elle croiſſoit,
Que l'orgueil des Geans ſe releuaſt encore,
L'accabla ſous ces monts, ces ſept monts qui ſont ore
Tumbeaux de la grandeur qui le ciel menaſſoit.
Il luy meiſt ſur le chef la croppe Saturnale,
Puis deſſus l'eſtomac aſſiſt la Quirinale,
Sur le ventre il planta l'antique Palatin,
Miſt ſur la dextre main la hauteur Celienne,
Sur la feneſtre aſſiſt l'eſchine Exquilienne,
Viminal ſur vn pied, ſur l'autre l'Auentin.

V

Qui voudra voir tout ce qu'ont peu nature,
L'art, & le ciel (Rome) te vienne voir :
I'entens ſ'il peult ta grandeur conceuoir
Par ce qui n'eſt que ta morte peinture.
Rome n'eſt plus : & ſi l'architecture
Quelque vmbre encor de Rome fait reuoir,
C'eſt comme vn corps par magique ſçauoir,
Tiré de nuict hors de ſa ſepulture.
Le corps de Rome en cendre eſt deuallé,
Et ſon eſprit reioindre ſ'eſt allé
Au grand eſprit de ceſte maſſe ronde.
Mais ſes eſcripts, qui ſon loz le plus beau
Malgré le temps arrachent du tumbeau,
Font ſon idole errer parmy le monde.

VI

Telle que dans ſon char la Berecynthienne
Couronnee de tours, & ioyeuſe d'auoir
Enfanté tant de Dieux, telle ſe faiſoit voir
En ſes iours plus heureux ceſte ville ancienne :
Ceſte ville, qui fut plus que la Phrygienne
Foiſonnante en enfans, & de qui le pouuoir
Fut le pouuoir du monde, & ne ſe peult reuoir
Pareille à ſa grandeur, grandeur ſinon la ſienne.
Rome ſeule pouuoit à Rome reſſembler,
Rome ſeule pouuoit Rome faire trembler :
Auſſi n'auoit permis l'ordonnance fatale,
Qu'autre pouuoir humain, tant fuſt audacieux,
Se vantaſt d'égaler celle qui fit égale
Sa puiſſance à la terre, & ſon courage aux cieux.

VIIme

Sacrez coſtaux, & vous ſainctes ruines,
Qui le ſeul nom de Rome retenez,
Vieux monuments, qui encor ſouſtenez
L'honneur poudreux de tant d'ames diuines :
Arcz triomphaux, pointes du ciel voiſines,
Qui de vous voir le ciel meſme eſtonnez,
Las, peu à peu cendre vous deuenez,
Fable du peuple, & publiques rapines !
Et bien qu'au temps pour vn temps facent guerre
Les baſtimens, ſi eſt-ce que le temps
Œuures & noms finablement atterre.
Triſtes deſirs, viuez donques contents :
Car ſi le temps finiſt choſe ſi dure,
Il finira la peine que i'endure.

VIII

Par armes & vaiſſeaux Rome donta le monde,
Et pouuoit on iuger qu'vne ſeule cité
Auoit de ſa grandeur le terme limité
Par la meſme rondeur de la terre & de l'onde.
Et tant fut la vertu de ce peuple feconde
En vertueux nepueux, que ſa poſterité
Surmontant ſes ayeux en braue auctorité,
Meſura le hault ciel à la terre profonde :
A fin qu'ayant rangé tout pouuoir ſous ſa main,
Rien ne peuſt eſtre borne à l'empire Romain :
Et que, ſi bien le temps deſtruit les Republiques,
Le temps ne miſt ſi bas la Romaine hauteur,
Que le chef deterré aux fondemens antiques,
Qui prindrent nom de luy, fuſt découuert menteur.

Ciel enuieux, & marastre Nature[?],
Soit que par ordre, ou soit qu'à l'auenture
Voyse le cours des affaires humains,
Pourquoy iadis ont trauaillé voz mains
A façonner ce monde qui tant dure?
Ou que ne fut de matiere aussi dure
Le braue front de ces palais Romains?
Ie ne dy plus la sentence commune,
Que toute chose au dessous de la Lune
Est corrompable, & sugette à mourir :
Mais bien ie dy (& n'en veuille desplaire
A qui s'efforce enseigner le contraire)
Que ce grand Tout doit quelquefois perir.

X

Plus qu'aux bords Ætéans le braue filz d'Æson,
Qui par enchantement conquist la riche laine,
Des dents d'vn vieil serpent ensemençant la plaine
N'engendra de soldatz au champ de la toison,
Ceste ville, qui fut en sa ieune saison
Vn Hydre de guerriers, se vid brauement pleine
De braues nourrissons, dont la gloire hautaine
A remply du Soleil l'vne & l'autre maison :
Mais qui finablement, ne se trouuant au monde
Hercule qui dontast semence tant feconde,
D'vne horrible fureur l'vn contre l'autre armez,
Se moissonnarent tous par vn soudain orage,
Renouuelant entre eulx la fraternelle rage,
Qui aueugla iadis les fiers soldatz semez.

XI

Mars vergongneux d'auoir donné tant d'heur
A ſes nepueux, que l'impuiſſance humaine
Enorgueillie en l'audace Romaine
Sembloit ſouler la celeſte grandeur,
Refroidiſſant ceſte premiere ardeur,
Dont le Romain auoit l'ame ſi pleine,
Soufla ſon feu, & d'vne ardente haleine
Vint eſchauffer la Gottique froideur.
Ce peuple adonc, nouueau fils de la Terre,
Dardant par tout les fouldres de la guerre,
Ces braues murs accabla ſous ſa main,
Puis ſe perdit dans le ſein de ſa mere,
A fin que nul, fuſt-ce des Dieux le pere,
Se peuſt vanter de l'empire Romain.

XII

Telz que lon vid iadis les enfans de la Terre
Plantez deſſus les monts pour eſcheller les cieux,
Combattre main à main la puiſſance des Dieux,
Et Iuppiter contre eux, qui ſes foudres deſſerre :
Puis tout ſoudainement renuerſez du tonnerre
Tumber deça dela ces ſquadrons furieux,
La Terre gemiſſante, & le Ciel glorieux
D'auoir à ſon honneur acheué ceſte guerre :
Tel encor' on a veu par deſſus les humains
Le front audacieux des ſept coſtaux Romains
Leuer contre le ciel ſon orgueilleuſe face :
Et telz ores on void ces champs deſhonnorez
Regretter leur ruine, & les Dieux aſſeurez
Ne craindre plus là hault ſi effroyable audace.

XIII.

Ny la fureur de la flamme enragee,
Ny le trenchant du fer victorieux,
Ny le degaſt du ſoldat furieux,
Qui tant de fois (Rome) t'a ſaccagee,
Ny coup ſur coup ta fortune changee,
Ny le ronger des ſiecles enuieux,
Ny le deſpit des hommes & des Dieux,
Ny contre toy ta puiſſance rangee,
Ny l'eſbranler des vents impetueux,
Ny le débord de ce Dieu tortueux,
Qui tant de fois t'a couuert de ſon onde,
Ont tellement ton orgueil abbaiſſé,
Que la grandeur du rien, qu'ilʒ t'ont laiſſé,
Ne face encor' emerueiller le monde.

XIIII

Comme on paſſe en eſté le torrent ſans danger,
Qui ſouloit en hyuer eſtre roy de la plaine,
Et rauir par les champs d'vne fuite hautaine
L'eſpoir du laboureur, & l'eſpoir du berger :
Comme on void les coüards animaux oultrager
Le courageux lyon giſant deſſus l'arene,
Enſanglanter leurs dents, & d'vne audace vaine
Prouoquer l'ennemy qui ne ſe peult venger :
Et comme deuant Troye on vid des Grecʒ encor
Brauer les moins vaillans autour du corps d'Hector :
Ainſi ceulx qui iadis ſouloient, à teſte baſſe,
Du triomphe Romain la gloire accompagner,
Sur ces poudreux tumbeaux exercent leur audace,
Et oſent les vaincuʒ les vainqueurs deſdaigner.

[redacted]

XV

Palles Eſprits, & vous Vmbres poudreuſes,
Qui iouiſſant de la clarté du iour
Fiſtes ſortir ceſt orgueilleux ſeiour,
Dont nous voyons les reliques cendreuſes :
Dictes Eſprits (ainſi les tenebreuſes
Riues de Styx non paſſable au retour,
Vous enlaçant d'vn trois fois triple tour,
N'enferment point voz images vmbreuſes)
Dictes moy donc (car quelqu'vne de vous
Poſſible encor ſe cache icy deſſous)
Ne ſentez vous augmenter voſtre peine,
Quand quelquefois de ces coſtaux Romains
Vous contemplez l'ouurage de voz mains
N'eſtre plus rien qu'vne poudreuſe plaine?

XVI

Comme lon void de loing ſur la mer courroucee
Vne montaigne d'eau d'vn grand branle ondoyant,
Puis trainant mille flotz, d'vn gros choc abboyant
Se creuer contre vn roc, ou le vent l'a pouſſee :
Comme on void la fureur par l'Aquillon chaſſee
D'vn ſiſſlement aigu l'orage tournoyant,
Puis d'vne aile plus large en l'air ſ'eſbanoyant
Arreſter tout à coup ſa carriere laſſee :
Et comme on void la flamme ondoyant en ces lieux
Se raſſemblant en vn, ſ'aguiſer vers les cieux,
Puis tumber languiſſante : ainſi parmy le monde
Erra la Monarchie : & croiſſant tout ainſi
Qu'vn flot, qu'vn vent, qu'vn feu, ſa courſe vagabonde
Par vn arreſt fatal ſ'eſt venu' perdre icy.

XVII

Tant que l'oyſeau de Iuppiter vola,
Portant le feu, dont le ciel nous menace,
Le ciel n'eut peur de l'effroyable audace,
Qui des Geans le courage affolla :
Mais auſſi toſt que le Soleil bruſla
L'aile qui trop ſe feit la terre baſſe,
La terre miſt hors de ſa lourde maſſe
L'antique horreur qui le droit viola.
Alors on vid la corneille Germaine,
Se deguiſant feindre l'aigle Romaine,
Et vers le ciel ſ'éleuer de rechef
Ces braues monts autrefois mis en poudre,
Ne voyant plus voler deſſus leur chef
Ce grand oyſeau miniſtre de la foudre.

XVIII

Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois,
Furent premierement le cloz d'vn lieu champeſtre :
Et ces braues palais, dont le temps ſ'eſt fait maiſtre,
Caſſines de paſteurs ont eſté quelquefois.
Lors prindrent les bergers les ornemens des Roys,
Et le dur laboureur de fer arma ſa dextre :
Puis l'annuel pouuoir le plus grand ſe vid eſtre,
Et fut encor plus grand le pouuoir de ſix mois :
Qui, fait perpetuel, creut en telle puiſſance,
Que l'aigle Imperial de luy print ſa naiſſance :
Mais le Ciel ſ'oppoſant à tel accroiſſement,
Miſt ce pouuoir es mains du ſucceſſeur de Pierre,
Qui ſous nom de paſteur, fatal à ceſte terre,
Monſtre que tout retourne à ſon commencement.

XIX

Tout le parfait, dont le ciel nous honnore,
Tout l'imparfait qui naiſt deſſous les cieux,
Tout ce qui paiſt noz eſprits & noz yeux,
Et tout cela qui noz plaiſirs deuore :
Tout le malheur qui noſtre aage dedore,
Tout le bon heur des ſiecles les plus vieux,
Rome du temps de ſes premiers ayeux
Le tenoit clos, ainſi qu'vne Pandore.
Mais le deſtin débrouillant ce Chaos,
Ou tout le bien & le mal fut enclos,
A fait depuis que les vertus diuines
Volant au ciel ont laiſſé les pechez,
Qui iuſq'icy ſe ſont tenus cachez
Sous les monceaux de ces vieilles ruines.

XX

Non autrement qu'on void la pluuieuſe nüe
Des vapeurs de la terre en l'air ſe ſouleuer,
Puis ſe courbant en arc, à fin de ſ'abreuuer,
Se plonger dans le ſein de Thetis la chenue,
Et montant derechef d'ou elle eſtoit venue,
Sous vn grand ventre obſcur tout le monde couuer,
Tant que finablement on la void ſe creuer,
Or' en pluie, or' en neige, or' en greſle menue :
Ceſte ville qui fut l'ouurage d'vn paſteur,
S'éleuant peu à peu, creut en telle hauteur,
Que royne elle ſe vid de la terre & de l'onde :
Tant que ne pouuant plus ſi grand faix ſouſtenir,
Son pouuoir diſſipé ſ'écarta par le monde,
Monſtrant que tout en rien doit vn iour deuenir.

XXI

Celle que Pyrrhe & le Mars de Libye
N'ont ſçeu donter, celle braue cité
Qui d'vn courage au mal exercité
Souſtint le choc de la commune enuie,
Tant que ſa nef par tant d'ondes rauie
Eut contre ſoy tout le monde incité,
On n'a point veu le roc d'aduerſité
Rompre ſa courſe heureuſement ſuiuie :
Mais defaillant l'obiect de ſa vertu,
Son pouuoir ſ'eſt de luymeſme abbatu,
Comme celuy que le cruel orage
A longuement gardé de faire abbord,
Si trop grand vent le chaſſe ſur le port,
Deſſus le port ſe void faire naufrage.

XXII

Quand ce braue ſeiour, honneur du nom Latin,
Qui borna ſa grandeur d'Afrique, & de la Bize,
De ce peuple qui tient les bords de la Tamize,
Et de celuy qui void eſclorre le matin,
Anima contre ſoy d'vn courage mutin
Ses propres nourriſſons, ſa deſpouille conquiſe ,
Qu'il auoit par tant d'ans ſur tout le monde acquiſe,
Deuint ſoudainement du monde le butin :
Ainſi quand du grand Tout la fuite retournee,
Ou trenteſix mil' ans ont ſa courſe bornee,
Rompra des elemens le naturel accord,
Les ſemences qui ſont meres de toutes choſes,
Retourneront encor' à leur premier diſcord,
Au ventre du Chaos eternellement cloſes.

XXIII

O que celuy eſtoit cautement ſage,
Qui conſeilloit pour ne laiſſer moiſir
Ses citoyens en pareſſeux loiſir,
De pardonner aux rampars de Carthage!
Il preuoyoit que le Romain courage
Impatient du languiſſant plaiſir,
Par le repos ſe laiſſeroit ſaiſir
A la fureur de la ciuile rage.
Auſſi void-on qu'en vn peuple ocieux,
Comme l'humeur en vn corps vicieux,
L'ambition facilement ſ'engendre.
Ce qui aduint, quand l'enuieux orgueil
De ne vouloir ny plus grand, ny pareil,
Rompit l'accord du beaupere & du gendre[55].

XXIIII

Si l'aueugle fureur, qui cauſe les batailles,
Des pareilz animaux n'a les cœurs allumez,
Soient ceulx qui vont courant, ou ſoient les emplumez,
Ceulx-là qui vont rampant, ou les armez d'eſcailles :
Quelle ardente Erinnys de ſes rouges tenailles
Vous pinſetoit les cœurs de rage enuenimez,
Quand ſi cruellement l'vn ſur l'autre animez
Vous deſtrempiez le fer en voz propres entrailles?
Eſtoit-ce point (Romains) voſtre cruel deſtin,
Ou quelque vieil peché qui d'vn diſcord mutin
Exerçoit contre vous ſa vengeance eternelle?
Ne permettant des Dieux le iuſte iugement,
Voz murs enſanglantez par la main fraternelle,
Se pouuoir aſſeurer d'vn ferme fondement.

XXV

Que n'ay-ie encor la harpe Thracienne,
Pour réueiller de l'enfer pareſſeux
Ces vieux Ceſars, & les Vmbres de ceux
Qui ont baſty ceſte ville ancienne?
Ou que ie n'ay celle Amphionienne,
Pour animer d'vn accord plus heureux
De ces vieux murs les oſſemens pierreux,
Et reſtaurer la gloire Auſonienne?
Peuſſe-ie aumoins d'vn pinceau plus agile,
Sur le patron de quelque grand Virgile,
De ces palais les protraits façonner :
I'entreprendrois, veu l'ardeur qui m'allume,
De rebaſtir au compas de la plume
Ce que les mains ne peuuent maçonner.

XXVI

Qui voudroit figurer la Romaine grandeur
En ſes dimenſions, il ne luy faudroit querre
A la ligne, & au plomb, au compas, à l'equerre,
Sa longueur & largeur, hauteſſe & profondeur :
Il luy faudroit cerner d'vne egale rondeur
Tout ce que l'Ocean de ſes longs bras enſerre,
Soit ou l'Aſtre annuel eſchauffe plus la terre,
Soit ou ſoufle Aquilon ſa plus grande froideur.
Rome fut tout le monde, & tout le monde eſt Rome.
Et ſi par meſmes noms meſmes choſes on nomme,
Comme du nom de Rome on ſe pourroit paſſer,
La nommant par le nom de la terre & de l'onde :
Ainſi le monde on peult ſur Rome compaſſer,
Puis que le plan de Rome eſt la carte du monde.

XXVII

Toy qui de Rome emerueillé contemples
L'antique orgueil, qui menaſſoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcz, ces thermes, & ces temples,
Iuge, en voyant ces ruines ſi amples,
Ce qu'a rongé le temps iniurieux,
Puis qu'aux ouuriers les plus induſtrieux
Ces vieux fragmens encor ſeruent d'exemples.
Regarde apres, comme de iour en iour
Rome fouillant ſon antique ſeiour,
Se rebatiſt de tant d'œuures diuines :
Tu iugeras, que le dæmon Romain
S'efforce encor d'vne fatale main
Reſſuſciter ces poudreuſes ruines.

XXVIII

Qui a veu quelquefois vn grand cheſne aſſeiché,
Qui pour ſon ornement quelque trophee porte,
Leuer encor' au ciel ſa vieille teſte morte,
Dont le pied fermement n'eſt en terre fiché,
Mais qui deſſus le champ plus qu'à demy panché
Monſtre ſes bras tous nuds, & ſa racine torte,
Et ſans fueille vmbrageux, de ſon poix ſe ſupporte
Sur ſon tronc noüailleux en cent lieux eſbranché :
Et bien qu'au premier vent il doiue ſa ruine,
Et maint ieune à l'entour ait ferme la racine,
Du deuot populaire eſtre ſeul reueré.
Qui tel cheſne a peu voir, qu'il imagine encores,
Comme entre les citez, qui plus floriſſent ores,
Ce vieil honneur poudreux eſt le plus honnoré.

XXIX

Tout ce qu'Egypte en poincte façonna,
Tout ce que Grece à la Corinthienne,
A l'Ionique, Attique, ou Dorienne,
Pour l'ornement des temples maçonna :
Tout ce que l'art de Lyſippe donna,
La main d'Apelle, ou la main Phidienne,
Souloit orner ceſte ville ancienne,
Dont la grandeur le ciel meſme eſtonna :
Tout ce qu'Athene' eut onques de ſageſſe,
Tout ce qu'Aſie eut onques de richeſſe,
Tout ce qu'Afrique eut onques de nouueau,
S'eſt veu icy. O merueille profonde!
Rome viuant fut l'ornement du monde,
Et morte elle eſt du monde le tumbeau.

XXX

Comme le champ ſemé en verdure foiſonne,
De verdure ſe haulſe en tuyau verdiſſant,
Du tuyau ſe heriſſe en epic floriſſant,
D'epic iaunit en grain, que le chaud aſſaiſonne :
Et comme en la ſaiſon le ruſtique moiſſonne
Les ondoyans cheueux du ſillon blondiſſant,
Les met d'ordre en iauelle, & du blé iauniſſant
Sur le champ deſpouillé mille gerbes façonne :
Ainſi de peu à peu creut l'Empire Romain,
Tant qu'il fut deſpouillé par la Barbare main,
Qui ne laiſſa de luy que ces marques antiques,
Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur
Cheminant pas à pas recueillir les reliques
De ce qui va tumbant apres le moiſſonneur.

XXXI

De ce qu'on ne void plus qu'vne vague campaigne,
Ou tout l'orgueil du monde on a veu quelquefois,
Tu n'en es pas coulpable, ô quiconques tu ſois,
Que le Tygre, & le Nil, Gange, & Euphrate baigne :
Coulpables n'en ſont pas l'Afrique ny l'Eſpaigne,
Ny ce peuple qui tient les riuages Anglois,
Ny ce braue ſoldat qui boit le Rhin Gaulois,
Ny ceſt autre guerrier, nourriſſon d'Alemaigne.
Tu en es ſeule cauſe, ô ciuile fureur,
Qui ſemant par les champs l'Emathienne horreur,
Armas le propre gendre encontre ſon beaupere[16] :
A fin qu'eſtant venue à ſon degré plus hault,
La Romaine grandeur trop longuement proſpere,
Se viſt ruer à bas d'vn plus horrible ſault.

XXXII

Eſperez vous que la poſterité
Doiue (mes vers) pour tout iamais vous lire?
Eſperez vous que l'œuure d'vne lyre
Puiſſe acquerir telle immortalité?
Si ſous le ciel fuſt quelque eternité,
Les monuments que ie vous ay fait dire,
Non en papier, mais en marbre & porphyre,
Euſſent gardé leur viue antiquité.
Ne laiſſe pas toutefois de ſonner
Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner :
Car ſi le temps ta gloire ne deſrobbe,
Vanter te peux, quelque bas que tu ſois,
D'auoir chanté le premier des François,
L'antique honneur du peuple à longue robbe.

[redacted]

SONGE.

I

C'eſtoit alors que le preſent des Dieux
Plus doulcement ſ'écoule aux yeux de l'homme,
Faiſant noyer dedans l'oubly du ſomme
Tout le ſoucy du iour laborieux,
Quand vn Dæmon apparut à mes yeux
Deſſus le bord du grand fleuue de Rome,
Qui m'appellant du nom dont ie me nomme,
Me commanda regarder vers les cieux :
Puis m'eſcria, Voy (dit-il) & contemple
Tout ce qui eſt compris ſous ce grand temple,
Voy comme tout n'eſt rien que vanité :
Lors cognoiſſant la mondaine inconſtance,
Puis que Dieu ſeul au temps fait reſiſtance,
N'eſpere rien qu'en la diuinité.

II

Sur la croppe d'vn mont ie vis vne Fabrique
De cent braſſes de hault : cent columnes d'vn rond,
Toutes de diamant ornoient le braue front,
Et la façon de l'œuure eſtoit à la Dorique.
La muraille n'eſtoit de marbre ny de brique,
Mais d'vn luiſant cryſtal, qui du ſommet au fond
Elançoit mille raiz de ſon ventre profond
Sur cent degrez dorez du plus fin or d'Afrique.
D'or eſtoit le lambriz, & le ſommet encor
Reluiſoit eſcaillé de grandes lames d'or :
Le paué fut de iaſpe, & d'eſmeraulde fine.
O vanité du monde! vn ſoudain tremblement
Faiſant crouler du mont la plus baſſe racine,
Renuerſa ce beau lieu depuis le fondement.

III

Puis m'apparut vne Poincte aguiſee
D'vn diamant de dix piedz en carré,
A ſa hauteur iuſtement meſuré,
Tant qu'vn archer pourroit prendre viſee.
Sur ceſte poincte vne vrne fut poſee
De ce metal ſur tous plus honnoré :
Et repoſoit en ce vaſe doré
D'vn grand Ceſar la cendre compoſee.
Aux quatre coings eſtoient couchez encor
Pour pedeſtal quatre grands lyons d'or,
Digne tumbeau d'vne ſi digne cendre.
Las, rien ne dure au monde que torment!
Ie vy du ciel la tempeſte deſcendre,
Et foudroyer ce braue monument.

IIII

Ie vy hault eſleué ſur columnes d'iuoire,
Dont les baſes eſtoient du plus riche metal,
A chapiteaux d'albaſtre, & frizes de cryſtal,
Le double front d'vn arc dreſſé pour la memoire.
A chaque face eſtoit protraicte vne victoire,
Portant ailes au doz, auec habit nymphal,
Et hault aſſiſe y fut ſur vn char triomphal
Des Empereurs Romains la plus antique gloire.
L'ouurage ne monſtroit vn artifice humain,
Mais ſembloit eſtre fait de celle propre main
Qui forge en aguiſant la paternelle foudre.
Las, ie ne veulx plus voir rien de beau ſous les cieux,
Puis qu'vn œuure ſi beau i'ay veu deuant mes yeux,
D'vne ſoudaine cheute eſtre reduict en poudre.

Et puis ie vy l'Arbre Dodonien
Sur sept costaux espandre son vmbrage,
Et les vainqueurs ornez de son fueillage
Dessus le bord du fleuue Ausonien.
Là fut dressé maint trophee ancien,
Mainte despouille, & maint beau tesmoignage
De la grandeur de ce braue lignage,
Qui descendit du sang Dardanien.
I'estois rauy de voir chose si rare,
Quand de paisans vne troppe barbare
Vint oultrager l'honneur de ces rameaux :
I'ouy le tronc gemir sous la congnee,
Et vy depuis la souche desdaignee
Se reuerdir en deux arbres iumeaux.

VI

Vne Louue ie vy sous l'antre d'vn rocher
Allaictant deux bessons : ie vis à sa mamelle
Mignardement ioüer ceste couple iumelle,
Et d'vn col allongé la Louue les lecher.
Ie la vy hors de là sa pasture chercher,
Et courant par les champs, d'vne fureur nouuelle,
Ensanglanter la dent & la patte cruelle
Sur les menus troppeaux pour sa soif estancher.

VII

Ie vy l'Oyſeau, qui le Soleil contemple,
D'vn foible vol au ciel ſ'auanturer,
Et peu à peu ſes ailes aſſeurer,
Suiuant encor le maternel exemple.
Ie le vy croiſtre, & d'vn voler plus ample
Des plus hauts monts la hauteur meſurer,
Perçer la nuë, & ſes ailes tirer
Iuſques au lieu, ou des Dieux eſt le temple.
Là ſe perdit : puis ſoudain ie l'ay veu
Rouant par l'air en tourbillon de feu,
Tout enflammé ſur la plaine deſcendre.
Ie vy ſon corps en poudre tout reduit,
Et vy l'oyſeau, qui la lumiere fuit,
Comme vn vermet renaiſtre de ſa cendre.

VIII

Ie vis vn fier Torrent, dont les flots eſcumeux
Rongeoient les fondemens d'vne vieille ruine :
Ie le vy tout couuert d'vne obſcure bruine,
Qui ſ'éleuoit par l'air en tourbillons fumeux :
Dont ſe formoit vn corps à ſept chefz merueilleux,
Qui villes & chaſteaux couuoit ſous ſa poitrine,
Et ſembloit deuorer d'vne egale rapine
Les plus doulx animaux, & les plus orgueilleux.
I'eſtois emerueillé de voir ce monſtre enorme
Changer en cent façons ſon effroyable forme,
Lorſque ie vy ſortir d'vn antre Scythien
Ce vent impetueux, qui ſoufle la froidure,
Diſſiper ces nuaux, & en ſi peu que rien
S'eſuanouir par l'air ceſte horrible figure.

IX

Tout effroyé de ce monſtre nocturne,
Ie vis vn Corps hydeuſement nerueux,
A longue barbe, à longs flottans cheueux,
A front ridé, & face de Saturne :
Qui s'accoudant ſur le ventre d'vne vrne,
Verſoit vne eau, dont le cours fluctueux
Alloit baignant tout ce bord ſinueux,
Ou le Troyen combatit contre Turne.
Deſſous ſes piedz vne Louue allaictoit
Deux enfançons : ſa main dextre portoit
L'arbre de paix, l'autre la palme forte :
Son chef eſtoit couronné de laurier.
Adonc luy cheut la palme, & l'oliuier,
Et du laurier la branche deuint morte.

X

Sur la riue d'vn fleuue vne Nymphe eſploree,
Croiſant les bras au ciel auec mille ſanglotz,
Accordoit ceſte plainte au murmure des flotz,
Oultrageant ſon beau teinct, & ſa treſſe doree :
Las, ou eſt maintenant ceſte face honoree,
Ou eſt ceſte grandeur, & ceſt antique los,
Ou tout l'heur & l'honneur du monde fut enclos,
Quand des hommes i'eſtois, & des Dieux adoree?
N'eſtoit-ce pas aſſez que le diſcord mutin
M'eut fait de tout le monde vn publique butin,
Si ceſt Hydre nouueau, digne de cent Hercules,
Foiſonnant en ſept chefz de vices monſtrueux,
Ne m'engendroit encor à ces bords tortueux
Tant de cruelz Nerons, & tant de Caligules?

XI

Deſſus vn mont vne Flamme allumee
A triple poincte ondoyoit vers les cieux,
Qui de l'encens d'vn cedre precieux
Parfumoit l'air d'vne odeur embaſmee.
D'vn blanc oyſeau l'aile bien emplumee
Sembloit voler iuſqu'au ſeiour des Dieux,
Et dégoiſant vn chant melodieux
Montoit au ciel auecques la fumee.
De ce beau feu les rayons eſcartez,
Lançoient partout mille & mille clartez,
Quand le degout d'vne pluie doree
Le vint eſteindre. O triſte changement!
Ce qui ſentoit ſi bon premierement,
Fut corrompu d'vne odeur ſulphuree.

XII

Ie vy ſourdre d'vn roc vne viue Fontaine,
Claire comme cryſtal aux rayons du Soleil,
Et iauniſſant au fond d'vn ſablon tout pareil
A celuy que Pactol' roule parmy la plaine.
Là ſembloit que nature & l'art euſſent pris peine
D'aſſembler en vn lieu tous les plaiſirs de l'œil:
Et là ſ'oyoit vn bruit incitant au ſommeil,
De cent accords plus doulx que ceulx d'vne Sirene.
Les ſieges & relaiz luiſoient d'iuoire blanc,
Et cent Nymphes autour ſe tenoient flanc à flanc,
Quand des monts plus prochains de Faunes vne ſuyte
En effroyables criz ſur le lieu ſ'aſſembla,
Qui de ſes villains piedz la belle onde troubla,
Miſt les ſieges par terre, & les Nymphes en fuyte.

XIII

Plus riche aſſez que ne ſe monſtroit celle
Qui apparut au triſte Florentin,
Iettant ma veüe au riuage Latin,
Ie vy de loing ſurgir vne Naſſelle[51] *:*
Mais tout ſoudain la tempeſte cruelle,
Portant enuie à ſi riche butin,
Vint aſſaillir d'vn Aquilon mutin
La belle Nef des autres la plus belle.
Finablement l'orage impetueux
Fit abyſmer d'vn gouphre tortueux
La grand' richeſſe à nulle autre ſeconde.
Ie vy ſous l'eau perdre le beau threſor,
La belle Nef, & les Nochers encor,
Puis vy la Nef ſe reſſourdre ſur l'onde.

XIIII

Ayant tant de malheurs gemy profondement,
Ie vis vne Cité quaſi ſemblable à celle
Que vid le meſſager de la bonne nouuelle,
Mais baſty ſur le ſable eſtoit ſon fondement.
Il ſembloit que ſon chef touchaſt au firmament,
Et ſa forme n'eſtoit moins ſuperbe que belle :
Digne, ſ'il en fut onc, digne d'eſtre immortelle,
Si rien deſſous le ciel ſe fondoit fermement.
I'eſtois emerueillé de voir ſi bel ouurage,
Quand du coſté de Nort vint le cruel orage,
Qui ſouflant la fureur de ſon cœur deſpité
Sur tout ce qui ſ'oppoſe encontre ſa venüe,
Renuerſa ſur le champ, d'vne poudreuſe nüe,
Les foibles fondemens de la grande Cité.

XV

Finablement ſur le poinct que Morphee
Plus veritable apparoit à noz yeux,
Faſché de voir l'inconſtance des cieux,
Ie voy venir la ſœur du grand Typhee :
Qui brauement d'vn morion coiffee,
En maieſté ſembloit egale aux Dieux,
Et ſur le bord d'vn fleuue audacieux
De tout le monde erigeoit vn trophee.
Cent Roys vaincuz gemiſſoient à ſes piedz,
Les bras au doz honteuſement liez :
Lors effroyé de voir telle merueille,
Le ciel encore ie luy voy guerroyer,
Puis tout à coup ie la voy foudroyer,
Et du grand bruit en ſurſault ie m'eſueille.

AV ROY.

Le grand Ceſar qui les Ceſars honnore,
Fut de ſon gendre & du Senat vainqueur
Pour auoir eu de ſes ſoldats le cueur,
Teſmoing Craſſin & mille autres encore.
Le grand Henry qui ſon ſiecle decore,
Seur de la foy du François belliqueur,
R'abaiſſera l'Eſpagnole vigueur,
Malgré l'effort du Ceſar demy-more.
O Prince heureux ! Ceux la qui ſont viuants,
Pour ta grandeur mille morts pourſuyuants,
Deuant le fer de crainte ne palliſſent :

Et ceux auſquels lon a l'ame rauie,
Apres leur mort encore ſ'eſiouiſſent,
Pour ton ſeruice auoir perdu la vie.

A LA ROYNE.

Pour aſſeurer l'Italie & la France
Contre l'effort de l'Aigle rauiſſant,
Le Ciel vnit d'vn lien blanchiſſant
Le lis François au beau lis de Florence.
Ce double lis, noſtre double eſperance,
Nous a produict vn bouton floriſſant,
Par qui ſera quelque iour periſſant
Ce qui encor nous reſte d'ignorance.
Florence adonc par la Françoiſe main,
Franche du ioug dont le Tyran Germain
Deſſous ſes loix mainte prouince lie,
Verra florir le ſiecle qui couroit,
Lors que la vierge entre nous demouroit,
Et que Saturne eſtoit Roy d'Italie.





DIVERS

IEVX RVSTIQVES

ET

AVTRES ŒVVRES POETIQVES

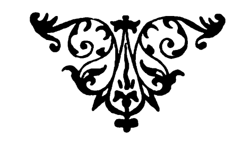
DE IOACHIM DV BELLAY

ANGEVIN[58].

AV LECTEVR.

'auarice & impudence de certains Imprimeurs qui ne font confcience de fe iouer de la reputation d'autruy, pour faire indifferemment leur profit de tout ce qui tumbe entre leurs mains, a efté caufe (amy lecteur) que contre ma volonté i'ay cy deuant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme ie fais encores de ce que ie t'offre maintenant. Car combien que ce qui en eft le meilleur (f'il y a rien de bon) ne merite l'impreffion, fi eft-ce que i'ayme beaucoup mieulx que tu le lifes imprimé correctement que depraué par vne infinité d'exemplaires, ou, qui pis eft, corrompu miferablement par vn

tas d'imprimeurs non moins ignorans que temeraires & impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fueilletz de la Sibylle, toutes ces petites pieces assez mal cousues, mais qui peult estre ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graues, plus polies, & mieulx agencees. Reçoy donques ce present tel qu'il est, de la mesme volonté que ie te le presente: employant les mesmes heures à la lecture d'iceluy que celles que i'ay employees à la composition : c'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux spectacles, aux banquetz, & autres telles voluptez de plus grands fraiz & bien souuent de moindre plaisir, pour le moins de recreation moins honeste & moins digne d'vn esprit liberalement institué[10]. Quoy que ce soit, ceulx qui sont ou si seueres que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine & antique erudition, ou si delicatz que leurs oreilles reiectent toutes choses, si elles ne sont elabourees en perfection, le tiltre du liure les admoneste de ne passer plus auant & se reseruer à d'autres œuures que ie leur garde, plus dignes d'eux, i'entens s'ilz me veulent departir tant de faueur, & à eulx mesmes tant de loysir que de les lire. A Dieu.





DIVERS

IEVX RVSTIQVES

ET

AVTRES ŒVVRES POETIQVES

DE I. DV BELLAY.

A MONSIEVR DVTHIER

CONSEILLER DV ROY ET SECRETAIRE D'ESTAT.

Duthier, dont la diligence,
Le ſçauoir & la prudence,
L'experience & la foy,
D'vn ordinaire exercice
Trauaillent pour le ſeruice
De la France & de ſon Roy :
Encores qu'on ne raiſonne
Que de Mars & de Bellonne,
De diſcorde & de fureur,
De ſoldatz, & de gendarmes,
D'aſſaulx, de ſieges, d'allarmes,
De feu, de ſang, & d'horreur :

Ne laisse pourtant de lire
Les petiz vers, que ma lyre
Te vient presenter icy,
Meslant au bruit des trompettes
Le son des doulces musettes,
Pour addoulcir ton soucy.
Les vers qu'icy ie te chante,
Duthier, ie ne les presente
A ces sourciz renfrongnez,
Auxquelz tel ieu ne peut plaire,
Et qui souuent à rien faire
Sont les plus embesongnez.
Mais c'est pour toy que ie sonne,
Mais c'est à toy que ie donne
Le miel de telles doulceurs,
Ou des affaires plus graues
Souuent le souci tu laues,
Cher nourrisson des neuf Sœurs.
Ne crains point qu'à tes oreilles,
Lors qu'aux affaires tu veilles,
Ie me vienne presenter :
Ma Muse non importune
Espira l'heure opportune,
Pour tes oreilles tenter.
Elle fournira ta table
D'vn entre-mez delectable :
Et en te parlant de moy
Dira combien ie t'honore,
Et de quelz liens encore,
Tu m'as obligé vers toy.
Ie bastis à ta memoire
La plus memorable gloire,
Dont ie fus onques sonneur :
Pendant la monstre ie t'offre
Des pieces qu'au fond du coffre
Ie reserue à ton honneur.

LE MORETVM DE VIRGILE.

C'eſtoit au poinct, que la nuict hyuernale
Approche plus de l'eſtoile iournale,
Et l'eueilleur°° du ruſtique ſeiour
Ia par ſon chant auoit predict le iour :
Lors que Marſault, qui pour tout heritage,
Ne poſſedoit qu'vn petit iardinage,
Craignant des-ia la faim du iour ſuiuant
De ſon grabat tout beau ſe va leuant,
Et taſtonnant auecques main ſoigneuſe
L'obſcurité de la nuict ſommeilleuſe,
Cherche le feu, lequel il a trouué,
Apres l'auoir à ſon dam eſprouué.
Là d'vne ſouche à demy conſumee
Sortoit encor quelque peu de fumee,
Et ſoubz la cendre eſtoit le feu caché :
Alors Marſault auecques front panché
Sur le foyer, vient approcher ſa méche,
Et attirant vn peu d'eſtouppe ſeiche
D'vn fer pointu, ſoufle tant & ſi fort,
Qu'il alluma le feu ia demy mort.
L'obſcurité faict place à la chandelle :
Marſault chemine, & touſiours autour d'elle
Porte la main, pour la garder du vent,
Puis ouure vn huis, qui eſtoit au deuant.
D'vn moncelet de froument il va prendre
Autant que peult la meſure comprendre,
Qui enuiron ſeize liures contient.
Il part de là : à la meule ſ'en vient :
Et ſur vn aix ſeruant à ceſt affaire
Met pres du mur ſon petit luminaire.
Alors il va deſplier ſes bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerueux & charnus,

Portant de cheure vne peau herissee
Dessus le flanc rustiquement troussee:
Prend le ballay, & tout à l'enuiron
Va nettoyant la meule & le gyron,
Et puis il met les mains à l'exercice,
Et à chacune ordonne son office.
Auec la gauche il fait tumber le grain
Dessoubz la meule, & auec l'autre main
Donne le tour, d'vn rond, qui point ne cesse.
Le blé moulu tumbe en farine espesse.
Aucunesfois d'vn trauail successeur
La gauche tourne, & soulage sa sœur:
Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
Chantant des vers, & chansons de village.
Alors Catou il huche haultement.
Pour tous seruans il auoit seulement
Ceste Catou, qui à sa laide mine
Monstroit assez qu'elle estoit Limousine:
Les cheueux roux, & le teinct tout haslé,
La lippe enflee, & le sein aualé,
Le ventre gros, gembe grosse, & grands plantes,
Et aux talons tousiours mules & fentes.
Marsault luy dit, qu'elle face du feu,
Que l'eau soit chaulde, & apres qu'il a veu
Son blé moulu, il le prend, il le sasse:
Le son demeure, & la farine passe.
Puis sur vn aix l'agence tout soudain,
Verse l'eau tiede, & en menant la main
Tout au trauers, pestrit tout pesle mesle:
Auecques l'eau la farine se mesle.
Des grains de sel il y respand aussi:
L'œuure se forme, & deuient espoissi.
Auec la paulme en rond il le façonne,
Presse le moule, & sa marque luy donne,
Le porte au feu (Catou premierement
Auoit le lieu nettoyé proprement)
D'vn test voulté il a faict sa fournaize:
Et ce pendant que la tuyle & la braize

Font leur deuoir, Marſault ne chomme pas,
Mais ſe pouruoit d'autres metz & repas,
Pour ne trouuer, à la manger ſeulette,
Fade ſaueur au gouſt de ſa galette.
De chair de porc par le ſel endurci,
Les gros quartiers, & les iambons auſſi
N'eſtoient pas là penduz pour ſon vſage,
Mais ſeulement le rond d'vn vieux fourmage
Par le milieu trauerſé d'vn genet,
Et tout au pres vn vieux fagot d'aneth.
Luy donc aiant le ſoing de ſa paſture,
Pour ſon diſner cherche autre nourriture.
Ioingnant la loge, ou Marſault habitoit,
Fut vn iardin, vn iardin qui eſtoit
D'vn peu d'oziers clos deuant & derriere,
Et de roſeaux à la canne legere :
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourny.
Ce iardin là n'eſtoit pas dégarny
De ce qui ſert à vn pauure meſnage :
Souuent le riche y prenoit ſon vſage.
Quant au labeur, cela ne luy couſtoit
Que l'entretien : ceſt entretien c'eſtoit,
Quand quelque feſte, ou ſaiſon pluuieuſe
Auoient rendu ſa charrue ocieuſe.
Marſault ſçauoit les plantes diſpoſer,
Marſault ſçauoit ſemer & arroſer :
Là ſe trouuoit toute herbe de potage,
Là ſ'eſpandoit la bette au grand fueillage,
Et la vinette eſpeſſement croiſſant,
Auec la maulue, & l'eaule[61] *verdiſſant.*
Les chiches pois y prenoient nourriture,
Oignons, pauotz d'endormante nature :
Là ſ'eſtendoit la friande laictue,
Et là ſ'enfloit la coucourde ventrue.
Cela n'eſtoit de Marſault le manger.
(Car qui eſtoit plus que luy menager?)
Son reuenu au peuple eſtoit vtile,
Il en portoit certains iours à la ville,

Et puis au ſoir retournoit à grand' ioye
Leger d'eſpaule, & chargé de monnoye.
Bien peu ſouuent de la chair achetoit :
Le rouge oignon ſon appetit domtoit,
Et le pourreau bien teillant : quelqueſois
Il ſe paiſſoit de creſſon allenois,
Qui prend au nez, d'endiue, & de roquette,
Bonne aux vieillards. Voyla comment ſe traitte
Le bon Marſault, qui ſongeant à ſon cas
En ſon iardin va chercher ſon repas.
Premierement grattant vn peu la terre,
Quatre aulx eſpaiz de racine il deterre,
Arrache auſſi des coriandres greſles,
Et du perſil aux petites vmbelles,
De verde rue il ſ'eſt auſſi pourueu,
Puis tout ioyeux ſ'aſſied aupres du feu :
Huche Catou, demande le mortier,
Plume l'oignon, prend ce qui faict meſtier,
Iette le reſte, & puis en belle eau frotte
Bien nettement la terreuſe echalotte,
Et tout cela vous iette dans le fond
De ſon mortier, qui fut caué en rond.
Des grains de ſel il y met d'auantage,
Il y adiouſte encores du fourmage
Dur & ſalé, & puis ces herbes là,
Dont i'ay parlé, iette ſur tout cela :
Et puis deſſoubz ſes aynes heriſſees
De la main gauche a ſes robbes trouſſees,
De l'autre main il va pilant les aulx,
Dont la ſenteur offenſe les nazeaux :
Le ſuc de l'vn auec l'autre ſ'aſſemble,
Le pilon tourne, & brize tout enſemble.
Lors peu à peu ceſtuy perd ſa valeur,
Et ceſtuy-la : tous n'ont qu'vne couleur,
Qui pour le blanc, n'eſt du tout verdiſſante,
Ny pour le verd, tout auſſi blanchiſſante.
Souuent Marſault, comme tout courroucé,
Souffle, reniſle, & d'vn nez retrouſſé

Maudict ſes aulx : ſouuent torche ſes yeux
Du bout des doigts, ſouuent tout furieux
Va maugreant la vapeur innocente.
Des-ia ſe faict la matiere plus lente
Qu'au parauant : le pilon qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.
Or' il y meſle vn peu d'olif, & ores
Vn petit fil de vinaigre, & encores
Remeſle tout, & puis vne autre fois
Le meſle encor' : puis auecques deux doigts
Finablement le mortier enuironne,
Et en tourteau la matiere façonne.
Voyla comment la ſaulſe lon faiſoit,
Qui MORETVM *en latin ſe diſoit.*
Catou ſoigneuſe auecques la main nette
Encependant tire auſſi ſa galette.
Ainſi Marſault ne craignant plus la faim
Pour ce iour-la, ſe deſpeſche ſoudain,
Prend ſon chappeau, ſes gueſtres, & ſe rue
Auec ſes bœufz au faict de la charrue.

VŒVZ RVSTIQVES

Du latin de Naugerius[62]

A CERES.

Regarde, ô Ceres la grande,
Danſer la ruſtique bande
Des laboureurs aſſemblez
A la ſemence des bledz :
Fay que le grain ne pourriſſe
Par la pluie, & ne periſſe

Par l'hyuer trop auancé
Le ſillon enſemencé.
Que la malheureuſe auéne
Ne ſoiſonne ſur la plaine,
Ny toute autre herbe qui nuit
Au grain dont vient le bon fruict.
Qu'vn fort vent meſlé de greſle
Ne renuerſe peſle meſle
Le blé ſur terre haulſé
De telle fureur bleſſé.
Que les oyſeaux qui rauiſſent,
Du froument ne ſe nourriſſent,
Ny ces monſtres d'animaulx,
Qui font par tout tant de maulx.
Mais fay que le champ nous rende,
Auec vne vſure grande,
Les grains par nous enſerrez
Soubs les ſillons labourez.
Ainſi ſera. Qu'on eſpanche
Vn plein pot de créme blanche,
Et du miel delicieux,
Coulant auecques vin vieux.
Que l'hoſtie inuiolee
Auant que d'eſtre immolee,
Par trois fois d'vn heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.
C'eſt aſſez. Moiſſons parfaictes,
Autres feſtes ſeront faictes,
Et ſeront tes cheueux ſaincts
D'eſpicz couronnez & ceinctz.

D'VN VANNEVR DE BLE,

AVX VENTS.

A vous troppe legere,
Qui d'æle paſſagere
Par le monde volez,
Et d'vn ſifflant murmure
L'ombrageuſe verdure
Doulcement eſbranlez,
I'offre ces violettes,
Ces lis & ces fleurettes,
Et ces roſes icy,
Ces vermeillettes roſes,
Tout freſchement écloſes,
Et ces œilletz auſſi.
De voſtre doulce halaine
Euentez ceſte plaine,
Euentez ce ſeiour :
Ce pendant que i'ahanne
A mon blé, que ie vanne
A la chaleur du iour.

A CERES, A BACCHVS ET A PALES.

Cerés d'eſpicz ie couronne,
Ce pampre à Bacchus ie donne,
Ie donne à Palés la grande
Deux potz de laict pour offrande :
Afin que Cerés la blonde,
Rende la plaine féconde,

Bacchus à la vigne rie,
Et Palès à la prairie.

SVR LE MESME SVBIECT.

De fleurs, d'eſpics, de pampre ie couronne
Palès, Cerès, Bacchus : à fin qu'icy
Le pré, le champ, & le terroy auſſy
En fein, en grain, en vandange foiſonne.
De chault, de greſle, & de froid qui eſtonne
L'herbe, l'eſpic, le ſep, n'ayons ſoucy :
Aux fleurs, aux grains, aux rayſins adoulcy,
Soit le printemps, ſoit l'eſté, ſoit l'autonne.
Le bœuf, l'oyſeau, la cheure ne deuore
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, vandangeurs, louez donques
Le pré, le champ, le vignoble Angeuin :
Granges, greniers, celiers on ne vid onques
Si pleins de fein, de froument, & de vin.

D'VN BERGER,

A PAN.

Robin par bois & campaignes,
Par boccaiges & montaignes,
Suiuant naguere vn taureau
Egaré de ſon troppeau,
D'vn roc eleué regarde,

Void vne biche fuyarde,
D'vn dard la faict trebucher :
Trouue en l'antre d'vn rocher
Les petiz ſanneaux, qu'il donne
A Iannette ſa mignonne :
Puis fait à ſes compaignons
Vn banquet d'aulx & d'oignons,
Faiſant courrir par la trouppe
De vin d'Aniou mainte couppe :
Quant au reſte, ô Dieu cornu,
Au croc de ce pin cogneu,
Pour ton offrande, i'apporte
La peau de la biche morte.

D'VN CHASSEVR.

Pan, des foreſtz habitant l'épeſſeur,
Pan, pié de bouc, Robinet ton chaſſeur
Accouſtumé iadis de faire teſte
A la fureur de mainte fiere beſte,
Et par lequel à ceſtuy pin ſacré
Tu vois encor, ſ'ilz te viennent à gré,
Les piedz des ours, & les hures fendues
Des vieux ſangliers, pour offrande pendues :
Ores vieillard, & d'age tout voulté,
De ce grand cerf, que luy meſme a domté,
Le bois encor il te ſacre & ordonne,
Digne preſent d'vne vieille perſonne,
Bien que tel œuure ait iadis eu l'honneur
D'eſtre auoué par le Thebain veneur.
Reçoy le donq' pour œuure de ieuneſſe,
Et ne le croy de moindre hardieſſe.

D'VN VIGNERON,

A BACCHVS.

Ceste vigne tant vtile
Vigne de raysins fertile,
Tousiours coustumiere d'estre
Fidele aux vœuz de son maistre,
Ores, qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre & dedie
Thenot vigneron d'icelle.
Fay donq, Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente,
Qu'il a d'vne telle plante :
Et que mon Aniou foisonne
Par tout en vigne aussi bonne.

DE DEVX AMANS,

A VENVS.

Nous deux Amans, qui d'vn mesme courage
Sommes vniz en ce prochain village,
Chaste Cypris, vouons à ton autel,
Auec le lis, l'amaranthe immortel.
Et c'est à fin, que nostre amour soit telle
Que l'amaranthe à la fleur immortelle :
Soit tousiours pure, & de telle blancheur,
Que sont les lis en leur pasle frescheur,
Et que noz cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on void ioinctes ensemble.

D'VNE NYMPHE,

A DIANE.

Vne vierge chaſſereſſe
Pleurant de laiſſer les bois,
Append icy ſon carquois,
Ses traictz, ſon arc, & ſa leſſe.
Sa mere l'a condamnee
A rompre ſon chaſte vœu,
La liant d'vn autre nœu
Deſſous les loix d'Hymenee.
Mais, ô fille de Latonne,
Qu'encor' reclamer ie doy,
Si c'eſt en deſpit de moy,
Que tes foreſtz i'abandonne,
Autant qu'au bois fauorable
Diane tu m'as eſté,
Sois à ma neceſſité
Lucine autant ſecourable.

EPITAPHE D'VN CHIEN.

Ce bon Hurauld, qui ſouloit eſtre
Le mignon de Iacquet ſon maiſtre,
Hurauld venu du bas Poittou
Sur les doulces riues d'Aniou,
Pour garder le troppeau champeſtre :
Pendant que la bande compaigne
Des autres chiens, ſur la campaigne

Bref, qui nous void, voir il luy ſemble
Deux Amans, ou tableaux enſemble.
Nous ſommes differents d'vn poinct,
C'eſt qu'amour ne le bruſle point :
Et quand il ſentiroit la flamme,
(Comme tout par ton œil ſ'enflamme)
Ainſi que de moy malheureux
Son mal ne ſera langoureux,
Et les flammes continuelles
Ainſi n'ardront point ſes moëlles :
Au premier feu qu'il ſentira,
Soudain en cendres il ira.

VILLANELLE.

En ce moys delicieux,
Qu'amour toute choſe incite,
Vn chacun à qui mieulx mieulx
La doulceur du temps imite,
Mais vne rigueur deſpite
Me faict pleurer mon malheur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.
Dedans voſtre œil gracieux
Toute doulceur eſt eſcrite,
Mais la doulceur de voz yeux
En amertume eſt confite,
Souuent la couleuure habite
Deſſoubs vne belle fleur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.
Or puis que ie deuiens vieux,
Et que rien ne me profite,

Deſeſperé d'auoir mieulx,
Ie m'en iray rendre hermite,
Ie m'en iray rendre hermite,
Pour mieulx pleurer mon malheur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.
Mais ſi la faueur des Dieux
Au bois vous auoit conduitte,
Ou, deſperé d'auoir mieulx,
Ie m'en iray rendre hermite :
Peult eſtre que ma pourſuite
Vous feroit changer couleur.
Belle & franche Marguerite,
Pour vous i'ay ceſte douleur.

LE COMBAT

D'HERCVLE ET D'ACHELOYS,

D'OVIDE.

Ce n'eſt icy, que ie chante
Les Titanes oultrageux,
Ny ceulx que la Grece vante,
Ny le Troien courageux :
Ie ne redy l'entrepriſe
De Turne & du filʒ d'Anchiſe,
Et ſi ne rechante pas
Tydé, Capanee, Adraſte,
Ny les deux fils d'Iocaſte,
Ny les Theſſales combats.
Icy ie tais la proëſſe

Du double honneur de Clairmont,
Dont la braue hardiesse
Domta Mambrin, & Almont.
Ie laisse encore derriere
Et l'vne & l'autre Guerriere :
Ie laisse le bon Roger,
Le Sericain, le Tartare,
Et la vaillance barbare
Du superbe Roy d'Arger.
Mais bien ie chante d'Alcide
Le labeur à ceste fois,
Qui donta la force humide
Des trois formes d'Acheloys :
D'Acheloys ce braue fleuue,
Qui feit à son dam épreuue
De sa force, & de son cueur,
Soubs vn corps non veritable,
Contre le bras indomtable
De tant de monstres vainqueur.
La princesse Étolienne
Auoit domté soubs ses yeux
La grandeur Herculienne,
Et ce fleuue audacieux.
L'alliance de la belle
Mille autres encor' appelle,
Mais tous cedent à ces deux.
Acheloys premier s'addresse
Au pere de la princesse,
Hault assis au milieu d'eux :
Reçoy moy (dit-il) pour gendre,
Prince Calidonien.
Mais plus tost veuille moy prendre
(Dict le grand Aonien)
Ta fille aura pour beaupere
Celuy, qui le ciel tempere.
Mille monstres surmontez
Pour douaire ie luy donne,
Pour ton seruice i'ordonne

Ces bras non iamais domtez.
Acheloys dit au contraire,
I'apporte ma deité,
Plus riche, & digne douaire
Que n'est pas l'humanité.
Ie suis d'vn grand fleuue prince,
Ie trauerse ta prouince
En mille tours fluctueux,
Du gras limon, qui arriue
Dessus ma fertile riue,
Ie rends tes champs fructueux.
Contre moy n'est irritee
La grand' princesse des Dieux :
Ie ne cognois Eurystee,
Ny son courage odieux :
Ie ne me suis feinct vn pere
Par le crime de ma mere,
Ny tous ces monstres conquis.
Roy, donques ne veuille querre
Vn gendre en estrange terre,
L'ayant ches toy tout acquis.
L'amy de Deianire
A ces mots iniurieux
Soudain embraze son ire,
Et d'vn regard furieux,
Toy (dit il) trop plus adextre
Du parler, que de la dextre,
Braue tant que tu voudras,
Ton brauer ne me fait honte,
Pourueu que ie te surmonte
Par la force de mes bras.
Disant ces mots, il desserre
Ces bras nerueux & charnus,
Iette sa masse par terre,
Et montre ses membres nuds :
Acheloys sa robbe verte
De iongs & roseaux couuerte
S'arrache desus le doz.

Chacun d'eulx baiſſe la teſte,
Et à la luyte[63] ſ'appreſte,
De nerfz, de membres, & d'os.
Leurs paulmes ilz enſablonnent,
Et leurs doz contrecoùrbez
Des priſes qu'ilz ſ'entredonnent,
Sont tous meurtriz, & plombez.
Qui tient, qui laſche ſa priſe,
Qui par force, ou par ſurpriſe
Gaingne le deſſoubs des bras,
Qui ſes gembes entrelaſſe[64],
Qui ſans bouger de ſa place,
Se tient ferme ſur ſon pas.
Long temps Hercule ſ'efforce,
Long temps contre ſes efforts
Acheloys a moins de force,
Que de peſanteur de corps :
L'vn en vain trauaille & ſue,
L'autre tardif ſe remue
Non moins ferme qu'vne tour,
Ou qu'vn rocher qui ſe fonde
Immobile contre l'onde,
Qui le bat tout à l'entour.
Icy quaſi hors d'haleine
Ilz prennent vn peu le vent,
Et puis retentent la peine,
Plus ahurtez que deuant.
De piedz, de corps, bras, & teſte,
L'vn contre l'autre ſ'arreſte :
Deux taureaux de meſme cueur
Fiers au combat ſe hazardent,
Les autres craintifz regardent
Non aſſeurez du vainqueur.
Trois fois Hercule repouſſe
La poictrine d'Acheloys,
La roideur de ſa ſecouſſe
Fut vaine iuſq'à trois fois :
A la quatrieme il ſ'élance,

Et de ſa plus grand' vaillance
Met ſon luyteur au deſſoubz,
L'eſtreint, le hurte, le ſerre,
Et luy fait mordre la terre,
Accablé ſoubs ſes genouz.
Le Fleuue ſe ſentant moindre
Et d'addreſſe & de pouuoir,
A ſa force voulut ioindre
Le ſecours de ſon ſçauoir.
Des mains d'Hercule il ſ'écoule,
Et faict ſerpent, qui ſe roule,
En longs cercles va gliſſant,
Siffle comme vne ſagette,
Dardant menu ſa languette
En deux pointes finiſſant.
C'eſt de mon berceau l'ouurage,
Dit Hercule, & qui te fait
Si prodigue de courage
Soubs vn ſerpent contrefait?
Quand bien tu te pourrois dire
De tous les ſerpens le pire,
Pourtant ceſt Hydre, n'es-tu,
Ceſt Hydre, qui tant fertile
Gaingnoit d'vn dommage vtile
Deux chefz pour vn abbatu.
Toy donc ſoubs forme empruntee
Penſe-tu bien ſurmonter
Ceſte puiſſance indomtee,
Qui ſceut tel monſtre domter?
Ainſi ſe rioit Alcide
Ia tenant ce Dieu liquide,
Qui en vain ſe heriſſant,
Se demeine, & ſe trauaille,
Pour ſortir de la tenaille,
Qui va ſa gorge preſſant.
Voicy la derniere épreuue :
Ia d'vn miracle noueau ,
S'eſtoit deguizé le Fleuue

Soubs la forme d'vn taureau,
Qui roüant son œil terrible
D'vn long muglement horrible
Remasche vn peu sa fureur,
Puis d'vne course elancee
S'en vient la teste baissee,
Portant la fouldre, & l'horreur:
Mais celuy, dont le courage
Ne sentit onques la peur,
Attent brauement l'orage
De ce troisieme labeur,
La gembe droitte il auance,
Et d'vne egale ballance
Roidissant les bras ouuers
Des deux cornes se fait maistre,
Et d'vne secousse addextre
Vous met le fleuue à l'enuers.
Mais l'ire & la force à l'heure
Hercule tant anima,
Que de la corne meilleure
Le front il luy desarma :
Du pié luy donne en la panse
Et la corne arriere lance,
Que les Naïades alors
Ont cherement recuillie,
Et l'ont richement remplie
De leurs plus riches tresors.
L'vn pour le pris de sa peine,
De son peuplier couronné,
Sa doulce guerriere emmeine :
L'autre demeure ecorné :
Et se couronnant de saule,
Iusqu'au dessus de l'espaule
Se tappit dedans ses eaux,
Ou vergongneux il essaye
Cacher sa nouuelle playe
De ses cannes & roseaux.

CHANT

DE L'AMOVR ET DV PRIMTEMPS.

Icy ie ne chante pas
De Mars la guerriere troppe,
Ny les horribles combats
Des deux Seigneurs de l'Europe.
Quelque plus heureux ſonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit conſacrer l'honneur
De la Françoiſe victoire :
Chante l'aigle abandonné
De ſon Eſpaigne fuytiue,
Et le Croiſſant couronné
Menant la guerre captiue.
Ce pendant la ſaincte erreur
D'vne deité plus forte
Dira la doulce fureur,
Qui hors de moy me tranſporte.
Amour le premier des Dieux
Formant ceſte maſſe ronde,
D'vn diſcord melodieux
Lia les membres du monde.
Le ciel courbe il eſtendit
Deſſus la terre abaiſſee,
Et la terre en l'air pendit
D'vne rondeur balencee.
D'vn ordre perpetuel
Il entretient & diſpoſe
Par vn deſir mutuel
L'eſpece de toute choſe.
D'Amour ſoyez donq' mes chants,
Afin que deſſus voz æles

Ie raze la fleur des champs
Des neuf filles immorteles :
Autant que me ſemble doulx
Le traict de ma flamme viue,
Autant mes vers ſoyez-vous
Rempliz de doulceur naïue.
Le blanc taureau rauiſſeur
Dore la ſaiſon nouuelle,
Et en nouuelle doulceur
Mon amour ſe renouuelle.
Si les ioyeux oyſelets
Deſſus les verdes fleurettes,
Et par les bois nouuelets
Dégoyſent leurs amourettes,
Pourquoy ne diray-ie auſſi
Le ſeul plaiſir de ma vie,
Puis qu'amour le veult ainſi,
Et que le ciel m'y conuie?
Le flambeau, dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille ſortes de fleurs
Repeingt la ieune verdure :
Et le Dieu qui mes deſirs
Bruſle d'vne ſaincte flamme,
Mille ſortes de plaiſirs
Replante dedans mon ame.
Tout ce, qui l'hyuer ſ'eſt veu
Morne, tranſi, froid, & bleſme,
Sent maintenant ce doulx feu,
Et moy ie ſuis le feu meſme.
Des fleuues les piedz gliſſans
Frappent leurs plus haultes riues,
Et les ſommetz verdiſſans
Rehaulſent leurs teſtes viues :
Des-ia les ſepz tournoyans
Autour des branches verdoient,
Ia les verdz ſillons ploians
Par les campaignes ondoient.

Bacchus, Priape, & Cerés,
Palés, Vertumne, & Pomonne,
Et chaque Dieu des foreſts
Se prepare vne couronne.
Tel fut le ſiecle doré,
Tel ſera le noſtre encore
Deſſoubz le ſceptre honoré
De Henry, qui le redore :
Deſpouillant de ſes butins
La monſtrueuſe ignorance,
Pour accabler les mutins
Deſſoubz les bras de la France.
O de quel bien redoublé
L'Europe ſera ſaiſie,
Si ſon repoz n'eſt troublé
Par le tyran de l'Aſie !
Lors ie ſeray le teſmoing
D'vne victoire ſi belle,
Ce pendant vn autre ſoing
Plus doulcement me r'appelle.
Amour, ſi ta deité,
Des deitez la plus ſaincte,
Fut des ma natiuité
En moy diuinement peincte :
Si tu es tout bon, & beau,
Et ſi tu m'as faict notoire,
Que ton celeſte flambeau
Ne iette point flamme noire :
De quelle riche couleur
Peindray-ie ma poëſie
Pour deſcrire la valeur
Que i'ay ſur toutes choiſie?
Tous les verds treſors des cieux,
Riche ornement de la plaine
Repreſentent à mes yeux
L'obiect de ma doulce peine.
Ie voy dedans ces œillets
Rougir les deux leures cloſes

Dont les boutons vermeillets
Bleſmiſſent le teinct des roſes.
Ie voy pallir dans ces liz,
Qui en longueur ſe blanchiſſent,
La nege des doigts polis,
Qui en dix perles finiſſent.
Voyant ſur noſtre ſeiour
La belle aulbe retournee,
Pour ſerener d'vn beau iour
La lumiere nouueau-nee,
Ie voy le blanc, & vermeil
De celle face tant claire,
Dont l'vn & l'autre ſoleil
A mes tenebres eſclaire.
Voyant ces rayons ardents
Deſſus le cryſtal de l'onde,
Qui frizent par le dedans
Le fond de l'arene blonde,
Ie voy les ondes encor'
De ces treſſes blondelettes,
Qui ſe creſpent deſſous l'or
Des argentines perlettes.
Le ſep, qui eſtreint ſi fort
De l'orme la branche neuue,
Armant l'vn & l'autre bord
Du long rampart de mon fleuue,
Reſſemble ces nœudz eſpars,
Qui ſur le front de ma dame
Enlaçent de toutes parts
Mon cueur, mon corps, & mon ame.
Ce vent, qui raze les flancz
De la plaine coloree,
A longs ſouſpirs doulx ſouflans,
Qui rident l'onde azuree,
M'inſpire vn doulx ſouuenir
De ceſte halcine tant doulce,
Qui fait doulcement venir,
Et plus doulcement repoulſe

Les deux sommetz endurciz
De ces blancz coutaux d'iuoyre,
Comme les flots adoulciz,
Qui baisent les bords de Loyre.
L'argentin de ces ruisseaux,
Qui paisiblement murmurent,
Soubz le fraiz des arbrisseaux,
Qui les riuages emmurent,
Resent celle doulce voix,
Voix celeste, & nomparcille,
Qui m'a plus de mille fois
Succé l'ame par l'oreille.
Vous donq' amoureux oyseaux,
Soit aux bois, soit aux campaignes.
Accordez au bruit des eaux,
Qui tumbent de ces montaignes,
Dont l'immortelle verdeur
De mille fleurs diapree
Embasme de son odeur
Le verd honneur de la pree :
Icy dedier ie veulx
Vn autel à ma Deesse
Pour y consacrer les vœus
Que ma Muse luy addresse.
De fleurs & de rameaux verds
Sera la riche peinture,
Et la rondeur de mes vers
Y seruira de ceinture.
Qu'il n'y ait en ce beau clos
Branche, qui ne reuerdisse,
Bouton, qui ne soit déclos,
Ny herbe, qui ne florisse.
Iamais n'y faille le thyn,
L'œillet, le lis, ny la rose,
Ny la fleur, qui au matin
Est ouuerte, & au soir close.
Iamais ny faille le miel,
Ny le laict, ny la rosee,

Et de la manne du ciel
Tousiours soit l'herbe arrosee.
Tousiours y facent leur tour
Les carrieres ondoyantes,
Tousiours les bois à l'entour
Courbent leurs cymes ployantes.
De nuict, sur l'humide front
Des fleurs de vermeil escrittes,
Y viennent danser en rond
Les Nymphes, & les Charites.
De iour, lors que le Soleil
Darde sa flamme plus grande,
Y viennent prendre sommeil
Diane, & sa chaste bande.
Dessus les sieges herbuz
Pallisse la verde OLIVE,
Et le verd tronc de Phœbus
Y ait sa perruque viue.
Pasteurs, que de ces chappeaux
Chacun ait sa teste ceincte,
Mais n'y menez voz troppeaux,
Car toute l'herbe en est saincte.

CHANT
DE L'AMOVR ET DE L'HYVER.

Ores, que mon Roy s'efforce
Malgré l'hyuer, & la force
D'Orion le pluuieux,
De suiure l'heur de sa gloire,
Et l'honneur de la victoire

Que luy promettent les Dieux,
Amour ſuiuant l'entrepriſe
De ſa deſpouille conquiſe
M'a guidé iuſques icy :
Où ſa deité compaigne,
Suit par la veuue campaigne,
Et mes pas, & mon ſoucy.
Les longs ſouſpirs de ma plaincte,
Deſſus la plaine depeincte
S'en volent de toutes parts,
Et des vents l'haleine forte
Euanouis les emporte
Parmy ce grand vague eſpars.
Ponthus, que l'amour affole
D'vne erreur ſainctement fole,
Ponthus, l'honneur Maſconnoys,
Et toy, le plus grand qu'on voye,
Dont le ſainct Myrthe verdoye
Deſſus le bord Vandomoys :
Si encores vous allume
La fureur, qui voſtre plume
Ballança d'vn vol ſi hault,
Empennez les flancz de celle,
Qui tire vne plus baſſe æle,
De peur de prendre le ſault.
Si autrefois i'ay faict dire
Au gay fredon de ma lyre
Le primtemps d'vne beauté,
Il fault, il fault à ceſte heure
Qu'eternellement ie pleure
L'hyuer d'vne cruauté :
Puis qu'eſloingnant la lumiere
De la beauté couſtumiere
D'eſtre vn soleil à mes yeux,
Ie ſens ma triſte penſee
Ardentement englacee
D'vn Aquilon furieux.
L'Aſtre, dont la ſaincte flamme

Au plus ioyeux de mon ame
Pluuoit vn primtemps de fleurs,
Plus ne gresle en mon courage
Qu'vn perpetuel orage
Et de souspirs & de pleurs.
Les pleurs & souspirs ensemble
Que sur la plaine i'assemble,
Croissent la pluye & les vents :
Et les pensers qui me gelent,
En mon estomac ne celent
Que sanglots s'entresuiuans
Plus dru que ne chet la gresle,
Qui en petillant se mesle
Aux ondoyans tourbillons,
Quand la fureur de la bize
Casse, arrache, froisse, brise
L'honneur des iaunes sillons.
Plus furieuse ne vante
L'impitoyable tormente,
Que deux vents contraires font,
Que diuersement m'agitent
Mille souciz qui habitent
De mon cueur au plus profond.
Mais quelque soing aduersaire
Qui s'oppose à son contraire,
Amour est tousiours vainqueur :
Tousiours celle qui me lyme,
Tient de mes pensers la cyme,
Comme royne de mon cueur.
Ainsi les eaux des montaignes,
Soudaine horreur des campaignes,
Vont vn grand fleuue animer :
Luy, qui d'vne viue source
Pique vne plus braue course,
Les emporte dans la mer.
Bien que l'œil, qui tout regarde,
Œil, de qui la lampe darde
Les rayons de nostre iour,

N'ait rien veu encor' au monde,
Qui perdurable ſe fonde
D'vn immuable ſeiour :
Si void il touſiours ma peine
Opiniaſtre & certaine,
Soit que du blanc rauiſſeur
Il dore la riche corne,
Soit qu'il entre au Capricorne
Par le cercle trauerſeur :
Dedaignant la face veuue
De la terre autrefois neuue,
Le chef vieillart des foreſts,
Des prez la toiſon mouillee,
Et la plaine deſpouillee
Du blond honneur de Cerés.
Comme autrefois la nature
Au plus gay de ſa peinture
Me figuroit les beautez,
Dont le primtemps de ma dame
Faiſoit eſclore en mon ame
Mille belles nouueautez :
Ainſi le ciel me r'apporte
Auecques la ſaiſon morte
Vne mortelle froideur,
Pour eſtre eſlongné de celle,
Dont la diuine eſtincelle
Tient ma vie en ſa verdeur.
Ie ne voy roc, ny montaigne,
Pré, riuiere, ny campaigne,
Bois, ny ſolitaires lieux,
Antre, ruiſſeau, ny fonteine,
Qui la face de ma peine
Ne repreſente à mes yeux.
Ie me plaings de ta nature,
Amour, veu que ta poinćture
N'epoinçonne les oyſeaux,
Fors en la ſaiſon nouuelle,
Lors que ta fleſche cruelle

Sonde le plus creux des eaux:
Mais ta cruauté felonne
Touſiours touſiours m'aiguillonne
D'vn perpetuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la ieune verdure
Déride le front du iour.
Heureux trois fois, voire quatre,
Le soldat, qui va rabattre
D'Eſpagne le braue effort,
Et qui loing de ſa prouince
Deuant les yeux de ſon prince
S'acquiert vne belle mort.
Heureuſe, ô heureuſe encore
La viue mort, qui decore
Les indomtez Cheualiers,
Qui ſur vn mont de gendarmes
Tumbent ſoubs le faix des armes
Au plus eſpais des milliers.
Voz morts touſiours honnorees
Seront des voſtres pleurees,
Mon Roy vous regrettera :
Des-ia la France en ſouſpire,
Et la Vandomoiſe lyre
Voſtre vertu chantera :
Mais moy chetif, qui demeure,
Helas il fault que ie meure
Non deuant les yeux des Roys,
Sur la guerriere campagne
Rouge du ſang de l'Eſpagne,
Mais ſoubs l'horreur de ces bois,
Bois triſtes & ſolitaires,
De ma peine ſecretaires,
Ou l'Amour, qui me conduit,
Au plus chaud de ſes allarmes
Baigne souuent de mes larmes
L'humide ſein de la nuict.
Là ie reſonge ſans ceſſe

L'heureux ſoir, que ma Deeſſe
Liſoit la carte des cieux,
Au doigt me montrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ſes yeux.
Là le tyran de ma vie
Sur ma liberté rauie
Exerce cent mille torts,
Là là ma doulce guerriere
Sourde à ma vaine priere
Me liure cent mille morts.
Ie voy la fuyante ſuyte
D'vne eau ſillonnant ſa fuyte
Au pié d'vn rocher mouſſu,
Fendant le doz d'vne pree
Eſtroittement emmuree
D'vn double tertre boſſu.
Sur l'vn quelquefois ondoient
Mille ſillons, qui blondoient,
Sur l'autre ſont les murs vieux
Hideux de ronces, & d'hierre,
Seiour, qui le tige enſerre
De mes maternelz ayeux.
Là mes cendres ie dedie,
Mais à ces fleurs ie ſupplie,
Et à ces herbes auſſi,
Au myrthe, au laurier encore,
Et à l'arbre, qui m'honore,
Ne croiſtre iamais icy.
Iamais n'y croiſſent les roſes,
Ny les fleurettes deſcloſes,
Iamais le rouſoiant miel
N'y coule deſſus ma tumbe :
Ou ſi quelque choſe y tumbe,
Que ce ſoit l'ire du ciel.
Que les oiſeletz ſ'y taiſent,
Que les ruiſſeaux ſ'y appaiſent,
Que l'an veuf de fleurs & fruictz

Autre ſaiſon n'y r'ameine,
Sinon l'horreur de ma peine,
Et l'hyuer de mes ennuis.
Au croc d'vne vieille ſouche,
Qui d'vn doz courbé ſe couche
Deſſus le front de ces eaux,
Soit ceſte harpe attachee,
Indigne d'eſtre accrochee
A ces ieunes arbriſſeaux.
Vous donq' troppe Delienne,
Et vous l'Acidalienne,
Cherchez ailleurs voz eſbas.
Faunes, Satyres, Dryades,
Pour trepigner voz aubades
N'apportez icy voz pas.
Mais ſi quelqu'vn d'aduenture
Sur la triſte ſepulture
D'vn pas errant eſt guidé,
Ces vers il y puiſſe lire
Engrauez ſoubs vne lyre,
Sur l'eſcorſe au front ridé :
C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
D'VN QVE SA TOVTE-DIVINE
A CONDVIT AV DERNIER POINCT,
PAR VNE ENNVIEVSE ABSENCE,
POVRCE QV'IL N'EVT LA PVISSANCE
DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

DE SA PEINE

ET

DES BEAVTEZ DE SA DAME.

Il me plaiſt icy de peindre
Mieulx que ne la ſçauroit feindre

Vn Apelle ingenieux,
Ma peine contr'imitee
Sur la belle Paſithee,
Seule idole de mes yeux.
C'eſt mon feu, c'eſt ma cordelle,
Mon froid, ma fleſche mortelle,
C'eſt mon aigle deuorant,
Qui m'ard, lie, englace, & bleſſe,
Et qui deuore ſans ceſſe
Mon cueur ſans ceſſe mourant.
De l'œil ſort ma flamme viue,
L'or des cheueux me captiue,
Par la rigueur ſuis gelé,
La main en cinq traiƈts ſ'allonge,
Et le cruel qui me ronge,
C'eſt ce petit Dieu ælé.
Venus feit l'œil, que i'adore,
Son chef fut pris de l'Aurore,
Diane ſon cueur donna,
Pallas ſa main tant priſee,
Et ſur vne ongle aguiſee
Mon torment ſe façonna.
Son œil les aſtres ſurmonte,
A l'or ſes treſſes ſont honte,
Le fer cede à ſa rigueur,
Sa main l'alebaſtre paſſe,
Et ſur le beau de ſa face
Se niche l'oiſeau vaincueur,
Qui la ſeule mort doit craindre,
Onde pour ma flamme eſteindre,
Main pour mes nœuds délacer,
Soleil pour ma glace fondre,
Pauois pour aux coups reſpondre,
Et voix pour l'oiſeau chaſſer.
Pour me vanger ie ſouhette,
L'vn ſe changer en planette,
L'autre au metal qui mieux luit,
Le tiers au cueur d'vn vieil arbre,

Le quart en iuoyre, ou marbre,
Et l'autre en oiſeau de nuict :
Ou que mes nerfz, & mes veines
Se transforment en fonteines,
Mon col en fer pour trencher,
En feu le froid, qui m'englace,
Mon eſtomac en cuiraſſe,
Et mon cueur en vn rocher.

A OLIVIER DE MAGNI

SVR LES PERFECTIONS DE SA DAME.

Quand ie contemple les beautez
De tant de rares nouueautez,
Qui en ta Nymphe nompareille
Des cieux annoncent la merueille,
Il me ſemble voir les couleurs
De tant & tant de belles fleurs,
Que la ieune ſaiſon deſſerre
Du ſein amoureux de la terre.
Icy le lis eſt blanchiſſant,
Là eſt la roſe rougiſſant,
Et là eſt la plaine paree
De mainte autre fleur bigaree.
Et comme on void la teſte bas
La vierge marchant pas à pas,
Deſpouiller la riue fleurie
Du verd email de la prairie,
Dont ayant ſon giron remply
Elle d'vn tortueux reply
Façonne vne belle couronne,
Dont ſon beau chef elle enuironne :

Ainſi ta Muſe, ça & là,
Soingneuſe cuillant tout cela
Qui fleurit en l'eſprit de celle
Dont tu ſens la viue eſtincelle,
Ayant choiſi tout le plus beau,
Façonne le tour d'vn chappeau,
Dont vne couronne elle appreſte
Eternel honneur de ta teſte.
Là donques, Magni, ce pendant
Que l'Amour va tes yeux bendant,
Chante d'Amour, & de la dame,
Qui eſt maiſtreſſe de ton ame.
En vain tu tenteras les ſons,
De ces amoureuſes chanſons,
N'eſtant plus ta lyre allumee
De ſon ardeur accouſtumee.
Ainſi quand la prophete horreur
Epoinçonne de ſa fureur
Le cueur deſpit de la preſtreſſe
Grondant ſous le Dieu qui la preſſe,
Elle contraincte de chanter,
Ne ceſſe de ſe tormenter,
Et d'vn mugler eſpouantable
Meſle l'obſcur au veritable :
Mais quand le Dieu ſ'en eſt allé,
Soudain ſon courage affolé
Deuient raſſis, & la prophete
Cloſt ſoudain la bouche muette.
Croy moy, Magny, & ie le ſçay
Pource que i'en ay faict l'eſſay,
Mal volontiers chante la bouche
De l'Amour qui au cueur ne touche.
Du temps que i'eſtois amoureux,
Rien que les ſouſpirs langoureux
Ne me plaiſoit, & rien ma lyre
Rien que l'Amour ne ſçauoit dire.
Par tout ie trouuois argument
De me feindre vn nouueau torment,

Et ne trouuois roc ny ſonteine,
Qui ne repreſentaſt ma peine.
Il me ſembloit qu'antres & bois
Piteux reſpondoient à ma voix,
Et me ſembloit que mes prieres
Arreſtoient le cours des riuieres.
Il me ſembloit que tout l'honneur,
Le beau, la grace, & le bon heur,
Fuſt coulé du ciel en la belle
Qui m'eſtoit doucement rebelle.
Toutes les roſes & les lis,
Les œillets freſchement cueillis,
Toutes les perles, & encore
Tout ce qui luit deſſous l'aurore :
Tout l'iuoyre, tout le cryſtal,
Et tout le plus riche metal,
Tout le marbre, tout le porphyre,
Et ſi rien plus beau ſe peult dire :
Tout le ciel n'euſt aſſez eſté
Pour bien deſcrire ſa beauté,
Et n'eſtoit à ma peine egale
Celle d'vn Siſyphe ou Tantale.
Bref fuſt de nuict ou fuſt de iour,
Ie ne ſongeois rien que l'Amour,
Et n'auois graué dedans l'ame
Autre protraict que de ma Dame.
Ainſi le malade alteré,
Qui d'vn deſir demeſuré
Demande l'eau, quand plus la fieure
A peingt la ſoif deſſus ſa leure :
Il ne ſe peingt dans le cerueau
Autre figure que de l'eau,
Et le feu qui bruſle ſes veines,
Ne le faict ſonger qu'en fonteines.
Et rien ie ne ſongeois auſſi
Que l'obiect de mon doulx ſoucy,
Lors que mon ame langoureuſe
Bruſloit en ſa fieure amoureuſe :

Mais depuis que l'age, & le ſoing,
Me faiſant regarder plus loing,
M'oſta ce voyle, & que les choſes
Veritables ſe ſont découſes,
I'ay rougy de me voir deçeu,
Et depuis ma lyre n'a ſçeu
Chanter l'Amour, & rien ma Muſe
Rien tant que l'Amour ne refuſe.
Si eſt-ce pourtant que ie puis
Me vanter qu'en France ie ſuis
Des premiers qui ont oзé dire
Leurs amours ſur la Thuſque lyre.
Et mon OLIVE *(ſoit ce nom*
D'Oliue veritable, ou non)
Se peult vanter d'auoir premiere
Salué la doulce lumiere.
Depuis, d'autres meilleurs eſprits,
Quittant plus hault œuure entrepris,
Ont (mais auecques plus de grace)
Couru par ceſte meſme trace.
Entre les quelз tes vers n'ont pas
Des derniers aduancé leurs pas,
Vers bien dignes que lon leur donne
Vn iour la plus belle couronne :
Pour auoir le premier de tous
Chanté l'Amour d'vn ſtyle doulx,
Le traittant non en rude maiſtre,
Mais ainſi qu'vn enfant doit eſtre :
Non comme ceulx, dont la grandeur
Epriſe de plus haulte ardeur,
Ne peult trouuer ſinon à peine
Les accords d'vne doulce veine.
Auſſi chacun n'a pas les doigts,
L'archet, la lyre, ny la voix
Pour chanter l'Amour : & l'audace
Ne conuient à la choſe baſſe.
Quand Hercule amoureux ſiloit,
En ſilant ſouuent il ſouloit

Rompre les fuſeaux, & ſa dextre
A la maſſe eſtoit plus addextre.
Et ceſtuy-la, dont la fureur
N'eſt que pour la fouldre & l'horreur,
S'il fault que l'Amour il accorde,
Bien ſouuent rompt plus d'vne chorde.
Il eſt malaiſé de changer
Son naïf en vn eſtranger,
Et Achille entre les pucelles
Conuenoit mal auecques elles.
Or donc, Magny, puis que le ciel
A confiƈt d'vn Attique miel
Tes vers ſucrez, laiſſe les armes,
Et chante l'amour & tes larmes:
Eſtant certain, quoy que tu ſois,
Qu'entre les poëtes François
Tu tiendras le lieu d'vn Catulle,
D'vn ſecond Properce, ou Tibulle.
Mais moy que veulx-ie plus chanter
Pour noſtre France contenter,
Si de tant d'amours qu'on ſouſpire
La France ne faiƈt plus que rire?
Et à bon droit, puis qu'en auant
Autant l'indoƈte que ſçauant
Met ſon ouurage, & que la France
Fauoriſe encor' l'ignorance.
Noſtre François qui baſſement
Se traynoit au commencement,
Soubs Henry, d'vne audace honneſte,
Oza premier leuer la teſte.
Mais depuis les premiers Auteurs
Vn tas de ſots imitateurs,
Enflans leurs vaines poëſies
De monſtrueuſes fantaſies,
Ont tout gaſté : & ceulx qui ont
Le mieulx eſcrit, pource qu'ilz ſont
Preſſez de la tourbe ignorante,
Leur gloire n'eſt point apparente.

Donques, Magny, te tairas tu?
Non, tu chanteras la vertu
De ton grand Auanſon, qui vſe
De plus grand' doulceur à ta Muſe,
Mariant au graue ſoucy
La Muſe & la Muſique auſſi,
Comme vn Mecene, dont la gloire
Doit à Virgile ſa memoire.
Le ciel, ains que tu fuſſes né
T'auoit poëte deſtiné,
Et t'auoit deſtiné pour plaire
Au ſçauant & au populaire :
Rare preſent, & qu'icy bas
Le ciel à tous ne donne pas :
Bien heureux celuy qui aſſemble
L'vtile & le doulx tout enſemble.
Là donc, & d'vn plus heureux ſon
Chante l'heur de ton Auanſon
Qui d'vne trompeuſe aſſeurance
N'abuſera ton eſperance,
Defraudant ta ſimplicité
Du loyer qu'elle a merité,
Et ſe fraudant de la louange
Que tu luy dois en contrechange.
Et que peult vn homme de nom
Mieulx acheter qu'vn beau renom?
L'honneur eſt le preſent plus rare,
Et tu n'es de grands biens auare.
Mais pourquoy fais-ie vn ſi long tour
Ne voulant parler que d'Amour?
Tay toy donc, ma lyre, ou accorde
Ton premier chant deſſus ta chorde.
Et toy Magny, puiſque ton cueur
Sent encor' l'Archerot vainqueur,
Chante d'Amour, & de la belle,
Pendant que tu la trouues telle.
Tout ce que nous cachent les cieulx,
Tout ce que nous celent les Dieux,

Et tous les ſecrets que la terre
Dedans ſes abyſmes enſerre,
Tout cela que l'œil apperçoit,
Tout cela que l'eſprit conçoit,
Eſt du poëte, & l'eſcritture
N'eſt qu'vne parlante peinture.
Or ſi l'Amour premierement
Courba ſur nous le firmament,
Ballançant & la terre & l'onde
D'vne forme egalement ronde :
S'il eſt, comme chantent noz vers,
L'eſprit moteur de l'Vniuers,
Et ſi les ſemences des choſes,
Sont en luy diuinement cloſes :
Amour auquel tout eſt ſuiect,
Du poëte eſt le ſeul obiect,
Et à bon droit celuy ſe vante
De tout chanter, qui l'Amour chante.
Donques, Magny, pour te vanter
Que tes vers ſçauent tout chanter,
Chante l'Amour, & autre choſe
Pour argument ne te propoſe.
Couronne tes affections
De la fleur des perfections,
Dont le ciel ta maiſtreſſe honnore,
Comme vne ſeconde Pandore.
Mais, las, mon Magny, garde toy,
Si en quelque legere foy
Tu as ton amour arreſtee,
D'eſtre vn ſecond Epimethee.

CONTRE LES PETRARQVISTES[65].

I'ay oublié l'art de Petrarquizer,
Ie veulx d'Amour franchement deuiser,
Sans vous flatter, & sans me deguizer :
Ceulx qui sont tant de plaintes,
N'ont pas le quart d'vne vraye amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,
Iettent de larmes feintes.
Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,
Ce n'est encor' de leurs souspirs & pleurs,
Que vents, pluye, & orages :
Et bref, ce n'est à ouir leurs chansons
De leurs amours, que flammes & glaçons,
Flesches, liens, & mille autres façons
De semblables oultrages.
De voz beautez, ce n'est que tout fin or,
Perles, crystal, marbre, & iuoyre encor,
Et tout l'honneur de l'Indique thresor,
Fleurs, lis, œillets, & roses :
De voz doulceurs ce n'est que sucre & miel,
De voz rigueurs n'est qu'aloés, & fiel,
De voz esprits, c'est tout ce que le ciel
Tient de graces encloses.
Puis tout soudain ilz vous font mille tors,
Disant, que voir voz blonds cheueux retors,
Voz yeux archers, autheurs de mille mors,
Et la forme excellente
De ce que peult l'accoustrement couuer,
Diane en l'onde il vaudroit mieux trouuer
Ou voir Meduze, ou au cours s'esprouuer
Auecques Atalante[66].
S'il fault parler de vostre iour natal,

Voſtre aſcendant heureuſement fatal
De voſtre chef écarta tout le mal,
Qui aux humains peult nuire.
Quant au treſpas, ſça'uous [67] quand ce ſera
Que voſtre eſprit le monde laiſſera?
Ce ſera lors, que la hault on voyra
Vn nouuel Aſtre luire [68].
Si pour ſembler autre que ie ne ſuis,
Ie me plaiſois à maſquer mes ennuis,
I'irois au fond des eternelles nuictz
Plein d'horreur inhumaine :
Là d'vn Siſyphe, & là d'vn Ixion
I'eſprouuerois toute l'affliction,
Et l'eſtomac, qui pour punition,
Vit, & meurt à ſa peine [69].
De voz beautez, ſça'uous que i'en dirois?
De voz deux yeux deux aſtres ie ferois,
Voz blonds cheueux en or ie changerois,
Et voz mains en iuoyre :
Quant eſt du teinct, ie le peindrois trop mieux
Que le matin ne colore les cieux :
Bref, vous feriez belles [70] comme les Dieux,
Si vous me vouliez croire.
Mais ceſt Enfer de vaines paſſions,
Ce Paradis de belles fictions,
Deguizemens de noz affections,
Ce ſont peinctures vaines :
Qui donnent plus de plaiſir aux liſans,
Que voz beautez à tous voz courtiſans,
Et qu'au plus fol de tous ces bien-diſans
Vous ne donnez de peines [71].
Voz beautez donq' leur ſeruent d'argumens,
Et ne leur fault de meilleurs inſtrumens,
Pour les tirer tous vifz des monumens :
Auſſi, comme ie penſe,
Sans qu'autrement vous les recompenſez
De tant d'ennuis mieux eſcrits que penſez,
Amour les a de peine diſpenſez,

Et vous de recompenſe.
Si ie n'ay peingt les miens deſſus le front,
Et les aſſaults que voz beautez me ſont,
Si ſont-ils bien grauez au plus profond
De ma volunté franche :
Non comme vn tas de vains admirateurs,
Qui font ainſi par leurs ſouſpirs menteurs,
Et par leurs vers honteuſement flateurs
Rougir la carte blanche.
Il n'y a roc, qui n'entende leur voix :
Leurs piteux cris ont faict cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines, & les bois,
Les antres, & fonteines :
Bref, il n'y a ny ſolitaires lieux,
Ny lieux hantez, voir meſmes les cieux,
Qui ça & là ne monſtrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.
Ceſtuy-la porte en ſon cueur fluctueux
De l'Océan les flots tumultueux,
Ceſtuy l'horreur des vents impetueux
Sortans de leur cauerne :
L'vn d'vn Caucaſe & Montgibel ſe plaingt,
L'autre en veillant plus de ſonges ſe peingt,
Qu'il n'en fut onq' en ceſt orme, qu'on feinct
En la foſſe d'Auerne[19].
Qui contrefaict ce Tantale mourant
Bruſlé de ſoif au milieu d'vn torrent,
Qui repaiſſant vn aigle deuorant,
S'accouſtre en Promethee :
Et qui encor' par vn plus chaſte vœu,
En ſe bruſlant, veult Hercule eſtre veu,
Mais qui ſe mue en eau, air, terre, & feu,
Comme vn ſecond Protee.
L'vn meurt de froid, & l'autre meurt de chault,
L'vn vole bas, & l'autre vole hault,
L'vn eſt chetif, l'autre a ce qu'il luy fault,
L'vn ſur l'eſprit ſe fonde,
L'autre ſ'arreſte à la beauté du corps :

On ne vid onq' ſi horribles [12] diſcords
En ce Chaos, qui troubloit les accords
Dont fut baſty le monde.
Quelque autre apres, ayant ſubtilement
Trouué l'accord de chacun element,
Façonne vn rond tendant egalement
Au centre de ſon ame :
Son firmament eſt peinct ſur vn beau front,
Tous ſes deſirs [14] ſont balancez en rond,
Son pole Artiq', & Antartiq', ce ſont
Les beaux yeux de ſa Dame [15].
Ceſtuy, voulant plus ſimplement aymer,
Veult vn Properce & Ouide exprimer,
Et voudroit bien encor' ſe transformer
En l'eſprit d'vn Tibulle :
Mais ceſtuy-la, comme vn Petrarque ardent,
Va ſon amour & ſon ſtyle fardant,
Ceſt autre apres va le ſien mignardant,
Comme vn ſecond [16] Catulle.
Quelque autre encor' la terre dedaignant
Va du tiers ciel les ſecrets enſeignant,
Et de l'Amour, où il ſe va baignant,
Tire vne quinte eſſence :
Mais quant à moy, qui plus terreſtre ſuis,
Et n'ayme rien, que ce qu'aymer ie puis,
Le plus ſubtil, qu'en amour ie pourſuis,
S'appelle iouiſſance.
Ie ne veulx point ſçauoir, ſi l'amitié
Prit du facteur, qui iadis eut pitié
Du pauure Tout fendu par la moitié,
Sa celeſte origine :
Vous ſouhaitter autant de bien qu'à moy,
Vous eſtimer autant comme ie doy,
Auoir de vous le loier de ma foy,
Voila mon Androgyne.
Noz bons Ayeulx, qui ceſt art demenoient,
Pour en parler, Petrarque n'apprenoient,
Ains franchement leur Dame entretenoient

Sans fard, ou couuerture :
Mais auſſi toſt qu'Amour ſ'eſt faict ſçauant,
Luy, qui eſtoit François au parauant,
Eſt deuenu flatteur[17] *& deceuant,*
Et de Thuſque nature[18].
Si vous trouuez quelque importunité
En mon amour, qui voſtre humanité
Prefere trop à la diuinité
De voz graces cachees,
Changez ce corps, obiect de mon ennuy,
Alors ie croy, que de moy, ny d'autruy,
Quelque beauté que l'eſprit ait en luy,
Vous ne ſerez cherchees.
Et qu'ainſi ſoit, quand les hyuers nuiſans,
Auront ſeiché la fleur de voz beaux ans,
Ridé ce marbre, eſteinct ces feuz luiſans,
Quand vous voirez encore
Ces cheueux d'or en argent ſe changer,
De ce beau ſein l'iuoyre ſ'allonger,
Ces lis fanir, & de vous ſ'eſtranger
Ce beau teinct de l'Aurore,
Qui penſez vous, qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que vous tenez tant cher?
Voſtre beauté paſſee
Reſſemblera vn iardin à noz yeux
Riant naguere aux hommes, & aux Dieux,
Ores faſchant de ſon regard les cieux,
Et l'humaine penſee.
N'attendez donq' que la grand' faux du Temps
Moiſſonne ainſi la fleur de voz primtemps,
Qui rend les Dieux, & les hommes contents :
Les ans, qui peu ſeiournent,
Ne laiſſent rien, que regrets & ſouſpirs,
Et empennez de noz meilleurs deſirs,
Auecques eux emportent noz plaiſirs,
Qui iamais ne retournent[19].
Ie ry ſouuent, voyant pleurer ces fouls,

Qui mille fois voudroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler ſi doulx
Le pariure artifice :
Mais quant à moy, ſans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, ie vous puis aſſeurer,
Que ie veulx ſain & diſpos demeurer,
Pour vous faire ſeruice.
De voz beautez ie diray ſeulement,
Que ſi mon œil ne iuge ſolement,
Voſtre beauté eſt ioincte egalement
A voſtre bonne grace :
De mon amour, que mon affection
Eſt arriuee à la perfection
De ce qu'on peult auoir de paſſion
Pour vne belle face.
Si toutefois Petrarque vous plaiſt mieux,
Ie reprendray mon chant melodieux,
Et voleray iuſq'au ſeiour des Dieux
D'vne æle mieux guidee :
Là dans le ſein de leurs diuinitez
Ie choiſiray cent mille nouueautez,
Dont ie peindray voz plus grandes beautez
Sur la plus belle Idee.

ELEGIE D'AMOVR[10].

S'il m'en ſouuient, vous me diſtes vn iour
En vous tenant quelque propos d'Amour,
Que vous n'eſtiez de ſi leger courage
Que de iuger du cueur par le viſage,
Qu'amour ſi toſt ne ſe peult enflammer,
Qu'il fault premier cognoiſtre que d'aymer,

Et que haſtif ie voulois faire gerbe
D'vne moiſſon qui eſt encor' en herbe.
  Voz argumens ſont fort à redoubter,
Mais ſ'il vous plaiſt mes raiſons eſcouter,
Vous cognoiſtrez qu'à vaincre ilz ſont faciles,
Et qu'ilz ne ſont ny Hectors ny Achilles.
  Quant au premier, ie ne veulx ſouſtenir
Que vous deuiez pour oracle tenir
Tout ce qu'on dict, ny que (ſoit vraye ou feincte)
Deſſus le front touſiours l'amour ſoit peincte.
Les cueurs humains vn labyrinthe ſont,
Qui maints deſtours, maintes cachettes ont,
Ou lon ſe perd, qui n'a le fil pour guide
D'vn bon eſprit, & iugement ſolide.
  Or auez-vous l'eſprit ſi cler-voyant,
Que nul deſtour, tant ſoit il ſouruoyant,
Voz pas certains pourroit tromper en ſorte,
Qu'ilz n'ay'nt touſiours la raiſon pour eſcorte.
Voz yeux, ma Dame, ont pouuoir de perſer
La nué eſpeſſe, & le ciel trauerſer,
Paſſer le roc, ſonder le creux de l'onde,
Et voyager ſoubs la terre profonde.
Qui pouroit donc empeſcher leur vigueur
De penetrer au plus profond d'vn cueur,
Et là au vray deſcouurir la penſee
D'vn amoureux, ſ'elle eſt ſaine ou bleſſee?
  Quant eſt de moy, ie ne pris onq' plaiſir
A contre-faire vn amoureux deſir,
Comme ceulx là qui ayment par la plume,
Et ſans aymer, ſont l'amour par couſtume.
Ie ne ſuis point ſi ſubtil artizan,
Que de pouuoir d'vn parler courtizan,
D'vn faulx ſouſpir, & d'vne larme feincte
Monſtrer dehors vne amitié contraincte,
Diſſimulant mon viſage par art,
Car ie ne ſuis ny Tuſcan, ny Lombard.
  Qu'amour ſi toſt en noz cueurs ne ſ'enflamme,
Certainement ie confeſſe, ma Dame,

Que qui de ſoy ne ſe peult enflammer,
Le temps luy ſert de beaucoup à aymer :
Et n'a dict mal, qui dict qu'à ſa naiſſance
L'amour eſt foyble, & de peu de puiſſance.
Mais il ſ'entend de ces froides amours,
Qui ſont ainſi qu'on void vn petit ours,
Lequel n'eſt rien qu'vne maſſe difforme,
A qui ſa mere en lechant donne forme.
Le vray amour naiſt du premier regard,
Et ne veult point ſe façonner par art :
Et c'eſt pourquoy ces moitiez ſeparees,
Eſtans iadis par le monde egarees
Se retrouuans ſi bien ſe reioingnoient,
Que iamais plus elles ne ſ'eſloingnoient.
I'ay pluſieurs poincts, que ie pourrois induire
A ce propos, ſi ie voulois deduire
Ce faict au long, & demonſtrer comment
L'amour ſ'engendre en nous premierement,
Quelle eſt ſa fin, ſon eſſence, & nature,
D'où vient ſouuent qu'on ayme à l'auenture
Vn incogneu, & ne ſçait on pourquoy,
Fors que lon trouue en luy ie ne ſçay quoy,
Qui à l'aymer par force nous incite,
Comme le fer, qui ſuyt la calamite.
Ie parlerois d'autres ſortes d'amours,
Mais ce propos eſt de trop long diſcours,
Et me ſuffit vous auoir faict cognoiſtre
Que par le temps mon amour ne peult croiſtre.
Quant à vouloir faire preuue de moy,
Si vous vouliez pour gage de ma foy
Ma propre vie, ayant receu tel gage,
Vous auriez faict à vous meſmes dommage,
Perdant en moy vn fidele ſeruant,
Qui ne vous peult ſeruir, ſ'il n'eſt viuant.
Ie ſuis content d'endurer mille peines,
Mille ſouſpirs, mille complaintes vaines,
Mille deſdaings, & refus rigoureux,
Si autrement on n'eſt point amoureux :

Mais ſ'il vous plaiſt imiter la clemence
De ceſtuy-la, dont la bonté immenſe
Ayant eſgard à noſtre infirmité
Nous donne plus que n'auons merité,
Vous me ferez de vous meſmes la grace,
Que ſans merite enuers vous ie pourchaſſe :
Sans qu'auec peine & longue paſſion
I'aye vers vous moindre obligation,
Comme i'aurois, & telle iouiſſance
Ne ſeroit grace, ains plus toſt recompenſe.
  Quant à vouloir en herbe moiſſonner
Ce qu'en eſpy vous me pourriez donner
Auec le temps, ſi i'auois la ſcience
De le gaingner auecques patience,
Ie ne vouldrois qu'on me peuſt reprocher
Que les fruicts verds ie vouluſſe arracher,
Ne que ſi fol, ou ſi haſtif ie feuſſe,
Que leur ſaiſon attendre ie ne peuſſe :
Mais ne peult-on l'amour aſſaiſonner,
Comme les fruicts, & par art luy donner
Maturité, ſans bien ſouuent attendre
Si longuement, pour le trouuer plus tendre,
Que par le temps, ou autre deffaueur
Il ayt perdu le gouſt, & la ſaueur?
  Les fruicts d'amour ſont de nature telle,
Qu'ilz plaiſent plus en leur ſaiſon nouuelle,
Qu'en leur hyuer, d'autant que leur verdeur
Ne ſe meurit iamais par la froideur,
Et n'ont le gouſt ny la couleur ſi franche,
Quand de ſoy meſme ilz tumbent de la branche.
  L'amour, ma Dame, en mon affection
Eſt arriué à ſa perfection,
Et ne pouroit ny le temps ny l'vſage
Y adiouter vn ſeul poinct d'auantage.
Donques pourquoy en ſont les fruicts trop verds?
Prenez le cas, que cinq ou ſix hyuers
Soi'nt ia paſſez, & qu'auec longue peine
Ilz ſoi'nt venus en accroiſſance pleine :

De les cuillir on me peult diſpenſer,
C'eſt le moyen, pour l'amour auancer.

CHANSON.

Si vous regardez, ma Dame,
Sans plus à voſtre grandeur,
Vous dedaignerez l'ardeur,
Dont voſtre beauté m'enflamme :
Veu que digne ie ne ſuis
Du grand bien que ie pourſuis.
Vous direz (& ie confeſſe
Que vous direz verité)
Que ma baſſe qualité
N'egale voſtre hauteſſe,
Et que mon affection
N'eſt qu'vne preſumption :
Mais ſi vous iugez la force
Dont procede mon ennuy,
Et combien eſt fol celuy
Qui contre l'Amour ſ'efforce,
Vous direz mon amitié
Eſtre digne de pitié.
Le deuoir de reuerence
Se doit garder en tout lieu,
Mais touſiours ce petit Dieu
Ne faict telle difference :
Il eſt aueugle, & n'a point
D'eſgard à ceulx-la qu'il poingt.
Que la verité ſoit telle,
Ie n'allegueray les Dieux,
Qui ſont deſcendus des cieux

Pour vne beauté mortelle :
Ie ne veulx pour m'excuſer
A ces fables m'amuſer.
Du beau paſteur de Latmie
L'exemple me ſuffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune ſ'amye :
Mais ie ne demande pas
Que vous deſcendez ſi bas.
Si grande n'eſt mon audace
D'ozer ſi hault aſpirer,
Ne de vouloir eſperer
Plus que voſtre bonne grace :
Mon cueur ne voudroit penſer
Rien qui vous peuſt offenſer.
Le loyer de mon ſeruice,
Si rien ie puis deſſeruir,
C'eſt que ſeulement ſeruir
De voſtre gré ie vous puiſſe,
Et que m'ottroyez ce bien,
Puis qu'il ne vous couſte rien :
Allegant pour ma defenſe,
Que les royales hauteurs
Touſiours des bas ſeruiteurs
N'ont eu l'amour pour offenſe,
Et qu'Amour & maieſté
Souuent enſemble ont eſté.
Si la loy d'Amour eſt telle
Qu'on ne doiuue ſ'abbaiſſer,
Voſtre grandeur doit laiſſer
Toute choſe au deſſous d'elle,
Pour ce que rien entre nous
Ne ſera digne de vous.
Mais ſi vous ſuyuez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à dédain,
Que d'vn ruſtique la main
Des vœus preſente à leur temple,
Comme eulx vous prendrez à gré

Mon cueur à vous conſacré.
I'entens ſi voſtre excellence
Digne de l'amour d'vn Roy,
Voſtre grandeur & ma foy
Met en egale ballence,
Puis qu'en cela i'ay tant d'heur
D'egaler voſtre grandeur.
Si vn Prince vous honore,
Ce n'eſt grande nouueauté :
Il prend bien la priuauté
De plus deſirer encore :
Et croid que tout ce qu'il veult,
Refuſer on ne luy peult.
Mais celuy, qui hors d'attente
De ſa requeſte obtenir,
Sans eſpoir de paruenir,
De ſa peine ſe contente,
On peult dire ſeurement
Qu'il ayme fidelement.
Suſpecte eſt l'Amour des princes,
Et de ces amours de court
Souuent le bruit, qui en court,
Faict la fable des prouinces :
Qui ayme plus grand que ſoy,
Luy meſme ſe donne loy.
De moy vous ne deuez croire,
Que de ma felicité
Par quelque legereté
Iamais ie me donne gloire :
Ie ſçay la punition
Du malheureux Ixion :
Ie ſçay la peine d'Anchiſe :
Et ſçay... mais ie ne veulx point
Diſcourir quant à ce poinct,
De garder la foy promiſe :
Ie ne veulx rien obtenir
Qu'on doiue ſecret tenir.
Au ſort, Dame, ſ'il vous ſemble

Qu'on ne me doiue excuſer,
Veuillez plus toſt accuſer
Et vous, & l'Amour enſemble :
Et Dieu, qui de vous a faict
Vn chef d'œuure trop parfaict.
Cela vous doit eſtre preuue
De voſtre perfection,
Puis que toute affection
De vous eſclaue ſe treuue :
Ne vous faictes eſtimer,
Ou bien vous laiſſez aymer.
Si mon cueur a faict offenſe
De ſ'eſtre à vous attaché,
Amour a faict le peché,
Et i'en fais la penitence :
Vn peché, ſelon les loix,
Ne ſe doit punir deux fois.
Vous me pouuez bien, ma Dame,
Commander de ne vous voir,
Mais non de ne vous auoir
Toujiours engrauee en l'ame :
Puis qu'Amour auec ſon traict
Luymeſme en fit le protraict.
Il fault donc qu'il y demeure :
Auſſi ay-ie ferme foy
De l'emporter auec moy,
Quand il fauldra que ie meure :
Me vantant le plus heureux
De tous loyaulx Amoureux.

BAYSER.

Sus, ma petite Columbelle,
Ma petite belle rebelle,

Qu'on me paye ce qu'on me doit :
Qu'autant de bayſers on me donne,
Que le poëte de Veronne
A ſa Leſbie en demandoit.
Mais pourquoy te fay-ie demande
De ſi peu de bayſers, friande,
Si Catulle en demande peu?
Peu vrayment Catulle en deſire,
Et peu ſe peuuent-ilz bien dire,
Puis que compter il les a peu.
De mille fleurs la belle Flore
Les verdes riues ne colore,
Cerés de mille eſpicz nouueaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raiſins, & mille
Bacchus n'empliſt pas ſes tonneaux.
Autant donc que de fleurs fleuriſſent,
D'eſpicz & de rayſins meuriſſent,
Autant de bayſers donne moy :
Autant ie t'en rendray ſur l'heure,
A fin qu'ingrat ie ne demeure
De tant de bayſers enuers toy.
Mais ſçais-tu quelz bayſers, mignonne?
Ie ne veulx pas qu'on les me donne
A la Françoiſe, & ne les veulx
Telz que la Vierge chaſſereſſe
Venant de la chaſſe les laiſſe
Prendre à ſon frere aux blonds cheueux :
Je les veulx à l'Italienne,
Et telz que l'Acidalienne
Les donne à Mars ſon amoureux :
Lors ſera contente ma vie,
Et n'auray ſur les Dieux enuie,
Ny ſur leur nectar ſauoureux.

AVTRE BAYSER.

Quand ton col de couleur de roſe
Se donne à mon embraſſement,
Et ton œil languiſt doulcement
D'vne paupiere à demy cloſe,
Mon ame ſe fond du deſir,
Dont elle eſt ardentement pleine,
Et ne peult ſouffrir à grand' peine
La force d'vn ſi grand plaiſir.
Puis quand i'approche de la tienne
Ma leure, & que ſi pres ie ſuis,
Que la fleur recuillir ie puis
De ton haleine Ambroſienne :
Quand le ſouſpir de ces odeurs,
Ou noz deux langues qui ſe iouënt,
Moitement folaſtrent & nouënt,
Euente mes doulces ardeurs,
Il me ſemble eſtre aſſis à table
Auec les Dieux, tant ſuis heureux,
Et boire à longs traicts ſauoureux
Leur doulx breuuage delectable.
Si le bien qui au plus grand bien
Eſt plus prochain, prendre on me laiſſe,
Pourquoy ne permets-tu, maiſtreſſe,
Qu'encores le plus grand ſoit mien?
As-tu peur que la iouiſſance
D'vn ſi grand heur me face Dieu,
Et que ſans toy ie vole au lieu
D'eternelle reſiouiſſance?
Belle, n'aye peur de cela,
Par tout ou ſera ta demeure,
Mon ciel iuſq'à tant que ie meure,
Et mon paradis ſera là.

COMPLAINTE

DES SATYRES AVX NYMPHES.

DV BEMBE[81].

Dictes, Nymphes, pourquoy touſiours
Vous allez fuyant noz amours :
Ont les Satyres quelque enſeigne,
Qui merite qu'on les dedaigne?
Si nous auons le front cornu,
Bacchus aux cornes eſt cogneu :
Et la pucelle Candienne
Ne dedaigne point d'eſtre ſienne.
Si noſtre teinct eſt rougiſſant,
Phœbus ne l'a pas blanchiſſant :
Et Clymene qui le feit pere,
Par luy n'a honte d'eſtre mere.
Si nous portons barbe au menton,
Tel encor' Hercule void-on :
Et toutefois Delanire
De luy ſa bouche ne retire.
Si noſtre eſtomac eſt velu,
Mars, comme nous, l'auoit pelu :
Pourtant n'en faiſoit point de plaincte
Ilie, qui en feut enceincte.
Si noz pieds vous ſemblent honteux,
Eſt-il rien plus laid, qu'vn boyteux?
Toutefois, ô Cypris la belle,
Vn boyteux ſa femme t'appelle.
Bref, ſi nature nous a faicts
En quelques choſes imparfaicts,
Si ſont telz vices excuſables,
Puis qu'au ciel ilz ont leurs ſemblables.

Mais vous, qui n'aymez que pour l'or,
(Comme toutes ſemmes encor)
Nous dedaignez, & n'eſtes chiches
A ceulx-là, qui ſont les plus riches.

SVR VN CHAPPELET DE ROSES.

DV BEMBE.

Tu m'as faict vn chappeau de roſes,
Qui ſemblent tes deux leures cloſes,
Et de lis freſchement cuillis,
Qui ſemblent tes beaux doigts polis,
Les liant d'vn fil d'or enſemble,
Qui à tes blonds cheueux reſemble.
Mais ſi, ieune, tu entendois
L'ouurage qu'ont tyſſu tes doigts,
Tu ſerois, peult eſtre, plus ſage
A preuoir ton futur dommage.
Ces roſes plus ne rougiront,
Et ces lis plus ne blanchiront :
La fleur des ans, qui peu ſeiourne,
S'en fuit, & iamais ne retourne,
Et le fil te monſtre combien
La vie eſt vn fragile bien.
Pourquoy donc m'es tu ſi rebelle?
Mais pourquoy t'es-tu ſi cruelle?
Si tu n'as point pitié de moy,
Ayés au moins pitié de toy.

EPITAPHE D'VN PETIT CHIEN.

Deſſous ceſte motte verte
De lis & roſes couuerte
Giſt le petit Peloton
De qui le poil ſoleton
Friſoit d'vne toyſon blanche
Le doz, le ventre, & la hanche.
Son nez camard, ſes gros yeux
Qui n'eſtoient point chaſſieux,
Sa longue oreïlle velue
D'vne ſoyé creſpelue,
Sa queue au petit floquet,
Semblant vn petit bouquet,
Sa gembe greſle, & ſa patte
Plus mignarde qu'vne chatte
Auec ſes petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'iuoyre,
Et la barbelette noyre
De ſon muſequin friand :
Bref tout ſon maintien riand
Des pieds iuſques à la teſte,
Digne d'vne telle beſte,
Meritoient qu'vn chien ſi beau
Euſt vn plus riche tumbeau.
Son exercice ordinaire
Eſtoit de iapper & braire,
Courir en hault & en bas,
Et faire cent mille eſbas,
Tous eſtranges & farouches,
Et n'auoit guerre qu'aux mouſches,
Qui luy faiſoient maint torment.
Mais Peloton dextrement

Leur rendoit bien la pareille :
Car ſe couchant ſur l'oreille,
Finement il aguignoit
Quand quelqu'vne le poingnoit :
Lors d'vne habile ſouppleſſe
Happant la mouche traiſtreſſe,
La ſerroit bien fort dedans,
Faiſant accorder ſes dens
Au tintin de ſa ſonnette
Comme vn clauier d'eſpinette.
Peloton ne careſſoit
Sinon ceulx qu'il cognoiſſoit,
Et n'euſt pas voulu repaiſtre
D'autre main que de ſon maiſtre,
Qu'il alloit touſiours ſuyuant :
Quelquefois marchoit deuant,
Faiſant ne ſçay quelle feſte
D'vn gay branlement de teſte.
Peloton touſiours veilloit
Quand ſon maiſtre ſommeilloit,
Et ne ſouilloit point ſa couche
Du ventre ny de la bouche,
Car ſans ceſſe il gratignoit
Quand ce deſir le poingnoit :
Tant fut la petite beſte
En toutes choſes honneſte.
Le plus grand mal, ce dict-on,
Que feiſt noſtre Peloton,
(Si mal appellé doit eſtre)
C'eſtoit d'eſueiller ſon maiſtre,
Iappant quelquefois la nuict,
Quand il ſentoit quelque bruit,
Ou bien le voyant eſcrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, & trepigner,
Follaſtrer, & gratigner,
Et faire tumber ſa plume,
Comme il auoit de couſtume.

Mais quoy? nature ne faict
En ce monde rien parfaict :
Et n'y a choſe ſi belle,
Qui n'ait quelque vice en elle.
Peloton ne mangeoit pas
De la chair à ſon repas :
Ses viandes plus priſees
C'eſtoient miettes briſees,
Que celuy qui le paiſſoit,
De ſes doigts amolliſſoit :
Auſſi ſa bouche eſtoit pleine
Touſiours d'vne doulce haleine.
Mon-dieu, quel plaiſir c'eſtoit,
Quand Peloton ſe grattoit,
Faiſant tinter ſa ſonnette
Auec ſa teſte ſolette!
Quel plaiſir, quand Peloton
Cheminoit ſur vn baſton,
Ou coiſé d'vn petit linge,
Aſſis comme vn petit ſinge,
Se tenoit mignardelet
D'vn maintien damoiſelet!
Ou ſur les pieds de derriere,
Portant la pique guerriere
Marchoit d'vn front aſſeuré,
Auec vn pas meſuré :
Ou couché deſſus l'eſchine,
Auec ne ſçay quelle mine
Il contrefaiſoit le mort!
Ou quand il couroit ſi fort,
Qu'il tournoit comme vne boule,
Ou vn peloton, qui roule!
Bref, le petit Peloton
Sembloit vn petit mouton :
Et ne feut onc creature
De ſi benigne nature.
Las, mais ce doulx paſſetemps
Ne nous dura pas long temps :

Car la mort ayant enuie
Sur l'ayſe de noſtre vie,
Enuoya deuers Pluton
Noſtre petit Peloton,
Qui maintenant ſe pourmeine
Parmi ceſte vmbreuſe plaine,
Dont nul ne reuient vers nous.
Que mauldictes ſoyez-vous,
Filandieres de la vie,
D'auoir ainſi par enuie
Enuoyé deuers Pluton
Noſtre petit Peloton :
Peloton qui eſtoit digne
D'eſtre au ciel vn nouueau ſigne,
Temperant le Chien cruel
D'vn primtemps perpetuel.

EPITAPHE D'VN CHAT.

Maintenant le viure me faſche :
Et à fin, Magny, que tu ſçaiche',
Pourquoy ie ſuis tant eſperdu,
Ce n'eſt pas pour auoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bource :
Et pourquoy eſt-ce donques? pource
Que i'ay perdu depuis trois iours
Mon bien, mon plaiſir, mes amours :
Et quoy? ô ſouuenance greue!
A peu que le cueur ne me creue
Quand i'en parle, ou quand i'en eſcris :
C'eſt Belaud mon petit chat gris :
Belaud, qui fut parauenture
Le plus bel œuure que nature

Feit onc en matiere de chats :
C'eſtoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle eſt digne d'eſtre immortelle.
Donques Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement,
Ny tel qu'en France on les void naiſtre,
Mais tel qu'à Rome on les void eſtre,
Couuert d'vn poil gris argentin,
Ras & poly comme ſatin
Couché par ondes ſur l'eſchine,
Et blanc deſſous comme vne ermine.
Petit muſeau, petites dens,
Yeux qui n'eſtoient point trop ardens,
Mais deſquelz la prunelle perſe
Imitoit la couleur diuerſe
Qu'on voit en ceſt arc pluuieux,
Qui ſe courbe au trauers des cieux.
La teſte à la taille pareille,
Le col graſſet, courte l'oreille,
Et deſſous vn nez ebenin
Vn petit muſle lyonnin,
Autour duquel eſtoit plantee
Vne barbelette argentee,
Armant d'vn petit poil folet
Son muſequin damoiſelet.
Gembe greſle, petite patte
Plus qu'vne mouſle delicate,
Sinon alors qu'il deſguaynoit
Cela, dont il egratignoit :
La gorge douillette & mignonne,
La queuë longue à la guenonne,
Mouchetee diuerſement
D'vn naturel bigarrement :
Le flanc hauſſé, le ventre large,
Bien retrouſſé deſſous ſa charge,
Et le doz moyennement long,
Vray Sourian, ſ'il en fut onq'.

Tel fut Belaud, la gente beste,
Qui des piedz iusques à la teste,
De telle beauté fut pourueu,
Que son pareil on n'a point veu.
O quel malheur! ô quelle perte,
Qui ne peult estre recouuerte!
O quel dueil mon ame en reçoit!
Vray'ment la mort, bien qu'elle soit
Plus fiere qu'vn ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eust pris la peine
Vn tel chat, son cueur endurcy
En eust eu, ce croy-ie, mercy:
Et maintenant ma triste vie
Ne hayroit de viure l'enuie.
Mais la cruelle n'auoit pas
Gousté les follastres esbas
De mon Belaud, ny la soupplesse
De sa gaillarde gentillesse:
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,
Soit qu'il tournast, ou voltigeast
D'vn tour de chat, ou soit encores
Qu'il prinst vn rat, & or' & ores
Le relaschant pour quelque temps
S'en donnast mille passetemps:
Soit que d'vne façon gaillarde,
Auec sa patte fretillarde,
Il se frottast le musequin,
Ou soit que ce petit coquin
Priué sautelast sur ma couche,
Ou soit qu'il rauist de ma bouche
La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger,
Soit qu'il feist en diuerses guises
Mille autres telles mignardises.
Mon-dieu, quel passetemps c'estoit
Quand ce Belaud vire-voltoit
Follastre autour d'vne pelote!
Quel plaisir, quand sa teste sotte

Suyuant ſa queue en mille tours,
D'vn rouët imitoit le cours!
Ou quand aſſis ſur le derriere
Il ſ'en faiſoit vne iartiere,
Et monſtrant l'eſtomac velu
De panne blanche creſpelu,
Sembloit, tant ſa trongne eſtoit bonne,
Quelque doĉteur de la Sorbonne!
Ou quand alors qu'on l'animoit,
A coups de patte il eſcrimoit,
Et puis appaiſoit ſa cholere
Tout ſoudain qu'on luy faiſoit chere.
Voyla, Magny, les paſſetemps,
Ou Belaud employoit ſon temps.
N'eſt il pas bien à plaindre donques?
Au demeurant tu ne vis onques
Chat plus addroit, ny mieulx appris,
A combattre rats & ſouris.
Belaud ſçauoit mille manieres
De les ſurprendre en leurs teſnieres,
Et lors leur falloit bien trouuer
Plus d'vn pertuis, pour ſe ſauuer :
Car onques rat, tant fuſt il viſte,
Ne ſe vit ſauuer à la fuyte
Deuant Belaud. Au demeurant
Belaud n'eſtoit pas ignorant :
Il ſçauoit bien, tant fut traiĉtable,
Prendre la chair deſſus la table,
I'entens, quand on luy preſentoit,
Car autrement il vous gratoit,
Et auec la patte friande
De loing muguetoit la viande.
Belaud n'eſtoit point mal-plaiſant,
Belaud n'eſtoit point mal-faiſant,
Et ne feit onq' plus grand dommage
Que de manger vn vieux frommage,
Vne linotte, & vn pinſon,
Qui le faſchoient de leur chanſon.

Mais quoy, Magny, nous meſmes hommes
Parfaicts de tous poincts nous ne ſommes.
Belaud n'eſtoit point de ces chats,
Qui nuict & iour vont au pourchas,
N'ayant ſoucy que de leur panſe :
Il ne faiſoit ſi grand' deſpenſe,
Mais eſtoit ſobre à ſon repas,
Et ne mangeoit que par compas.
Auſſi n'eſtoit-ce ſa nature
De faire par tout ſon ordure,
Comme vn tas de chats, qui ne ſont
Que gaſter tout par ou ilz vont :
Car Belaud, la gentile beſte,
Si de quelque acte moins qu'honneſte
Contrainct poſſible il eut eſté,
Auoit bien ceſte honneſteté
De cacher deſſous de la cendre
Ce qu'il eſtoit contrainct de rendre.
Belaud me ſeruoit de ioüet,
Belaud ne filoit au roüet,
Grommelant vne letanie
De longue & faſcheuſe harmonie,
Ains ſe plaignoit mignardement
D'vn enfantin myaudement[illegible]*.*
Belaud (que i'ayé ſouuenance)
Ne me feit onq' plus grand' offenſe
Que de me réueiller la nuict,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paillaſſe :
Car lors il leur donnoit la chaſſe,
Et ſi dextrement les happoit,
Que iamais vn n'en eſchappoit.
Mais las, depuis que ceſte fiere
Tua de ſa dextre meurtriere
La ſeure garde de mon corps,
Plus en ſeureté ie ne dors :
Et or', ô douleurs nompareilles!
Les rats me mangent les oreilles :

Meſmes tous les vers que i'eſcris,
Sont rongez de rats & ſouris.
Vray'ment les Dieux ſont pitoyables
Aux pauures humains miſerables,
Touſiours leur annonçant leurs maulx,
Soit par la mort des animaulx,
Ou ſoit par quelque autre preſage,
Des cieux le plus certain meſſage.
Le iour que la ſœur de Cloton
Rauit mon petit Peloton,
Ie dis, i'en ay bien ſouuenance,
Que quelque maligne influence
Menaſſoit mon chef de la hault,
Et c'eſtoit la mort de Belaud :
Car quelle plus grande tempeſte
Me pouuoit fouldroyer la teſte?
Belaud eſtoit mon cher mignon,
Belaud eſtoit mon compagnon
A la chambre, au liƈt, à la table,
Belaud eſtoit plus accointable
Que n'eſt vn petit chien friand,
Et de nuiƈt n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs miaudemens horribles :
Auſſi le petit mitouard
N'entra iamais en matouard :
Et en Belaud, quelle diſgrace!
De Belaud ſ'eſt perdue [44] la race.
Que pleuſt à Dieu, petit Belon,
Que i'euſſe l'eſprit aſſez bon,
De pouuoir en quelque beau ſtyle
Blaſonner ta grace gentile,
D'vn vers auſſi mignard que toy :
Belaud, ie te promets ma foy,
Que tu viurois, tant que ſur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

EPITAPHE DE L'ABBÉ BONNET.

Cy giſt Bonnet, qui tout ſçauoit,
Bonnet, qui la prattique auoit
De tous les ſecrets de nature,
Dont il parloit à l'auenture,
Car il eut ſi ſubtil eſprit,
Qu'onq' il n'en leut vn ſeul eſcript.
Bonnet ne leut onq' en ſa vie
Vn ſeul mot de philoſophie,
Et ſi en ſçauoit, ce dit-on,
Plus qu'Ariſtote, ny Platon.
Bonnet fut vn Docteur ſans tiltre,
Sans loy, paragraphe, & chapitre.
Bonnet auoit leu tous autheurs,
Fors poëtes & orateurs :
D'hiſtoires, & mathematiques,
Et telles ſciences antiques,
Il ſ'en mocquoit : au demeurant
De rien il n'eſtoit ignorant.
Mais ſa ſcience principale
Eſtoit vne occulte Caballe,
Qui n'auoit rien de defendu,
Car on n'y euſt rien entendu.
Bonnet entendoit la Magie
Auſſi bien que l'Aſtrologie :
Bonnet le futur prediſoit,
Et de tout preſages faiſoit,
Sur mutations de prouinces,
Sur guerres, & ſur morts de princes :
Mais il n'eut onques le ſçauoir
De pouuoir la ſienne preuoir.
Bonnet ſçeut la langue Hebraïque
Auſſi bien que la Caldaïque,

Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ny A, ny B.
Bonnet auoit mis en vſage
Vn barragouin de langage
Entremeſlé d'Italien,
De François, & Sauoyſien.
Bonnet fut de l'Academie
De ceux qui ſouſlent l'Alchumie [44],
Et auoit ſouflé tout ſon bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet ſçauoit donner au verre
La couleur d'vne belle pierre :
Bonnet ſçauoit vn grand threſor,
Bonnet ſçauoit vn fleuue d'or,
Et auoit trouué des minieres
De metaulx de toutes manieres.
Bonnet auoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en maſſe, & parloit ſans ceſſe
De ſes biens, & de ſa richeſſe.
Bonnet eſtoit de tous meſtiers,
Bonnet frequentoit les monſtiers,
Et touſiours barbottoit des leures.
Bonnet ſçauoit guerir des fiebures
Par billets au col attachez ;
Bonnet deteſtoit les pechez,
Mais en proces, & playdoirie
C'eſtoit vne droitte Furie.
Bonnet fut cholere & mutin,
Bonnet reſembloit vn Lutin,
Qui va, qui tourne, qui tracaſſe
Toute la nuict parmy la place.
Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet eſtoit de poil de rat,
Bonnet fut de moyen corſage,
Bonnet eſtoit rouge en viſage,
Auecques vn œil de furet,
Et ſec comme vn haran ſoret :

Bonnet eut la teſte pointuë,
Et le col comme vne tortuë.
Bonnet ſ'accouſtroit tous les iours
De deux ſoutanes de velours,
Et ne changeoit point de veſture
Pour le chault, ny pour la froidure.
Bonnet eſtoit touſiours croté
En hyuer, & poudreux l'eſté :
Et touſiours traynoit par la ruë
Quelque ſemelle découſuë.
Bonnet, ſoit qu'il pluſt ou feiſt beau,
Portoit touſiours vn vieux chappeau,
Et ne porta, tant fuſt grand' feſte,
Qu'apres ſa mort bonnet en teſte :
Bref, ce Bonnet fut vn Bonnet,
Qui iamais ne porta bonnet.
Bonnet alloit ſur vne mule
Auſſi vieille, que pape Iule,
Accompagné d'vn gros vallet
Touſiours crotté iuſq'au collet,
Auec la bride & couuerture
Digne d'vne telle monture.
Bonnet pour la chambre veſtoit
Vne chamarre, qui eſtoit
De peau de loup. Quant à ſa table
Il vſoit pour mets delectable
D'oignons tous cruds, & de porreaux,
Et touſiours il ſentoit les aulx :
Les aulx eſtoient le muſq' & l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit ſa chambre.
Bonnet beuuoit grec & latin,
Bonnet ſ'enyuroit au matin
Pour tout le iour, & apres boyre
Bonnet ſ'en vouloit faire croyre.
Bonnet en tout ſe cognoiſſoit,
Bonnet de tous maulx gueriſſoit,
Et ſi n'vſoit que d'eau de vie :
Mais la mort, qui en eut enuie,

Tellement ſes forces rauit,
Que ſon eau rien ne luy ſeruit.
Bonnet faiſoit mille trafiques,
Bonnet ſçauoit mille prattiques
En proces : & les plus famez,
De ces courtiſans affamez,
En matiere de benefices
Pres de luy n'eſtoient que nouices.
Pour bien emboucher vn teſmoing,
Et pour bien ſ'ayder au beſoing
D'vne vieille lettre authentique,
Pour trouuer quelque tiltre antique,
Pour rendre vn proces eternel,
Pour faire vn ciuil criminel,
Et pour donner vne trauerſe
Au droit de ſa partie aduerſe,
Pour eſtonner de ſon caquet
Vn iuge, vne court, vn parquet,
Pour faire vne importune inſtance,
Pour appeller d'vne ſentence,
Pour cognoiſtre cela qui poingt,
Et pour ſoudain prendre le poinct
De quelque matiere profonde,
Il n'eſtoit qu'vn Bonnet au monde.
Vray eſt, qu'on luy feit maint exces,
Mais il gaigna tous ſes proces :
Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,
Ou fuſt à droit, ou fuſt à tort,
Proces, ſi-non contre la mort :
Dont encores il ſe lamente
(Ce croy-ie) deuant Rhadamante :
Mais Bonnet aura beau crier,
S'il peut Rhadamante plier.

A BERTRAN BERGIER,

POETE DITHYRAMBIQVE[55].

Pour auoir ſongé en Parnaſe,
Et humé de l'eau de Pegaſe,
Aſcree en vn moment fut faict
De bouuier, poëte parfaict :
Montrant que la ſeule nature,
Sans art, ſans trauail, & ſans cure,
Fait naiſtre le poëte, auant
Qu'il ayt ſongé d'eſtre ſçauant.
Bergier, qui as l'experience
De ceſte gaillarde ſcience,
Ce qu'Aſcree a chanté de ſoy,
Tu le peulx bien chanter de toy,
Et plus : car ſans l'eau cryſtaline
De la fonteine Cabaline,
Et ſans le mont deux fois cornu
Tu es poëte deuenu.
Ton ame eſtant eguillonnee
D'vne fureur Apollinee,
Te feit, & ne ſçait-on comment,
Naiſtre poëte en vn moment.
Ta bouche des Dieux interprete
Sans maſcher le laurier prophete,
Nous découure les haults ſecrets
De leurs myſteres plus ſacrez.
Tu ne prins onques fantaſie
De lire aucune poëſie,
Soit de ce temps, ſoit de iadis,
Et ſi fais des vers plus que dix.
Tu ne ſçais que c'eſt de meſures,
D'apoſtrophes, ny de ceſures,

Ny de ces preceptes diuers
Qui monstrent à faire des vers :
Aussi les vers du temps d'Orphee,
D'Homere, Hesiode, & Musee,
Ne venoient d'art, mais seulement
D'vn franc naturel mouuement.
Les Bergiers, auec leurs musettes,
Gardans leurs brebis camusettes,
Premiers inuenterent les sons
De ces poëtiques chansons.
Depuis geinant tel exercice
Soubs vn miserable artifice,
Ce qu'auoient de bon les premiers,
Fut corrompu par les derniers.
De là vindrent ces Eneïdes,
Et ces fascheuses Thebaïdes,
Ou n'y a vers sur qui ses dois
On n'ayt rongé plus de cent fois.
Mais toy Bergier de franc courage,
Qui tiens encor du premier aage,
D'vn tel mords tu n'as point bridé
Ton esprit librement guidé :
Ains comme on voit dans la carriere
Lors qu'on déboucle la barriere,
Le cheual au cours s'elancer,
Pour ses compaignons deuancer,
Ta Muse de fureur guidee,
Volant à course débridee
A laissé loing derriere soy
Ceulx qui sont partis deuant toy.
D'vn cours plus leger que la foudre
Tu leur as mis aux yeux la poudre,
Nous monstrant d'vn trac non batu,
Le vray sentier de la vertu.
Premier tu feis des dithyrambes,
Lesquelz n'auoient ny pieds, ny iambes,
Ains comme balles, d'vn grand sault
Bondissoient en bas & en hault.

Tu dis maintes gayes sornettes,
Sur le bruit que font les sonnettes,
Accordant au vol des oyseaux,
Les horloges, & leurs appeaux.
Apres en rimes heroïques
Tu feis de gros vers bedonniques,
Puis en d'autres vers plus petis
Tu feis des hachi-gigotis.
Ainsi nous oyons dans Virgile,
Galoper le coursier agile,
Et les vers d'Homere exprimer,
Le flo-flotement de la mer.
Que diray-ie des autres graces,
Que les Dieux comme à pleines tasses
Ont versé dessus toy, à fin
D'en faire vn chef d'œuure diuin?
Tu as au chef tant de ceruelle,
Qu'vne autre Minerue nouuelle
Pourroit naistre de ton cerueau,
Comme d'vn Iupiter nouueau.
Mais ceste barbe venerable,
Mais ce graue port honorable,
Qui d'Auguste a ie ne sçay quoy,
Ne sont-ilz pas dignes d'vn Roy?
Si les Roys auoient cognoissance
De toy, & de ta suffisance,
Sans toy ilz ne prendroient repas,
Et sans toy ne feroient vn pas.
Car quand il te plaist de bien dire,
Tu dis mille bons mots pour rire,
Serenant de ton front ioyeux
Tout soing & chagrin ennuieux.

EPITAPHE D'VN FLAMBEAV.

Paſſant, ce malheureux tumbeau
Couue les cendres d'vn Flambeau
N'agueres pire que la flamme
Que ſongea la Troienne Dame,
Qui en effroyables abbois
Finit ſa miſerable voix :
Pire que la torche ennemie,
Qui deſſus la ville endormie,
Au milieu du chœur Orgien,
Trahiſſoit le mur Phrygien :
Pire que la lampe homicide
De celuy, qui dedans Elide,
Gallopant ſur vn pont d'airain,
Contrefaiſoit le Souuerain.
Flambeau dont la flamme animee
Auoit toute France allumee,
Flambeau, ce croy-ie, qui euſt or'
Embrazé tout le monde encor'
Si le ciel d'vn ſoudain orage
N'euſt eſteinct l'ardeur de ſa rage,
L'abyſmant au centre odieux,
Auec les ennemis des Dieux :
Ou ceſte malheureuſe torche,
Des fureurs la plus fine emorche,
Sert encor' de flambeau qui luit
Es mains des filles de la Nuict.
Flambeau plus noir, que ceulx qu'on porte
Autour d'vne charrongne morte :
Flambeau ſorcier, flambeau fatal,
Pire que le tiſon natal
De Meléagre, & pire encores
Que le feu violeur, qui ores

Sacrilegement furieux
Saccage les temples des Dieux,
Or' attize au foyer des villes
Le brazier des guerres ciuiles.
Flambeau pire que tous ceulx-là,
Dont le Picard void ça & là
Darder les flammes enragees
Sur ſes bourgades ſaccagees.
Flambeau puant, flambeau fumeux,
Flambeau petillant, & gommeux,
Flambeau oingt de poix, & de ſoulphre
Emprunté du ſtygieux goulphre :
Flambeau ſecret, flambeau mutin,
Flambeau plus ardent au butin,
Qu'vne fiere & cruelle armee
Au ſac d'vne ville enflammee.
Flambeau du ſoulphre plus amy,
Que le feu forcenant parmy
La poictrine Sicilienne,
Ou la pouſſiere Thracienne :
Ny que le traict Olympien,
Dont le marteau Cyclopien
Arme la puniſſante dextre
A lancer les fouldres addextre :
Ny que le boulet furieux,
Dont l'Aleman induſtrieux
Par ſon canon eſpouantable
Rendit le tonnerre imitable :
Flambeau pire que le brandon
De la mere de Cupidon,
Flambeau, peur des chaſtes familles,
Flambeau, peſte des ieunes filles,
Plus furieux que ceſtuy-là,
Qui la Sœur de Caune bruſla,
Ny que l'ardeur impetueuſe,
Qui rendit Myrrhe inceſtueuſe,
Ny que le feu demeſuré,
Qui d'vn deſir denaturé

Conceut en la Royne de Crete
Du taureau l'amour indiſcrete.
Ce Flambeau, quand plus il ventoit,
D'autant plus ſa force augmentoit,
Voyre fut de telle nature,
Qu'en l'onde il euſt pris nourriture,
Tellement il eſtoit armé
D'vn feu fatalement charmé.
Sa fureur pour vn temps cachee
Sembloit quelque peu relaſchee,
Mais depuis, que d'vn nouueau feu
A dextre eſclairer on a veu
Iuppiter dardant ſes tempeſtes
Sur tant de miſerables teſtes,
Ce Flambeau demy languiſſant
S'eſtoit faict plus fort & puiſſant:
Flambeau, dont les mortes flammeſches
Maintenant allument les meſches,
Qui eſclairent au noir ſeiour,
Ou iamais n'eſclaire le iour.
Va donques Flambeau de Furie,
Va exerçer ta ſeigneurie,
Au plus creux du goulphre beant,
Sur quelque fouldroyé geant,
Puis que iadis d'vn tel college
Tu feus le Flambeau ſacrilege.
Flambeau des enfers enuoyé,
Flambeau par les cieulx fouldroyé,
Ores ta flamme eſt inutile :
Mais quiconques fut le Perile,
Qui t'alluma dedans Paris,
Il eut faulte d'vn Phalaris.

CONTRE VNE VIEILLE[86].

Vieille plus vieille que le monde,
Vieille plus que l'ordure immonde,
Vieille plus que la Fieure blesme,
Et plus morte que la Mort mesme,
Plus que la Fureur furieuse,
Et plus que l'Enuie enuieuse :
Tu es vne attise-querelle,
Tu es sorciere, & maquerelle,
Tu es hypocrite, & bigotte,
Et tousiours ta bouche marmotte
Ie ne sçay quoy : tu es au reste
Plus dangereuse que la peste.
Pour blesser vne renommee
Auec ta langue enueminee,
Pour diffamer tout vn lignage,
Pour troubler tout vn voysinage,
Vn royaume, vne seigneurie,
Il ne fault point d'autre Furie.
Et toutefois, vieille Gorgone,
Toutefois, vieille Tysiphone,
Tu oses bien porter enuie
Aux doulx passetemps de ma vie,
Et n'as honte, vieille prestresse,
De t'accoster de ma maistresse.
Tousiours, vieille, tu la conseilles,
Tousiours tu luy souste' aux oreilles
Quelque charme, pour en son ame
Esteindre l'amoureuse flamme,
Et pour empescher que la belle
Ne m'ayme, comme ie fais elle.
Tu luy proposes l'infamie
D'vne faulse langue ennemie,
La honte de son parentage,

La perte de ſon mariage,
Et mil' autres maulx, qui arriuent
A celles qui l'amour enſuyuent.
Puis vſant d'vne autre fineſſe,
Tu viens à blaſmer la ieuneſſe,
Et luy dis de nous autres hommes,
Que pour la plus grand' part nous ſommes
En amours de leger courage,
Mais les plus ieunes d'auantage.
Lors tu mets en ieu quelque Moyne,
Ou quelque monſieur le Chanoyne,
Qui a force ducats en bourſe,
Ou il y a plus de reſſource
Qu'en ces prodigues de gambades,
Qui ne donnent que des aubades.
Ainſi auecques mille ruſes
La ſimplicité tu abuſes
De ces pauures filles craintiues :
Mais celles qui ſont plus retiues
A tes deuotes remonſtrances,
Plus horriblement tu les tances.
Tu les menaces d'vne mere,
D'vn frere, d'vn oncle, d'vn pere,
Si les pauurettes n'abandonnent
Ces amoureux, qui rien ne donnent,
Et puis ſ'en vantent par la ville,
S'ilz trouuent quelque mal'-habile.
Tu leur dis, qu'elles ſont charmees,
Et qu'elles ne ſont point aymees,
Semant dedans leur fantaſie,
Vne graine de ialouſie,
Qui empoiſonne les penſees
De ces chetiues inſenſees.
Tu dis, que tu ſçais la maniere
De rendre vne ame priſonniere,
Ou de la rendre deſliee,
S'il luy faſche d'eſtre oubliee,
Et que pour monſtrer ta ſcience

Tu en ſeras l'experience.
Et vrayment, vieille enchantereſſe,
I'apperçoy bien que ma maiſtreſſe
Ne me faict plus ſi bonne chere
Qu'elle ſouloit, & que legere
Elle retire sa penſee
De qui ne l'a point offenſee.
Mais ie ne m'en donne merueille,
Veu que tu es la nompareille
En toutes manieres de charmes,
Et que ſouuent de telles armes
Tu as gaſté mainte famille,
Et ſeduit mainte pauure fille.
Tu peulx deſtourner en arriere
Du ciel la courſe couſtumiere,
Tu peulx enſanglanter la Lune,
Tu peulx tirer ſoubs la nuict brune
Les vmbres de leur ſepulture,
Et faire force à la nature.
Tu peulx faire, ſi bon te ſemble,
Que ſoubs tes pieds la terre tremble,
Que les fleuues contre leur ſource
Tournent la bride de leur courſe,
Et que les arbres des montagnes
Deſcendent au bas des campagnes.
Ores tu marches ſolitére
Parmy l'horreur d'vn cimitére,
Or' autour d'vne croix celee
Tu guides toute eſcheuelee
Le bal que la Sorciere meine
Le dernier iour de la ſemaine.
Par toy les vignes ſont gelees,
Par toy les plaines ſont greſlees,
Par toy les arbres ſe dementent,
Par toy les laboureurs lamentent
Leurs bledz perdus, & par toy pleurent
Les bergers leurs troppeaux qui meurent.
Tu peulx faire tout ce dommage,

Et peulx encores d'auantage :
Mais pour eſteindre dans vne ame
L'ardeur d'vne amoureuſe flamme,
Tu n'as recepte plus certaine,
Que ton regard, & ton haleine.

ELEGIE AMOVREVSE.

Si voſtre eſprit, qui de ſon origine
Teſmoigne aſſez la nature diuine
Par les diſcours que faict diuinement
Voſtre celeſte & parfaict iugement,
Ne cognoiſſoit combien ſont noz penſees
De paſſions diuerſes offenſees,
Et par ſur tout de ceſte affection
Qui vient d'aymer vne perfection,
Ie m'eſtendrois par plus longue eſcritture
Sur le pouuoir, ſur la cauſe & nature,
Sur les effects & la diuerſe fin
De ceſt amour tant humain que diuin.
Mais cognoiſſant combien ſont telles choſes
Diuinement en noſtre eſprit encloſes,
Ie laiſſeray ceſt argument choiſir
Aux plus ſçauans, & aux plus de loiſir :
Me contentant ſeulement de vous dire
Ce que ie puis de mon amour eſcrire
Naïuement, ſans art & fiction,
Comme ſans art eſt mon affection.
Cognoiſſant donc combien eſt indomtable
De ceſt amour la force ineuitable,
Meſmes trouuant vn ſi digne ſubiect
Comme celuy, qui m'a ſeruy d'obiect,
Vous iugerez mon amour eſtre telle,

Veu que l'amour vient de la choſe belle.
Si ce n'eſtoit que ie crains d'offenſer
En vous louant, le modeſte penſer
Qui ne vous laiſſe ouir voſtre merite,
Et vous faict plus que vous meſmes petite,
Ie ne dirois voſtre race & grandeur,
Puis que le ciel vous a donné tant d'heur
Plus que cela, mais bien la bonne grace
Qu'on void reluire en voſtre belle face,
Voſtre doulceur, voſtre humble priuauté,
Et voſtre eſprit plus beau que la beauté :
Perfections d'vn chacun eſtimees,
Mais plus de moy que de tout autre aymees,
Par vn inſtinct naturel, qui me faict
Cognoiſtre en vous de vous le plus parfaict.
Et ſ'il vous ſemble en cela que ie face
Aucune erreur, ie vous ſupply de grace
Conſiderer, que ſeul ie ne ſuis pas
Que telle erreur a pris en ſes appas :
S'il fault qu'erreur vne choſe on appelle
Qui de ſoy-meſme eſt toute bonne & belle,
Par qui tout eſt, ſans qui rien ne ſeroit,
Et ſans laquelle icy ne ſe feroit
Rien de vertu, ne digne de memoire.
Et que doit-on plus priſer que la gloire?
Ie ne pretens pour cela toutefois
(Bien que d'amour les equitables loix
Veuillent qu'amour par amour on compenſe)
Vous obliger vers moy de recompenſe.
Ce que de vous ie deſire & pretens,
Pour l'amitié, pour la longueur du temps,
Que i'ay taſché de vous faire ſeruice,
C'eſt ſeulement, Madame, que ie puiſſe
(Si autre bien ie ne puis deſſeruir)
De voſtre gré vous aymer & ſeruir.
Vous pouuez bien, Madame, & ma Deeſſe,
Vous pouuez bien commander que ie ceſſe
De vous hanter, de vous parler, & voir,

Mais vous n'auez, & ie n'ay le pouuoir
De commander à mes desirs en sorte,
Que mon amour ne soit tousiours plus forte.
Si vous pouuez voz graces vous oster,
De vous aymer vous pouuez m'exempter :
Mais si du ciel le vouloir immuable
Pour voz vertus vous a faict tant aymable,
Quelle raison au'ous[en], quant à ce point,
De commander qu'on ne vous ayme point?
Permettez donc, ie vous supply, Madame,
Permettez moy que vostre ie me clame,
Que ie vous ayme, & porte dans mon cueur :
Ou s'il vous plaist, pour m'vser de rigueur,
Me commander, que tel ie ne demeure,
Commandez moy ensemble que ie meure.

LA COVRTISANNE REPENTIE,

DV LATIN DE P. GILLEBERT.

Retirez-vous amoureuses pensees
Des faulx plaisirs de Venus offensees,
Et toy qui es le pere du soucy,
Cruel Enfant, retire toy aussi.
Retirez vous ourdisseurs de finesse,
Propos flatteurs, qui gastez la ieunesse,
Larmes, souspirs, nostre plus grand sçauoir,
Subtilz appas pour les fols deceuoir :
Retirez vous, petites mignardises,
Et vous, du lict folastres gaillardises,
Et tout cela, que par art feminin
Amour destrempe au miel de son venin.

Adieu, adieu, vous qui m'auez aymee,
Et qui m'auez ſurmonté deſarmee :
Adieu, troppeau affronteur bien inſtruict,
Troppeau Romain, qui la grand' louue ſuit.
D'vn long adieu, adieu donc, mes complices,
Qui vieilliſſez au bourbier de voz vices,
Qui maintenant ſur la fleur de voz ans
De toutes pars ceinctes de courtiſans,
Vous aſſemblez par leur ſotte largeſſe
Iniuſtement vne faulſe richeſſe.
Ou qui gaingnez, ô miſerable gaing !
A tous venans nuict & iour voſtre pain.
Ie ne veulx plus, pour tels loyers acquerre,
Gaigner la ſoulde en l'amoureuſe guerre :
Ie ne veulx plus ces fineſſes braſſer,
Ie ne veulx plus les amans enlacer,
Par tels appas, de promeſſes friuoles,
Ny pour l'argent donner belles paroles.
Par la cité, portant deſſus le front
Le feinct martel, ie n'iray comme vont,
Quand la fureur les a faict plus malades,
Du dieu Bacchus les vineuſes Mænades.
Ie laiſſe là tous ces ſifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux cognus :
Ie ne veulx plus me pourmener en coche,
Marque iadis des Dames ſans reproche,
Signe auiourdhuy des vices éfrontez,
Qui ont rendu noz honneurs éhontez.
Rome, qui as veu de tes ſept montaignes
Tout l'vniuers ployé ſoubs tes enſeignes,
Tu ne vois plus, pour ton plus grand bonheur,
Qu'vn grand troppeau de filles ſans honneur.
T'a point laiſſé Ilié la Veſtale
De tant de maulx la ſemence fatale ?
Ou ſi tu tiens ces deſirs vicieux
De celle-là, qui miſe entre les Dieux
Pour celebrer ſes feſtes impudiques,
Faict deſpouiller celles qui ſont publiques ?

Tiendrois tu point, ô Romaine cité,
De ton autheur ton impudicité,
Qui enleua par publiques rapines
Impuniment les craintiues Sabines?
Mars te donna vn eſprit belliqueur,
Tu tiens d'Iliē à ceſte heure le cueur :
Les anciēns ont adoré le pere,
Et maintenant nous adorons la mere.
Voyla le poinƈt de toute ma douleur,
Voyla l'obieƈt de mon premier malheur,
La liberté trop librement permiſe,
Qu'impudemment tes vices ont acquiſe.
Adieu donc fards, dont mon viſage eſt peingt,
Boetes, ou ſont les couleurs de mon teinƈt,
Eaux, & empoix, dont la face on déguiſe,
Croye, & Ceruſe, & Biaque de Veniſe :
Ie prens de vous congé pour tout iamais,
Ie ne veulx plus me peindre deſormais,
Ains des icy abandonne l'vſage
Du fard menteur, qui gaſte le viſage :
De la beauté ie me veulx contenter,
Que m'a voulu nature preſenter,
Et ne veulx plus, pour me faire plus belle,
Changer par art ma forme naturelle.
Plus de pincette & miroir ie ne veulx :
Adieu le ſoing de friſer les cheueux,
Eaux, & vnguents par lesquels on efface
Taches, rougeurs, & rouſſeurs de la face :
Ce qui deride, & plus eſtroittement
Serre la peau deſſoubs le veſtement :
Ce qui les dents conuertiſt en iuoyre,
Et des ſourcils la voulte rend plus noire :
Ce qui les doigts craſſeux, & mal polis,
Change en couleur de roſes, & de lis.
Adieu vous dy, ô vous herbes encore,
Par qui le chef de iaune ſe colore :
Drogues adieu, & adieu tout cela
Par qui reuint mon poil, qui ſ'en alla :

Adieu encor' la caulte medicine,
Qui m'a gardé de reclamer Lucine.
Adieu par qui ſ'échauſe la froideur,
Adieu par qui ſe corrige l'odeur,
Eaux de ſenteurs, muſq', & ciuette, & ambre,
Parfums du lict, & parfums de la chambre:
Le luth, le bal, & tout ce qui plaiſt mieux
Soit du Petrarque, ou ſoit du Furieux.
Adieu lyens, enchantemens, & charmes,
Qui de noſtre art ſont les dernieres armes.
Adieu feneſtre, & porte ou trop ſouuent
I'ay amuſé l'amoureux pourſuyuant,
Porte cent fois, d'vne main courroucee,
Des fols amans en cholere pouſſee.
Adieu ſifflets, & petis bruits legers,
Signes, qui ſont mutuels meſſagers,
Et tous les arts, dont la vieille ruſee
Sçait appaſter la ieuneſſe abuſee.
O bon Aduis, ſi tu es quelque Dieu,
Ie prens franchiſe en ton plus ſacré lieu,
Te preſentant la deſpouille du vice,
Comme nonnain vouée à ton ſeruice.
I'apporte icy la cendre des plaiſirs,
Qui ont bruſlé mes plus ieunes deſirs,
Et le meſpris de tout cela qu'ameine
Le faulx appas de ceſte vie humaine:
Affranchis donc mes eſprits retenus
Trop longuement ſoubs les loix de Venus.
Et quand à vous, ô robbes Tyriennes,
Robbes de ſoye, & perles Indiennes,
Petis anneaux par l'oreille paſſez,
Riches carcans à mon col enlacez,
Pompeux habits, dont la molle richeſſe
Fut le loyer de ma folle ieuneſſe,
Ou ſoyez-vous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde enſeuelis:
Rien n'en demeure, & ne ſoit, moy bruſlee,
Flammeſche aucune à mes cendres meſlee.

LA CONTRE-REPENTIE,

DV MESME GILLEBERT.

Si mon eſprit, qui peult ſortir dehors
De ce qui n'eſt que priſon de ſon corps,
Suyuant touſiours ſa trace couſtumiere
Recherche encor' la liberté premiere,
Si le ſeiour d'vn trauail ocieux,
Nourriſſement des deſirs vicieux,
Réueille en moy la flamme accouſtumee,
Plus que deuant en mon cueur allumee,
Pourquoy, helas, d'vn nœu ſi rigoreux
Ay-ie lié mes ans plus vigoreux:
Et pourquoy ſ'eſt la doulceur de ma vie
Deſſoubs vn ioug ſi peſant aſſeruie?
Folle, pourquoy en lieu ſi reſerré
Dedans mon corps ſ'eſt mon cueur enterré,
Si en moymeſme eſtant enſeuelie,
Ie ſuis encor' de la flamme aſſaillie?
Or adieu donc vaine captiuité,
Qui ſerue tiens noſtre pudicité,
Pudicité ſoubs miſerable feincte
D'vn ſoing forcé honteuſement contraincte.
Mere d'Amour, ſuyuant mes premiers vœuz,
Deſſous tes loix remettre ie me veulx,
Dont ie vouldrois n'eſtre iamais ſortie,
Et me repens de m'eſtre repentie.
Car veu le ſoing, les trauaulx & dangers,
Dont & par terre, & par flots eſtrangers
Nous ſommes ceincts, veu la follie humaine
Ambicieuſe aux cauſes de ſa peine,
Oſe'-tu bien, ô rigoreux Cenſeur,
De noz plaiſirs corrompre la doulceur?

Oſe'-tu bien l'Amour nous interdire,
Qui de noz maulx le ſeul bien ſe peult dire?
Repoſez donc aux champs Elyſiens,
Repoſez vous eſprits des anciens :
Et touſiours ſoient de roſes rougiſſantes,
Et de beaux lis voz vrnes floriſſantes :
Pour à bon droit auoir deïfié
Ce ſainct troppeau à Venus dedié,
Ce ſainct troppeau de filles plus humaines,
Tant reueré des Matrones Romaines.
Cypris ainſi, ſource de noſtre ſang,
Entre les Dieux iadis trouua ſon rang.
Et ſçauez vous, qui l'a faicte ſi grande?
Cypris la belle eſtoit de noſtre bande.
Si Flore n'euſt fait le peuple heritier
De tant de biens gaingnez à ce meſtier,
Le peuple n'euſt, pour la memoire d'elle,
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.
Et toy, qui es noſtre premier honneur,
Romaine Ilié, à ce meſme bonheur
T'appelle encor' ta martiale Rome,
Qui de ſon ſang l'origine te nomme.
Helas pourquoy allons-nous donc courant
Apres l'aduis du ſot peuple ignorant?
Pourquoy defend la loy mal equitable,
Cela qui eſt ſainctement imitable?
Pourquoy ſont tant noz deſirs ennemis
De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?
Pourquoy nous a la liberté rauie
Ce faulx honneur, tyran de noſtre vie?
Rome, feignons qu'on nous chaſſe d'icy,
Soudainement tu te voyras auſſi
Abandonner, car ceſte ſeule perte
Pourra ſuffire à te rendre deſerte :
Soudain de toy l'eſtranger ſ'enfuira,
D'y demeurer le moyne ſ'ennuira,
Et de tes murs ſe rendra fugitiue
Des courtiſans la grand' troppe laſciue.

Ie vous delaiſſe, & promez ne ſentir
D'or'enauant vn autre repentir.

LA VIEILLE COVRTISANNE[*].

Bien que du mal, duquel ie ſuis attainte,
Soit deſormais tardiue la complainte,
Et qu'on ne doiue imputer à raiſon
Le repentir qui vient hors de ſaiſon :
Si me plaindray-ie, & de mon inconſtance
Renouuelant la vieille repentance,
(Quoy que promis i'euſſe de ne ſentir
D'or'enauant vn autre repentir)
M'efforceray de ſoulager ma peine
Par les ſouſpirs d'vne complainte vaine.
Peut eſtre encor que de mon ſouſpirer
Quelqu'vn pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, ſi bien on le contemple,
Aux moins ruſez pourra ſeruir d'exemple :
Recompenſant par ce noueau bienfaict,
Si mieulx ne puis, mon antique forfaict.
Donques, à fin de mieulx faire cognoiſtre
Tout mon malheur, venant mon âge à croiſtre
Plus que mon ſens, ſur les douze ou treize ans,
Eſtant nourrie aux delices plaiſans,
Que peult gouſter vne fille legere
Deſſoubs la main d'vne impudique mere,
Pour ne laiſſer deſſus l'arbre vieillir
Ma belle fleur, ie la laiſſay cuillir,
Non à quelqu'vn, dont on deuſt faire compte,
Et dont l'honneur peuſt amoindrir ma honte,
Mais à vn ſerf : vn ſerf eut ce bonheur,

De trionfer de mon premier honneur
Secrettement : car ma mere diſcrette
Sceut bien tenir l'entrepriſe ſecrette.
Bien toſt apres ie vins entre les mains
De deux ou trois gentilz-hommes Romains,
Deſquelz ie fus auſſi vierge rendue [**],
Comme i'auoy pour vierge eſté vendue :
De main en main ie fus miſe en auant
A cinq ou ſix, vierge comme deuant.
Depuis ſuiuant vne meilleure voye,
D'vn grand prelat ie fus faicte la proye,
Qui cherement ma ieuneſſe achepta,
Comme pucelle : & ſi bien me traitta,
Que ie deuins, voire en bien peu d'eſpace,
Belle, en bon poinct, & de meilleure grace.
Deſlors i'apprins à chanter & baller,
Toucher le luth, & proprement parler,
Veſtir mon corps d'accouſtrement propice,
Et embellir mon teinct par artifice :
Bref i'apprins lors ſoubs bons enſeignemens,
De mon ſçauoir les premiers rudimens :
Car le prelat, duquel i'eſtoy l'amie,
Voire duquel i'eſtoy l'ame demie,
Le cueur, le tout, n'auoit autre plaiſir,
Que ſatisfaire à mon ieune deſir.
Deux ou trois ans me dura ceſte vie,
Iuſques à tant qu'il me priſt vne enuie
De la changer : comme on void bien ſouuent
Trop grand plaiſir ſe conuertir en vent,
Et pour ne voir choſe qui luy deſplaiſe,
L'eſprit humain ſe faſcher de ſon aiſe.
O combien mal conuient la maieſté
Auec l'amour [**] *! rien que la liberté*
Ne me failloit : mais defaillant icelle,
Me defailloit toute choſe auec elle.
Ny les faueurs, ny les bons traittemens,
Chaiſnes, anneaux, & riches veſtemens,
De cent valets me voir eſtre honoree,

Et du ſeigneur à peu pres adoree,
Eſtre nourrie en repos ocieux :
Bref, ſ'il y a choſe qui plaiſe mieulx,
Quoy que lon feiſt ou diſt pour me complaire,
Rien ne pouuoit mon eſprit ſatisfaire.
La liberté de pouuoir deuiſer,
D'aller en maſque, & de ſe déguiſer,
*Siffler de nuict par vne ialouſie**,*
Faire l'amour, viure à ſa fantaſie,
Sans eſprouuer la faſcheuſe priſon
De ne pouuoir ſortir de la maiſon
Sans vn valet, & ſans congé du maiſtre
N'ôſer monſtrer le nez à la feneſtre :
Ce ſeul deſir mon eſprit chatouilloit,
Ce ſeul ennuy mon repos trauailloit,
Et peu à peu d'vne lente triſteſſe
Décoloroit la fleur de ma ieuneſſe.
Ce que voyant celuy que ie ſeruoy,
Pour ſe desfaire honneſtement de moy,
Feit par ſoubs main braſſer vn mariage,
Non ſans vanter mes biens & mon lignage,
Ma bonne grace, & mon honneſteté,
Et par ſur tout ma grande chaſteté.
A ces appas ſe vint prendre vn ieune homme,
Qui peu ruſé aux fineſſes de Rome,
Se tint heureux d'auoir tel bien trouué :
Mais quand il eut à ſa honte eſprouué
Ce que i'eſtoy, premierement il vſe
De grans rigueurs : puis d'vne plus grand' ruſe,
Diſſimulant ſon courage odieux
Par beau parler, & par careſſe d'yeux,
Ores priant, ores d'vne autre grace
A la priere adiouſtant la menace,
En peu de temps ſe gouuerna ſi bien,
Qu'il ſe feit maiſtre & du ſien, & du mien.
Robbes, ioyaux, meubles, & autres choſes
Plus cherement en mes coffres encloſes,
Argent contant, argent à intereſt,

Tout fut leué ſoubs vmbre d'vn acqueſt.
Finablement ſe dreſſant vn voyage,
Mon bon eſpoux ſe met en equipage,
Se part de Rome, & ſans parler à moy,
S'en alla rendre au ſeruice du Roy :
Ou il mourut, & depuis n'ouy onques
Parler de luy. En ce bel eſtat doncques
Ie demeuray ſans faueur ne ſupport,
Car mon Prelat, de malheur, eſtoit mort :
Et ne m'eſtoit de toute ma richeſſe
Rien demeuré qu'vn petit de ieuneſſe.
Doncques m'aydant de moymeſme au beſoing,
Et reiettant toute vergongne au loing,
I'ouure boutique, & faicte plus ſçauante,
Vous metz ſi bien ma marchandiſe en vante,
Subtilement affinant les plus fins,
Qu'en peu de temps fameuſe ie deuins.
Lors me voyant par Rome aſſez cognue,
Pour n'eſtre en ranc d'eſgaldrine tenue[93]*,*
De deux ou trois à poſte ie me mis,
Leſquelz eſtoient mes plus fermes amis :
Et tous les mois me donnoient pour ſalaire
Vn chacun d'eulx trente eſcus d'ordinaire.
Ie laiſſe icy à diſcourir comment,
Ie me ſçauois gouuerner dextrement
Auecques eulx, à l'vn faiſant careſſe,
A l'autre vſant de plus grande rudeſſe,
Selon que d'eulx ie cognoiſſois le cueur
Se manier par douceur ou rigueur :
N'oubliant pas ceſte commune ruſe,
De contenter de quelque maigre excuſe
Le mal-content : & ſans aymer aucun,
Donner à tous le martel en commun[94]*.*
Par ce moyen chacun ſe penſant eſtre
Plus fauorit, pour demeurer le maiſtre,
Comme à l'enuy, par preſens achetoit
Ce qu'auoit moins à qui plus il couſtoit.
C'eſtoit le bon, quand pour donner licence

A l'vn des trois, les deux faisoient instance :
Comme il auient, que pour chasser vn tiers,
Les autres deux s'accordent voluntiers.
Lors ie disois, ou que sa laide face,
Son poil rousseau, ou sa mauuaise grace,
Plus que la mort me faschoient, toutesfois
En le perdant, que ie perdois vn mois.
Eux donc ayans de me demander honte
Vne faueur qui ne mettoit à compte[95],
Se contentoient, pour garder amitié,
D'y suppleer chacun pour la moitié.
Ainsi iamais n'amoindrissoit ma rente,
Et me restoit vne place vaquante,
Dont ie sçauois bien faire mon profit[96].
Aucunesfois ie prenois à credit,
En leur presence, ou supposois des debtes.
Conclusion, i'auois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrins de la main[97] :
Ores faignant de me faire nonnain,
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples vn voyage,
Ou à Venize, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost ie leur dirois adieu.
Aucunefois ie me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fieure attainte,
Et ce que peult vn artifice tel,
Pour s'encherir ou pour donner martel.
Voyla comment ie traittois l'amy ferme,
Lequel iamais ne failloit à son terme :
Car les pendents, & les bracelets d'or,
Les scoffions, & les chaisnes encor,
Gands parfumez, robbes & pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, caparelles[98],
Licts de parade, & corames dorez,
Sauons de Naple', & fards bien colorez,
Miroers, tableaux ou i'estois en peinture,
Masques, banquets, & coches de vecture[99],
Et s'il y a de consumer le bien;

Autres moiens, n'eſtoient comptez pour rien.
Que diray plus? i'auois mille prattiques :
Car tout cela qui ſ'achepte aux boutiques,
Ne couſtoit rien, & meſme le boucher
Le plus ſouuent eſtoit payé en chair :
Iuſqu'aux faquins (ſi l'honneur me diſpence
De dire ainſi) i'eſpargnoy la deſpence :
Car tout l'argent des honneſtes amis,
Pour mettre en banque, en reſerue eſtoit mis.
I'auoy de plus quelque nuict la ſepmaine,
Qui m'eſtoit franche : & lors ie mettois peine,
De prattiquer quelque nouuelle amour,
Et ne paſſois inutile vn ſeul iour.
A ceſt effect ie tenoy pour fanteſque[100]
Vne ruſee & vieille Romaneſque,
Qui deſcouurant quelque ieune emplumé,
Auant qu'il fuſt de mon faict informé,
Trouuoit moyen de faire l'entrepriſe
Secrettement, & comme bien appriſe,
N'oublioit pas de prendre auant la main,
Diſant comment i'eſtoy de ſang Romain,
Et que i'eſtoy femme d'vn gentilhomme,
Lequel pour lors eſtoit banny de Romme.
Voyla comment ie traittoy l'eſtranger :
Mais par ſus tout ie craignoy le danger
Des eſcroqueurs, ne me tenant mocquee,
Si-non alors que i'eſtoy eſcroquee :
Ce qui cauſoit que moins ie m'adreſſois
A l'Eſpagnol, qu'au liberal François :
Doulce, courtoiſe, humaine, quant au reſte,
Mais ce pendant fuyant plus que la peſte
Ces ieunes gens, leſquels ſans deſbourcer,
A tous propos pour beaux veullent paſſer,
Nous penſant bien payer d'vne gambade,
D'vne chanſon, d'vn luth, ou d'vne aubade :
Ce qui nous trompe, & faict que bien ſouuent
Nous nous trouuons les mains pleines de vent.
I'auois auſſi vne ſoingneuſe cure

De n'endurer ſur mon corps vne ordure :
De boire peu, de manger ſobrement,
De ſentir bon, me tenir proprement,
Fuſt en public, ou fuſt dedans ma chambre :
Ou l'eau de naffe, & la ciuette, & l'ambre,
Le linge blanc, le pennache euentant,
Et le ſachet de pouldre bien ſentant,
Ne manquoient point : ſur tout ie prenoy garde
(Ruſe commune à quiconque ſe farde)
Qu'on ne me peuſt ſurprendre le matin.
Bref, tout cela qu'enſeigne l'Aretin,
Ie le ſçauoy : & ſçauoy mettre en œuure
Tous les ſecrets que ſon liure deſcœuure[101] *:*
Et d'abondant mille tours incogneus,
Pour eſueiller la dormante Venus[102]*.*
I'eſtoy pourtant en mes propos honneſte,
Et ne faiſois à tout le monde feſte,
Legerement careſſant vn chacun :
I'auoy pour tous vn entretien commun,
Et de façons grauement aſſeurees,
Sçauoy fort bien encherir mes denrees.
De la vertu ie ſçauoy deuiſer,
Et me ſçauoy tellement déguiſer,
Que rien qu'honneur ne ſortoit de ma bouche :
Sage au parler, & follaſtre à la couche.
Auſſi void-on qu'vn propos vicieux,
Plus que le vice eſt ſouuent odieux[103] *:*
Et que rien tant que vertu n'eſt aymable,
Ou ce qui eſt à la vertu ſemblable.
Chacun ſe flatte en ſon affection,
Ou il cognoiſt quelque perfection :
Et ne peult bien la Dame eſtre eſtimee,
Que lon cognoiſt indigne d'eſtre aymee :
Tant la vertu plaiſt en celles qui l'ont,
Sinon au cueur, pour le moins ſur le front.
Par telz moiens i'acquis faueur en Rome,
Et ne ſe fuſt eſtimé galant homme,
Qui n'euſt eu bruit de me faire l'amour.

Au demeurant, fust de nuict ou de iour,
Ie ne craignois d'aller sans ma patente,
Car i'estois franche, & de tribut exempte.
Ie n'auois peur d'vn gouuerneur fascheux,
D'vn barisel, ny d'vn Sbirre oultrageux[104],
Ny qu'en prison lon retint ma personne,
En court Sauelle[105], *ou bien en tour de Nonne :*
N'ayant iamais faulte de la faueur
D'vn Cardinal, ou autre grand seigneur,
Dont on voyoit ma maison frequentee :
Ce qui faisoit que i'estois respectee,
Et que chacun craignoit de me fascher,
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.
  Six ou sept ans ie feis ce beau mesnage :
Ayant passé le meilleur de mon aage
En ces plaisirs, (si plaisir fault nommer
Vn peu de doulx meslé de tant d'amer)
Car quel plaisir, helas, me pouuoit-ce estre,
Bien que ie prinsse à dextre & à senestre,
D'auoir soubmis mes membres éhontez
A l'appetit de tant de voluntez?
Et d'imiter le viure d'vne beste,
Pour m'enrichir par vn gain deshonneste?
Et d'endurer d'vn amant furieux
Mille desdaings, & mots iniurieux?
De supporter vne aisselle suante,
Vn nez punais, vne bouche puante,
Vne sottise, & perdre à tous propos,
Pour vn martel, & repas & repos?
  Outre la peur (geine perpetuelle)
D'vne verolle, ou d'vne pellarelle[106],
Et tout cela dont se trouue heritier,
Qui longuement exerce tel mestier :
Car quant au soing ou chacune se fonde,
De se farder, de se faire la blonde,
De se friser, de corriger l'odeur,
Serrer la peau, réchauffer la froideur,
Ie n'en dy rien, pour estre telle peine

Commune encor à la dame Romaine.
O bien heureuse & trois & quatre fois,
Qui n'est sugette à si penibles loix !.
Ce fut pourquoy vne sepmaine sainte,
Estant pour lors ma conscience attainte
D'vn sainct remords, que quelque bon Dæmon
Me feit sentir au milieu d'vn sermon,
Sans y penser soudain ie me dispose
Faire de moy vne metamorphose :
Et de changer mon lascif vestement,
En vn deuot & sainct accoustrement.
Ce que ie feis : & deuins conuertie[101],
Donnant deslors vne grande partie
De mes tresors à la religion :
Ou tost apres changeant d'opinion,
Ie me trouuay à mal party rangee,
Et plus d'habit que de vouloir changee.
Donc inhabile au seruice de Dieu,
I'abandonnay de bonne heure le lieu :
Et retournant d'ou ie m'estoy partie,
Me repenty de m'estre repentie.
Ainsi tournee à mon premier mestier,
Pour regaigner tout cela qu'au monstier
I'auoy laissé, i'ouure l'escolle au vice,
Et commençay d'vn plus grand artifice
Qu'au parauant, à dresser mes appas,
Et retenter les amoureux combats,
Ou ie r'acquis d'vn vtile dommage,
Tout le perdu, & beaucoup d'auantage.
Adonc ie vins en reputation :
Et prins deslors telle presumption,
De grands seigneurs me voyant courtisee,
Que mon mespris me rendit mesprisee.
Ie tais icy pour mon premier bon heur,
Du trente & vn le fameux deshonneur[102],
Et, supposé au lieu d'vn gentilhomme,
Dedans mon lict l'executeur de Rome :
Qui ce plaisir deuant cent & cent yeux

Recompenſa du ſouet iniurieux.
Ie tais encor la verolle gouteuſe,
La denterelle, & pellade honteuſe,
Et mon viſage en tant de lieux sfrizé,
Que mille fards ne l'euſſent deguiſé.
I'auois pourtant encor bonne prattique,
Et pour cela ne fermay la boutique :
Car le renom de mon credit paſſé,
Et le treſor que i'auois amaſſé,
M'entretenoient : & puis ma bonne grace
Recompenſoit d'vne ſi braue audace
Ce que les ans de beau m'auoient oſté,
Que mon autonne on prenoit pour eſté[109].
I'auois au lict cent mille gaillardiſes :
Mille bons mots, & mille mignardiſes :
De bien baller on me donnoit le pris,
I'auoy du luth moyenement appris,
Et quelque peu entendoy la muſique :
Quant à la voix, ie l'auois angelique,
Et ne ſe fuſt nul autre peu vanter,
De ſçauoir mieux le Petrarque chanter.
Au demeurant, i'auoy la main diuine,
Fuſt ſur la toile, ou fuſt ſur l'eſtamine :
Et voluntiers y emploioy le temps,
Quand ie n'auois vn meilleur paſſetemps.
Aucuneſois en accouſtrement d'homme,
Ie paſſageoy pompeuſement par Rome
Sur vn cheual de meſme enharnaché,
Et le pennache à la guelphe attaché[110],
Ne me monſtrois moins ſuperbe & vaillante,
Qu'vne Marphiſe, ou vne Bradamante[111].
Bref, ie ſçauoy de toute choſe vn peu,
Et n'eſtoy pas ignorante du ieu,
Fuſt aux eſchets, ou fuſt à la premiere :
Ou ie n'eſtois de perdre couſtumiere,
Ioüant touſiours à moytié pour celuy,
Qui ne prenoit que la perte pour luy.
Aucuneſois n'eſtant de la partie,

I'estoy si bien de mon faict aduertie,
Qu'autant de fois qu'vne reste on gaignoit,
Autant de fois la manche on me donnoit.
Aucunefois ne m'estant aggreable
Quelque ioyau, d'vne vsure honorable
A cinq ou six ie le faisois payer,
Et leur baillois à la raste à iouer[112].
Voyla comment par cent moyens honnestes,
Ie recueillois la laine de mes bestes :
Dont ie tondois les vnes quelquefois,
Et quelquefois les autres escorchois[113] :
Vsant par tout de si grand artifice,
Que sans monstrer vn seul poinct d'auarice,
Ceux-là dont plus de presens i'auoy pris,
Se reputoient estre plus fauoris.
Ma maison donc, moins que iamais deserte,
Estoit quasi comme vne escolle ouuerte
D'honnesteté, ou il falloit venir,
Pour bien sçauoir Dames entretenir :
Là se disoient mille bons mots pour rire,
Là les plus sots s'efforceoient de mieux dire,
Comme à l'enuy, & là soir & matin
Se rapportoit toute chose au butin.
S'il se faisoit quelque assemblee honneste,
Quoy que ce fust i'estoy tousiours de feste :
Et n'eust esté le banquet bien fourny,
Qui de tel metz eust esté dégarny.
Ie me trouuois de ducats plusieurs milles,
Qui ne m'estoient en vn coffre inutiles :
I'auois meublé vne belle maison,
Et richement, & selon la saison :
Et sur la porte auois mis pour deuise,
La pluye d'or de la fille d'Acrise[114] :
Voulant par là honnestement monstrer,
Que par l'or seul on y pouuoit entrer[115].
Heureuse, las, heureuse, & trop heureuse,
Si Cupidon de sa torche amoureuse,
Pour chastier cent mille indignitez

De tant d'amans que i'auois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu vangeur de ses flammes cruelles :
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, vn ieune audacieux,
Qui, d'autant plus que d'vne humble caresse
Ie m'efforçois d'amollir sa rudesse,
Plus me fuyoit, & se paissoit, cruel,
De mon torment & pleur continuel.
Las, quantes fois ialousement malade,
Courant par tout, ainsi qu'vne Menade,
Ay-ie suiuy, sans crainte du mocqueur,
Cest inhumain, qui m'emportoit le cueur !
Las, quantes fois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre es bras d'vne autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuicts,
Ay-ie rompu & fenestres & huys,
Iniuriant de mille outrages celle,
Qui receloit mon ennemy chez elle !
Las, quantes fois suis-ie allee au deuin,
Et quantes fois aux sorcieres, à fin
De retenir par lyens & par charmes [116]
Cest obstiné vainqueur de telles armes !
Le poil au chef me herisse d'horreur,
Me souuenant de ce que la fureur
Me faisoit faire : ores d'vn cimetére
Tirant de nuict quelque vmbre solitére [117],
Ores au ciel la Lune ensanglantant,
Ores le cours des fleuues arrestant.
Les vers sacrez, les celestes augures,
Les poincts couplez, les magiques figures,
Les saincts fuseaux, les noms ensorcelez,
Les os des morts, & les lauriers bruslez :
Ce que du front des poulains on attire [118],
Les yeux de loup, les images de cire,
Les nœuds charmez, & le nombre de trois,
Auec le mal qu'on appelle des mois :
Bref, tout cela que peut telle science,

(Et tout en vain) i'en feis l'experience.
Ce n'eſt pas tout : les preſens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'auoient acquis auec peine infinie,
Vignes, maiſons, argent à compagnie,
En moins d'vn an tout cela fut vendu,
Et en banquets & preſens deſpendu
Pour ceſt ingrat, ingrat, ingratiſſime,
Lequel tenoit de mes penſers la cyme,
Puis me planta, voyant tout conſumé
Ce qu'il auoit tant ſeulement aymé.
Et puis voicy pour m'acheuer de peindre,
Celle que plus les Dames doiuent craindre,
Sur vn baſton marchant à pas comptez,
Dame Vieilleſſe aux cheueux argentez :
Qui rauiſſant d'vne main larronneſſe
Ce qui reſtoit encor de ma ieuneſſe,
Ne m'a laiſſé que la grauelle aux reins,
La goutte aux pieds, & les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teſte,
Et à l'oreille vne ſourde tempeſte.
De ce beau chef tout l'honneur eſt eſteinct,
Ce beau viſage a changé ſon beau teinct
En teinct de mort : & ceſte bouche bleſme,
Deſſus ſes bords a peincte la mort meſme.
Ces deux beaux yeux iadis flambeaux d'amour,
Se ſont cachez de peur de voir le iour,
Et pour pleurer leurs fautes, & mes peines,
Sont de flambeaux conuertis en fonteines.
Ie ne puis plus ny ſentir, ny gouſter,
Plus ne me plaiſt les doux ſons eſcouter,
Le ſens me fault, & l'eſprit qui me laiſſe,
Plus que le corps ſe ſent de la vieilleſſe[110].
I'ay oublié tout cela qu'autrefois,
I'auoy apprins du luth & de la voix,
I'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
Ie ne ſçay plus que me plaindre & meſdire,
Ie ne ſçay plus que touſſer & cracher,

Fascher autruy, & d'autruy me fascher.
Quant au mestier, dont il fault que ie viue,
C'est de filler, ou lauer la lessiue,
Faire trassiq' de quelques vieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles
Aux iours de feste, & crier les chambelles[120].
Voyla l'estat, ou ie gaigne mon pain,
Pour ma vieillesse armer contre la faim,
Et pour payer vne chambre locande[121],
Ce qui est or' ma despense plus grande.
Au demeurant ie ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubson, que la vieillesse cache
Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,
Et qui me faict cent fois le iour perir,
C'est de vouloir, & ne pouuoir mourir.
O que ie suis differente de celle[122]
Que i'estois lors, quand ieune, riche & belle,
Vn escadron i'auoy de tous costez
De courtisans pompeusement montez,
M'accompagnant ainsi qu'vne princesse,
Fust au matin, quand i'allois à la messe,
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouuer ou le bal se faisoit!
Las, maintenant vn chacun me desdaigne,
Et seulement pauureté m'accompagne :
Ceux que iadis desdaigner ie souloy,
M'appellent vieille, & se mocquent de moy :
Et ceux dont plus i'estoy fauorisee,
Sifflent sur moy d'vne longue risee :
Se vergongnans de m'auoir voulu bien,
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.
Iusques icy a couru ma fortune,
Selon le temps aduerse, ou opportune,
Mais, ô chetiue! encor n'est-ce le poinct,
Qui plus au vif le courage me poingt :
Le seul obiect de ma complainte amere

C'est, c'est l'ennuy de me veoir paure, & mere,
Non d'vn qui soit d'aage pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoing secourir,
Mais d'vne fille encor ieune & debile,
Qui sur les bras m'est en charge inutile,
Et sera, las, si cest astre inhumain
Regne long temps sus le climat Romain.
  I'ay veu Leon, delices de son aage,
I'ay veu Clement de ce mesme lignage,
I'ay veu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du sang Farnesien :
Apres cestuy i'ay veu Iules troisieme,
Ores ie voy le grand Paule quatrieme[128].
  De tous ceux-là ie me doy contenter,
De cestui-cy ie me veulx lamenter,
Pour auoir mis d'vne loy rigoreuse
Dessoubs les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'vn edict defendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.
  Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, & des autres encore'
On veult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter ?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remede
Exerceront l'amour de Ganymede,
Ou sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.
  O temps ! ô meurs ! ô malheureuse annee !
O triste regne ! ô Rome infortunee !
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust faict du monde vn publique butin,
Et d'auoir veu sur ta riue Latine
Si longuement la guerre & la famine,
Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter, que tes palais antiques,
Dont nous voyons les poudreuses reliques.
  Fille, qui m'es plus chere que mes yeux,

Helas pourquoy t'ont faict naiſtre les cieux
Soubs vn tel ſiecle? ou, pourquoy ſi durable
Ay-ie veſcu, pour te veoir miſerable?
Helas, fault-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceſte bouche diuine,
Et ce beau corps, qui des Dieux eſtoit digne,
Soit le butin, non point d'vn courtiſan,
Mais d'vn faquin, ou d'vn pauure artiſan?
Pour cela donc d'vne main ſi ſoigneuſe,
T'ay-ie eſleuee, ô fille malheureuſe,
Si tu deuois par telle indignité
Perdre la fleur de ta virginité!
Eſtoit-ce là ceſte belle ieuneſſe,
Dont ie faiſois mon baſton de vieilleſſe?
Eſtoit-ce ainſi que mes trauaulx paſſez
Deuoient vn iour eſtre recompenſez?
O ciel cruel, eſtoiles coniurees,
N'auois-ie aſſez de peines endurees,
Si en ma fille, en ceſt aage ou ie ſuis,
Ie ne voyois renaiſtre mes ennuis?
Ie n'en puis plus, & mes pleurs qui ſ'eſpandent,
A grands ruiſſeaux, le parler me defendent :
Donques priant ceux là qui me liront,
Et de mes pleurs (peult-eſtre) ſe riront,
De m'excuſer, ſi par trop de langage
(Vice commun à celles de mon aage)
I'ay diſcouru & mon mal, & mon bien,
Ie feray fin : que peuſſe-ie auſſi bien,
Pour n'eſtre plus à ces maulx aſſeruie,
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie.

METAMORPHOSE D'VNE ROSE.

Comme ſur l'arbre ſec la veufue tourterelle
Regrette ſes amours d'vne triſte querelle,
Ainſi de mon mary le treſpas gemiſſant,
En pleurs ie conſumois mon aage languiſſant :
Quand pour chaſſer de moy ceſte triſteſſe encloſe,
Mon deſtin conſentit que ie deuinſſe Roſe,
Qui d'vn poignant hallier ſe heriſſe à l'entour,
Pour faire reſiſtance aux aſſaults de l'Amour.
Ie ſuis, comme i'eſtois, d'odeur naïue & franche,
Mes bras ſont transformez en épineuſe branche,
Mes piedz en tige verd, & tout le demeurant
De mon corps eſt changé en Roſier bien fleurant.
Les plis de mon habit ſont écailleuſes poinctes,
Qui en rondeur egalle autour de moy ſont ioinctes :
Et ce qui entr'ouuert monſtre vn peu de rougeur,
Imite de mon ris la premiere doulceur.
Mes cheueulx ſont changez en fueilles qui verdoyent,
Et ces petis rayons qui viuement flamboyent
Au centre de ma Roſe, imitent de mes yeux
Les feuz iadis égaulx à deux flammes des cieulx.
La beauté de mon teinct à l'Aurore pareille,
N'a du ſang de Venus pris ſa couleur vermeille,
Mais de ceſte rougeur que la pudicité
Imprime ſur le front de la virginité.
Les graces, dont le ciel m'auoit fauoriſee,
Or' que Roſe ie ſuis, me ſeruent de roſee :
Et l'honneur qui en moy a fleury ſi long temps,
S'y garde encor' entier d'vn eternel primtemps.
La plus longue freſcheur des roſes eſt bornee
Par le cours naturel d'vne ſeule iournee :
Mais ceſte gayeté qu'on voit en moy fleurir,
Par l'iniure du temps ne pourra deperir.

A nul ie ne defends ny l'odeur, ny la veuë,
Mais ſi quelque indiſcret vouloit à l'impourueuë
S'en approcher trop pres, il ne ſ'en iroit point
Sans eſprouuer comment ma chaſte rigueur poingt.
Que nul n'eſpere donc de rauir ceſte Roſe,
Puis qu'au iardin d'honneur elle eſt ſi bien encloſe :
Ou plus ſoingneuſement elle eſt gardee encor',
Que du Dragon veillant n'eſtoient les pommes d'or.
Celuy qui la vertu a choiſy pour ſa guide,
Ce ſera celuy ſeul qui en ſera l'Alcide :
A luy ſeul i'ouuriray la porte du verger,
Ou heureux il pourra me cueillir ſans danger.
Qu'autrement on n'eſpere en mon cueur faire brèche :
Car ie ne crains Amour, ny ſon arc, ny ſa flèche :
I'eſteins, comme il me plaiſt, ſon brandon furieux,
Les æles ie luy couppe, & débende les yeux.

HYMNE DE LA SVRDITE.

A P. DE RONSARD, VAND.

Ie ne ſuis pas, Ronſard, ſi pauure de raiſon,
De vouloir faire à toy de moy comparaiſon,
A toy, qui ne ſeroit vn moindre ſacrilege,
Qu'aux Muſes comparer des pies le college,
A Minerue Aracné, Marſye au Delien,
Ou à noſtre grand Prince vn prince Italien.
Bien ay-ie, comme toy, ſuiuy des mon enfance,
Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de cheuance :
Ceſte ſainĉte fureur, qui pour ſuyure tes pas,

M'a touſiours tenu loing du populaire bas,
Loing de l'ambition, & loing de l'auarice,
Et loing d'oyſiueté, des vices la nourrice,
Auſſi peu familiere aux ſoldats de Pallas,
Comme elle eſt domeſtique aux preſtres & prelats.
Au reſte, quoy que ceulx, qui trop me fauoriſent,
Au pair de tes chanſons les miennes authoriſent,
Diſant, comme tu ſçais, pour me mettre en auant,
Que l'vn eſt plus facile, & l'autre plus ſçauant,
Si ma facilité ſemble auoir quelque grace,
Si ne ſuis-ie pourtant enflé de telle audace,
De la contre-peſer auec ta grauité,
Qui ſçait à la doulceur meſler l'vtilité.
Tout ce que i'ay de bon, tout ce qu'en moy ie priſe,
C'eſt d'eſtre comme toy, ſans fraude, & ſans feintiſe,
D'eſtre bon compaignon, d'eſtre à la bonne foy,
Et d'eſtre, mon Ronſard, demy-ſourd, comme toy :
Demy-ſourd, ô quel heur! pleuſt aux bons Dieux que i'euſſe
Ce bon heur ſi entier, que du tout ie le feuſſe.
Ie ne ſuis pas de ceux, qui d'vn vers triomphant
Déguiſent vne mouche en forme d'Elephant,
Et qui de leurs cerueaux couchent à toute reſte,
Pour louër la folie, ou pour louër la peſte :
Mais ſans changer la blanche à la noire couleur,
Et ſoubs nom de plaiſir déguiſer la douleur,
Ie diray, qu'eſtre ſourd (à qui la difference
Sçait du bien & du mal) n'eſt mal qu'en apparence.
Nature aux animaulx a cinq ſens ordonnez,
Le gouſter, le toucher, l'œil, l'oreille, & le nez,
Sans leſquels noſtre corps ſeroit vn corps de marbre,
Vne roche, vne ſouche, ou le tronc d'vn vieil arbre.
Ie laiſſe à diſcourir au iugement commun
L'vſage, & difference, & vertu d'vn chacun,
Leſquelz, pour preſider en la part plus inſigne,
Sont de plus grand ſeruice, & qualité plus digne :
Comme l'œil, le ſentir, & ce nerf ſinueux,
Qui par le labyrinth' d'vn chemin tortueux
Le ſon de l'air frappé conduit en la partie,

Qui diſcourt ſur cela, dont elle eſt auertie :
Le pertuis de l'ouye, & les trois petis ôs,
Qui ſont à ceſt effect en noz temples enclos :
De quel ſage artifice, & neceſſaire vſage
La nature a baſty ce petit cartilage,
Qui de l'oreille eſtant le fidele portier,
Droit ſur le petit trou du cauerneux ſentier
Bat eternellement, ſi d'vne humeur épeſſe,
Qui pour ſa grand' froideur reſouldre ne ſe laiſſe,
Son bat continuel ne ſe treuue arreſté,
D'ou vient ce faſcheux mal, qu'on nomme Surdité :
Faſcheux à l'ignorant, qui ne ſe fortifie
Des diuines raiſons de la philoſophie.
Ie ne veulx eſtre icy de la ſecte de ceulx,
Qui diſent n'eſtre mal, tant ſoit-il angoiſſeux,
Fors celuy dont noſtre ame eſt atteincte & ſaiſie,
Et que tout autre mal n'eſt que par fantaiſie.
Combien que le né ſourd, & par tel vice exclus
Du ſens, qu'on dict acquis, ne ſ'en faſche non plus
(Comme lon peult iuger) que d'eſtre né ſans æles,
Ou n'égaller au cours les beſtes plus iſnelles,
En force les taureaux, les poiſſons au nager,
Ou de ne ſe pouuoir, comme vn Dæmon, changer :
D'autant que le regret vient de la cognoiſſance
Du bien, duquel on a perdu la iouiſſance,
Et qu'on ne doit aucun eſtimer malheureux
Pour ne iouir du bien, dont il n'eſt deſireux,
Non plus qu'eſt vn cheual, ou autre beſte telle,
Pour n'auoir, comme nous, la raiſon naturelle.
Si eſt-ce toutefois que pour l'homme eſtre né
Vn animal docile, auquel eſt ordonné,
Contre le naturel de chacune autre beſte,
D'eſleuer, plus diuin, aux eſtoilles ſa teſte :
Si par eſtre né ſourd, il ne peult conceuoir
Rien plus hault, que cela que ſes yeux peuuent voir,
Sans cognoiſtre celuy, qui homme l'a faict naiſtre,
Malheureux ie l'eſtime, or' qu'il ne le penſe eſtre :
Auſſi bien que lon dict (& nous tenons ce poinct)

N'eſtre plus grand malheur, que cil de n'eſtre point.
Mais ceſtuy-là, Ronſard, qui n'eſt ſourd de nature,
Ains l'eſt par accident, ſ'il a par nourriture
Quelque ſçauoir acquis, c'eſt vn ſourd animal,
Priué d'vn peu de bien, & de beaucoup de mal.
Car tout le bien, qu'on peult receuoir par l'oreille,
Procede ou d'vn doulx ſon, qui noſtre eſprit réueille,
Ou d'vn plaiſant propos, dont noſtre entendement
Reçoit en l'eſcoutant quelque contentement.
Or celuy qui eſt ſourd, ſi tel default luy nie
Le plaiſir qui prouient d'vne doulce armonie,
Auſſi eſt il priué de ſentir maintefois
L'ennuy d'vn faulx accord, vne mauuaiſe voix,
Vn faſcheux inſtrument, vn bruit, vne tempeſte,
Vne cloche, vne forge, vn rompement de teſte,
Le bruit d'vne charrete, & la doulce chanſon
D'vn aſne, qui ſe plaingt en effroyable ſon.
Et ſ'il ne peult gouſter le plaiſir delectable,
Qu'on a d'vn bon propos, qui ſe tient à la table,
Auſſi n'eſt il ſubiect à l'importun caquet
D'vn indocte preſcheur, ou d'vn faſcheux parquet :
Au babil d'vne femme, au long profne d'vn preſtre,
Au gronder d'vn vallet, aux iniures d'vn maiſtre,
Au cauſer d'vn bouffon, aux broquars d'vne court,
Qui font cent fois le iour deſirer d'eſtre ſourd.
Mais il eſt mal venu entre les damoizelles :
O bien heureux celuy, qui n'a que faire d'elles,
Ny de leur entretien! car ſi de leurs bons mots
Il n'eſt participant, par faulte de propos,
Il ne ſ'eſtonne auſſi, & ne ſe mord la langue,
Rougiſſant d'auoir fait quelque ſotte harangue.
Mais il eſt ſoubſonneux, & touſiours dans ſon cueur
Se faict croire qu'il ſert d'argument au moqueur :
Il ne le doit penſer, ſ'il ſe penſe habile homme,
Ains pour tel qu'il ſe croid, doit croire qu'on le nomme.
Mais il n'eſt appellé au conſeil des Seigneurs :
O que cher bien ſouuent ſ'achetent tels honneurs,
De ceulx qui tels ſecrets dans leurs oreilles portent,

Quand par legereté de la bouche ilz leur sortent!
Mais il est taciturne : ô bien heureux celuy,
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne déplaise!
Le parler toutesfois entretient les amis,
Et nous est de nature à cest effect permis :
Et ne peult-on pas bien à ses amis escrire,
Voire mieulx à propos, ce qu'on ne leur peult dire?
Si est-ce vn grand plaisir, dira quelque causeur,
D'entendre les discours de quelque beau diseur.
Mais il est trop plus grand de voir quelque beau liure,
Ou lors que nostre esprit du corps franc & deliure,
Voyage hors de nous, & nous faict voir sans yeux
Les causes de nature, & les secrets des cieux :
Pour aux quelz penetrer, vn Philosophe sage
Voulut perdre des yeux le necessaire vsage,
Pour ne voir rien qui peust son cerueau departir :
Et qui plus que le bruit peult l'esprit diuertir?
La Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
Des plaisirs de la court, & du bas populaire,
Pour suyure par vn trac encores non battu
Ce penible sentier, qui meine à la vertu.
Elle seule a tissu l'immortelle couronne
Du Myrte Paphien, qui ton chef enuironne :
Tu luy dois ton laurier, & la France luy doit
Qu'elle peult desormais se vanter à bon droit
D'vn Horace, & Pindare, & d'vn Homere encore,
S'elle void ton Francus, ton Francus qu'elle adore
Pour ton nom seulement, & le bruit qui en court :
Dois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre sourd?
O que tu es heureux, quand le long d'vne riue,
Ou bien loing dans vn bois à la perruque viue,
Tu vas, vn liure au poing, meditant les doulx sons,
Dont tu sçais animer tes diuines chansons,
Sans que l'aboy d'vn chien, ou le cry d'vne beste,
Ou le bruit d'vn torrent t'élourdisse la teste.
Quand ce doulx aiguillon si doulcement te poingt,

Ie croy, qu'alors, Ronſard, tu ne ſouhaites point
Ny le chant d'vn oyſeau, ny l'eau d'vne montagne,
Ayant auecques toy la Surdité compagne,
Qui faiƈt faire ſilence, & garde que le bruit
Ne te vienne empeſcher de ton aiſe le fruiƈt.
Mais eſt-il harmonie en ce monde pareille
A celle qui ſe fait du tintin de l'oreille?
Lors qu'il nous ſemble ouïr, non l'horreur d'vn torrent,
Ains le ſon argentin d'vn ruiſſeau murmurant,
Ou celuy d'vn baſſin, quand celuy qui l'[illegible]te,
S'endort au bruit de l'eau, qui tumbe goutte à goutte.
On diƈt qu'il n'eſt accord, tant ſoit melodieux,
Lequel puiſſe egaler la muſique des Cieux,
Qui ne ſe laiſſe ouïr en ceſte terre baſſe,
D'autant que le fardeau de ceſte lourde maſſe
Hebete noʒ eſprits, qui par la Surdité
Sont faiƈts participans de la diuinité.
Regarde donc, Ronſard, ſ'il y a melodie
Si doulce que le bruit d'vne oreille eſſourdie,
Et ſi la Surdité par vn double bienfaiƈt
Ne recompenſe pas le mal qu'elle nous faiƈt,
En quoy meſmes les Dieux, Déeſſe, elle reſemble,
Qui nous verſent l'amer, & le doux tout enſemble.
O que i'ay de regret en la doulce ſaiſon,
Que ie ſoulois regner paiſible en ma maiſon,
Si ſourd, que trois marteaux tumbans ſur vne maſſe
De fer eſtincelant, n'euſſent rompu la glace
Qui me bouchoit l'ouyë, heureux, ſ'il en feut onc :
Las, feuſſe-ie auſſi ſourd, comme i'eſtois adonc!
Le bruit de cent vallets, qui mes flancʒ enuironnent,
Et qui ſoir & matin à mes oreilles tonnent,
Le deuoir de la court, & l'entretien commun,
Dont il fault gouuerner vn faſcheux importun,
Ne me faſcheroit point : vn crediteur moleſte
(Race de gens, Ronſard, à craindre plus que peſte)
Ne troubleroit auſſi l'aiſe de mon repos,
Car, ſourd, ie n'entendrois ne luy ne ſes propos.
Ie n'orrois du Caſtel la ſouldre, & le tonnerre,

Ie n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,
Et n'orrois dire mal de ce bon Pere Sainct,
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt,
Blasmant sa cruauté, & sa grand' conuoitise,
Qui ne craint (disent-ilz) aux despends de l'Eglise
Enrichir ses nepueus, & troubler sans propos
De la Chrestienté le publique repos.
Ie n'orrois point blasmer la mauuaise conduite
De ceux qui tous le iour trainent vne grand' suite
De braues courtisans, & pleins de vanité
Voyant les ennemis autour de la cité,
Portent Mars en la bouche, & la crainte dans l'ame:
Ie n'orrois tout cela, & n'orrois donner blasme
A ceux qui nuict & iour dans leur chambre enfermez
Ayant à gouuerner tant de soldats armez,
Font aux plus patiens perdre la patience,
Tant superbes ilz sont, & chiches d'audience.
Ie n'entendrois le cry du peuple lamentant
Qu'on voise sans propos ses maisons abbatant,
Qu'on le laisse au danger d'vn sac épouentable,
Et qu'on charge son doz d'vn faiz insupportable.
O bien heureux celuy qui a reçeu des Dieux
Le don de Surdité! voire qui n'a point d'yeux,
Pour ne voir & n'ouïr en ce siecle, ou nous sommes,
Ce qui doit offenser & les Dieux & les hommes.
Ie te saluë, ô saincte & alme Surdité!
Qui pour throsne, & palais de ta grand' maiesté
T'es caué bien auant soubs vne roche dure
Vn antre tapissé de mousse, & de verdure:
Faisant d'vn fort hallier son effroyable tour,
Ou les cheutes du Nil tempestent à l'entour.
Là se void le Silence assis à la main dextre
Le doigt dessus la leure: assise à la senestre
Est la Melancholie au sourcil enfonsé:
L'Estude tenant l'œil sur le liure abbaissé
Se sied vn peu plus bas: l'Ame imaginatiue,
Les yeux leuez au ciel, se tient contemplatiue
Debout deuant ta face: & là dedans le rond

D'vn grand miroir d'acier te fait voir iuſq'au fond
Tout ce qui eſt au ciel, ſur la terre, & ſoubs l'onde,
Et ce qui eſt caché ſoubs la terre profonde :
Le graue Iugement dort deſſus ton giron,
Et les Diſcours æle̗z volent à l'enuiron.
Donq', ô grand' Surdité, nourrice de ſageſſe,
Nourrice de raiſon, ie te ſupply, Déeſſe,
Pour le loyer d'auoir ton merite vanté,
Et d'auoir à ton lo̗z ce Cantique chanté,
De m'eſtre fauorable : & ſi quelqu'vn enrage
De vouloir par enuie à ton nom faire oultrage,
Qu'il puiſſe vn iour ſentir ta grande deité,
Pour ſçauoir, comme moy, que c'eſt de Surdité.

EPITAPHE

DV

PASSEREAV DE MADAME MARGVERITE.

Ce petit enfant Amour
Ne volete point autour
De Marguerite, & ne touche,
Folaſtre, à ſa chaſte couche :
Et ſon traict qui les cœurs poingt
La vierge ne bleſſe point.
Loing de ſon lict la pucelle
Le chaſſe, mais autour d'elle
Vont voletants les oyſeaux,
Plaiſans, honneſtes, & beaux.
Qui d'vne doulce cholere
Vont de leur maiſtreſſe chere

[redacted]

La belle main pinsetants.
Or' vont en l'air voletants,
Or' sautelants vont & viennent,
Et leur maistresse entretiennent
En ces passetemps ioyeux,
L'vn contre l'autre enuieux.
Mais Cupido meurt de honte,
Que de luy lon ne tient compte,
Et de fureur qui le mord
Prenant le traict de la mort,
A du Passereau la vie
Malheureusement rauie,
Du Passereau tant chery,
Sur tous le plus fauory.
Que maudicte soit ta race,
Enfant.de mauuaise grace,
D'auoir tué tel oyseau,
Que le gentil Passereau.
Mais, cruel, ta felonnie
Ne demourra impunie,
Tu en seras bien puny,
Car, comme ennemy, banny
Tu seras de la demeure
Où Marguerite demeure,
Et des belles, dont les yeulx
Semblent aux flammes des cieux.
Plorez, belles, plorez donques,
Plorez si plorastes onques,
Le Passereau regrettant,
Que Marguerite aymoit tant.

SATYRE

DE MAISTRE PIERRE DV CVIGNET

Sur la Petromachie de l'Vniuerſité de Paris[124].

Viateur, ſi tu as ſoucy
De ſçauoir qui m'a mis icy,
Quel homme ie ſuis, & pourquoy
Ie demeure ainſi à requoy
A garder ce petit coignet :
Mon nom eſt, Pierre du Cuignet,
Nommé de Cuigneres iadis :
Qui ſuyuant les Royaux edicts,
L'Egliſe voulu reformer :
Qui fut cauſe de m'enfermer
A part en ceſte eſtroicte place,
Ou ie fais ſi laide grimace.
Et que cela ſoit la raiſon
Qui en ceſte ſaincte maiſon
Me fait ſeruir de marmouzet,
Qu'on en demande à Corrozet.
Ores pour ſatisfaction
De ma folle preſumption
Les Dieux m'ont mis icy pour Iuge,
Afin que ie ſois vn refuge
Contre ces fols ambitieux,
Qui par eſcripts ſeditieux
Troublent la concorde ancienne
De l'eſchole Pariſienne,
Ou deux Maiſtres Pierres mutins,
Acharnez comme deux maſtins,
Ont excité la tragedie
Ou il faut que ie remedie,

Et que ie chaſſe à coups de pierre
Ces Pierres, qui ſe ſont la guerre
Deſſus la vieille peau d'vn lieure
Et ſur la laine d'vne chieure.
Car c'eſt vne choſe permiſe,
Qu'vne pierre arbitre ſoit miſe
Pour cognoiſtre ſur les excés
De deux Pierres qui ont procés.
Cela m'appartient ſeullement,
Non à la Court de Parlement,
Qui ne ſe doit point empeſcher
Pour les pierres epelucher :
Car c'eſt vne fable notoire,
Indigne d'vn tel conſiſtoire :
Conſiſtoire plein d'excellence
Ou l'equité contrebalance
Le droiƈt d'vn chacun, comme il fault.
Mais quoy? Ie vole vn peu trop hault
Et m'eſloigne trop de mes erres :
Retournons à noz maiſtres Pierres,
Pierres dignes qu'on les enuoye
Paiſtre aux montaignes de Sauoye,
Ou parmy l'Auuergne pierreuſe,
Des aſnes l'Arabie heureuſe.
Quelle Meduſe tant enorme
Vous a deſrobé voſtre forme
Pauures Pierres? quelle ranqueur
Vous a bleſſez iuſques au cueur,
Du meſme traiƈt, dont fut perſé
Ceſtuy-la de la ſœur d'Herſé?
Voicy vn Platon tout nouueau,
Qui ſ'eſt rongé tout le cerueau
A ronger le pauure Ariſtote,
Deſormais donc nul ne ſe frotte
De penetrer aux obſcurs lieux,
S'il n'a ce Rameau precieux[5] *:*
Car c'eſt vn guide ſort habile
Dedans le trou de la Sibyle.

Mais qui a mis en chaude chole
Noſtre grand magiſter d'eſchole?
Ce grand Atlas, gros de meſdire,
Qui pour nous faire tretous rire,
Enfanta n'a guere à Paris
Vne ridicule ſouris.
C'eſt ceſte pierreuſe reſponſe[126],
Plus ſeiche que pierre de ponce,
Plus dure que pierre marbrine,
Plus freſle que pierre ardoiſine,
Plus rude que la pierre griſe,
Et plus froide que pierre bize.
O le galand legiſlateur[127],
Qui le poëte & l'orateur
Banniſt auec tous leurs ſuppoſts,
Dont neantmoins à tous propos
Il emprunte les inſtruments
Pour forger ſes beaux arguments,
Qui ne ſont creus, comme ie cuide,
En ſa teſte de pyramide.
Mais ie ne m'eſmerueille point,
Si furieuſement il poingt
Les Muſes & graces tant belles,
Veu qu'il eſt faict en deſpit d'elles.
Son oraiſon tant bien paree,
Semble vne iuppe bigaree
De plus de ſortes de couleurs,
Que les prez ne portent de fleurs.
Ha, ie recognois bien le ſtile,
Que ſa doulce plume diſtille,
Il eſt tout Perionizé,
Et quelque peu Tornebuzé[128] :
Mais il me ſemble trop cruel
Contre le bon Pantagruel[129].
Diray-ie encores quelque choſe ?
Nenny, car maiſtre Pierre n'oſe
Irriter ces monſtres peruers
Qui ia l'aguignent de trauers,

D'vn regard certes plus horrible
Que celuy de ce chien terrible
Qui ſeit roidir en vne pierre
Le premier qui le vid ſur terre.
Et quoy, ſi ce pierreux orage
Venoit à leur donner la rage
De la malheureuſe Troyenne
Dont les dieux ſeirent vne chienne?
Autreſois les dieux animoient
Les pierres, qui ſe transformoient
Aux corps humains du premier aage :
Mais noz Pierres (ô quel outrage!)
En ce grand deluge ou nous ſommes,
Forment des monſtres pour des hommes.
Qui ne ſçait la ſable ancienne
De la harpe Amphionnienne?
Et les pierres ſuiuant la trace
De la douce lyre de Thrace,
Dont les accords melodieux
Charmerent l'enfer odieux,
Arreſtant la courſe roulante
De la pierre touſiours coulante?
Auſſi les pierres n'eſtoient ſourdes,
Comme celles qui ſont plus lourdes
Que la montagne qui enſerre
Le plus grand des ſils de la terre.
Ce ſont deux Pierres de renom,
Tous deux mes compaignons de nom,
Et auſſi pierres que ie ſuis.
Mais ie chaſtiray, ſi ie puis,
L'erreur de ces beaux eſcholiers.
Venez mes ſeaulx Conſeilliers
Qui portez le nom que ie porte :
Venez : & que chacun apporte
Force loix & canons auſſi
Pour vuyder ce proces icy,
Qui ſera long, Dieu ſçait combien,
Car maiſtre Pierre l'entend bien.

O Pierres dignes qu'on enchaſſe!
Si le temps me faict ceſte grace
De vaincre l'enuieuſe iniure,
Par Monſieur ſainct Pierre ie iure,
Que iamais la flamme & l'orage
Aux Pierres ne feront oultrage.
Vien donc, maiſtre Pierre Thomas,
Si en quelque eſtime tu m'as
Ou ſi n'es ailleurs empeſché,
Et ne ſois, ſ'il te plaiſt, faſché,
Si i'appelle pour ceſt affaire
Maiſtre Pierre ton aduerſaire.
Vien maiſtre Pierre Pathelin,
Qui fus iadis plus fin que lin :
Vien maiſtre Pierre de Villiers,
Fin auſſi entre deux milliers :
Maiſtre Pierre Mineſardens,
Et maiſtre Pierre des Serpens,
Maiſtre Pierre iureur hardy,
Et maiſtre Pierre Lombardy,
Auec maiſtre Pierre Fayfeu :
Venez tous eſteindre le feu
Que ces Pierres ont excité
Parmy noſtre vniuerſité,
Qui n'eſtant d'vn Recteur guidée,
Semble vne Iument deſbridée,
Ou vne barcque vagabonde
Laiſſee à la mercy de l'onde :
Le Pré aux clercs en eſt teſmoing,
Ou il n'y a ſi petit coing
De muraille, qu'à coups de pierre
On ne faſſe bruncher par terre,
Lapidant les champs fructueux
Et les beaux logis ſumptueux,
Auſquels la pierreuſe tempeſte
Greſle ſans fin deſſus la teſte.
Deux fouldres que deux vents agitent
Si furieux ne ſe deſpitent

Alors que d'vn feu qui eſclatte
La flamme parmy l'air ſ'ecarte :
Comme ces pierres, tellement
Elles tonnent horriblement.
Bref, pour les pierres affoller
On ne voit que pierres voler,
Tant ſont chauds ces pierreux allarmes
Ou la fureur baille les armes.
Mais fault il, puis que la nature
Donne aux loups meſme nourriture,
Puis que les Lyons vont enſemble,
Puis que l'ours auec l'ours ſ'aſſemble,
Que les pierres (ô quel horreur!)
Sentent des pierres la fureur?
Certes ie ſuis d'opinion,
Que pour les mettre en vnion
Le nom de Recteur on me baille :
Car ie ſuis d'aſſez belle taille
Pour eſtre chef economique
D'vne famille academique.
Ie deſire auſſi qu'on m'enuoye,
A fin de retrancher la voye
A tant de ſchiſmes & abus,
Frere Pierre de Cornibus :
Qui ſeroit bien plus aſſeuré
Ayant frere Pierre Doré.
Ce ſont les Pierres, dont la gloire
Eſt enchaſſee en la memoire :
Et ſi encor eſtoit viuant
Quelque maiſtre Pierre ſçauant,
Aux champs, à la court, à la ville,
Qui ſur tous Pierres fut habile,
Ie luy donne permiſſion,
De veoir ſur ma commiſſion,
A fin d'amender ſagement
Ce qui paſſe mon iugement.
Car pour vray, le lieu ou ie ſuis
Eſt ſi obſcur, que ie ne puis

Veoir ſans lunettes iuſqu'au fond
De ce ſac qui eſt ſi profond :
Auſſi voit on bien à mon nez,
Et à mes yeulx tous charbonnez,
Que ie n'ay pas la veuë claire,
Veu que de ſi pres on m'eſclaire.
Ie commencé à deuenir vieux,
Et ſuis quelque peu chaſſieux :
Mais ſi eſt-ce malgré Momus,
Que ie ne ſuis point ſi camus,
Que ie ne ſente encor' aſſez
Et les abus qui ſont paſſez,
Et ceulx la qui dominent ores,
Voire ceux qui viendront encores.
O gaillard peuple de Paris,
Bien que ie vous ſerue de ris,
Comme vne pierre reprouuee,
Si ſera ma gloire eſleuee,
(Si quelque Pierre en prend le ſoing)
Bien plus hault que ce petit coing.
Alors mes faicts ſeront congnus,
Et comme ce vieux Terminus,
A qui de trongne ie reſemble,
Nulli cedo, *comme il me ſemble,*
Portoit pour la deuiſe ſienne :
Nulli parco, *ſera la mienne,*
Qui ſuis, comme par deſtinee,
La pierre icy determinee
Pour terminer les maleſices,
Et pour exterminer les vices.
Et ſi on dict, qu'vn repreneur
Fait à ſoy-meſmes deſhonneur,
Quand la meſme coulpe le poingt :
Ie reſpond que touchant ce poinct
Maiſtre Pierre a donné tel ordre,
Que deſſus luy n'y a que mordre.
Ie ne crains point la fable antique
Du facond nepueu Atlantique,

Qui vengea ſi bien ſon iniure
Contre le ruſtique pariure,
Laiſſant pour teſmoing du ſupplice
La pierre que lon nomme Indice :
Car les preſents, car les honneurs,
Car la faueur des grands Seigneurs,
N'ont point ſur moy l'authorité
D'eſtrangler vne verité.

Si on me cuide mettre en cendre,
Ie reſemble la Salemandre,
Qui prent du feu ſa nourriture :
Et ſi on vouloit d'aduenture
M'enſeuelir en l'eau profonde,
C'eſt le plaiſir ou ie me fonde :
Car i'ay la nature cryarde
D'vne grenoille babillarde.

Et ſi pour ma voix eſtoupper,
La langue on me vouloit coupper,
Voire tout le corps membre à membre,
Ie ne crains point qu'on me deſmembre :
Car ie ſuis comme vif argent,
A me reſouder diligent.

Bref, pour vous dire tout mon eſtre,
La nature ne m'a fait naiſtre
Tant ſeulement de double vie,
Comme vn animal amphibie :
Elle m'a fait egalement,
Pour viure en chaſcun element.

Mais quoy, ſi Rome tant honnore
Et vn Paſquille & vn Marphore
Par leurs eſcripts ſi fort fameux,
Pourquoy n'eſcriray-ie comme eux?
Comme eux donques ie veulx eſcrire,
A fin que Paris puiſſe dire,
Que par vn ſemblable miracle
Les pierres luy ſeruent d'oracle.

Et pource que chaſcun ne peult
Entrer en ce lieu comme il veult,

N'eſt qu'vne ſcintille qui ſort
De deux pierres qui ſ'entre-chocquent.

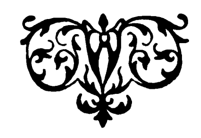
EPIGRAMME PASTORAL.

Vn Berger, vn Cheurier, & vn Bouuier, venuz
De Sicile, de Thebe, & de Smyrne : congneuz
Des prez, & des coſtaux, & des loges champeſtres,
Des brebis, des cheureaux, des bœufs : les meilleurs maiſtres
Du Flageol, du Rebec, & du Cornet retors,
Moutons, cheures, & bœufz gardoient deſſus les bords
D'Arethuſe, d'Iſmene, & du Phrygien Xanthe.
L'vn le hurt, l'vn les ieux, le tiers les combats chante,
Des beliers bien-cornus, des folaſtres cheureaux,
Des taureaux mugiſſans : l'honneur des Paſtoureaux,
Des Cheuriers, des Bouuiers : auſſi ſur tous les priſe
Pales, le Dieu cheurier, & le paſteur d'Amphriſe,
D'vn chapelet de fleurs couronnant le premier,
D'vne branche de Pin le ſecond, le dernier
D'vn tortis de laurier. Mais Perot l'outrepaſſe,
Ce Bergier, ce Cheurier, & ce Bouuier ſurpaſſe
D'autant que les Moutons, les boucs, & les taureaux,
Les aigneaux, les cheureaux, & les ieunes boueueaux :
Ou que les bleds, les monts, & les maiſons royales,
Les herbes, les coſtaux, les caſes paſtorales :
Tant Perot fluſte bien, fredonne & ſonne icy
Du flageol, du rebec, & du cornet auſſi,
Son Charlot, ſon Annot, ſon Henriot : les maiſtres
Des prez & des coſtaux, & des loges champeſtres.

A I. ANT. DE BAIF.

SONNET.

Brauime eſprit ſur tous excellentime,
Qui meſpriſant ces vanimes abois,
As entonné d'vne hautime voix
De ſçauantieurs la trompe bruyantime :
De tes doux vers le ſtyle coulantime,
Tant eſtimé par les doctieurs François,
Iuſtimement ordonne que tu ſois,
Pour ton ſçauoir, à tous reuerendime.
Nul mieux de toy, gentillime Poëte,
Heur que chaſcun grandimement ſouhaite,
Façonne vn vers doulcimement naïf :
Et nul de toy hardieurement en France
Va dechaſſant l'indoctime ignorance,
Docte, doctieur & doctime Baïf.







EPITHALAME

SVR LE MARIAGE

DE TRESILLVSTRE

PRINCE PHILIBERT EMANVEL,

DVC DE SAVOYE,

ET TRESILLVSTRE

PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE,

SŒVR VNIQVE DV ROY ET DVCHESSE DE BERRY [1]

AV LECTEVR.

Ceſt Epithalame, ou chant nuptial, eſt chanté par trois vierges natifues de Paris, filles de Ian de Morel, gentilhomme Ambrunois, & de Damoiſelle Antoinette Deloine ſa femme, couple non moins docte que vertueuſe. Les noms des trois vierges ſont Camille, Lucrece, & Diane : noms propres & non empruntez à plaiſir : ce qui ſemble eſtre venu aſſez à propos ſelon l'argument, comme tu pourras mieux iuger par la lecture du poëme. Au reſte, amy lecteur, ie ne veulx oublier à te dire, que ces trois vierges (principalement Camille) ſont ſi bien inſtituees

es langues Grecque, & Latine, & en toutes sortes de bonnes lettres, qu'il m'eust esté malaisé, voire impossible, d'en trouuer trois autres de leur aage plus dignes d'estre introductes en vn si excellent suiect, & crains beaucoup plus de les auoir faict parler peu, que trop doctement : en quoy i'ay eu esgard non à ce que ie sçay veritablement de leur erudition, mais à ce que i'ay pensé deuoir estre le plus vraysemblable. ADIEV.

LA MVSIQVE.

Vn plus heureux & plus digne Hymenee
Ne nous pouuoit ces nopces apprester :
Et ne pouuoit la Paix mieux arrester
Du cruel Mars la fureur effrenee.

LE POETE.

Quand la sœur des Charites,
La fleur des Marguerites,
La perle des François,
Par les mains d'Hymenee
Espouse fut menee
Au Prince Piémontois,
Trois vierges bien peignees,
Vierges bien enseignees,
Qu'au bord Parisien
La Nymphe Deloïne
De celeste origine
Conceut du Delien,
Sur le poinct que l'Aurore
Le matin recolore,

Sommeilloient dans leur lict,
Quand de ſa voix cogneue
Delouyne venue,
Ces beaux vers leur a dict.

DELOVYNE.

Debout, debout (dict elle)
L'Aurore vous appelle
Du pareſſeux ſeiour :
Sus donc, qu'on ſe réueille,
Que plus on ne ſommeille,
Voicy l'aube du iour.
Voicy, mes vierges belles,
Mes chaſtes colombelles,
Voicy, mon cher ſoucy,
Voicy la bienheuree
Heure tant deſiree,
Mes filles, voyla-cy :
Que la vierge de Franee,
Des vierges l'eſperance,
Deuoit perdre ſon nom,
Par vne ſaincte flamme,
Qui la doit rendre femme
D'vn Prince de renom.
Pour elle (race chere)
Moy qui ſuis voſtre mere,
Ie vous ay iuſqu'icy
En mon ſein éleuees,
Des vertus abbreuees,
Et des lettres auſſi :
Arroſant, curieuſe,
De main induſtrieuſe
Voz beaux ans floriſſans,
Comme trois fleurs décloſes,
Trois vermeillettes roſes,
Ou trois liz blanchiſſans :

Pour vn iour eſtre dignes
Entre les plus beaux cygnes
De rechanter l'honneur,
L'honneur de Marguerite,
Sa vertu, ſon merite,
Sa grace, & ſon bon heur.
Dez que vous feuſtes nees,
Vous feuſtes deſtinees
A chanter ſa valeur,
Qui ſeule de noſtre aage
En grandeur de courage
Eſt la perle, & la fleur.
Vous donc, la plus ieunette,
Ma chere Dianette,
De voſtre doulce voix
Chantez la vierge ſaincte,
Ains qu'Hymen l'euſt eſtreincte
De ſes pudiques loix.
Vous, Lucrece la blonde,
Allez, & la ſeconde,
Chantez ſa chaſteté,
Son amour coniugale,
Sa fermeté loyale,
Et ſon honneſteté.
Vous, plus docte Camille,
Chantez d'vn plus hault ſtyle
La vierge, & le grand heur
De ce Duc magnanime,
La vertu qui l'anime,
Sa race, & ſa grandeur.
Allez trouuer la plaine,
Ou le Dieu de la Seine
Recourbé tant de fois,
De ſon onde écumeuſe
Bat ceſte Iſle fameuſe,
Le ſeiour de noz Roys.
Là, ſoubz vn bon augure
Conduictes par Mercure,

Vous fault aller chanter
Ceſte heureuſe iournee,
Ceſt heureux Hymenee,
Qu'on doit ſur tout vanter.

LA MVSIQVE.

Par les flambeaux des trois ſeurs infernales
Les cœurs eſtoient de fureur allumez,
Ores les cœurs ſont d'amour enflammez
Par les flambeaux des trois graces royales.

LE POETE.

De ce tant doulx langage
Des vierges le courage
Deloine flattoit :
Elles, par l'air liquide
Volent auec leur guide,
Qui leur courſe haſtoit.
Leurs treſſes blondoyantes
Voletoient ondoyantes
Sur leur col blanchiſſant :
Leurs yeux, comme planettes,
Sur leurs faces brunettes
Alloient reſplendiſſant :
Se reſſemblant de faces,
Comme on void les trois Graces,
Trois diamans tremblans,
Trois eſmeraudes fines,
Trois perles argentines,
Ou trois aſtres flambans.
Comme parmy les nues
On void vn ranc de grues
D'vn battement leger
Se frapper de l'aiſſelle,

Puis en planant de l'aile
En file ſ'allonger,
D'vne ondoyante trace
Parmy ce grand eſpace
Ces trois vierges ſ'en vont :
Puis d'ailes abbaiſſees,
Sur la terre élancees,
Se plantent front à front.
Leur poictrine haletante
Pouſſe vne voix tremblante,
Qui doulcement fend l'air :
Et ſemblent les craintiues
Trois ioncs, que ſur leurs riues
Vn doulx vent fait branler.
D'vne humble reuerence
La premiere ſ'aduance,
Et plus doulx que le ſon
D'vne ſource argentine,
De ſa voix enfantine
Chanta ceſte chanſon.

LA MVSIQVE.

Celle de qui ce feu qui tout enflamme
N'auoit onc ſceu eſchaufer la froydeur,
Sent maintenant vne nouuelle ardeur,
Et ne deſdaigne vne ſi belle flamme.

DIANE.

Telle que par la preſſe
La vierge chaſſereſſe
Marche d'vn pied diſpos,
L'arc en main, & la trouſſe
D'vne gente ſecouſſe
Luy battant ſur le doz.

Adieu ſœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Telle parmy ſa bande
Se monſtre belle & grande
Ceſte Nymphe aux beaux yeux :
Ceſte Nymphe celeſte,
Qui de face, & de geſte,
Ne tient rien que des cieux.
Adieu ſœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Vne double planette
De ſa face brunette
Eſclaire le beau teinct :
Mais ſa grace naïue,
Qui les ames captiue,
Mille beautez eſteinct.
Adieu ſœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
C'eſt la Pallas nouuelle,
Fille de la ceruelle
De ce grand Roy François :
Des Muſes la dixieme,
Des Graces la quatrieme,
S'il en eſt plus de trois.
Adieu ſœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Sur ſon viſage peincte
Eſt la chaſteté ſaincte
Qui l'amour fait trembler :
Las ! mais elle nous laiſſe,
Pour nouuelle Deeſſe
A Iuno reſſembler.
Adieu ſœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Ce n'eſt pas la premiere,
Ce n'eſt pas la derniere,
Que ſur ce meſme lieu
Hymen vous rauiſt ores,

Et rauira encores,
Hymen ce cruel Dieu.
Adieu sœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
De la Nymphe Escoçoise [131]
Pour la rendre Françoise,
N'a guere' il vous priua :
Puis la Nymphe Lorraine [132]
En beaulté souueraine
Le cruel enleua.
Adieu sœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Or' d'vne autre compaigne
Pour enrichir l'Espaigne,
Vous priue l'inhumain
Qui vostre Marguerite,
Vostre perle d'eslite
Vous rauist de sa main.
Adieu sœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Que ferez-vous, pucelles,
Qui dessoubz voz aisselles
Portez le beau carquois?
Et vous qui sur Pegase
Animez de Parnase
Les antres, & les bois?
Adieu sœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
L'honneur de vostre troppe
Laisse la double croppe
Pour suiure desormais
Et Iunon, & Lucine :
Adieu troppe diuine,
Adieu donc pour iamais.
Adieu sœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Adieu forestz vmbreuses,
Adieu riues herbeuses,

Adieu tertres boſſus,
Adieu viues fontaines,
Adieu roches haultaines,
Et vous antres mouſſus.
Adieu ſœurs, adieu belles,
Adieu doctes pucelles.
Adieu lyre doree
De Phœbus adoree,
Tes chanſons & tes vers,
Puis que noſtre princeſſe
En chappeau de Ducheſſe
Change noz lauriers verds.

LA MVSIQVE.

Le Prince n'a, tant ſoit grand ſon merite,
De ſ'eſiouir peu de cauſe & raiſon,
Qui retourné trouue dans ſa maiſon
Vne ſi belle & rare Marguerite.

LE POETE.

De ceſte chanſonnette
La petite brunette
Fit les Dieux reſiouir :
Et puis en ceſte ſorte
Sa voix vn peu plus forte
Lucrece ſit ouïr.

LVCRECE.

Telle comme Lucrece,
Ou que l'honneur de Grece
Penelope ſe lit,
Sera, mais plus heureuſe,

Ceſte vierge ſongneuſe
De l'honneur de ſon lict.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
Qu'oppoſer on ne vienne
La Royne Carienne,
A celle qui ſera
En amour coniugale
Porcie, & plus loyale
Alceſte paſſera.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
Vne amour mutuelle
Ioindra perpetuelle
L'eſpouſe auec l'eſpoux,
Et la chaſte Cyprine
Bruſlera leur poictrine
De ſon feu le plus doulx.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
Point ne ſera ſterile
Ceſte couche fertile,
Couche qui nous ſera
Mainte heureuſe geſine :
Car la chaſte Lucine
La fauoriſera.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
Lucine ſecourable
Luy ſera fauorable,
Comme ia tant de fois
Noſtre Iuno ſeconde
Elle a rendu feconde
Au Iupiter François.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
Les filz dez leur bas aage
Porteront au viſage

Le protraict paternel :
Les filles ſur leur face
Rapporteront la grace
Et l'honneur maternel.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
De ceſte race heureuſe
Sur toutes genereuſe
Noz enfans & nepueux
D'vne longue memoire
Raconteront la gloire
A ceux qui naiſtront d'eux.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
L'aigle deſſoubz ſon aile
N'écloſt la colombelle :
Les animaux peureux
Des fiers lyons ne naiſſent,
Et les couards ne laiſſent
Des enfans genereux.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
De ce ſainct mariage
Tout ſiniſtre preſage
Soit écarté bien loing,
Puis que de ceſte heureuſe
Doulce nuict amoureuſe
Le ciel a pris le ſoing.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
La chaſte Cytheree
Y vienne ceincturee,
Et les petits Amours
Y volettent ſans ceſſe
Autour de la Princeſſe
En mille & mille tours.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.

O nuict bien fortunee
D'eſtoiles couronnee,
Qui plus que le iour luict !
Nuict que la Cyprienne
Aduouë toute ſienne,
O bien heureuſe nuict.
O Hymen, Hymenee,
O nuict bien fortunee.
Phœbus, ſoit qu'il eſclere
Deſſus noſtre hemiſphere,
Ou ſoit que de ſon feu
L'autre monde il réueille,
Vne couple pareille
N'a point encore veu.

LA MVSIQVE.

Pour ſon renom rendre cler & inſigne
Il n'euſt ſçeu mieux ſa valeur eſprouver,
Et ſi n'euſt peu, au ciel meſme, trouuer
De ſa vertu recompenſe plus digne.

LE POETE.

Icy la blondelette
Faicte plus vermeillette
Ses deux leures ferma :
Puis d'vne voix guerriere
Camille la derniere
Ces beaux vers anima.

CAMILLE.

Telle que l'ancienne
Camille Auſonienne

Superbe apparoiſſoit,
Lors qu'auecques les armes
La preſſe des gendarmes
Hardie elle froiſſoit.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Telle contre les vices
Au milieu des delices
Porte le chef vainqueur
Ceſte Minerue forte,
Qui ſur ſa face porte
Vne chaſte rigueur.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
L'honneur eſt ſon pennache,
La chaſteté ſa hache :
Et l'amour vertueux
Eſt ſa Meduſe enorme,
Qui en pierre transforme
Le vice monſtrueux.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
De ce meſme lignage
Le Ciel pour teſmoignage
D'vn noueau ſiecle d'or,
Deux Minerues nouuelles
Non moins doctes que belles
Nous a fait naiſtre encor.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
L'vne eſt la Nauarroiſe,
L'autre la Ferraroiſe,
Ornement de leurs ans,
Qui entre les Princeſſes
Reſſemblent deux Deeſſes,
Ou deux aſtres luiſans.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.

Mainte Princeſſe encore
Par les lettres decore
Son ſexe, & ſon renom :
Mais noſtre Marguerite
Sur toute autre merite
De Minerue le nom.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Telle vierge eſtoit digne,
Pour ſa valeur inſigne,
D'auoir ce ſecond Mars :
Ce Prince tant adextre,
Que Bellonne fit naiſtre
Au milieu des ſoldars.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Sa virile ieuneſſe
N'a ſuiuy la molleſſe
Des laſcifz courtiſans :
Il n'a parmy les Dames,
Les plaiſirs, & les flammes,
Perdu ſes ieunes ans.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Mais il a, ſur la dure,
Et ſoubz la couuerture
Des pauillons, appris
Qu'en la poudreuſe plaine
C'eſt auecques la peine
Qu'on emporte le pris.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Deſſoubz ce grand Auguſte
Il a pouſſé robuſte
Ses vertuz en auant :
Il a pris ſa doctrine
Deſſoubz la diſcipline
D'vn maiſtre bien ſçauant.

Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Ie ne ſçay quelle audace
Se lit deſſus ſa face,
Auec vne doulceur,
Qu'on y voit apparoiſtre
Qui fait aſſez cognoiſtre
La grandeur de ſon cueur.
Io, io, victoire,
Io, triomphe & gloire.
Donnant bien cognoiſſance
Du lieu de ſa naiſſance,
Noble entre les humains,
Qui a produict au monde,
Comme mere feconde,
Tant d'Empereurs Germains.

LA MVSIQVE.

Mars l'a nourry au milieu des allarmes
Pallas en elle a monſtré ſon ſçauoir :
Celuy qui veult gloire immortelle auoir
Doit aſſembler les lettres & les armes.

LE POETE.

De ces doulces merueilles
Rauirent les oreilles
Ces vierges : & alors
De ſa diſerte langue
Ceſte belle barangue
Mercure miſt dehors.
Son caducee embraſſent
Deux ſerpents, qui ſ'enlacent
Se ioignant par le bout :
Son chef porte deux ailes,

Deux ſes plantes iſnelles,
Qui le portent par tout.

MERCVRE.

Sans le vouloir celeſte
Ceſte vierge modeſte
Ne demeuroit ainſi :
Et ce Prince, comme elle,
Sans ordonnance telle
Ne demeuroit auſſi.
Pour dechaſſer Bellonne,
Et ſa troppe felonne,
Bannie pour iamais,
Des Dieux la preuoyance
Gardoit ceſte alliance,
Inſtrument de la paix :
Afin qu'auec l'Eſpaigne
La France ſ'accompaigne,
Pour, d'vn commun accord,
D'Europe, Aſie, Afrique,
L'aduerſaire publique
Repouſſer dans ſon fort.
Car ſi ces deux grands princes
Vniſſent leurs prouinces
D'vn accord mutuel,
Pour chaſſer vers le More,
Ou bien loing ſoubz l'Aurore,
Le Barbare cruel :
Quel Roy, quelle puiſſance
Souſtiendra la vaillance
De deux Roys ſi fameux,
Soit qu'ilz marchent par terre,
Soit qu'ilz portent la guerre
Par les flotz eſcumeux?
Ilz partiront le monde,
De la terre, & de l'onde,

Eſtans ſeuls gouuerneurs :
Et de ſerue contrainƈte
Mettront la Terre ſainƈte
En ſes premiers honneurs.
O heureuſe iournee,
O paix bien fortunee,
Qui ioint deux ſi grands Roys,
Qui ſe peuuent promettre,
Vniz, de pouuoir mettre
Le monde ſoubz leurs loix!
Quel vers, ou quelle hiſtoire
Peult égaler la gloire
De ceux là qui ont fait
Pour le bien d'Allemaigne,
France, Italie, Eſpaigne,
Vn accord ſi perfaiƈt?
Mais ſoit que France parle
D'Anne, d'Albon, ou Charle'
L'honneur de noz Prelats,
Soit que l'Eſpaigne encore
Son Ruygomes honnore,
Son Alue, ou ſon Arras,
La gloire Auſtraſienne
De nom & foy Chreſtienne
Sur toutes reluira,
Tant qu'à l'entour du monde
Sa coche vagabonde
Neptune conduira :
Pour du miel de ſa bouche,
Qui les oreilles touche,
Auoir parmy l'horreur,
Le feu, le ſang, les armes,
Adoulcy des gendarmes
La cruelle fureur.
D'vn ſainƈt lien eſtreinƈte
A tout iamais ſoit ſainƈte
A voz filz & nepueux,
Ceſte paix honnoree,

Des humains adoree
Par offrandes & vœux.

LA MVSIQVE.

Ils partiront vn iour la terre & l'onde,
Et ſans enuie entre eux ſeront pareils :
Le ciel ne peult endurer deux Soleils,
Mais deux tels Rois peult bien ſouffrir le monde.

LE POETE.

Ainſi parla Mercure,
Puis d'vne nuict obſcure
Couuert ſ'éuanouit,
Reſſemblant vn nuage,
Ou fantoſme volage,
Qui parmy l'air ſ'enfuit.
Comme luy diſparuës
Voguent parmy les nuës
Ces trois diuines ſœurs,
Semant à mains décloſes
D'vne pluye de roſes
Mille & mille doulceurs.
Phœbus d'vn heureux ſigne
Laiſſant voler vn cygne
Bon augure donna :
D'vn long traict qui eſclére
L'air ſe fend, & le Pere
A la gauche tonna.

LA MVSIQVE.

Pareille eſtoit la feſte Olympienne
Quand Peleus à Thetys fut conioinct :

Mais la diſcorde icy ne ſeme point
L'occaſion d'vne guerre Troyenne.

I. DV BELLAY.

Comme d'vn vaſe ayant eſtroicte bouche,
Lequel eſt d'eau remply iuſques au bord,
L'eau goutte à goutte, & à grand' peine ſort,
Et ſon paſſage elle meſme ſe boûche :
Ainſi chantant ceſte Royale couche,
L'ayſe qui faict de ſortir ſon effort,
Pour en ſortir ne ſe trouue aſſez fort,
Et d'vn ſeul vers ma Muſe à peine accouche.
Donques ceux-là qui ont plus de ſçauoir
Que de plaiſir, feront mieux leur deuoir
De celebrer ceſt heureux mariage :
Il me ſuffiſt, ſi l'effect au deſir
Ne ſatisfaict, monſtrer que le plaiſir
Ne me permet d'en dire d'auantage.





ENTREPRISE

DV

ROY-DAVLPHIN

POVR LE TOVRNOY

SOVBZ LE NOM DES CHEVALIERS ADVANTEVREVX[124].

A LA ROYNE ET AVX DAMES.

Veu que les yeux en ce commun plaiſir
Donnent ſi peu à l'eſprit de loiſir
D'entendre ailleurs, Princeſſe treſchreſtienne,
Nous craignons fort que ceſt eſcript retienne
Trop longuement voſtre eſprit & voz yeux,
Et que, pour plaire, il ne ſoit ennuieux.
L'occaſion, qui ores ſe preſente,
Parlant pour nous, de parler nous exempte :
Et quand pour nous elle ne parleroit,
Et que le lieu rien n'en teſmoigneroit,
Noſtre equipage, armes, ſuyte, & deuiſe,
Monſtrent aſſez quelle eſt noſtre entrepriſe.
Ce nonobſtant comme nouueau-venuz,
Pour le deuoir, ou nous ſommes tenuz,

Nous voulons bien vous donner cognoissance
De nostre estat, & de nostre naissance,
Par cest escript discourant brefuement
D'ou nous venons, & pourquoy, & comment.
Bien loing en mer, audela d'Hybernie,
Là ou Phebus sa course ayant finie
Oste la bride à ses fumans cheuaux,
Pour reposer de ses iournelz trauaux,
Se trouue vne Isle en tous biens planteureuse,
Que les voisins nomment Aduanteureuse,
Pource que là, les plus cheualeureux
Sont appellez Amans aduantureux.
L'oysiueté, qui est mere des vices,
N'entretient là les hommes en delices,
Et n'y sont point, pour estre parfumez
Ny bien en poinct, les Amans estimez,
Pour bien baller, pour souspirs, ny pour larmes,
Ains seulement pour estre preux aux armes :
Car ce qui est ailleurs voluptueux
Sert là d'obiect pour estre vertueux.
Aussi dict-on, qu'vn Cheualier de Thrace
Fut le premier autheur de nostre race,
Lequel fut filz de Venus & de Mars :
Ce Cheualier, auec quelques soldars,
Appres vn long & fascheux nauigage,
Se saulua là du danger du naufrage :
Et y trouuant le seiour à propoz,
Se resolut donner quelque repoz
A ses trauaux, sans plus courir fortune
Si longuement par les champs de Neptune.
Là il bastit vne grande cité,
Et le païs, deuant inhabité,
Feit par police equitable & ciuile
En peu de temps populeux & fertile.
Mais preuoiant que tel gouuernement
Ne se pourroit conseruer longuement,
Si ceste troppe ainsi habituee
De pere en filz n'estoit perpetuee,

Il ordonna que tous les plus gaillards
Iroient cherchez femmes de toutes parts,
Non point vſant de fraudes & rapines,
Dont Romulus vſa vers les Sabines,
Mais par vertu, par proëſſe, & valeur,
Par courtoiſie, & nobleſſe de cœur,
Sauuant l'honneur des Dames & pucelles,
Gardant les bons, chaſtiant les rebelles,
Suyuant les Courtz des Princes & des Roys,
Et frequentant les iouſtes & tournoys.
Par tel moyen ſe peupla noſtre terre :
Dont puis apres vindrent en Angleterre
Ces Cheualiers tant cogneuz ſur les rancz,
Qu'on nomme encor' les Cheualiers errans.
De là, comme eux, prindrent leur origine,
Comme venuz de Mars & de Cyprine,
Ces Palladins preux & cheualeureux,
Ainſi que nous, Amans aduantureux :
Dont la vertu auiourdhuy tant notoire
Du nom François eterniſe la gloire.
Au lieu qu'ainſi nous vous auons deſcrit,
Princeſſe illuſtre, & de royal eſprit,
N'a gueres vint la Deeſſe emplumee,
Que les humains appellent Renommee :
(Et en quel lieu de ce grand vniuers,
Soit là ou ſont les eternelz hyuers,
Soit ſoubz Atlas, ou ſoit deſſoubz l'Aurore,
Soit ou Phebus ſe va coucher encore,
N'a penetré de France le renom,
Et de Henry, le plus grand de ſon nom?)
Ceſte Deeſſe, auecques ſa buccine
Ayant donné du ſilence le ſigne,
Sur le ſommet d'vne tour ſe planta,
Et ces beaux vers à haulte voix chanta,
A ſon de trompe, empliſſant de merueilles
Des eſcoutans les cœurs, & les oreilles.
« Ie fais ſçauoir que les deux plus grands Roys
« Qui furent onq' en armes, & en loix,

« Ayant mis ſin à la cruelle guerre,
« Qui a regné ſi longuement ſur terre,
« Ont faict du ciel deſcendre pour iamais
« La deſiree & bienheureuſe Paix.
« Que ceſte Paix inuiolable & ſaincte
« D'vn double nœu d'alliance eſt eſtraincte,
« Nœu qui aſſemble au ſang Valloyſien
« Le ſang d'Eſpaigne, & le Sauoyſien.
« Que le grand Roy, qui Treſchreſtien ſ'appelle,
« Pour celebrer ceſte paix immortelle,
« Dedans Paris, la plus grande cité
« Qui onques fut dans le monde habité,
« N'a guere' a faict publier vne feſte,
« Là où chaſcun de toutes parts ſ'appreſte
« Pour le Tournoy, ou ſe doiuent trouuer
« Ceux qui vouldront leur valeur eſprouuer,
« Et teſmoigner par effect que les armes
« Seruent trop plus en amours, que les larmes.
« En ce Tournoy ſeront quattre tenans
« Qui ouuriront le paz à tous venans,
« Dont l'vn eſt Roy, les autres trois grands Princes,
« Les plus vaillans de toutes leurs Prouinces. »
Incontinent que du peuple eſpandu
De toutes parts ce bruit fut entendu,
Tous ceux que plus la bouillante ieuneſſe
Aiguillonnoit aux actes de proëſſe,
D'armes, cheuaux, & tout autre appareil
Font leurs appreſtz : ceux qui pour le conſeil
Eſtoient meilleurs, ou diſpenſez de l'aage
De n'entreprendre vn ſi loingtain voyage,
Deſſus le port le nauire appreſtoient,
Et à voguer la ieuneſſe exhortoient.
Les mariniers de fleurs ornent la pouppe,
Et à partir encouragent la trouppe :
Vn bruit ſe leue, & de diuerſes voix
Frappe le ciel : on couppe à ceſte fois
Le cable, & l'anchre en la proué on retire,
Lors vn bon vent empoupe le nauire.

Les mathelotz ſur l'vn & l'autre banc
D'vn ordre egal voguent de ranc en ranc :
Blanche d'eſcume eſt la mer azuree,
Et la nef fuit d'vne courſe aſſeuree.
Lors de Venus le feu luiſant & beau
Sur noſtre maſt allume ſon flambeau,
Pour nous guider : & le pere Neptune
Chaſſant bien loing la tempeſte importune,
Hault ſur ſon char, que les courbez Daulphins
Alloient trainant deſſus les flotz marins,
Tenant en main ſon Trident venerable
A noſtre cours ſe monſtre fauorable.
Delaiſſant donq' les Orcades à part,
Qui ſoubz le pol' ſont bien loing à l'eſcart,
Deuers Thulé, du monde la derniere,
A gauche ayant l'eſtoille mariniere,
Et l'Iberie à droicte regardant,
D'vn ſi bon vent, & d'vn cœur ſi ardent
Singlaſmes tant, coſtoyant d'Hybernie
L'endroit qu'on nomme auiourdhuy Mommonie,
Que l'Angleterre apparut à noz yeux :
Puis eſloignant ce bras non ſpacieux,
Qui ſ'eſlargit d'vne emboucheure grande
Entre Angleterre, & la coſte d'Irlande,
Loing vers le Nort laiſſames l'Eſcoſſois,
Ou maintenant fleurit le lys François :
Et coſtoyant ceſte part d'Angleterre,
Ou Cornouaille en pointe ſe reſerre,
Vinſmes ſurgir en Bretaigne, & adonc
Eſtant au bout d'vn voyage ſi long,
Sans craindre plus ny les ventz, ny l'orage,
Chaſcun, ioyeux, ſaulte au front du riuage.
Là nous eſtant refreſchis quelques iours,
Puis rembarquez ſur le Loyre au long cours,
Qui trauerſant mainte prouince heureuſe
Roulle en la mer ſon onde ſablonneuſe,
Veiſmes d'Aniou les beaux prez floriſſans,
Et les coſtaux de pampre verdiſſans,

Laissant à part les campaignes du Meine,
Et costoyant les beaux champs de Tourraine,
Entre les portz & d'Amboise & de Bloys,
Tant renommez pour le berceau des Roys.
Là mainte Nymphe à fleur d'eau vagabonde
Au bruit des flotz mist son chef hors de l'onde,
S'esbaïssant assez de voir nager
Dessus son fleuue vn nauire estranger.
L'vne dessoubz, ou l'onde estoit moins forte,
Le soulageant, sur son doz le supporte :
L'autre le va par les flancz costoyant,
Et l'autre encor' va deuant balloyant
Les bancz de sable, ou hastant sa carriere,
Auec' la main le pousse par derriere.
Finablement par ces Nymphes guidez
Sommes au port d'Orléans abordez.
Dessus ce port, d'vne fureur mal saine,
Le nourrisson du bon pere Silene
La belle Nymphe Aurelie trouua,
Et amoureux par force l'enleua.
Fille du Loyre estoit ceste Aurelie,
Qui se ioüant sur l'arene polie,
Ou chasque iour venir elle souloit,
Pour trier l'or que son pere roulloit,
Fut de Bacchus par malheur apperceuë,
Et luy épris, aussi tost qu'il l'eut veuë.
Elle soudain d'vn pié leger s'enfuit,
Et luy soudain d'vn plus leger la suit,
D'elle la peur rend les plantes isnelles,
A luy l'Amour aux talons met des ailes :
Mais qui pourroit, tant sceust bien s'esprouuer,
D'vn Amoureux & d'vn Dieu se sauluer?
Du hault d'vn roc la Nymphe violee
Pour se noyer ia s'estoit esbranlee,
Lors que le Dieu de bon heur y suruint,
Qui & sa vie & sa course retint.
Nymphe (dist-il) chere Nymphe, que i'ayme
Plus que mes yeux, que mon cueur, ny moymesme,

Arreſte toy, & ne te lance à bas,
Car d'vn mortel la proye tu n'es pas,
Ains de celuy, à qui des Dieux le pere
Ne deſdaigna iadis ſeruir de mere.
Ie ſuis Bacchus, des Indes le vainqueur,
Qui ay trouué ceſte doulce liqueur,
Doulce liqueur, le plaiſir de la vie,
Qui au nectar porte bien peu d'enuie.
Pour ton amour icy ie planteray
Ma belle vigne, & croiſtre i'y feray
Le meilleur vin que beut iamais la France,
Laquelle aura touſiours en reuerence
Toy, & ton nom, dont ſera deſormais
Dit Orléans ce lieu pour tout iamais :
Ainſi Bacchus flattoit ſon Aurelie,
Et peu à peu ſa triſteſſe elle oublie.
Mais reprenant noſtre premier propos,
Ayant pris là quelque peu de repos,
Sur le riuage vn chaſcun ſe retire :
Puis ſur le doz chargeant noſtre nauire,
Sans plus nager par les champs ondoyans,
Auons paſſé les ſillons blondoyans
De la grand' Beauſſe, & la plaine Françoiſe :
Comme iadis la ieuneſſe Gregeoiſe,
Ces Demy-dieux, compaignons de Iaſon,
Allant bien loing conquerir la toiſon,
Seruoient de mer à leur mere affoiblie
Par les ſablons de la cuicte Libye.
Or ſommes nous par le vouloir diuin
Dedans Paris arriuez à la ſin :
Ou contemplant la maieſté Royalle
Du Roy, & vous, ſon eſpouſe loyalle,
Nous nous tenons trop bien recompenſez
Du long chemin, & des trauaux paſſez.
Vingt Cheualiers nous ſommes d'vne bande,
Qui ſupplions voſtre maieſté grande
De trouuer bon, que ſoubz voſtre faueur
Nous efforçions de gaigner quelque honneur

En ce Tournoy, ou la braue ieuneſſe
Plus que iamais, doit monſtrer ſa proëſſe.
Ceſte faueur que nous cherchons icy
Auoir de vous, & de celles auſſi,
Que nous voyons autour de vous aſſiſes,
C'eſt qu'il vous plaiſe accepter les deuiſes
Que nous venons icy vous preſenter,
Et que puiſſions pour voſtres nous vanter.
Noſtre deuiſe eſt aſſez euidente,
C'eſt vne lance, & vne torche ardente :
Mars eſt la lance, Amour eſt le flambeau,
Qui enlacez ſont d'vn double chappeau,
L'vn de laurier, que la Victoire donne,
L'autre de myrt, dont Venus ſe couronne :
Deuiſe propre à ceulx qui ſont venus,
Ainſi que nous, de Mars & de Venus :
Et qui ſuyuant la loy de noſtre terre,
Veulent l'amour par les armes conquerre.

FLAMMA FERROQVE.

ENTREPRISE

DE

MONSIEVR DE LORRAINE.

AVX DAMES.

Ayant appris que des armes l'honneur
D'vn ieune Prince eſt le plus grand bonheur,
Et que celuy qui tel heur veult acquerre
En guerre, doit le chercher à la guerre,

En paix, aux Courts des Princes & des Roys,
Là ou ſe ſont les iouſtes & tournois :
Iuſques icy ſuyuant le faict des armes
I'ay frequenté les aſſaults & allarmes,
Et trauerſé par perilz & dangers,
Fleuues & mers, & peuples eſtrangers,
Auecques moy conduiſant vne troppe
De cheualiers, des plus preux de l'Europe.
Par leur moyen, hardy, i'ay ſurmonté
Maint braue Prince, & maint peuple indomté,
Maint monſtre horrible, & mainte ſiere beſte,
Iuſqu'aux Indois eſtendant ma conqueſte,
Dont vous ſont foy ces Elephans chargez
De maintz harnois en trophee arrangez.
Là, par la voix de ceſte vagabonde,
Qui va chantant les nouuelles du monde,
Ayant ouy que le Treſchreſtien Roy
N'a guere' a faict publier vn Tournoy,
Pour celebrer ceſte heureuſe alliance
Qui met en paix & l'Eſpaigne & la France,
Pour le deſir que i'ay de me trouuer
En tous les lieux, ou ſe peult eſprouuer
Vn Cheualier, dont l'ardente ieuneſſe
Ne hait rien tant que l'oyſiue pareſſe,
I'ay entrepris (& comme moy auſſi
L'ont entrepris ces Cheualiers icy)
De m'eſprouuer en ces paiſibles armes,
Comme i'ay faict aux dangereux allarmes :
Eſperant bien deſſoubz voſtre faueur
D'en rapporter quelque pris, & honneur,
Et teſmoigner qu'au faict de la victoire
Rien ne ſert tant que l'amour, & la gloire.

INSCRIPTIONS.

LE ROY TRESCHRESTIEN.

I

C'eſt maintenant que la gloire immortelle,
Qui ne luiſoit qu'en forme de CROISSANT,
Va ſur toute autre au ciel apparoiſſant
En ſon plein rond, pour touſiours eſtre telle.

II

Comme Alexandre obſcurcit la memoire
Du pere ſien par ſes faictz glorieux,
Ce Roy qui eſt de ſoy victorieux,
De tous les ſiens ſurpaſſera la gloire.

III

Treſbon, treſgrand Iuppiter on appelle,
Treſbon, treſgrand noſtre Prince apparoiſt :

Par ſes haults faictz ſa grandeur ſe cognoiſt,
Et ſa bonté par ceſte paix nouuelle.

LA ROYNE TRESCHREST.

I

Elle eſt en tout vne Iuno ſeconde,
D'honneur, de port, de geſte & grauité :
Sinon qu'elle a moins de ſeuerité,
Et qu'elle eſt plus heureuſement feconde.

II

De voir florir la race Florentine
Des Medicis, c'eſt leur commun bonheur,
Mais de tenir le premier ranc d'honneur,
Cela ſans plus eſt propre à Catherine.

III

Le Roy, la France, & ceſt heureux lignage
Qu'elle a produict, de ſa felicité,
De ſa vertu, de ſa fecondité,
A tout iamais porteront teſmoignage.

LE ROY CATHOLIQUE.

I

Son heur l'a faict à tel honneur atteindre,
Qu'autre plus grand il ne peult esperer,
Et sa vertu l'a sçeu tant asseurer,
Que la fortune il ne sçauroit plus creindre.

II

Par sa vertu & fortune prospere
Il fut Auguste & de faict & de nom,
Mais ce qui plus augmente son renom,
C'est d'vn tel filz auoir esté le pere.

III

Il a chez soy le paternel exemple,
*Mais son bon-heur plus qu'*OVLTRE *passera,*
Et sa vertu à ses enfans sera
De l'imiter vn argument plus ample.

LA ROYNE CATHOLIQUE.

I

Par elle en paix sont la France & l'Espaigne,
Par elle vnis sont les deux plus grands Roys



Du ſang d'Auſtriche, & du ſang de Valloys,
Fille de l'vn, & de l'autre compaigne.

II

D'vn plus hault vol, d'aile mieux emplumee,
Ne la pouuoit rauir ce petit Dieu,
Et ne pouuoit encor' en plus hault lieu,
Ny en plus ſeur ſa flamme eſtre allumee.

III

Vn moindre eſpoux ne meritoit la mere,
La fille auſſi, qui monſtre qu'vn bon fruict
Eſt volontiers d'vn bon arbre produict,
Vn moindre Roy ne deuoit faire pere.

LE ROY-DAVLPHIN.

I

Vne cité arreſta la victoire
Du grand vainqueur des Perſes & Gregeois,
Mais de ce ieune Alexandre François
Vn monde ſeul ne bornera la gloire.

II

Comme le nom il a de ſon grand pere,
De ſon eſprit heritier il ſera,

Et à fon pere en vertu femblera,
Comme de face il reffemble à fa mere.

III

Il eft en l'aage, ou la ieuneffe guide
L'homme au chemin de vice ou de vertu :
Mais delaiffant le grand chemin battu,
Il choifira celuy que prit Alcide.

LA ROYNE-DAVLPHINE.

I

Toy qui as veu l'excellence de celle
Qui rend le ciel fur l'Efcoffe enuieux,
Dy hardiment, contentez vous mes yeux,
Vous ne verrez iamais chofe plus belle.

II

Celle, qui eft de cefte Ifle Princeffe,
Qu'au temps paffé lon nommoit Caledon,
Si en fa main elle auoit vn brandon,
On la prendroit pour Venus la Deeffe.

III

Par vne chaifne à fa langue attachee
Hercule à foy les peuples attiroit :

Mais ceſte cy tire ceux qu'elle void
Par vne chaiſne en ſes beaux yeux cachee.

MONSIEVR DE SAVOYE.

I

Pour ſon renom rendre cler, & inſigne,
Il n'euſt ſceu mieux ſa valeur eſprouuer,
Et ſi n'euſt peu, au ciel meſme, trouuer
De ſa vertu recompenſe plus digne.

II

Mars l'a nourry au milieu des allarmes,
Pallas en elle a monſtré ſon ſçauoir.
Celuy qui veult gloire immortelle auoir,
Doit aſſembler les lettres & les armes.

III

Ainſi appres vne cruelle guerre,
Le ſage Grec par les flotz eſtrangers,
Ayant Pallas pour guide en ſes dangers,
Recouure en fin ſa paternelle terre.

MADAME DE SAVOYE.

I

L'honneur luy ſert de Gorgonne effroyable
Contre le vice : & la ſageſſe encor'
Garde en ſon cœur vn precieux threſor
D'humilité, & douceur incroyable.

II

Le Prince n'a, tant ſoit grand ſon merite,
De ſ'eſiouir peu de cauſe & raiſon,
Qui, retourné, trouue dans ſa maiſon
Vne ſi rare & belle Marguerite.

III

Celle de qui ce feu, qui tout enflamme,
N'auoit onq' ſçeu eſchauffer la froideur,
Sent maintenant vne nouuelle ardeur,
Et ne deſdeigne vne ſi belle flamme.

MONSIEVR DE LORRAINE.

I

Bien meritoit eſtre choiſy pour gendre
D'vn Treſchreſtien, & treſuictorieux,

Celuy de qui les Martiaux ayeux
Le nom Chreſtien ſceurent ſi bien defendre.

II

On le prendroit, à voir ce beau viſage,
Pour Adonis, ou Narciſſe aux beaux yeux,
Si ſoubz ce front tant humble & gracieux
D'vn preux Achille il n'auoit le courage.

III

Rien n'eſt plus beau que l'Aube rougiſſante,
Qu'vn iour ſerain, qu'vn plaiſant renouueau,
Qu'vn arbre en fleur, ny rien encor plus beau,
Qu'en vn beau corps vne vertu croiſſante.

MADAME DE LORRAINE.

I

Dedans ſes yeux la douceur paternelle,
En ſon eſprit diuinement inſtruict
L'eſprit diuin de ſa tante reluit,
Et ſur ſon front la grace maternelle.

II

Celle qui miſt entre Europe & Aſie
Si grand diſcord, par ſa ſeule beauté,
Cede à la chaſte & ferme loyauté,
Qui ioinct la France auecques l'Auſtraſie.

III

Telle qu'eſtoit la nouuelle Cyprine
Venant à bord dans ſa conque de mer,
Telle ſe doit la Lorraine eſtimer,
Tant ſa ieuneſſe a la grace diuine.

MADAME DE LORRAINE LA DOVAIRIERE.

I

L'antique honneur des plus braues guerrieres
Cede au renom de celle qui a faict
Iurer enſemble vn accord ſi parfaict
Les nations du monde les plus fieres.

II

Pour aſſembler d'vn lyen non vulgaire
Vn Treſchreſtien, & Catholique Roy,
Vne Chreſtienne & de nom, & de foy,
Seule pouuoit tel ouurage parfaire.

III

Pour dechaſſer la fureur Thracienne,
La Paix du ciel en terre deſcendit,
Et à noz yeux viſible ſe rendit
En la benigne & ſage Auſtraſienne.

MESS. CARD. DE LORRAINE

ET

DVC DE GVISE.

I

Mercure à l'vn a donné ſa faconde,
En l'autre, Mars me ſemble que ie voy :
Le Roy qui a deux telz freres pour ſoy,
Se peult nommer le plus grand Roy du monde.

II

Ce qu'en Achille a ſi bien peinct Homere,
Ce qu'en Vlyſſe il a ſi bien protraict,
Non fabuleux, mais d'eſpreuue & d'effect,
Nous le voyons en l'vn & l'autre frere.

III

Le pouuoir qu'ont les deux freres d'Heleine,
Quand, pour garder vne nef d'abyſmer,
Leur ſeu iumeau apparoiſt ſur la mer,
Sur terre l'ont les freres de Lorraine.

SVR LA PAIX

ET

SVR LES MARIAGES.

I

Ces deux grands Roys, non moins vaillans que iuſtes,
Qui ſeuls ont peu la guerre deſarmer,
Et de Ianus au temple l'enfermer,
Meritent bien d'eſtre nommez Auguſtes.

II

De leurs haults faictz la memoire eſleuee
Pour quelque temps en marbre durera,
Mais leur bonté à tout iamais ſera
Dedans les cœurs des hommes engrauee.

III

Entre les Roys pour grand vertu lon nomme
L'heur de pouuoir ſon ennemy domter :
Mais de pouuoir ſoymeſme ſurmonter,
Cela trop plus tient de Dieu, que de l'homme.

IIII

Ilz partiront vn iour la terre & l'onde,
Et ſans enuie entre eux ſeront pareilz :

Le ciel ne peult endurer deux Soleilz,
Mais deux telz Rois peult bien ſouffrir le monde.

V

Rien n'eſt plus fier que l'ordre d'vne armee,
Qui pour combattre a les armes es mains :
Mais rien plus beau n'eſt entre les humains,
Qu'entre deux Roys vne paix confirmee.

VI

Du verd laurier ſuperbe eſt la couronne,
Moins d'apparence a le paſle oliuier :
Mais plus amer eſt le fruict du laurier,
Plus doux le fruict que l'oliuier nous donne.

VII

Si la richeſſe eſt en paix aſſeuree,
Et ſi en guerre elle eſt proye aux ſoldars,
Ceux qui du monde ont chaſſé le Dieu Mars,
Rendent au monde vne ſaiſon doree.

VIII

Soit guerre ou paix au reſte de la terre,
Puis que lon void ces deux grands Roys d'accord,
Des autres Roys le Martial effort
Ne ſe doit point proprement nommer guerre.

IX

Vn plus heureux, & plus digne Hymenee
Ne nous pouuoit ces nopces appreſter :

Et ne pouuoit la paix mieux arreſter
Du cruel Mars la fureur effrenee.

X

Par les flambeaux des trois Sœurs infernalles
Les cœurs eſtoient de fureur allumez :
Ores les cœurs ſont d'amour enflammez
Par les flambeaux des trois Graces royalles.

XI

Pareille eſtoit la feſte Olympienne,
Quand Peleus à Thetys fut conioinct :
Mais la diſcorde icy ne ſeme point
L'occaſion d'vne guerre Troyenne.

AV ROY.

Les Dieux voulant voſtre France aſſeurer,
De tous coſtez (SYRE) *l'ont entournee*
De l'Ocean, du Rhin, du Pyrenee,
Et l'ont voulu des Alpes emmurer.
Mais la voulant encor' mieux remparer
Par le moyen d'vn heureux Hymenee,
A voſtre filz l'Eſcoſſe ilz ont donnee,
Luy commandant d'auantage eſperer.
Bien toſt apres, pour plus ſeure la rendre,
Vn Duc Lorrain ilz vous donnent pour gendre,
Nouueau rempar du coſté d'Allemaigne :
Par tel moyen la France vous ſemont
A la borner du coſté du Piémont,
Et l'aſſeurer du coſté de l'Eſpaigne.

A LA ROYNE DAVLPHINE[1].

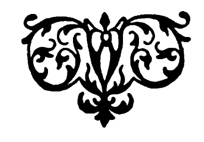
Pour nous monſtrer, ainſi qu'en vn miroir,
Tout ce qui eſt de grand & d'admirable,
De precieux, de beau, de deſirable,
Le ciel vous feit en ce monde apparoir :
Nature auſſi nous voulant faire voir
Tout ce qui eſt de plaiſant & d'aymable,
Sur voſtre face, ainſi qu'en vne table,
Monſtra ſon art, & ſon plus grand ſçauoir.
En voſtre eſprit le ciel ſ'eſt ſurmonté,
Nature & l'art ont en voſtre beauté
Mis tout le beau dont la beauté ſ'aſſemble :
Et les neuf Sœurs m'ont faict poëte auſſi,
Pour imiter, en vous louant ainſi,
Le ciel, nature, & l'artifice enſemble.

AV ROY.

De tous meſtiers, fors celuy de la Muſe,
On peult tirer bien & commodité,
Si on les traicte auec' dexterité,
Et à l'honneur du tout on ne ſ'amuſe.
Ceſt art ſans plus ſon artiſan abuſe
D'vn vain eſpoir, ſans autre vtilité :
Qui faict ſouuent que quelque aſtre irrité,
Ou quelque Dieu, & non l'art i'en accuſe.
Mais vous, de qui le ſouuerain pouuoir
Peult d'vn clin d'œil aux poëtes pouruoir,
Et deſtourner leurs malheurs & deſaſtres,
Puis qu'vn grand Roy ſeul peult ſuffire à tous,
Syre, chaſſez la poureté de nous,
Vous ferez plus que les Dieux ny les Aſtres.

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

Amy lecteur, à fin que tu ne penſes que l'Autheur de ces petits poëmes ait eu ſi peu de conſideration que de les auoir publiez en vne ſaiſon ſi peu conuenable que ceſte-cy, meſlant parmy vne publique triſteſſe des choſes d'allegreſſe & de plaiſir, ie t'ay bien voulu aduertir que la plus grand' part en eſtoit imprimee deuant le malheur & deſaſtre qui te les euſt faict, peult eſtre, reiecter, comme eſtans du tout hors de ſaiſon, ſi ie n'euſſe faict ce petit aduertiſſement. Tu prendras donques le tout en bonne part, &, ſans accuſer l'autheur d'indiſcretion, t'accommoderas en liſant ces eſcripts, non au temps qu'ilz ont eſté publiez, mais qu'ilz ont eſté faicts: les mettant, ſi bon te ſemble, au ranc de tant de preparatifs de triomphe & reſiouiſſance, qui pour ceſte meſme occaſion ſont demourez inutiles. ADIEV.





LE TVMBEAV

DV TRESCHRESTIEN

ROY HENRY II[126].

A L'VMBRE DE HENRY.

PAR MES VERS I'AY SEMÉ TES FAICTS PAR L'VNIVERS,
OR', HELAS! A TA MORT ME FAVLT DONNER DES VERS.

Tel qu'estoit Hercules de force & de courage,
Des vertus de son pere, & de son heritage
Legitime heritier, Roy le meilleur des Rois,
Le Roy Henry porta le sceptre des François.
Ieune & seul il paruint (ce qu'à Iuppiter mesme'
Le destin n'octroya) au Royal diadesme.
L'ennemy que François en sa force esprouua,
Ia sur l'âge inclinant ce Prince le trouua.
En gestes il passa tous les Rois de sa race,
Et fut à peine Roy dix ou douze ans d'espace.
Il se borna plus loing, il rompit le pouuoir
De l'heureux aduersaire, & trompa son sçauoir.

Et comme d'Annibal l'inuincible victoire
Au vangeur Scipion ceda iadis ſa gloire,
Ainſi l'heur de Henry de Charles renuerſa
L'heur, & fit que deſlors PLVS OVLTRE *il ne paſſa.*
Plus heureuſement donq la fortune ayant priſe,
Et d'vn meilleur conſeil cachant ſon entrepriſe,
Sur Bollongne venduë vn tel exploit il fit,
Qu'auſſi toſt qu'il l'eut veuë, auſſi toſt il la prit.
Vangeur, & protecteur il garda maintes villes,
Maints eſtats, & maiſons, de deuenir ſeruiles.
L'Eſcoſſe auec ſa Royne aux Anglois il oſta,
Et par nœu d'alliance aux François l'adiouſta.
Comme le fier Germain a ſa force eſprouuee,
Auſſi ſon aide at il'un à ſon beſoing trouuee.
Que diray-ie de Sienne, & de Parme, & des forts
De Corſe Geneuoiſe aux Liguſtiques bords?
Que diray-ie de Rome, & du chef de l'Egliſe,
Dont ce Roy Treſchreſtien la defenſe auoit priſe?
Ainſi cherchant la paix par armes, ce bon Roy
Pour autruy fut vainqueur, & non vainqueur pour ſoy.
En guerre il eſprouua l'vne & l'autre fortune,
Et luy fut la victoire & la perte commune.
Il a pris & repris mainte ville & maint fort,
Meſme Guine, & Calais à l'imprenable port.
En paix & guerre il fit mainte preuue notable,
Pourueu de bon conſeil & de force indomtable.
Il reforma les mœurs, il fit loix, & edictz,
Fauoriſa les arts, & les gentilz eſpritz.
Nul Prince l'egalla en puiſſance, & addreſſe,
Soit que l'arme en la main il monſtraſt ſa proëſſe,
Soit qu'il branlaſt la picque, ou qu'en hault appareil
Il couruſt à la lice, il n'eut point ſon pareil.
De chiens, oyſeaux, cheuaux, il auoit la prattique,
Aimoit l'art de la paulme, & l'art de la muſique.
Prompt, endurant, actif, il ſe montroit auſſi
Du dormir, & manger, auoir peu de ſoucy.
Son parler fut naïf, non poly d'artifice,
Mais ſentant ſon grand Roy, qui fait autre exercice.

Son viſage eſtoit doulx, meſlé de grauité,
Tel qu'on peinct Iuppiter, quand il n'eſt irrité.
Propre en accouſtremens, & tenant cour Royale
D'vne magnificence & ſplendeur liberale.
Les eſtrangers chaſſez tellement il traittoit,
Qu'vn refuge commun la France leur eſtoit.
Il ſçauoit l'Eſpagnolle & langue Italienne,
Et ſi n'ignoroit pas l'antique Auſonienne.
Le vaillant capitaine il mettoit en auant,
Et aux plus haults eſtats pouſſoit l'homme ſçauant.
Conſtant en ſon propos, & par art inuincible,
Il fut aux rapporteurs du tout inacceſſible.
Ceux qu'il auoit vn coup en ſa grace receuz,
Onques de ſa faueur ne ſe veirent deceuz.
Adiouſtez qu'il auoit ſi heureuſe memoire,
Que d'vn chaſcun des ſiens le nom luy fut notoire.
Il ſoulageoit ſon peuple, ayant touſiours le ſoing
De ne le fouler point qu'à l'extreme beſoing.
Il meſloit l'equité auecques la iuſtice,
Et ſçauoit contenir chaſcun en ſon office.
Sur tout il fut deuot, ſe monſtrant en tout lieu
Protecteur de l'Egliſe & de l'honneur de Dieu :
Comme bien cognoiſſant que les grands Princes tiennent
Leur grandeur de Dieu ſeul, & par luy la maintiennent.
Vne eſpouſe loyale, & maints enfans il eut :
Aimé des eſtrangers, aimé des ſiens il feut.
Meſme' il auoit la guerre empriſonné de ſorte,
Que l'honneur à bon droit d'Auguſte il en rapporte.
Encore n'eſt-ce tout. Pour gendre il auoit pris
Philippe, & n'euſt trouué gendre de plus hault pris.
Ayant auparauant, pour plus grand' aſſeurance,
Lié d'vn meſme nœu la Lorraine, & la France.
Quoy plus? Henry auoit tout ſon rond accomply[138]*,*
Et du nom de Henry le monde eſtoit remply.
Non content toutefois de ceſt heur ſi extreme,
Dont il pouuoit paſſer l'heur de Iuppiter meſme,
Si d'vn digne mary Marguerite n'eſtoit
Eſpouſe, qui vn Dieu pour eſpoux meritoit.

Il veit doncq' ce que voir il auoit tant d'enuie,
Les nopces de ſa Seur, & la fin de ſa vie.
Il les vit, & mourut, & d'vn meſme flambeau
Veit luyre (ô fier deſtin!) la couche & le tumbeau.
Dieu l'a voulu ainſi, & à telle allegreſſe
Luy a pleu de meſler vne telle triſteſſe.
Au quarante & vn an de ſon âge il montoit,
Et le trezieme alors de ſon regne il comptoit.
Le Noble l'a pleuré, le Peuple, & la Iuſtice,
Et celuy qui, deuot, fait aux Dieux ſacrifice.
Son Auguſte iadis Rome ainſi lamentoit,
Et ceſtuy moins qu'Auguſte aymé des ſiens n'eſtoit.
A bon droit il eſtoit non moins aymé qu'Auguſte,
Car onques Roy ne fut plus humain, ny plus iuſte.
Son corps fut enleué en royal appareil,
Et pres de ſes ayeux giſt dedans le cercueil.
Succeſſeur de ſa gloire, & de ſon ſceptre encore'
Il a laiſſé François, qui Roy de France eſt ore',
Ayant du pere ſien le vertueux renom,
Et de ſon pere-grand le preſage & le nom.
Telle ſa vie fut. Si ſçauoir tu deſires
Sa mort, il fault qu'icy (ô paſſant) tu ſouſpires.
Se voyant auoir fait guerre dix ans entiers,
Et auoir egallé les antiques guerriers,
De ſon peuple affligé ayant ouy les larmes,
Sans toutefois laisser l'exercice des armes,
Honteux de ſ'exercer en vn ieu, ſ'il n'eſtoit
Digne de ſa vertu, & ſon Mars ne ſentoit,
Helas il fut occis de l'eſclat d'vne lance,
Luy, qui en guerre eſtoit d'indomtable vaillance:
Mais deuant que mourir, il auoit ſi bien fait,
Qu'il auoit de ſon temps le ſiecle d'or refait.
Tant aimé d'vn chaſcun pendant qu'il fut en vie,
Que les Dieux meſme' eſtoient pour luy porter enuie.
Craignant tel accident, Iuppiter par la mort
Le mit hors du danger de l'enuie & du ſort.
Ceſte faueur te fut des bons Dieux octroyee,
Alexandre, & te fut (ô Ceſar) deniee.

Ainſi veſquit Henry, Henry mourut ainſi.
Priez pour luy, François, & larmoyez auſſi.
Hommes, femmes, enfans, vieux, & ieunes encore',
Chacun de ce bon Roy les obſeques honore.
Imitateurs d'Appelle, & de Lyſippe, & vous
Par qui Phidie encor' eſt viuant entre nous[139],
Animez de Henry la viue protraiture,
Et en bronze, & en marbre eſleuez ſa figure.
D'or faites la pluſtoſt, puis que le ſiecle d'or
En France le premier il a fait naiſtre encor'.
Vous ſur tous de Phebus la plus ſongneuſe cure,
Qui du laict de la France auez pris nourriture,
Celebrez à l'enuy ce royal monument,
Et vous ſoit ce ſubiect vn commun argument.
Mais vous, Princes du ſang, & toy, qui de ta France
Es le ſeul ornement, & la ſeule eſperance,
Filz d'inuincible pere, inuincible François,
Qui as au ſceptre tien ioint le ſceptre Eſcoſſois,
Baſtiſſez à Henry des Tumbes Cariennes,
Erigez à Henry des Pointes Phariennes[140] :
Et comme au bon Titus les bons Peres Romains
Donnerent ce ſurnom DELICES DES HVMAINS,
Mettez ſur ſon tumbeau en graueure profonde,
CY GIST LE ROY HENRY, QVI FVT L'AMOVR DV MONDE.

EPITAPHE DV MESME

PAR LEDICT DV BELLAY.

Ayant cherché en vain tant de fois de mourir,
Et vne belle mort en guerre ſ'acquerir,
Ce pendant qu'il ſe ioüe, & Mars il importune,
Et qu'il porte en courant ſa mauuaiſe fortune,

Sanglant, & aueuglé, Henry (comme content)
Pouſſant ces mots dehors, ſes froids membres eſtend :
Rendons l'ame à la fin deſſoubz ces feintes armes,
Puis que nous n'auons peu la rendre aux vrais allarmes[144].

DV MESME.

Henry auoit donné la Paix tant deſiree,
Et la Guerre ſ'eſtoit du monde retiree :
Mars en fut courroucé, & trouua fort mauuais,
Qu'vn ſi braue guerrier inclinaſt à la paix.
Donques pour ſ'en vanger, ce pendant qu'à la lice
Les armes il traittoit d'vn paiſible exercice,
De l'eſclat d'vne lance il luy perça les yeux,
Et conuertit ſon ieu en vn mal ſerieux.
Roys, fiez vous en Mars, quand les armes il porte,
Puis qu'eſtant deſarmé il ioüe en ceſte ſorte.

DV MESME ENCORES[145].

Le Roy ſentant que la Mort
Des-ia le tiroit au port
Dont nul ne retourne arriere,
Feit à Dieu ceſte priere :
Seigneur (dit-il) moy qui ſuis
Malade & chargé d'ennuis,
Ie vay ſoubs la ſepulture
Payer le droiɉ de nature :
Et mon eſprit va au lieu
Des iuſtes & craingnans Dieu.

Moy (dy-ie) le Roy de France,
Qui ſais icy demeurance,
Dormant dedans le cercueil
D'vn doux & plaiſant ſommeil :
Mon corps ie laiſſe à la terre,
Et m'enuole au ciel grand' erre.
Mais ie te ſupply, Seigneur,
Ie te ſupply pour l'honneur
De ta faueur eternelle,
Et ta pitié paternelle
Enuers tout le genre humain,
Que ta pitoyable main
Me tire au ciel, & me donne
Pour ceſte freſle couronne,
Que ie quitte deſormais,
Celle qui dure à iamais.



LETTRE DV MESME AVTHEVR

AV SIEVR IEHAN MOREL,

Ambrunois,

SON PLVS FIDELE ET CHER AMY[143],

SVR LA MORT DV FEV ROY

ET LE DEPARTEMENT DE MADAME DE SAVOYE.

Monſ. & frere, ne m'ayant, comme vous ſçauez, permis mon indiſpoſition de pouuoir faire la reuerence à Madame de Sauoye, depuis la mort du feu Roy, que Dieu abſolue, i'ay penſé que pour reparer ceſte faulte, & pour me ramenteuoir touſiours en ſa bonne ſouuenance, ie ne luy pouuois faire preſent plus aggreable que ce que ie vous enuoye pour luy preſenter, ſ'il vous plaiſt, de ma part. C'eſt le Tumbeau Latin & François du feu Roy ſon frere, baſty des ferremens de noſtre meſtier, ſinon de telle eſtoffe & artifice, qu'il euſt bien peu eſtre d'vne meilleure main, pour le moins de telle reuerence, & deuotion, que pour ce regard il ne doit ceder ny à l'excellence du Mauſolée, ny à l'orgueil des Pyramides Egyptiennes. Ie l'euſſe bien peu enrichir ſi i'euſſe voulu (& l'œuure en eſtoit bien capable, comme vous pouuez penſer) de figures & inuentions poëtiques d'auantage qu'il n'eſt, & qu'il ſemblera peult eſtre à quelques ad-

mirateurs de l'antique poësie, que ie le deuois faire : mais il m'a femblé que pour la dignité du fubiet, & pour rendre l'œuure de plus grande maiefté, & durée, vn ouurage Dorique, c'eft à dire plein & folide, eftoit beaucoup plus conuenable qu'vn Corinthien, ou autre de moindre eftoffe, mais plus elabouré d'artifice & inuention d'architecture. Or, tel qu'il eft, fi mad. Dame f'en contente, i'eftimeray mon labeur bien employé, ne m'eftant, comme vous fçauez mieux qu'homme du monde, iamais propofé autre but ny vtilité à mes eftudes, que l'heur de pouuoir faire chofe, qui luy feuft aggreable. I'auois (& peult eftre non fans occafion) conceu quelque efperance de receuoir vn iour quelque bien & aduancement de la liberalité du feu Roy, plus par la faueur de mad. Dame, que pour aucun merite que ie fentiffe en moy. Or Dieu a voulu que ie portaffe ma part de cefte perte commune, m'ayant la fortune par le trifte & inopiné accident de cefte douloureufe mort retranché tout à vn coup, comme à beaucoup d'autres, le fil de toutes mes efperances. Ce defaftre auec le partement de mad. Dame, qui, à ce que i'entends, eft pour f'en aller bien toft es païs de Monfeigneur le Duc fon mary, m'a tellement eftonné & fait perdre le cœur, que ie fuis deliberé de iamais plus ne retenter la fortune de la court, m'ayant, *nefcio quo fato*, efté iufques icy toufiours fi maraftre & cruelle : mais, *abdere me in feceffum aliquem*, auec cefte braue deuife, pour toute confolation, *Spes & Fortuna valete*. Et qui feroit fi fol de fe vouloir dorefenauant trauailler l'efprit, pour faire quelque chofe de bon, & digne de la pofterité ayant perdu la faueur d'vn fi bon Prince, & la prefence d'vne telle Princeffe, qui depuis la mort de ce grand Roy François, pere & inftaurateur des bonnes lettres, eftoit demouree l'vnique fupport & refuge de la vertu, & de ceux qui en font profeffion ? Ie ne puis continuer plus longuement ce propos fans larmes, ie dy les plus vrayes larmes que ie pleuray iamais : & vous prie m'excufer, fi ie me fuis laiffé tranfporter fi auant à mes paffions, qui

me ſont, comme ie m'aſſeure, communes auecques vous, & auec tous ceux qui ſont, comme nous, admirateurs de ceſte bonne & vertueuſe Princeſſe, & qui veritablement ſe reſſentent du regret que ſon abſence doit apporter à tous amateurs de la vertu. Quant à moy (*& hoc mihi apud amicum liceat*) encore que iuſques icy i'aye enduré des indignitez de la fortune autant que pauure Gentil-homme en pourroit endurer : ſi eſt-ce que pour perte de biens, d'amis, & de ſanté, & ſi quelque autre choſe nous eſt plus chere en ce monde, ie n'ay iamais eſprouué ſi grand ennuy, que celuy que i'ay dernierement receu de la mort du feu Roy, & du prochain departement de mad. Dame, qui eſtoit le ſeul appuy & colonne de toute mon eſperance. A tout le moins ſi ceſte faſcheuſe & importune ſurdité, qui me contraint depuis vn mois de demeurer continuellement enfermé en vne chambre, euſt attendu quelque autre ſaiſon, & ne m'euſt oſté ſi mal à propos le moyen de pouuoir faire la reuerence à mad. Dame, & luy baiſer les mains deuant ſon departement, i'aurois moins d'occaſion de me plaindre de ma fortune : mais vous ferez, ſ'il vous plaiſt, ce deuoir pour moy : & ce pendant ne m'eſtant permis d'accompaigner ſes autres Seruiteurs en ce voyage, ou partie d'iceluy, ie la ſuiuray auecques prieres & vœus pour ſa bonne proſperité & ſanté : & auecques ceſte humble affection, reuerence, & deuotion, que ie luy doy, accompagnée d'vn perpetuel regret de ſon abſence. Ce qui me reſtera de conſolation, ſera vne conſcience de bonne, pure, & ſyncere volonté enuers Dieu, & enuers les hommes, auecques ce contentement, ou ſ'il fault dire ainſi, ceſte gloire, que ayant en la profeſſion où i'ay eſté pouſſé pluſtoſt par neceſſité, que par election, rencontré tant d'heur, que de plaire à mad. Dame, ie me puis vanter d'auoir eſté aggreable à la plus ſage, vertueuſe, & humaine Princeſſe, qui ayt eſté de ſon temps. Et ſur ce, Monſ. & frere, pour ne vous ennuyer de plus longue lettre, encor' que ie m'aſſeure ce propos vous eſtre auſſi peu ennuyeux qu'autre pourroit eſtre, ie

feray fin, pour me recommander bien affectueusement à vostre bonne grace, & supplier le createur vous donner la sienne, auec heureuse & longue vie.

De Paris ce cinquiesme d'Octobre 1559.

LE TVMBEAV

DE

M. ANTOINE MINARD,

President[144].

Celuy, qui ne cedoit à nul de nos ayeux
En iustice, en bonté, en cœur deuotieux,
Se retirant au soir, ce bon MINARD, *qui pense*
Estre assez asseuré par sa seule innocence,
Sentit d'vn plomb meurtrier le fouldroyant effort,
Digne, helas, qui mourust d'vne plus douce mort.
Ce pendant qu'il expire, & que lon luy demande,
Qui peult auoir commis meschanceté si grande,
Certainement (dit-il) ie n'ay iamais pensé
Auoir quelque ennemy, & n'ay nul offensé.
Voix digne d'vn tel homme! & plus digne que celle
De ce bon Empereur, que Titus on appelle.
O Dieux! si cestuy-cy pour son integrité
A receu tel loyer, sans l'auoir merité,
Que doiuent esperer les meschans, qui sans cesse
Portent dedans le cueur leur coulpe vengeresse?
Mais ô toy, du Senat n'a gueres l'ornement,
Or' son regret, son pleur, & son gemissement,
Si quelque sentiment aux trépassez demeure,

Et ſi croire on ne doit que par la mort tout meure,
Accrois, heureux MINARD, *l'heureux nombre de ceux,*
Qui tiennent des eſprits le ſeiour plus heureux.
Tu ne mourras pas tout, & ton nom qui ne tumbe
Dans le fleuue d'oubly, n'ira point ſoubs la tumbe,
Mais croiſtra par ta mort, & d'vn los ſe ſuiuant
Tu ſeras à toy meſme à iamais ſuruiuant.





DISCOVRS AV ROY

contenant

VNE BREFVE ET SALVTAIRE INSTRVCTION

POVR BIEN ET HEVREVSEMENT REGNER

Accommodée à ce qui eſt plus neceſſaire aux mœurs de ce Temps.

Eſcript premierement en vers Latins, & preſenté au Roy François II, peu apres ſon Sacre, par Meſſire MICHEL DE L'HOSPITAL, lors Premier Preſident des Comptes, & Conſeiller du Roy en ſon priué Conſeil, à preſent Chancellier de France :

ET DEPVIS MIS EN VERS FRANÇOIS

PAR I. DV BELLAY[148].

A MONSEIGNEVR REVERENDISSIME ET ILLVSTRISSIME

PRINCE CHARLES CARDINAL DE LORRAINE,

Epigramme de Meſſire Michel de l'Hoſpital.

Ie t'offre icy, Prelat, vn preſent de mon coffre :
Reçoy, Prince & Prelat, ce preſent que ie t'offre.
Le preſent eſt petit : mais tel, que le deuoir
D'vn Prince, tant ſoit grand, exprimé ſ'y peult voir.
I'ay recueilly en bref de maint & maint paſſage
Ce qui mieulx à propos m'a ſemblé pour noſtre âge,

Que de toy beaucoup mieulx noſtre Prince apprendra,
Et du nom paternel digne fils ſe rendra.

Deuant le ſainct Autel de la Mere pucelle
Le ieune Roy François eſt oingt d'huile immortelle :
Heureux en ſoit le Sacre, & plus vieil que Neſtor
Viue le nouueau Roy, & que Thiton encor'.
Cependant qu'il apprenne à regir ſa prouince,
Ayant tels gouuerneurs, que iamais Roy ny Prince
Les ſemblables n'ont eu : non pas meſmes Thetis
En choiſit vn pareil, pour gouuerner ſon fils.
Apprenne l'art, ſur tous difficile à comprendre,
Pour ſçauoir ſes ſubiects gouuerner & defendre :
Laiſſe aux autres Seigneurs leurs terres & leurs droits,
Et ſoit ainſi qu'vn Dieu entre les autres Roys.
Les peuples eſtrangers arbitre le choiſiſſent,
Et par luy leurs debats, & leurs guerres finiſſent.
De vaillant n'ayme tant que de iuſte le nom,
Ne vueille par le ſang accroiſtre ſon renom.
Soit loyal, ſoit conſtant, ne ſoit contrainct de querre,
Ny la guerre en la paix, ny la paix en la guerre.
Et pourquoy voulons nous Chreſtiens nous eſtimer,
Si ne voulons de Chriſt quelque marque exprimer?
Ne ſoit enuers les ſiens ſa pieté moins grande,
Et d'amour paternel les gouuerne & defende :
Soit tardif à punir les forfaicts mal prouuez,
Et ſeuere enuers ceux, qui vrais ſeront trouuez.
Obſerue eſtroitement les lois & ordonnances,
Et ne reſcinde point les arreſts & ſentences :
Ne donne aux forfaicteurs grace, & impunité,
Et ne rompe des loix la ſaincte auctorité.
Soit qu'il faille pouruoir aux eſtats & offices,
Ou ſoit aux eueſchez, & autres benefices,
Eliſe ceux qui mieux meritent tels honneurs,
Non les plus fauoris, ny les meilleurs coureurs :

Mais comme au temps passé, face le nom escrire
Du iuge, ou du prelat, qu'il luy a pleu d'elire.
Qu'il escoute vn chascun, de quelque estat qu'il soit,
Se conseille à loisir de ce que faire il doit:
Ainsi n'accusera sa prudence peu caute,
Se repentant trop tard, d'auoir fait quelque faute.
Car quel roy n'est trompé, ou soit pour n'auoir sceu
Comme les choses vont, soit pour estre deceu
De tant de feincts amys, qui tous à ce but tendent,
Et pour en tromper vn, tous ensemble se bandent?
Mais quelque iour viendra ce dernier iugement,
Que Roy, ny magistrat, ny iuge aucunement
Ne pourront decliner, où faudra que le Prince
Rende par le menu compte de sa prouince:
Car de soy seulement comptable il ne sera,
Ains la raison encor' on luy demandera
Du prelat vicieux, du iuge corrompable:
Et sera le chetif du faict d'autruy coulpable,
Mais plustost de son faict, pour n'auoir bien pensé,
Quel homme à quel honneur il auoit auancé,
Si l'officier estoit digne de son office,
Et le beneficier digne du benefice.
Car bien que cestuy-là ayt appris tous les droits
Dont vsent auiourdhuy les Papes & les Rois,
Dé son estat pourtant digne ie ne l'estime,
S'il n'est homme de bien, sans cautele & sans crime,
Et s'il ne fauorise aux pauures aussi bien,
Qu'à ceux qui ont le bruit d'auoir beaucoup de bien.
Non plus que cestuy-la cestuy-ci ie ne prise,
Si aumosnier il n'est des tresors de l'Eglise.
Dequoy sert la grandeur, dequoy le vain sçauoir,
Si l'vn fait aussi peu, que l'autre son deuoir?
Si le iuge est venal, & venal le baptesme,
Venale l'onction, & le sepulchre mesme?
De tel ministre donc le Prince ne prendra
Argent, & le ministre aussi ne se vendra.
Il ne conuertira en chose fole & vaine
Ny le tresor public, ny son propre domaine.

Il ne le donnera à l'impudent flateur,
Ny au plaisant bouffon, mais comme vn bon tuteur
Qui sçait que quelque iour il luy fault compte rendre,
Despendra son auoir, comme il fault le despendre :
Retrenchant tous moyens de superfluité,
Et reduisant les mœurs à la simplicité,
Dont lon souloit vser aux habits, & viandes,
Du temps qu'on ne tenoit les tables si friandes.
Ce faisant il pourra son peuple soullager,
Qu'il a esté contrainct de fouller, & charger,
Pour aux guerres frayer : car de peu suffisance
A volontiers celuy, qui fait peu de despense.
Ce pendant toutefois soigneux il prendra garde,
Que le rat palatin, & la tigne rongearde
Ne mine son tresor, peste & contagion,
Qui regne de tout temps en ceste region,
Et du denier public se paist en telle sorte,
Que le tiers, ou le quart, à peine s'en rapporte.
Trop d'vne croche main touchent l'argent du Roy :
Le nombre est effrené : d'vne seuere Loy
Il conuient le restreindre, & brider la licence
Qu'ont prise les larrons sur les deniers de France.
Pour y donner bon ordre, & que tels forfaicteurs
Ne puissent desormais trouuer des protecteurs
En leur meschanceté, ce que i'admonneste ores,
Il fault que ie le die, & le redie encores :
Se gardent de donner aux donneurs quelque acces
Ceux qui seront commis à faire tels proces.
Rien n'est si bien fermé, rien si sainct, rien si ferme,
Que la force de l'or ne le force, & desferme :
Et n'est moindre larron, que le larron, celuy
Qui retient quelque part du larrecin pour luy.
Tu prens enuers le Roy du larron la defense,
Lequel t'a corrompu : & apres la sentence
Le remets en son lieu, ainsi qu'au parauant :
Que fais-tu? tu le fais larron, comme deuant.
Encor' fais-tu bien pis, d'autant qu'oultre la grace,
Recompense au larron tu es d'aduis qu'on face.

I'ay honte d'en plus dire. Il fault donc regarder,
Qu'à la foy de plusieurs on ne baille à garder
La finance du Roy : car elle est fort glueuse,
Et la garde sur tout en est fort dangereuse.
Ceux qui de telle garde ont la charge, & le soing,
D'estre eux-mesmes gardez ont le plus de besoing.
Le Prince toutefois pour croistre sa finance,
Ne confisquera point le bien de l'innocence,
Et à son fauorit ne le donnera point,
Deuant que le proces soit parfaict de tout point.
La faueur bien souuent & l'auarice opprime
Aussi bien l'innocent, que le chargé de crime,
Et le fait condemner, non pour autre raison,
Que pour auoir basty quelque belle maison.
Le Roy donc qui sera de bonne conscience,
Ne donne aux rapporteurs & bouffons audience,
Ne laisse condemner le iuste, & pour prouué
Ne tienne ce qui est faulsement controuué.
C'est vne chose indigne oster au miserable
Et sa vie & ses biens : mais plus vituperable
Est de le ruiner soubs vmbre d'equité,
Par tesmoings supposez contre la verité,
Et iuges appostez : l'inique & mauuais iuge
Trop volontiers condamne, & pour coulpable iuge
Cestuy-la qu'il pense estre en la haine du Roy,
Ou de ceux que le Roy tient le plus pres de soy.
Qui fait que d'autant plus peche le Roy qui donne
L'oreille au rapporteur, de quelconque personne
Que ce soit, & sur tout quand entendre on luy fait
Que c'est quelque execrable & horrible forfait,
Comme de maiesté ou diuine ou humaine,
Car le iuge tend là son esprit & sa peine.
La calomnie sert de preuue, & l'innocent
Deuant que d'estre ouy, ia condemné se sent,
Par l'enuie du temps, ou par l'horreur du crime,
Qui la fureur du Prince iniustement anime.
Et ne luy seruira pour se iustifier,
Monstrer la calomnie, & de verifier

Que lon l'accuſe à tort, l'opinion conceuë
Demeure pour iamais, depuis qu'elle eſt receuë.
Et ne vouldra le Roy ſon iugement changer,
De peur d'eſtre eſtimé trop credule & leger,
Mais defendra ſa faulte, & pour toute defenſe
Conſtant ſ'arreſtera en ſa premiere offenſe.
Il failloit ſ'enquerir de la condition
De celuy qui a fait telle accuſation,
S'il y a intereſt, ſ'il eſt pouſſé d'enuie,
Quel homme eſt l'accuſé, quelle a eſté ſa vie :
Car qui homme de bien auoit touſiours eſté,
N'aura volontiers fait telle meſchanceté.
Si la ſuſpicion toutefois eſtoit grande,
Luy-meſme par ſa bouche il fault qu'il ſe defende,
Preſent ſon delateur, lequel ſ'eſtonnera,
S'il eſt faux, & confus alors ſe trouuera,
Et meſchant receura par la iuſte ſentence
D'vn Roy ſi droiturier, ſa digne recompenſe.
Les Delateurs pourtant (me reſpondra quelqu'vn)
Sont vtiles aux Rois, de peur que mal aucun
Ne demeure impuny, par faulte de l'entendre,
Et à fin que le Roy puiſſe par eux apprendre
Qui eſt bon ou mauuais, tant loing ſoit il abſent.
Ie l'aduouë, pourueu que par là l'innocent
Ne ſoit calomnié, & que la calomnie
N'eſpere point auſſi demeurer impunie.
Ta main (Charles) ta main deux fois m'a garanty
Du Lyon affamé, qui m'auoit englouty,
Si tu n'euſſés eſté. Ie n'auray plus de crainte,
Ayant tel protecteur, de ſentir telle attainte.
Que peuſſe-ie exprimer, comme par vn tableau
Apelle ſe vengea, par vn vers auſſi beau,
Combien ce monſtre enorme eſt dommageable aux Princes,
Et quelle peſte c'eſt pour eux, & leurs prouinces :
Ie ferois voir à l'œil de quel commencement,
La Calomnie vient, & ſon accroiſſement,
Quelle ſuyte elle traine, & peindrois par mes vers
L'Auarice, & l'Enuie au regard de trauers :

Ie peindrois ſa malice, & comment la meſchante
D'vn langage pipeur les aureilles enchante.
Puis ie peindrois vn Roy tout ſtupide, & ſongeard,
Auec aureilles d'aſne, & mal plaiſant regard,
Qui la ſuiuroit par tout. Au deuant de ſa porte
Et tout autour ſeroit ceſtuy-la qui rapporte,
Eſpiant, & gardant que quelque vray amy
N'eſueille ce ronfleur ſi long temps endormy,
Et ne luy face voir la verité des choſes,
Oſtant le voile obſcur qui les tenoit encloſes.
L'innocent miſerable ignore tout cecy,
Et perit ce pendant par ces fraudes icy,
Pource qu'il n'a moyen de ſe purger, & faire
De ce qu'on l'accuſoit cognoiſtre le contraire,
Ou pource que le Roy eſt ailleurs empeſché,
Ou pource qu'il ſeroit de ce labeur faſché.
Ie veulx, que ce ne ſoit de ſon vouloir : ſi eſt-ce
Qu'à ſon intention la tourbe flatereſſe
S'oppoſera touſiours, & l'en deſtournera,
Et ceſte occaſion plus ne retournera.
Mais le noſtre qui eſt plus benin & traitable,
A ſon peuple ſera gracieux, & affable,
Les plaintes entendra, & d'vn viſage humain
Les placetz d'vn chacun receura de ſa main.
Et combien penſez vous qu'à ſon ſubiect aggree
Du viſage royal la maieſté ſacree?
Il n'eſtime rien tant, & pour quelque refus
Que le Roy luy ayt fait, ne ſe trouue confus.
Luy aura faict le Roy quelque ſigne de teſte?
Il penſe auoir par là obtenu ſa requeſte.
L'aura-il refuſé? il l'a ouy pourtant.
Ainſi preſque chaſcun ſ'en retourne content.
Quelques vns ont eſté (ainſi que lon raconte)
Du temps de noz ayeux, qui n'auoient point de honte
De conſeiller aux Rois de viure à leur plaiſir,
De n'auoir ſoing de rien, de ſuiure leur deſir,
De ne ſe laiſſer voir, reietter tout langage,
Deſdaigner vn chaſcun d'vn ſuperbe viſage :

Bref ne laisser couler, soit de iour, soit de nuict,
Vne heure sans plaisir : comme si tout le fruict
De regner gisoit là. Telz les Roys d'Assyrie,
Et de France, ont esté, tenans leur seigneurie
Les Maires du Palais. Cela les ruina,
Et leur sceptre & couronne aux rebelles donna.
Pource tel gouuerneur loyal ie ne puis dire.
Qui fait ainsi le Roy, vsurpe son Empire.
Les Perses estimoient vn crime capital
De s'assoir seulement sur le throsne Royal :
Et seul tu regneras en la court du Roy mesme,
Et ne luy laisseras sinon le diadesme
Et le vain nom de Roy? O quelle peste au cœur
C'est que la faim de l'or, & la soif de l'honneur!
Combien est la faueur plus iuste & asseuree,
Qui du frein de raison sage s'est moderee!
Ne soit doncques le Roy inutile & oysif,
Pareßeux, fait-neant, mol, lubrique, & lascif :
Car ie demande vn Roy, tel que l'ont les abeilles,
Et non point vn bourdon qui bruyt à nos oreilles.
Ses fauoriz aussi n'vsurpent rien à soy
Plus que droit & raison, & le vouloir du Roy.
Nous ne defendons pas au Prince de s'esbatre
A la chasse, à la paulme, & aux armes combatre,
Alors, cela s'entend, qu'il sera de loisir,
Et qu'il aura moyen de prendre son plaisir,
Ayant pourueu à tout, comme il est necessaire.
Mais s'il en fait coustume, il aura bien à faire
A se tirer de là : & pource est-il besoing
L'accoustumer au ioug, & à prendre le soing
Des affaires, & fault l'y dresser de bonne heure,
A fin que la façon tousiours luy en demeure,
Et qu'estant paruenu à son aage plus meur,
Il ne se fasche point de porter ce labeur.
L'Anglois auoit chassé le François d'Aquitaine,
Et ia de desespoir toute France estoit pleine,
Quand la Hire & Poton, tous deux cheualeureux,
Retournerent de là tristes & douloureux,

Comme portoit le temps, & le malheur de France.
Ils entrent chez le Roy, lui ſont la reuerence.
Le Roy danſoit alors, & auec luy danſoient
Les Dames de la Cour qui plus belles eſtoient.
Auſſi toſt qu'il les voit, auſſi toſt leur va dire,
Ne danſe-ie pas bien? Lors Poton, ou la Hire,
Ne ſçay lequel des deux, plein de triſte ſoucy,
Tirant vn long ſouſpir, luy va reſpondre ainſi :
Hé que vous perdez bien en ces voluptez, Sire,
Ou vous eſtes plongé, ce floriſſant Empire!
Ce mot ne cheut en vain : car on dit que le Roy
Des l'heure ſe changea, & qu'il reuint a ſoy.
Le fidele paſteur à ſon troupeau regarde,
Chacun à ce qu'il a ſongneuſement prent garde,
Meſmes les beſtes ont quelque art, comme lon void.
Si doncques n'auoir ſoing de ſon art, quel qu'il ſoit,
Iuſques aux laboureurs, eſt vne choſe infame :
Combien plus eſt-ce aux Rois de vergongne, & de blaſme,
Auſquelz Dieu a donné le ſoing du genre humain,
Ne ſçauoir gouuerner ceux qui ſont ſoubs leur main?
Apprenne donc le Roy des ſa ieuneſſe tendre,
Ce qui d'vn tel eſtat capable le peult rendre.
Et combien que touſiours il doiue eſtre ſuiuy
De ceux deſquelz il eſt fidelement ſeruy,
Et qu'il ne doiue rien entreprendre, ny faire,
Qui ſoit de conſequence & d'important affaire,
Sans prendre leur conſeil : il ne doit toutefois
Se deffier de ſoy, mais de ſoy quelquefois
Quelque choſe entreprendre, & prendre de ſa teſte
Conſeil, ſi l'entrepriſe eſt vtile & honneſte :
Que c'eſt qu'il entreprend, aux quelz il le dira,
Et ne le dire à ceux dont il ſe deffiera.
Souuentefois encor' vne faulte commiſe
Fait le Prince plus ſage, alors qu'il ſe rauiſe :
Car il en a touſiours vn triſte ſouuenir,
Et ſa faute lui ſert de guide à l'aduenir.
I'ay lourdement failly (ce dira-il adoncques)
Ceſtuy-la m'a trompé, ie m'en garderay doncques :

I'ay choiſi ceſtuy-cy, qui eſt homme de bien,
Ie me ſieray en luy de ceſt affaire mien.
Il tiendra ce moien, comme prudent & ſage,
Et ne ſe plaira trop pour l'affaité langage,
Des ſlatteurs de la cour. Il ne ſe deſplaira
A ſoy-meſmes auſſi, mais graue poiſera
Le parler d'vn chacun, & ſçaura ſa prudence
Faire du vray amy au ſlatteur difference.
Que Dieu puiſſe allonger la vie de cent ans
A ta Mere, à ta Femme, & donne pareil temps
A ta Tante, & autant viure encore te face
Ces deux freres Lorrains de Lothaire la race,
Et ce ſage Vieillart, que ſans cauſe & raiſon
L'enuie auoit chaſſé iadis en ſa maiſon.
Tu n'auras, ô grand Roy, ſi Dieu les laiſſe viure,
Faulte de bon conſeil, ſi le leur tu veulx ſuiure.
Regarde, ſ'il te plaiſt, quel eſt le fondement
Qu'ilz ont deſia donné à ton gouuernement.
De tes predeceſſeurs nul quiconque il puiſſe eſtre,
Plus beau commencement de ſon regne a fait naiſtre.
Ne te ſlatte pourtant, ny eux auecques toy :
Car que peult des humains la prudence de ſoy?
La crainte du Seigneur dedans ton cœur eſcripte
Soit ta reigle, & ta loy, ta torche, & ta conduite :
Car pluſieurs gens de bien ſont ſouuent mainte erreur,
Bien qu'ilz ſoient excellents & d'eſprit & de cœur :
Pluſieurs faillent encor' en mainte & mainte guiſe,
Leſquels ne ſont pouſſez de fraude ou conuoitiſe :
Et toutefois les Rois par leur conſeil trompez
Sont en pareille erreur, qu'eux-meſme', enueloppez.
Mais Dieu qui cognoiſt tout, quelque choſe qu'on face,
Ne trompe, & n'eſt trompé par humaine fallace.
Ceſtuy te conduira par l'obſcur de la nuict,
Ceſtuy te conduira quand plus le ſoleil luit.
Nul n'erre ayant tel guide. Or puis que ſa puiſſance
Tu repreſente' icy, & que le Roy de France
Ne cede à nul des Roys qui regnent auiourdhuy
Tu dois tout faire & dire à l'exemple de luy,

De tout luy rendre grace, & de ſon ſeul bienfait
Recognoiſtre l'honneur que ton peuple te fait :
Et pource que treſbon & treſgrand on l'appelle,
Faire que ta bonté & ta grandeur ſoit telle.
Nous, qui ſi loing du ciel viuons en ce bas lieu,
Ne pouuons nous vanter de ſçauoir quel eſt Dieu :
Toutefois nous iugeons combien la paternelle
Maieſté ſur tout autre eſt grande, & eternelle,
Par la vertu du filz, qui entre nous veſquit,
Mourut, & par ſa mort la mort meſme vainquit.
Ceux qui ont veu du filz le celeſte viſage,
Le pere ont penſé voir, dont le filz eſt l'image.
Ce moien doit tenir qui Dieu cognoiſtre veult,
Car par autre moien cognoiſtre ne ſe peult.
Vray eſt que, long temps a, d'vne plante legere
Il eſt monté au ciel, à la dextre du pere :
Mais il nous a laiſſé pluſieurs marques de ſoy,
De ſa bonté diuine, & de ſa ſaincte Loy,
A fin de l'imiter. Il a monſtré encore,
Comment ſon pere veult qu'on le prie, & l'adore,
Quelle offrande il demande, & combien il luy plait
Quand d'vn cœur net & pur ſacrifice on luy fait.
Il veult que nous l'aymions par deſſus toute choſe,
Et que dans noſtre cœur ſon amour ſoit encloſe :
Luy qui a faict le ciel, & tout ce que lon void,
Qui de vie, & de viure, & de tout nous pouruoit
Par ſa grande bonté, qui à l'homme pardonne
Sa faulte, & ſon peché : car ou eſt la perſonne
Qui ne peche à toute heure? & qui n'a merité,
Que Dieu ſoit contre luy grieuement irité?
Dieu l'attent toutefois, & deuant qu'il deſlache
Sa fouldre contre luy, par tous moiens il taſche
De l'attirer à ſoy, alors qu'il ſe repent,
Et laiſſant ſon erreur, le droit chemin reprent.
Quel eſt l'amour de Dieu vers la race des hommes,
De l'auoir entre nous tel obligez nous ſommes :
Nous ſommes obligez l'vn l'autre ſecourir,
D'oublier toute haine, & l'ire ne nourrir

Iuſqu'au ſoleil couchant, mais ſans qu'on nous en prie
Pardonner à chacun. Nous autres, dont la vie
Eſt obſcure & priuee, & qui comme les Roys
N'attouchons point aux Dieux, nous vſons de ces loix :
Que doit donc faire vn Roy, qui ſe doit monſtrer digne
De la race des Dieux, d'ou vient ſon origine?
Or toy qui tiens de Dieu ton ſouuerain pouuoir,
Et ſur les autres Roys excellent te fais voir,
Autant que ſont les Roys ſur le bas populaire,
Soyés doux & clement : la doulceur te doit plaire,
Si tu veulx plaire à Dieu. La clemence qui vient
Du ciel, ſur toute choſe aux grands princes conuient.
Vueilles plus toſt les tiens conſeruer que deffaire,
Et leur fais le pardon, comme Roy debonnaire,
Que tu attens de Dieu. Vſe modeſtement,
Ou plus toſt n'vſe point du dernier chaſtiment,
Si tu n'y es contraint : mais te monſtre ſeuere
Comme le medecin, ou il fault le cautere.
Icy ſe doit garder la mediocrité :
Icy ne fault chercher los de ſeuerité,
Pour les hommes punir, ny le nom de clemence,
Pour pardonner touſiours contre ſon ordonnance.
Or quant à la douceur, tu as pour t'exciter
Les exemples chez toy, que tu dois imiter :
Regarde ton ayeul, ou regarde ton pere.
Rien plus doux ne voyras que leur regne proſpere.
Bening fut l'vn & l'autre, & tardif à courroux.
Mais regarde ta mere : eſt-il rien ny plus doux,
Ny plus humain qu'elle eſt? Elle pouuoit n'aguere
Animer ſa faueur d'vne iuſte cholere,
Voyant ſon mary mort. Mais ell' non ſeulement
Ne ſ'eſt voulu venger, ains volontairement
A pardonné à ceux, dont la mortelle offenſe
Euſt prouoqué tout autre à cruelle vengence.
Comme ell' encor ont faict ces deux freres Lorrains,
De France tout l'appuy, ſe monſtrans ſi humains
Enuers leurs ennemis. Les fuytes & rapines,
Les priſons, & les morts, les pertes, & ruines,

Qu'apporte vn nouueau regne à ſon commencement,
Nous n'auons rien ſenty de pareil changement :
Et du regne changé, qui n'eſt peu de merueille,
A grand' peine le bruit nous a touché l'oreille.
Sois donc, ô Roy François, bening au peuple tien,
Apprens à ſeruir Dieu comme Roy treſchreſtien,
Et de ieuneſſe apprens auoir des tiens la cure,
Car ces vertus prendront auec toy nourriture,
Et viendront peu à peu à tel accroiſſement,
Que leur chef ſ'eſtendra iuſques au firmament :
Lors ne nous faſchera viure ſoubs la couronne,
Qui ton chef ieune d'ans maintenant enuironne :
Et ne te faſchera d'auoir telz gouuerneurs,
Par qui ton los ſ'egale aux antiques honneurs.

FIN DV PREMIER DISCOVRS.

AMPLE DISCOVRS AV ROY

SVR LE FAICT

DES QVATRE ESTATS DV ROYAVME DE FRANCE

COMPOSÉ PAR I. DV BELLAY,

Gentil-homme Angeuin,

Peu de iours auant ſon treſpas,

A l'imitation d'vn autre plus ſuccinct, au parauant faict en vers Latins par Meſſire Michel de l'Hoſpital à preſent Chancellier de France : & apres mis en François par ledict Du-Bellay [144].

A TRES-ILLVSTRE PRINCE MONSEIGNEVR
LE REVERENDISS.

CARDINAL DE LORRAINE.

Pour teſmoigner de quelle volonté
Ie ſeruirois ce grand Prince mon maiſtre,

Si le destin, qui si bas m'a faict naistre,
Par sa faueur pouuoit estre donté,
Apres auoir humblement protesté
De ce vouloir, i'offre de la main dextre
Mon cœur, mes vers i'append de la fenestre
Aux pieds sacrez de sa grand' Maiesté :
C'est, Monseigneur, vne humble remonstrance
Que fait au Roy sa tresloyale France,
Qui loue Dieu d'vn Prince tant humain,
Et qui se plainct, comme fille à son pere,
De tant de maulx, dont la pauurette espere
Le seul secours de vostre heureuse main.

DISCOVRS AV ROY

SVR

LE FAICT DE SES QVATRE ESTATS,

PAR IOACHIM DV BELLAY.

Sire, les Anciens, entre tant d'autres choses,
Qui sont en leurs escripts diuinement encloses,
Trois genres nous ont faict de tout gouuernement,
Lesquelz ilz ont nommez de ce qui proprement
Conuenoit à chacun : le premier, populaire,
Pource que tout passoit par les voix du vulgaire :
Le second, Seigneurie, ou plus estoient prisez
Ceulx que le peuple auoit le plus auctorisez :
Le tiers ils ont nommé ceste vnique puissance,
Par laquelle à vn seul tous font obeissance.
Ilz nous ont de chacun l'exemple proposé,
Et si ont à chacun son contraire opposé,

Comme ſa maladie, & ſa peſte fatale.
Mais, Sire, de ces trois la puiſſance Royale
Eſt la plus accomplie, & plus durable auſſi,
Comme venant de Dieu, qu'elle figure icy
Par ſa triple vnité : car la premiere ſorte,
La ſeconde, & la tierce, en vn corps ſe rapporte,
Dont le Prince eſt le chef. Or ſi de l'vnité
Deſcrire ie voulois la grand' diuinité,
Et la grandeur des Roys, deſſus telle matiere
Ie ferois, comme on dit, vne Iliade entiere.
Ie diray ſeulement, que comme on voit vn corps
Sain, & bien temperé des nombres, & accords,
Que tout corps doit auoir, obeïr à la bride
Du chef, qui çà & là à ſon plaiſir le guide,
Comme vn cheual donté, ou comme en pleine mer
On voit par vn beau temps le nauire ramer
Au gré de ſon pilote : ainſi la France encore,
Comme guide vous ſuit, comme chef vous honnore,
Comme Pere vous aime, adore comme Dieu,
Ce grand Dieu tout puiſſant, dont vous tenez le lieu.
Voz antiques ayeulx, qui ont compoſé, Sire,
Tel que vous le voyez, ce floriſſant Empire,
Comme de quatre humeurs le corps eſt compoſé,
Et comme en quatre parts le monde eſt diuiſé,
En quatre l'ont party : en populaire tourbe,
Qui le doz au trauail eternellement courbe,
En la Nobleſſe née aux guerres & combats,
Iuſtice qui eſteint les procez & debats,
Et le plus digne eſtat, qui enſemble les lie
D'vne ſaincte muſique, & parfaite harmonie.
Ceſtuy-la, qui voudroit, pour monſtrer ceſt accord,
Dire qu'il eſt ſemblable à l'accordant diſcord
D'vn Luth bien accordé, auroit par aduenture,
Deſſeigné d'vn tel corps la viue protraiture :
Mais qui diroit qu'il eſt ſemblable au corps humain,
Auroit à ce protrait mis la derniere main.
Car comme au corps humain la benigne nature
Par les membres depart ſa propre nourriture,

Autant qu'il luy en fault, & ne permet que l'vn
Sur l'autre vsurpe rien de l'aliment commun :
Ainsi le Prince doit, d'vne mesme prudence
Maintenir ses estats, gardant que la substance
De l'vn ne passe en l'autre, à fin qu'egalement
Le corps vniuersel ait son nourrissement :
Et que pour estre trop l'vn des membres enorme,
L'autre ne perde aussi sa naturelle forme.
  Sire, vous aurez donq' du pauure peuple soing,
Qui d'estre soulagé a le plus de besoing :
Du peuple nourricier, qui fait le mesme office,
Que les pieds, & les mains : le penible exercice
Desquelles entretient tout le reste en repos,
Et fait qu'il est plus sain, plus gaillard & dispos.
  Sans luy rien ne seroit de plaisant & d'aimable,
Sans luy des Roys seroit la vie miserable,
Sans luy la terre mere infertile seroit,
Et marastre à ses fils, rien ne leur produiroit
Que ronces, & chardons, auec le gland sauuage,
Et l'eau pure seroit nostre plus doux bruuage.
  Par luy nous trafiquons auecques l'estranger,
Duquel nous receuons, pour le boire & manger,
Les richesses & l'or, dont vostre France abonde,
Comme estant de tous biens vne Corne feconde.
  De luy vous receuez le tribut annuel,
Comme d'vn vif sourgeon, qui court perpetuel,
Et iamais ne tarit, pource que de sa course
La terre toute-mere est l'eternelle source,
Dont il reçoit l'vsure, & fidele vous rend,
Sire, la plus grand' part du profit qu'il en prend.
  Le Noble vous fera à la guerre seruice,
Le Iuge exercera l'estat de la Iustice,
Et le Prelat sera, comme soigneux pasteur,
Du sainct troupeau de Christ fidele protecteur.
  Si la charrue cesse, & si la main rustique
Oisiue par les champs au labeur ne s'applique,
Tout le corps perira, comme vn grand bastiment,
Dont l'assiete n'a point de ferme fondement,

Lequel au premier hurt, que l'Aquilon deſſerre,
Auec horrible bruit eſt renuerſé par terre.
Tous les autres labeurs, tant vtiles ſoient ils,
Tous les arts, & meſtiers, auec tous leurs outils,
Ne ſont à comparer à ceſte agriculture,
Qui ſeule par ſon art commande à la nature :
Qui d'infertile rend vn terroy plantureux,
Qui change la lambruſque en vn ſep plus heureux,
Qui l'arbre transformé ente en nouuelle ſorte,
Et fait qu'vn autre fruiƈt que le ſien il r'apporte,
Qui tire du beſtail mille commoditez,
Pour nourrir les grands Roys, & les grandes Citez,
Qui nous donne le miel, qui fait voir la merueille
Dont nature a formé l'induſtrieuſe abeille :
Bref qui nous monſtre à l'œil les miracles des Cieux,
Et par là nous apprend à cognoiſtre les Dieux.
Ceſte noble ſcience au vieux ſiecle honnoree
Des Princes & des Roys, n'eſtoit pas ignoree
Des bons peres Romains, qui leurs champs cultiuoient
Auec les meſmes mains dont n'a guere ils auoient
Donté leurs ennemis : tant ils eſtimoient eſtre
Digne de leur vertu ceſte vie champeſtre.
Là, comme ailleurs par tout, l'aueugle ambition,
L'enuie miſerable, & la ſedition,
Sire, ne regne point, ny ces peſtes encore,
Que verſa deſſus nous la meſchante Pandore.
Mais l'antique vertu ſeulement y a lieu,
La iuſtice, la foy, & la crainte de Dieu,
L'induſtrieux labeur, le ſoing, & la prudence,
Et du temps à venir la caute prouidence.
Ce meſme eſprit encor nous voyons au fourmy,
Ce prudent animal de pareſſe ennemy,
Qui amaſſe en eſté auec ſoigneuſe cure
Ce qui doit en hyuer eſtre ſa nourriture.
Vous voyriez par les champs, pour piller le monceau
Du bled nouueau-battu, marcher ce noir troupeau
Par vn ſentier eſtroit : les vns vont, & retournent,
Les autres haſtent ceux qui pareſſeux ſeiournent :

Ceux-cy trainent les grains trop pesans & trop gros,
Ceux-la les vont poussant de l'espaule & du doz,
Tout le chemin en fume[141]*. Auecq' tel exercice*
Trauaille le paisant, pour le commun seruice.
Comme nature a mis dans les mousches à miel
Ie ne sçay quel instinct qu'elles tiennent du ciel,
De trauailler sans cesse, & d'vne main soingneuse
Recueillir sur les fleurs leur manne sauoureuse :
Ainsi de son labeur le peuple nous nourrit,
Et pour nous enrichir luy-mesme s'appauurit.
Comme l'abeille doncq' vous le traitterez, Sire,
Ne luy ostant du tout & le miel & la cire,
Mais pour l'entretenir tousiours en ce bon cœur,
Luy ferez quelque part du fruict de son labeur :
Vous souuenant qu'Homere en l'Iliade belle,
Le grand Agamemnon pasteur du peuple appelle ;
Et que le bon pasteur, qui aime son troupeau,
En doit prendre la laine, & luy laisser la peau[142]*.*
C'est le bien que de vous le pauure peuple espere,
Et qu'il esperoit bien du feu Roy vostre pere,
Si Dieu luy eust presté la vie, & le loisir
De monstrer par effect ce pieteux desir,
Dont il vous a chargé par lay testamentaire,
Vous donnant par la paix le moien de ce faire.
Par la paix vous auez moien de soulager
Le pauure peuple, Sire, & de le descharger
Du fais, que sur le doz si long temps il supporte,
S'il vous plaist de reigler voz finances en sorte,
Que les glueuses mains ne puissent retenir
Les deniers qui deuroient en voz coffres venir :
Si le caut officier vostre peuple ne gréue,
Si le Iuge luy fait la iustice plus bréue,
Si vous le deschargez des daces, & imposts,
Que l'auare fermier inuente à tous propos :
Si son doz n'est chargé d'vne nouuelle creuë,
Si selon sa puissance vn chacun contribuë,
Le fort portant le foible, & s'il n'est sans raison
Par l'estappe foulé, ou par la garnison :

Si lon garde au marchand ſon priuilege antique,
S'il a la traicte libre, & l'vſurier publique
De l'argent du François n'enrichit l'eſtranger,
Et ſi voſtre or au plomb vous ne laiſſez changer :
Mais ſur tout, ſ'il vous plaiſt reigler voſtre deſpenſe
(Comme vous auez faict) de ſorte que la France
Soit d'autant ſoulagee, & le fruict de la paix
Ne ſ'eſcoule perdu en inutiles fraiz
De maſques, de banquets, & ce que l'artifice
Tire de voſtre main, ſoubs vmbre de ſeruice.
  Ceſte loy ſumptuaire à tous egalement
Proufitable ſera : mais principalement
Au Noble, qui par là ſ'efforce de paroiſtre :
Comme ſi le moien de ſe faire cognoiſtre
Dependoit de l'habit, & non de la vertu,
Dont ceſt ordre ſur tous doit eſtre reueſtu.
  Ce qui à l'eſtranger donne plus de matiere
D'eſtimer le François de nature legere,
C'eſt la varieté de ſon accouſtrement,
Subiet comme vn Protee à diuers changement.
  Ceſte fole deſpenſe entre nous incogneuë
Du temps de noz ayeux, eſt en France venuë,
Depuis que le Francois faſché de ſon plaiſir
A eu le cœur époinct d'vn genereux deſir
De ſe borner plus loing, & franchir la barriere
Que nature oppoſoit à ſa vertu guerriere[140].
  Que pleuſt à Dieu qu'il n'euſt appris de l'eſtranger
Sinon à ſon langage ou ſa robbe changer,
Et qu'il n'euſt imité le ſoldat d'Alexandre,
Qui le Perſe vainquit, pour eſclaue ſe rendre
Des vices du vaincu ; & du Romain auſſi,
Qui du Grejois donté fut donté tout ainſi.
  Par ſon exemple donq' noſtre Prince modeſte
A meſme modeſtie induira tout le reſte
Des Princes & Seigneurs, leſquels façonneront
Par leur exemple auſſi ceux qui moindres ſeront.
  Il n'aura moindre ſoing de faire la ieuneſſe
Exercer en ſa court aux actes de proëſſe,

Les Perſes imitant, deſquels le Roy prenoit
Les plus nobles enfants, & les entretenoit,
Les faiſant exercer au meſtier de la guerre,
Pour ſ'en ſeruir apres à deffendre ſa terre.
  Lycurge le Spartain voulant monſtrer aux ſiens
Que vault la nourriture, introduiſit deux chiens
D'vne meſme ventrée, & ſemblable origine,
L'vn nourry à la chaſſe, & l'autre à la cuiſine.
Il leur fit apporter de la ſouppe à tous deux,
Puis apres fit laſcher vn loup au milieu d'eux :
Soudain le chien veneur a ſa ſouppe laiſſée,
Et hardy vers le loup vint la teſte baiſſée ;
L'autre, poltron, ſ'arreſte à ſa ſouppe manger,
Et couard ne voulut ſe mettre en ce danger.
  Le Roy doncq' aura ſoing de faire aux ſiens apprendre
Ce qui plus courageux aux armes les peult rendre :
Et ne permettra point que d'vn ſang moins hardy
Le ſang plus genereux deuienne abaſtardy.
Car ſi des bons cheuaux, & des bons chiens de chaſſe
Nous ſommes ſi ſoigneux de conſeruer la race,
Combien plus doit vn Roy ſoigneuſement pouruoir
A la race qui eſt ſon principal pouuoir?
  Le principal pouuoir de voſtre regne, Sire,
Et le principal nerf, le Noble ſe peult dire.
C'eſt pourquoy voz ayeulx iadis luy ont donné
Les terres, & les fiefs, & qu'ils ont ordonné
Qu'il viuroit libre, & franc de la charge ordinaire
Que porte ſur ſon doz le plus bas populaire.
  Maintenant ceſt eſtat, que noz antiques Roys
Auoient auctorizé par ſur les autres troys,
Eſt le moindre des quatre, & la tourbe ciuile
De noble l'a rendu ſouffreteux, & ſeruile.
  Et puis on ſ'eſbahit de ne voir auiourdhuy
Le gendarme François reſembler à celuy,
Qui ſeul faiſoit trembler le reſte de la terre,
Et ſe pouuoit nommer nourriſſon de la guerre.
Tous les Autheurs ſont pleins, tant Latins que Grejois,
De la vertu Gauloiſe, & geſtes des François,

Leſquelz ſ'ils euſſent eu, pour conſeruer leur gloire,
Le fidele ſecours de quelque belle hiſtoire,
Surmonteroient tous ceux qui ſont en plus hault pris,
Pour eſtre ſeulement plus doctement eſcripts.
Or ſi, comme lon dit, toutes choſes retiennent
Le propre, & naturel, du lieu dont elles viennent,
Si le fort vient du fort, le cheual vigoureux
Du cheual, du Lyon le Lyon genereux,
Pourquoy ne pouuons-nous, ſi la race nous ſommes
Et la poſterité de tant de vaillants hommes,
Leur reſſembler auſſi? Quant à l'aduis de ceux
Qui diſent qu'vn ſuiet deuient ſeditieux,
Quand il eſt aguerry, & ſont d'auis qu'on face
Ce que diſoit Creſus, qui pour donter l'audace
Des peuples Lydiens prompts à ſe mutiner,
Conſeilloit à Cyrus, pour les effeminer,
Leur arracher des poings des armes l'exercice,
Et les faire nourrir à l'eſchole du vice,
A la muſique, au bal, aux feſtins, & au ieu,
Et tout ce qu'aux oiſifs apprend ce petit Dieu,
Qu'on nomme Cupido : la foy tant eſprouuee,
Qu'en ce peuple loyal voz peres ont trouuee,
Vous en doit aſſeurer. Aguerriſſez le doncques,
Sire, & vous en ſeruez, & vous verrez adoncques
Combien l'ame & le ſang plus volontiers deſpend
Celuy qui ſa patrie & ſon prince defend,
Que l'eſtranger ſoldat, dont la foy mercenaire
Combat tant ſeulement pour ſa paye ordinaire.
Quant à voz chefs de guerre auiourdhuy tant cogneus,
Vous les recognoiſtrez, ſ'ils ne ſont recogneus,
Et vous ſeruirez d'eux : ayant touſiours memoire
Qu'Alexandre paruint au comble de ſa gloire
Par les vieux ſeruiteurs de ſon predeceſſeur,
Qui de tout l'Orient le firent poſſeſſeur :
Et que ce ieune Roy, dont la Françoiſe troppe
Donta ſi brauement les murs de Parthenope[160],
Des plus vieux chefs de guerre alors eſtoit ſuiuy,
Dont ſon predeceſſeur auoit eſté ſeruy.

Sur ceſt endroit icy volontiers ie m'arreſte,
Sachant combien il eſt proufitable & honneſte
A vn Roy tel que vous, qui voulant proſperer,
Sur toute choſe doit la vertu reuerer,
La vertu que chaſcun ſ'acquiert par nourriture,
Mais qui doit eſtre au noble acquiſe par nature.
Ie mets le vieil ſoldat, & tous ceux là qui font
Aux armes leur deuoir, au ranc de ceux qui ſont
Les plus nobles de ſang : car la vertu guerriere
De l'antique nobleſſe eſt la ſource premiere :
Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faueur,
Qui ne peuuent donner les vrais tiltres d'honneur.
Sire, quant à ce poinct, ſans faire autre deſpenſe,
Vous auez le moien de faire recompenſe
Au ſoldat, qui ſera des armes diſpenſé,
Et qui a merité d'eſtre recompenſé,
Imitant, comme prince humain & pitoyable,
Du peuple Athenien la couſtume louable.
Le peuple Athenien conſacra les cheuaux
Qui auoient apporté les pierres & les chaux
Pour les temples des Dieux, & ordonna qu'ils euſſent
Du public nourriture, & qu'exemptez ilz fuſſent
Du trauail. Vous pouuez le ſemblable ordonner,
Et voz pauures ſoldats à l'Egliſe donner :
Où leur vie ſera pour le moins aſſignee,
Et ne vous faudra point baſtir vn Prytanée.
Le Roy donc qui vouldra, ſans ſe mettre au danger
De la venale foy du ſoldat eſtranger,
Par ſon propre pouuoir ſe rendre redoutable,
Conſeruera des ſiens le courage indontable,
Et l'antique vertu : le Noble il gardera,
Et en proye & butin ne l'abandonnera
A l'auare vſurier, ny au plaideur tricherre,
Qui par mille moiens luy font perdre ſa terre.
Pendant que pour ſon Roy ſur le champ ennemy
Vne mort honorable il va cherchant parmy
Et le fer, & le feu, &, couché ſur la dure,
La faim, la ſoif, le chauld, & le froid il endure,

Banny de ſa maiſon, l'vſurier ſans pitié,
Qui n'en aura payé à peine la moitié,
Triomphe ce pendant, & la femme chaſſée
Lamente pour neant, car la guerre eſt paſſée.
O trois fois malheureux, & quatre fois, celuy
A qui le ſort permet de retourner chez luy,
Qui des chiens & corbeaux n'eſt demeuré la proye,
A fin qu'à ſon retour le malheureux ſe voye
Manger aux aduocats, & mendier leur pain
Sa femme & ſes enfants qui cryent à la faim!
Nous voyons auiourdhuy trois ſortes de nobleſſe :
L'vne aux armes ſ'adonne, & l'autre ſ'appareſſe[151],
Caignarde, en ſa maiſon : l'autre hante la court,
Et apres la faueur ambitieuſe court.
Le guerrier inſolent veult quereller & batre :
Le caſanier plaideur par proces veult debatre :
Et le mignon de court, pour croiſtre ſa maiſon,
S'arme de ſa faueur contre droit & raiſon.
Imite doncq' le Roy l'exemple du bon pere,
Qui ſon affection egalement tempere
Enuers tous ſes enfants : ne ſouffre le plus fort
Outrager le plus foible, ou luy faire aucun tort :
Ne laiſſe ruiner le pauure gentil-homme
Au cauteleux plaideur, qui le mine & conſomme :
Et à ſon fauorit, par trop l'auctoriſer,
Ne permette le moindre en rien tyranniſer[152].
Pource doit il ſur tout maintenir la Iuſtice,
Comme celle qui tient chacun en ſon office,
Qui fait regner les Roys, qui leurs ſceptres ſouſtient,
Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.
La Iuſtice doit eſtre aux grands Roys venerable,
Comme celle qui ſied au lieu plus honnorable,
Aupres de Iuppiter : & d'vne iuſte main
Ballance egalement les faicts du genre humain.
En vain le Roy ſera aux ennemis terrible,
En vain ſera le Roy aux armes inuincible :
S'il n'eſt iuſte, & ne fait la iuſtice garder,
Les Dieux ne le voudront de bon œil regarder,

Ains l'abandonneront, & feront heritiere
De son sceptre Royal, vne race estrangiere.
Tous les liures sont pleins, tant sacrez que gentils,
D'exemples infinis des Princes, qui iadis
Leurs sceptres ont perdu par paresse & par vice,
Et sur tout pour n'auoir honnoré la iustice.
Du temps de noz ayeulx, voire de nostre temps,
Sire, nous auons veu depuis vingt ou trente ans,
C'est estat reueré des Princes, & des Roys,
Se pouuoir appeller l'oracle des Françoys.
Si le Françoys vouloit quelque guerre entreprendre,
C'estoit là que le Roy son conseil venoit prendre :
S'il vouloit faire paix, il y venoit aussi,
Et en toute autre chose en vsoit tout ainsi :
L'appelloit aux estats, & aux honneurs de France
Et comme son tuteur l'auoit en reuerence.
Tel honneur à bon droit le Prince luy portoit,
Car nul à tel degré indigne ne montoit :
L'aueugle ambition, & l'ardente auarice,
L'ignorance, qui est de tous maux la nourrice,
N'approchoit point de là, & la ieunesse encor'
N'y auoit point d'acces par le moien de l'or.
Là dedans presidoit Minerue auec sa suite,
Comme elle souloit faire en l'Areopagite,
Et n'y voyoit on moins de graue authorité,
Qu'au vieil Senat Romain : moins de seuerité,
Qu'aux Ephores spartains, qu'aux Druydes galliques,
Qu'aux Mages Persiens, ny qu'aux Sages Indiques.
Si telle reuerence on luy porte auiourdhuy,
Tel honneur, tel respect, ie m'en rapporte à luy,
Qui le voit, qui le sent, qui en vain en souspire,
Et qui de vostre main le prompt secours desire.
De vostre seule main il attend le secours,
A fin de retrencher les membres gros & lourds,
Qui ne luy sont qu'encombre, & les membres debiles,
Arides, impotents, & du tout inutiles.
Non que voz parlements, Sire, ne soient ornez
De plusieurs gents de bien, vertueux, & bien nez,

Lesquelz ie n'entens point de comprendre en ce compte,
Mais la plus grande part la meilleure surmonte[183].
Combien que le ieune homme entende bien la Loy,
Si deuant il n'a fait quelque preuue de soy,
Il ne doit s'ingerer à faire deuant l'age,
Ce qui requiert sur tout la prattique & l'vsage,
Imitant l'impudence & la temerité
Du ieune medecin, qui, non exercité,
De prattiquer son art ne fait point conscience,
Et par la mort d'autruy fait son experience[184].
Le bon Iurisconsulte y doit estre aduancé,
Et le Iuge, qui a sainctement exercé
Son estat, & celuy dont la langue & la vie
Auront sur le barreau prouué la preudhommie.
Tels personnages, Sire, y seront suffisans,
Et leur faudra payer leurs gages tous les ans,
A fin qu'honnestement leur estat ils maintiennent :
Ainsi ne faudra point qu'auares ils deuiennent,
Ainsi l'or n'y aura, ny la faueur, accez,
Et ne sera besoing d'espicer les procez,
En prenant ce qu'ils ont quelque couleur de prendre,
Car ce que lon achepte on peult bien le reuendre[185].
Aussi de son costé le Prince ne sera
Rien contre sa iustice, & sur tout ostera
Les abus qui se font par faueurs, & surprises,
Aux euocations, & aux causes commises.
Il fera ses edicts garder de poinct en poinct,
Et sans grande raison n'y contreuiendra point :
Aux procez laissera leurs formes ordinaires,
Et ne les fera point iuger par commissaires.
De la Mercuriale encor' il aura soing[186],
S'informera de tout, ores qu'il en soit loing,
A fin de contenir chascun en son office,
Et s'asserra souuent en son lict de iustice.
Le Roy doncq' qui voudra remettre en son estat,
Comme il estoit iadis, cest auguste Senat,
A son nombre ancien faudra qu'il le reduise,
Et que dorenauant les plus vieux il elise,

Et les plus gents de bien, non ceux que la faueur
Indignes a pouſſez à tel degré d'honneur,
Ou qui l'argent au poing eſhontez ſ'y preſentent,
Bien que d'vn tel honneur indignes ils ſe ſentent.
Ceſt Empereur Romain, qui, auec le ſurnom
De Seuere, portoit d'Alexandre le nom,
Auoit pour ſon conſeil vne trouppe honorable
De legiſtes ſçauans, dont le plus venerable,
Et le plus fauorit fut ce Papinian,
Duquel, comme les Grecs de leur cheual Troïan,
Sont ſortis tous ceux là, qui auec l'eloquence
Ont conioint le ſçauoir, qu'on appelle prudence.
Sire, le Roy qui veult heureuſement regner,
Par tels hommes ſe doit volontiers gouuerner,
Quand ils ſont gents de bien : & n'eſtre moins ſeuere,
Que celuy qui fit ſeoir ſur la peau de ſon pere
Le fils d'vn mauuais iuge[157]*, enuers l'iniquité*
Des meſchans, qui auront tel loyer merité :
Se ſouuenant touſiours, que la peur du ſupplice
Et l'eſpoir du loyer nous contient en office.
Bref, ſi le Prince veult y faire ſon deuoir,
Il luy fault aux eſtats, non aux hommes pouruoir :
Et ne fault, comme on dit, que l'eſtat l'homme honnore,
Mais l'homme ſon eſtat. D'vn pareil ſoing encore,
En ſon antique honneur l'Egliſe il maintiendra,
Et comme tres-chreſtien, touſiours ſe ſouuiendra
Qu'il a receu de Dieu ſon ſceptre, & ſa couronne,
Et que c'eſt celuy ſeul, qui les oſte, & les donne,
Comme il veult, & qui ſeul peult faire d'vn berger
Vn Roy, & ſa houlette en ſceptre luy changer.
Appres il reduira en memoire les Princes,
Qui ont perdu iadis leurs eſtats, & prouinces,
Et voyra le meſpris de la religion
Eſtre la ſeule ſource, & ſeule occaſion,
De leurs regnes perdus. Qu'ainſi ſoit, voyez, Sire,
Sans recercher plus loing ny le Romain Empire,
Ny l'Empire des Grecs, l'eſtat du regne Anglois,
L'eſtat de l'Allemaigne, & de voſtre Eſcoſſois.

Vous apprendrez par là combien est dangereuse
Ceste peste, & direz la France bienheureuse,
Ou ce mal n'est encor' dans les veines enclos.
Que si vous le laissez penetrer iusqu'à l'os,
Et iusqu'à la moëlle, en vain appres, en vain,
Pour l'arracher de là, vous y mettrez la main.
Mais vous ne permettrez que ce mal enuieillisse[158]*,*
Et Dieu qui ne veult pas que telle peste glisse
Plus auant dans les cœurs, Sire, vous a donné
Ce grand prelat Lorrain, lequel semble estre né
Pour de ce monstre enorme estre le seul Alcide,
Monstre qui des grands Rois est le seul homicide.
Or ce monstre fatal ne se veult surmonter
Par le feu seulement, ny par le fer donter[159] *:*
Il veult estre donté par la sobrieté,
Par l'humble modestie, & par la chasteté,
Par le deuoir Chrestien, & par la saincte vie :
Non par l'ambition, l'auarice, & l'enuie,
L'orgueil, la vanité, le vice dereiglé,
La seule occasion de ce monstre aueuglé.
Du temps de la vertu que l'Eglise ancienne
Saincte ne dedaignoit la pouretė Chrestienne,
Elle estoit le miroir de toute purité,
De toutes bonnes meurs, de toute humilité :
Maintenant au contraire, on voit qu'elle est l'exemple
Ou toute volupté protraicte se contemple,
Ainsi qu'en vn tableau : & se peult dire encor'
Qu'en ce corps politiq' le lieu elle tient or'
Que tient au corps humain vn estomac debile,
Qui ne digere rien, qui au corps soit vtile :
Mais tout cela qu'il prend vomit soudainement,
Ou bien le conuertit en mauuais aliment.
Tu te nommes Pasteur, toy qui n'as soing ny cure
De tes pauures brebis, ny de leur nourriture,
Qui ne les vois iamais, ou bien si tu les vois,
Qui n'est pas en vn an à grand' peine deux fois,
C'est par forme d'acquit ou pour tondre la laine
De ton pauure troupeau, qui nourrit par sa peine

Ta molle oisiueté, ton vice & ton plaisir,
Et pour rassasier ton auare desir.
Puis impudent tu fais tes plaintes & querelles
De tant d'opinions, & de sectes nouuelles,
Qui de toy te dois plaindre, & ta faulte accuser,
Non pas, comme tu fais, de ton tiltre abuser.
Si vn Prince a baillé la garde d'vne place
A quelque Capitaine, esperant qu'il y face
Son deuoir, & que la il doiue demourer,
Pour de ses ennemis sa frontiere asseurer :
Et qu'ailleurs ce pendant monsieur le Capitaine,
Qui aime beaucoup mieux le proufit que la peine,
Se voise pourmener, & que les ennemis
Surprennent le chasteau en sa garde commis,
Doit il estre excusé? encor' a moins d'excuse
Le Prelat qui du nom de son office abuse,
Abandonnant aux loups par paresse & mespris
Le troupeau delaissé qu'en garde il auoit pris,
Et qu'a la foy d'autruy commettre il n'a point honte,
Luy qui au grand Pasteur vn iour en rendra compte.
Iadis les bons Prelats, qui du troupeau de Dieu
Estoient les vrays pasteurs, residoient sur le lieu,
Cognoissoient leurs brebis, en faisoient la reueuë,
Et soigneux les gardoient, sans les perdre de veuë.
Maintenant leur demeure est à la court des Roys,
Où ils ont plus de train, de cheuaux, & charrois,
Que les plus grands Seigneurs, & leurs tables friandes
Surmontent l'appareil des Persiques viandes.
Ie ne parle de ceux qui sont de la maison
Du Roy, & qui d'y estre ont excuse & raison :
Principalement ceux, ausquels le Prince ordonne
Demeurer assidus aupres de sa personne,
Et qui sont au conseil : car le deuoir qu'ils font,
Compense le default de la charge qu'ils ont.
Ie parle de ceux-là, que la seule auarice,
La seule ambition, ou quelque plus grand vice
Y tient comme attachez : qui deuroient se mirer
En ce Prelat, qu'assez ie ne puis admirer,

Ce tant digne Prelat, qui combien qu'il ſupporte
De France tout le fais ſur ſon eſpaule forte,
Comme Atlas fait le ciel, fait pourtant le deuoir
Du fidele Paſteur, qui ne veult receuoir
Le loyer, ſans la peine, & ne dedaigne faire
Ce qu'à grand' peine fait le miniſtre ordinaire,
Preſchant, admoneſtant, & monſtrant par effect
D'vn bon & vray Prelat l'exemple plus parfaict.
Facent doncq' les Prelats le deu de leur office,
Reſide chaſcun d'eux deſſus ſon benefice,
Comme en ſa garniſon : ſoient leurs imitateurs
Ceux qui ſont ſoubs leur charge, & les moindres paſteurs,
Comme ſont les curez, qui faiſant bien leur charge
Meriteront auſſi que leur doz on deſcharge
De ce peſant fardeau que porte le clergé[100]*,*
Dont le Curé ſur tous doit eſtre deſchargé,
Pour eſtre à ſon deuoir plus leger, & deliure :
Car qui ſert à l'autel, de l'autel il doit viure[101]*.*
La vigne du Seigneur deffrichee en ce poinct,
En lieu du bon raiſin ne rapportera point
La lambruſque ſauuage, & l'infertile yuraye
Ne dominera point ſur la ſemence vraye :
La ronce pour la roſe alors n'apparoiſtra,
Et pour le lys encor' le chardon ne croiſtra.
Sire, c'eſt le moien d'aſſommer ceſte beſte,
A qui, ſ'il plaiſt à Dieu, vous coupperez la teſte,
Et ſerez le premier ſon Hercule fatal,
Qui ſerez ſecondé de ce grand Cardinal[102]*,*
Ainſi que d'vn Theſee, & des Princes de Guyſe,
Qui ſemblent eſtre nez pour defendre l'Egliſe.
Cependant que ſa main ſoubs voſtre auctorité
L'Egliſe maintiendra en ſon integrité,
Et qu'aux autres prelats il ſera ſeul exemple
De conſeruer de Dieu l'inuiolable Temple,
Ses trois freres guerriers, trois peres des ſoldarts[103]*,*
Trois fouldres de la guerre, & trois enfans de Mars,
Reduiront les mutins ſoubs voſtre obeiſſance,
Chaſſeront la diſcorde, & leur ſage vaillance

[redacted]

Gardera que le mal maintenant Eſcoſſois,
En paſſant l'Ocean, ne deuienne François.
Pluſieurs bons chefs eſtoient au camp des Grecs gendarmes
Les vns pour le conſeil, les autres pour les armes :
Vn magnanime Aiax, vn eloquent Neſtor,
Vn Teucre bon archer, vn fort Stenele encor',
Vn preux Idomenée, vn ſage Pallamede,
Vn fidele Patrocle, & vaillant Diomede,
Mais ſur tout autre Vlyſſe eſtoit bon au conſeil,
Et Achille n'auoit aux armes ſon pareil.
C'eſtoit la fleur des Grecs. Il n'y a Prince au monde
Sire, qui plus que vous en tels hommes abonde,
Que ceux que i'ay nommez : ne qui d'Agamemnon
Merite mieux que vous la gloire & le renom :
Mais qui de tous ceux-là en faconde & prudence
A Charles eſt pareil, à François en vaillance ?
Dont l'vn eſt à bon droit noſtre Laertien,
L'autre ſe peult nommer l'Achille Guyſien.
Ie me ſuis eſgaré, & l'affection forte
Dehors de mon propos & de moy me tranſporte.
Doncques, pour retourner à mon commencement,
Le Prince, qui voudra regner heureuſement,
Liera ces quatre eſtats d'vne telle harmonie,
Que de ce grand eſprit la puiſſance infinie
Accorde l'vniuers, & luy l'eſprit ſera
Qui mouuoir tout le corps egalement fera.
Or quant à la nobleſſe & ſi grande & ſi ample,
Le Prince Guyſien luy ſeruira d'exemple.
Là fault qu'elle ſe mire, & que ſuiuant les pas
D'vn guyde ſi vaillant, elle ne craigne pas
D'employer corps & biens, pour ſervir la couronne,
Qui voſtre chef Royal ſainctement enuironne.
Luy qui à tel deuoir le noble excitera,
De ſon deuoir auſſi le teſmoing il ſera,
Fauoriſant ceux-là, qui pour voſtre ſeruice
Se ſeront employez en ſi digne exercice,
Et qui meriteront d'eſtre eſleuez au rang
De ceux, qui ont eſté prodigues de leur ſang,

Pour du fer & du feu defendre leur prouince,
Leurs femmes, leurs enfans, leurs maiſons, & leur Prince,
Le ſemblable ſera pour ceux de ſon meſtier
Ce docte, vertueux, & prudent Oliuier[164]*,*
Qui ſ'eſtoit retiré, faiſant place à l'enuie,
Sa nef entiere, au port le plus ſeur de la vie :
Dont pour le bien publicq' à voſtre aduenement
Vous l'auez reuoqué : faiſant voir clerement
Combien eſt grand en vous l'amour de voſtre France,
Le ſoing de la iuſtice, & quelle reuerence
Voſtre maieſté porte à ceux la qui ont eu
Touſiours grauee au cœur l'amour de la vertu.
Quant au troiſieme eſtat des autres le plus digne,
Vous auez ce Prelat, ce Cardinal inſigne,
Ce Charles, l'ornement du college Romain[165]*,*
En qui le ciel a mis vn eſprit plus qu'humain,
Vn plus qu'humain ſçauoir, plus qu'humaine faconde,
Pour vous faire par luy le plus grand Roy du monde.
Ce pendant qu'il ſera des pilotes le chef,
Aſſis au gouuernail de la Françoiſe nef,
Ne craignez les rochers, ny les vents, ny l'orage :
Qui tel guide a choiſi, ne fait iamais naufrage.
Mais qui ſera celuy, qui la garde prendra
De voſtre poure peuple, & qui le defendra?
Qui vous priera pour luy? qui ſera ſon refuge?
Et de ſa poureté le fauorable iuge?
Ce ſera voſtre mere, Sire, qui en ſa main
Charitable prendra ceſt œuure tant humain,
Imitant la bonté de ceſte heureuſe Mere,
Qui pour nous à ſon fils fait treſhumble priere,
Nous moyenne la paix, & la tranquilité,
La ſanté, le beau temps, & la fertilité.
A ceſt œuure ſi ſainct voſtre eſpouſe loyale
Emploira ſa pitié, & ſa vertu Royale,
Sa bonté, ſa douceur, où nature & les Dieux
Ont mis comme à l'enuy tous les threſors des cieux.
Que pleuſt à Dieu qu'icy ie peuſſe mettre encore,
La tante que le Ciel de ſes graces honnore,

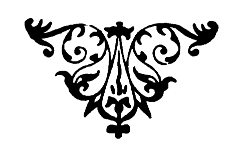
L'vnique Marguerite en couleur & valeur,
Qui eſt de noſtre temps & la perle, & la fleur.
Ce ſont les protecteurs du poure populaire,
Qui vous priant pour luy, n'auront beaucoup à faire,
Eſtant d'vn naturel ſi debonnaire & doux,
Et de douceur ayant tant d'exemples chez vous,
Voſtre pere ſur tous, le plus humain & iuſte
Prince, qui ayt regné depuis Ceſar Auguſte :
Et qui pour ſa bonté à bon droit eſt nommé,
L'amour de tous eſtats, & le Roy bien aymé.
S'il a gaigné ce nom meſmes parmy les armes,
Vous qui n'eſtes contrainct pour frayer aux genſdarmes,
De fouler voſtre peuple, à plus forte raiſon
Deuez continuer ce tiltre en ſa maiſon.
Vous le continuerez, & au peuple Gallique
Serez ce Salomon, ce bon Roy pacifique,
Ce ſage Salomon, qui baſtit au Seigneur
Le Temple, & qui de Dieu receut ceſte faueur,
Non ſon pere Dauid. Ce pitoyable office
Vers vos poures ſuiets, c'eſt le ſainct edifice,
Que vous baſtirez, Sire, edifice eternel,
Qui vous fera vainqueur de l'honneur paternel,
D'autant que plus l'amour que la force eſt aimable,
Et que la paix eſt plus que la guerre agreable.
Imitant ce bon Roy, vous porterez honneur
A voſtre Mere, Sire, à fin que le bon-heur
Vous ſuyue, & que long temps puiſſiez iouir encore
Du loyer de celuy qui pere & mere honnore.
Si vn grand Prince doit vn grand Prince imiter,
Alexandre le grand vous y doit inciter,
Qui ſe monſtra touſiours tant humble enuers ſa mere,
Et ce bon Empereur Alexandre Seuere :
Mais plus que tous ceux-là, ce Prince de renom,
Ce grand Roy voſtre ayeul, dont vous portez le nom.
Ce meſme nom encor' tant cogneu des neuf muſes,
Et de ceux-là, qui ont leurs ſciences infuſes,
Vous oblige à l'amour des lettres & des arts,
S'il vous plaiſt d'imiter le plus grand des Ceſars,

Qui ſit tant de faueur au Mantuan Virgile,
Et cil qui tant priſa la trompette d'Achille[108].
S'il vous plaiſt de reduire en memoire les Rois,
Qui ont plus gouuerné de peuples ſoubs leurs loix,
Sire, vous trouuerez que deſſoubs leur Empire
Ont plus ſleury les arts, que voſtre France admire
Sur toutes nations. Ie ne veux point icy
Vous alleguer les Grecs, ny les Romains auſſi,
Dont la docte faconde & le ſçauoir plus rare
Ont poly (comme on voit) la rudeſſe barbare.
Ie vous allegueray ce Charles ſeulement,
Ce grand Charles ſans pair, ce Charles l'ornement
De voz predeceſſeurs, autheur de la ſcience
Dont voſtre grand Paris a telle experience,
Que lon voit auiourdhuy, Paris le nompareil,
Qui ſeul a retiré les lettres du cercueil,
Et qui ſeul a receu Minerue vagabonde,
Que l'ignorance auoit chaſſé par tout le monde.
Deſſoubs Charles il prit heureux commencement,
Soubs François il a pris heureux accroiſſement :
Nom (ce ſemble) fatal, puis que nous auons ores
Auec vn grand François, vn grand Charles encores
Des lettres protecteur, qui tient aupres de vous
Comme le plus ſçauant, & plus humain de tous,
Sire, le meſme lieu, qu'aupres d'Auguſte à Rome
Tenoit ce Mecenas, dont encore lon nomme,
Par vn tiltre d'honneur, tous ceux qui auiourdhuy
Aux hommes de ſçauoir ſont faueur comme luy.
Combien que voſtre pere euſt paſſé ſa ieuneſſe
En l'eſchole de Mars, & qu'en force & addreſſe
Il n'euſt point ſon pareil, ſi eſt-ce qu'il priſoit
Le meſtier de Pallas, & le fauoriſoit,
Par vn certain inſtinct, donnant bien cognoiſſance
Du lieu, dont ce bon Roy auoit pris ſa naiſſance.
Sire, il vous plaira doncq imitant voz ayeux,
Fauoriſer les arts, qui voz faicts glorieux
Peuuent perpetuer mieux qu'en marbre, ou en cuyure,
Et qui vous peuuent faire à vous meſmes ſuruiure.

Quant aux autres vertus que doit auoir vn Roy,
Comme la pieté, la iuſtice, & la foy[107],
Comme il ſe doit garder du cauteleux flatteur,
Comme il doit repouſſer le calomniateur,
Le mocqueur, le bouffon, & tous ceux qui ſoubs vmbre
D'vtiles ſeruiteurs, ne ſeruent que de nombre[108],
Comme il ſe doit porter enuers les autres Roys,
Comme il doit conſeruer ſes terres, & ſes droits,
Ie n'en dy rien icy. Quant à l'art militaire,
Et à la diſcipline auiourdhuy neceſſaire,
Ce n'eſt pas mon ſuiet : puis tant de bons eſprits
Ont ſi bien cultiué par leurs doctes eſcripts
Ce champ, qui eſt aſſez de ſoy-meſmes fertile,
Que mon labeur ſeroit appres eux inutile.
Sire, bien que ie ſois, comme nouueau-venu,
De voſtre Maieſté encore peu cogneu,
Bien cogneu toutefois du feu Roy voſtre pere,
Et bien cogneu encor' de voſtre tante, & mere,
I'ay des premiers de ceux du meſtier dont ie ſuis,
Oſé vous eſtrener de ce peu que ie puis.
Peu, ſi vous regardez la valeur de la choſe,
Et l'eſtat de celuy, qui preſenter vous l'oſe :
Mais beaucoup, ſ'il vous plaiſt par voſtre grand' bonté
Eſtimer mon preſent ſelon ma volonté,
Puis qu'en le vous donnant, auecques la perſonne,
De ce qui eſt en moy le meilleur ie vous donne.
Et que peult-on donner ny meilleur, ny plus beau,
Que ce qui peult vn nom arracher du tumbeau?
Si nature m'euſt fait pour vous ſeruir en guerre,
Pour ſuiure voſtre court, ou en eſtrange terre
Vous ſeruir, comme ceux dont ie porte le nom[109],
I'euſſe taſché, comme eux, d'illuſtrer mon renom,
En faiſant mon deuoir : mais puis que la fortune
N'a voulu iuſqu'icy m'eſtre tant opportune,
I'emploieray mon eſprit, ma plume, & mon labeur,
Et tout ce que du ciel i'ay reçeu de faueur,
En l'art que les neuf Sœurs m'ont appris de ieuneſſe,
Pour chanter la bonté, la vertu, la proëſſe,

De vous, de voſtre Pere, & de tous vos ayeux,
Dont le nom immortel eſt eſcript dans les Cieux.
Ce pendant ie prieray le Seigneur, & le maiſtre
Des Princes, & des Roys, Sire, qu'il vous face eſtre
Et plus heureux qu'Auguſte, & meilleur que Traian[110] *:*
Et que continuant ce bon heur d'an en an[111]*,*
Il accompliſſe en vous l'heureuſe prophetie[112]*,*
Qui[113] *l'honneur vous promet, auecques longue vie,*
De remettre l'Egliſe en ſon auctorité,
Et Rome deliurer de ſa captiuité.
Les faicts de voſtre ayeul, & ceux de voſtre pere,
Et le terme prefix à ſon regne proſpere,
Se trouuent la dedans, qui nous doit aſſeurer
De tout ce que de vous nous commande eſperer
Le caractere heureux, qui voſtre nom figure :
Qui vous puiſſe eſtre, Sire, vn bien heureux augure.

FIN DV DISCOVRS DES QVATRE ESTATS
DE CE ROYAVME.





[redacted]



APPENDICE[174]

LES CENT DISTIQVES

DES TROIS SEVRS

ANNE, MARGVERITE, IANE,

Tresnobles, tresillustres, tresçauantes Dames Angloises,

SVR LE TRESPAS DE L'INCOMPARABLE MARGVERITE, ROYNE DE NAVARRE.

(Traduits du Latin en quatrains françois par IOACHIM DV BELLAY[175].)

---

1. *Ce sainct Tumbeau cache ici*
Les cendres de MARGVERITE *:*
Vn grand corps se couure ainsi
D'vne terre bien petite.
2. *Ici la Mort a donté*
D'vne grand' Royne la vie :
Qui d'honneur & de bonté
Auoit la palme rauie.
3. *La grand' Royne est morte au corps,*
Non en l'esprit, qui n'est ores

Giſant au nombre des mortz,
Mais vif comme il fut encores!

4. *Laiſſés des mortz l'appareil :*
Des vers ſans plus on compoſe
Pour adoucir le ſommeil
De la Royne qui repoſe.

5. *Vienne quiconques le pris*
Des vers & chanſons merite,
Par chanſons & par eſcris
Louer ceſte MARGVERITE.

6. *Celle qui le cœur eut fort*
Plus que ſon ſexe ne porte,
(Las) elle a ſenti la Mort,
Si elle peut eſtre morte.

7. *Le corps de terre eſt couuert,*
L'ame eſt au ciel : a cette heure
A l'vn & l'autre eſt ouuert
Le vrai lieu de ſa demeure.

8. *Deſſous meſme lame enclos*
Ici ne ſont demeurance
De MARGVERITE *les ôs*
Sa Foy & ſon Eſperance.

9. *Tout le bien & la vertu*
Qui du ciel en terre abonde,
MARGVERITE *l'auoit eu,*
S'il en fut onc en ce monde.

10. *Celle qui de ſainƈteté*
Et de bonté fut ornée,
Au ſein de la Deité
Sainƈte & bonne eſt retournée.

11. *Tout ce que decœuure l'œil*
Du Soleil, tout ce que mouille
L'Ocean, eſt le cercueil
De la Royale depouille.

12. *Deſſous ce tumbeau ſi bas*
MARGVERITE *n'eſt encloſe,*
Si petit tumbeau n'eſt pas
Capable de ſi grand choſe.

13\. *Bien-heureuſe eſt cette-ci,*
A veiller accouſtumée :
L'ESPOVX *la trouua ainſi*
Aiant ſa lampe allumée.

14\. *Ci giſt pour en retourner*
Celle qui attend le ſigne
Que Dieu nous ſera corner
Par l'Angelique buccine.

15\. *Son paroy ne ſut deſtruict,*
Auſſi l'embuche veillante
Des larrons qui vont de nuict
Ne la trouua ſommeillante.

16\. *Si tu ne fais, viateur*[170]*,*
A ce tumbeau reuerance,
Tu es ingrat ou autheur
D'vne infidele ignorance.

17\. *Si pour noſtre verité*
Louange à quelqu'vn on donne,
MARGVERITE *a merité*
Que le pris on luy ordonne.

18\. *Celle à qui n'ont, & n'ont eu,*
Et n'auront point la pareille
Les temps amys de vertu,
Deſſous ce tumbeau ſommeille.

19\. *Si le corps eſt pourriſſant,*
Non la louenge & la gloire :
Auſſi ne va periſſant,
La Poëtique memoire.

20\. *Le Frere, & la Sœur auſſi,*
Qui des neuf doctes Pucelles
Auoient l'honneur eclerci,
Sont periz auecques elles.

21\. *La loy qui la fiſt mourir*
Eſt aux Heureux preparée ;
Qui croit donc pouoir perir
La perſonne bien-heurée?

22\. *Celle qui des ſiecles vieux*
Sera la gloire eternelle,

Eſt morte, & habite aux lieux,
Souuent deſiréz par elle.

23. MARGVERITE *delaiſſant*
Du corps la priſon moleſte,
Plus libre va iouiſſant
De la Campaigne celeſte.

24. *Eſt doncques hors des humains*
Qui par ſes chanſons Chreſtiennes,
Souuent retarda les mains
Des trois Parques anciennes.

25. *Terreſtre ell' nous a eſcrit*
Ses ſainctes chanſons, & ores
Celeſte elle chante à CHRIST
Ses ſainctes chanſons encores.

26. *Auecques ce Pol diuin*
Dictes, la Royne ſommeille :
Ell' ſommeille, mais affin
Qu'vn iour elle ſe reueille.

27. *Ou eſt l'eſprit tant conneu?*
Ou eſt la royalle grace?
Qu'eſt encores deuenu
Le ſainct honneur de ſa face?

28. *La Mort m'a fermé les yeux,*
D'horreur tout mon cœur abonde :
Mais mon eſprit vit aux cieux
Plus beau qu'il n'eſtoit au monde.

29. *Allez, Medecins humains*
De ceſte chair tant moleſte :
La Royne eſt entre les mains
Du grand MEDECIN *cœleſte.*

30. *Le corps ait repos en* DIEV,
L'ame ait du ciel iouiſſance
Affin qu'elle viue au lieu
De ſa premiere naiſſance.

31. *Bien que le corps ſoit enclos*
D'vne eſtroitte ſepulture,
Si n'eſt toutesfois ſon los
Borné d'eſtroitte cloſture.

32. *Crois-tu ſe paiſtre les vers*
Du nom de celle qui vole,
Admirable en l'Vniuers,
De l'vn iuſqu'à l'autre pole?
33. *La Mort qui ne vouloit pas*
MARGVERITE *eſtre immortelle,*
L'a faicte par ſon trepas
De periſſable, eternelle.
34. *Elle vouloit mettre à fin*
La guerre en ſon ame encloſe :
Ores elle eſt morte, afin
Qu'en paix elle ſe repoſe.
35. *I'ai veſcu (diſt elle) aſſez,*
Voire trop : & de ma vie
I'ay les limites paſſés :
Or i'ay de mourir enuie.
36. *Par la voix du commun bruit,*
Parfaicte elle eſtoit nommée :
Souuent la verité ſuit
La commune Renommée.
37. *Ell' mourut quant lentement*
Deuoit arriuer ſon heure :
Le bien paſſe promptement,
Le mal voluntiers demeure.
38. *Son corps porta ça & la*
Son ame ici vagabonde :
Puis au ciel l'eſprit vola,
Faché d'errer par le monde.
39. *Pourquoy eſtoit elle ainſi*
De bien viure ſtudieuſe?
Pource qu'elle eſtoit auſſi
De bien mourir curieuſe.
40. *Deſſous* CHRIST *ſa vie ſut,*
La Mort ſoubs CHRIST *l'a rauie :*
Ainſi voila comme elle eut
Sous CHRIST *ſa mort & ſa vie.*
41. *Que n'eſtoit elle? ou quel bien*
N'auoit ell'? Mais dire i'oſe

Qu'ell' n'auoit & n'eſtoit rien :
Or' eſt, & a quelque choſe.

42. *La Mort qui la feit perir*
Pour eſtre de mort deliure,
La feit au monde mourir
Pour à DIEV *ſeulement viure.*

43. *O trop ennuieux ſeiour!*
O mon DIEV, *ce diſoit elle,*
Viendra point le mortel iour,
Qui me fera immortelle!

44. *Suiuant le train de vertu,*
De labeur accompaignée,
L'eſprit de vertu veſtu
Au ciel a place gaignée.

45. *Que veid elle en ces bas lieux*
Sinon toute peine dure?
Ores que voit elle aux cieux
Sinon tout plaiſir qui dure?

46. *Humble aux riches elle eſtoit,*
Aux pauures elle eſtoit telle :
Auſſi l'vn & l'autre on voit
Pleurer par la perte d'elle.

47. *Elle eſt hors de court : puis-quoy?*
Faut-il pourtant qu'on la plaigne?
Elle eſt aupres du grand Roy
Des Sainčts la ſainčte compaigne.

48. *Celuy qui croit le retour*
De l'ame au corps, il doit croire
Que MARGVERITE *à ſon tour*
Aura de la Mort vičtoire.

49. *Ell' perdit les vains deſirs*
De la vie miſerable :
Ell' gaigna les vrais plaiſirs
De la vie perdurable.

50. *Ell' mourut, mais ſous la foy*
De CHRIST, CHRIST *viue elle adore :*
Car (ô CHRIST) *mourir en toy,*
C'eſt (CHRIST) *en toy viure encore.*

51. Qu'eſt il plus doux que mourir?
Ainſi, ainſi le Fidele
Doit au dernier poinct courir :
Auſſi ne meurs-ie, diſt elle.
52. Ie ſuis morte, mais i'attens
Eſtre de la mort deliure,
Car i'eſpere au dernier temps
Auecques mon Dieu reuiure.
53. Son corps elle deueſtit
D'armes qui eſtoient mortelles :
Son ame elle reueſtit
D'armes qui ſont immortelles.
54. Qui m'arreſte encor ici
Moy fille de la Nature,
Si ce monde doit ainſi
Fâcher à la creature?
55. Le feu d'Amour l'embraſoit,
Pourquoy-non? La chaſte Dame
Son diuin Amy baizoit
Des ſaincts baizers de ſon ame
56. Doy-ie craindre de perir
Si en Dievſeul ie me fie?
Le viure me faict mourir,
Le mourir me viuifie.
57. Ses yeux clos elle tenoit
En Christ ſeulement rauie,
Sentant que la Mort venoit
Clorre le pas de ſa vie.
58. Que ne peut l'amour de Christ?
A Christ toute dediée,
Ell' ſ'eſtoit niée, affin
Que de Christ ne fuſt niée.
59. Son Eſprit qui conteſtoit
A ſa Chair contencieuſe,
Ce n'eſt plus comme c'eſtoit
Matiere litigieuſe.
60. Christ, de mon ſalut l'eſcu
Et de mon ſecours les armes,

Fait, que mon cœur inuaincu
Ne craint de Mort les allarmes.

61. *Enfer tu n'es plus vainqueur,*
IESVS *ta force a dontée,*
Et a par mesme vigueur
De Mort la darde epointée.

62. *Le viure m'est odieux,*
Le mourir proffit m'apporte :
L'vn me separoit des cieux
L'autre m'en ouure la porte.

63. *S'il fault ma mort estimer*
De IESVCHRIST *la victoire*
Qui fist la Mort abismer :
De ma mort que doit on croire?

64. *Ma vie marchoit deuant*
Et voici la Mort compaigne :
Mais ie perdois en viuant
Ce qu'en mourant ie regaigne.

65. *Comme depouillant sa peau*
Le Serpent se renouuelle :
Laissant mon corps au tumbeau
I'ai repris forme nouuelle.

66. *Toute mon ame i'auoy*
A IESVCHRIST *asseruie :*
Aussi Royne ie me voy
Trop mieux que durant ma vie.

67. *Qui a faict qu'elle n'est pas*
De viure au monde amoureuse?
La Mort luy ouurit le pas
D'vne vie plus heureuse.

68. *Pendant qu'en ce monde ici*
Ma vie à la Mort ie change,
Ie monte au ciel : & voici
Que i'y fais vn contréchange.

69. *Ce grand* DIEV *son* FILZ *promis*
Bailla pour me faire sienne,
Qui s'est à la Mort soumis :
Sa vie est doncques la mienne.

70. L'Enfant *né pour nous, & mort,*
N'a-il pas la Mort dontée?
Tout-ainſi apres ma mort
Ie l'ay par luy ſurmontée.

71. *L'eſprit r'appellé d'exil*
En lieu de ſon premier naiſtre
Monſtra qu'auſſi n'eſtoit-il
Forbanni en ce bas eſtre.

72. *L'eſprit qui portoit ſi bien*
Le plaiſir & le malaiſe,
A cette heure ne ſent rien
Qui a ſon plaiſir deplaiſe.

73. *I'ai eu Eſperance & Foy,*
Et leur Sœur qui eſt plus grande :
Or' ie n'eſpere & ne croy,
I'ay tout ce que ie demande.

74. *Trois Lys royaux ell' portoit :*
Pourquoy-non? la noble Dame
Trois fois Roialle elle eſtoit,
Race des Rois, Sœur & Femme[177].

75. *L'eſprit royal eſt monté*
En la celeſte contrée
Par Foy, Iuſtice & Bonté,
Qui luy ont ouuert l'entrée.

76. *Or' qu'elle a changé le ſort*
De ſa vie obſcure & ſombre :
Dittes que deuant ſa mort
Sa vie n'eſtoit qu'vne vmbre.

77. *Si par* Christ, *elle veſquit*
Heureuſe, & ſi la Mort bleſme
Heureuſement la vainquit :
Ell' vit encores de meſme.

78. *Adieu, heureuſe a iamais,*
Des cieux eſtoille nouuelle,
Par ton eſpoir deſormais
De Diev *la fille eternelle.*

79. *O bien fortunez Eſpritz*
Que cette Ame tant bien née

Suit aux blanchiſſantʒ pourpriʒ
De blanche robe attournée !
80. *Les arres tant precieux*
Que la Bonté infinie
M'auoit donnéʒ, m'ont aux cieux
Toute la ſomme fournie.
81. *Au ſouuerain Createur*
Humble & fidele doit viure
Comme vrai adorateur
Qui MARGVERITE *veult ſuyure.*
82. CHRIST *de mon cours entrepris*
Fut la ſeule borne, & pource
Par lui i'emporte le pris,
Certain loyer de ma courſe.
83. *Aiant ſurmonté l'effort*
De l'Infernale cohorte,
La Chair, le Monde, & la Mort,
Le Trophée i'en rapporte.
84. *Ie perdi le* FRERE *mien*
Quell' choſe m'eſtoit plus chere?
Quel ſera doncques mon bien
Voiant encores mon FRERE.
85. *Ceſſeʒ grauer cette-cy,*
Et peindre, ô diuins Manœuures :
Elle eſt aſſeʒ peinte icy
Et engrauée en ſes œuures.
86. *Qui n'admire ſon* MIROIR
Qui rend toute Ame aſſeurée,
De ſon DIEV *luy faiſant voir*
L'image reuerberée?
87. *Son chef qui eſtoit orné*
D'vne couronne incertaine,
Eſt a iamais couronné
Par l'eternel Capitaine.
88. *Mille cauſes, ſ'il te plaiſt*
Que mille cauſes i'en rende,
Font que maintenant elle eſt
De tous poinctʒ heureuſe & gran de.

89. *Par trois fois elle appella*
IESVS, ce nom venerable :
Trois fois IESVS l'accolla
D'vne accollade honorable.

90. *Elle eſt viue, Dieu mercy,*
Et doucement ſommeillante
Dort d'vn ſommeil éclercy,
Mourant d'vne mort viuante.

91. *Entre, o Royne de bon heur,*
Dedans les diuines plaines,
Ou l'AIGNAV eſt gouuerneur
Des Troppeaux aux blanches laines.

92. *Blanche en habit blanchiſſant,*
O Royne à DIEV conſacrée,
Adore le TOVTPVISSANT
Au temple qui luy agrée.

93. *Tu portes du DIEV VIVANT*
Sur ton front l'Image ſaincte,
Nul mal ne t'ira greuant
Aiant telle Enſeigne emprainte.

94. *Pour ton victorieux cœur*
Dy à ta main qu'elle porte
L'honneur du rameau vainqueur,
Ou pour auoir eſté forte.

95. *Deuant le Siege eternel*
Du grand Throne de victoire
Au SEVL qui eſt ſupernel
Tu chantes ſalut & gloire.

96. *Ores tu as en ta main*
Les offrandes qui ſont ſainctes,
Le vrai Encens, le vrai Pain
Et les prieres non ſaintes.

97. *La fain, la ſoif & le chault,*
Et les froidures malignes
Ne te ſuyuront point la hault
Parmy les Trouppes diuines.

98. *Deux mille milliers de Sainctz*
Aſſis enuironnent ores

Tes coſtes, qui en ſont ceinctz
De mille milliers encores.
99. *Ia l'Aignav qui va deuant*
Te guide aux fontaines viues.
Ia du Pain qui eſt viuant
L'Eternel veult que tu viues.
100. *Qui contera les plaiſirs*
De la couche compoſée
Qui ioinct d'eternelz deſirs
Et l'Epovx & l'Epovsee?
101. *Qui contera les baiſers*
Conioinctz d'vne ſaincte flâme,
Et les delices tant chers
De l'Eternel, & de l'Ame?
102. *Qui dira combien ſeront*
De faueurs applaudiſſantes,
Qui par tout reſonneront
Aux ſalles reſplendiſſantes?
103. *Tu orras la ſaincte voix*
De la feſte nuptiale,
Et le Sainct dit par trois fois
Sera la voix Geniale.
104. *Chante Lumiere & Honneur,*
Grace, Vertu, & Sageſſe,
Ainſi qu'elle eſt au Seignevr
Eſtoit, & ſera ſans ceſſe.

ODE

(SVR L'EPITHALAME DE HENRI DE MESME ET DE IANE HENNEQVIN[178]).

Quel demon à ceſte fois
De ſa fureur la plus doulce
Iuſqu'aux eſtoilles te pouſſe
Sur les ælles de ta voix?

De la celeſte muſique
Ne plaiſent tant les doulx ſons
Que le miel de tes chanſons
Plus doulx que le miel attique.
Heureux ſon, heureux ſonneur,
Heureuſe vierge bien née,
Et plus heureux l'hymenée
De telle vierge d'onneur [179].
Heureux l'enfant qui doit eſtre
S'il eſt auſſi bien ſonné,
Que tu as bien fredonné
Le Dieu qui le fera naiſtre.

CŒLO MVSA BEAT.

SONET DE IOACHIM DV BELLAI

A P. DE RONSARD [180].

Comme vn torrent, qui ſ'enfle & renouuelle
Par le dégout des hauts ſommets chenus,
Froiſſant & ponts & riuages connus,
Se faict (hautain) vne trace nouuelle :
Tes vers, Ronſard, qui par ſource immortelle
Du double mont ſont en France venus,
Courent (hardis) par ſentiers inconnus
De meſme audace, & de carriere telle.
Heureuſes ſont tes Nimphes vagabondes,
Gaſtine ſainte, & heureuſes tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vandomois !
Icy le Luc qui n'aguere ſur Loire
Souloit répondre au mouuoir de mes doigts
Sacre le pris de ſa plus grande gloire.

I. DV BELLAY

(A LOYS LE ROY, DIT REGIVS[181])

S'esbayst-on de veoir nostre langue bornee
Des Alpes & du Rhyn? & qu'en si peu de pris
Enuers les estrangers soyent tous ces bons esprits
Qui la pensent auoir si richement ornée?
Toute langue qui est encores nouueau-née,
Soudain haulse le chef, alors qu'en ses escris
On voit & le plaisir & le profit compris,
Heur, dont la nostre encor' n'a esté fortunée.
Iusqu'icy nous auons pour le fruict pris la fleur,
L'escorce pour le boys, pour le vif la couleur,
N'employant nostre esprit qu'au labeur poëtique.
Mais apris & en pris nous serons ceste fois,
Puis que Loys le Roy, nostre Platon François
Nous apprent l'eloquence, & la doctrine Attique.

HVICT SONNETZ

DE IOACHIM DV BELLAY[182].

I

De voir mignon du Roy vn courtisan honneste,
Voir vn pauure cadet l'ordre au col soustenir,
Vn petit compagnon aux Estatz paruenir,
Ce n'est chose, Morel, digne d'en fere feste:
Mais voir vn estaffier, vn enfant, vne beste,
Vn forfant, vn poltron, cardinal deuenir,
Et, pour auoir bien sceu vn singe entretenir,
Vn Ganimede auoir le rouge sur la teste[183]:
S'estre veu, par les mains d'vn soldat espagnol,
Bien hault sur vne eschelle auoir la corde au col,
Celluy que par le nom de Saint-Pere l'on nomme:
Vn belistre en trois iours aux princes s'esgaller,
Et puis le voir de là en trois iours desualer:
Ces miracles, Morel, ne se font point qu'à Rome.

II

Qui niera, Gillebert, ſ'il ne veult reſiſter
Au iugement commun, que le ſiege de Pierre,
Qu'on peult dire à bon droit vn paradis en terre,
Auſſi bien que le Ciel n'ait ſon grand Iupiter?
Les Grecʒ nous ont fait l'vn ſur l'Olympe habiter,
Dont ſouuent deſſus nous ſes foudres il deſſerre ;
L'autre du Vatican delaſche ſon tonnerre,
Quand quelque Roy l'a fait contre luy deſpiter.
Du Iupiter celeſte vn Ganimede on vante:
Le thuſque Iupiter en a plus de cinquante :
L'vn de nectar ſ'enyure, & l'autre de bon vin :
De l'aigle l'vn & l'autre a la defence priſe :
Mais l'vn hait les tyrans, l'autre les fauoriſe ;
Le mortel, en cecy, n'eſt ſemblable au diuin.

III

Ou que ie tourne l'œil, ſoit vers le Capitole,
Vers les baings d'Antonin ou Diocletien,
Et ſi quelque œuure encor dure plus ancien
De la porte Saint Pol iuſques à Ponte mole,
Ie deteſte, à par moy, ce vieil faucheur qui vole
Et le Ciel, qui ce tout a reduit en vn rien ;
Puis, ſongeant que chaſcun peult repeter le ſien,
Ie me blaſme, & cognois que ma complainte eſt folle.
Auſſi ſeroit celluy par trop audacieux
Qui voudroit accuſer ou le Temps ou les Cieux
Pour voir vne Medaille ou Colomne briſee.
Et qui ſçait ſi les Cieux referont point leur tour,
Puiſque tant de ſeigneurs nous voions chaſcun iour
Baſtir ſur la Rotonde ou ſur le Colliſee?

IV

Ie ſu iadis Hercule[181] *: or Paſquin ie me nomme,*
Paſquin fable du peuple, & qui fais, toutefois,
Le meſme office encor que i'ay fait autrefois,
Veu qu'ores par mes vers tant de Monſtres i'aſſomme.
Auſſi mon vray meſtier, c'eſt de n'eſpargner homme,
Mais les vices chanter d'vne publique voix :
Et ſi ne puis encor, quelque fort que ie ſois,
Surmonter la fureur de ceſt hydre de Rome.
I'ay porté ſur mon col le grand palais des Dieux
Pour ſoulager Atlas, qui ſoubz le faix des Cieux
Courboit, las & recreu, ſa grande eſchine large :
Ores, au lieu du Ciel, ie porte ſur mon doz
Vn gros Moyne eſpagnol qui me froiſſe les oz :
Si me poiſe trop plus que ma premiere charge.

V[183]

Certe, vn qui veult curer quelque cloaque immunde,
S'il n'a le nez armé d'vne contreſenteur,
Eſtouffé bien ſouuent de la grand' puanteur,
Demeure enſeuely dans l'ordure profonde :
Ainſi le bon Marcel, aiant leué la bonde
Pour laiſſer eſcouler la fangeuſe eſpeſſeur
Des vices entaſſez dont ſon predeceſſeur
Auoit, ſix ans deuant, empoiſonné le Monde,
Se trouuant, le pauuret, de telle odeur ſurpris,
Tomba mort au milieu de ſon œuure entrepris,
N'aiant pas à demy ceſte ordure purgee.
Mais quiconque rendra tel ouurage parfait
Se pourra bien vanter d'auoir beaucoup plus fait
Que celluy qui purgea les eſtables d'Augee.

VI [186]

Quand mon Caraciol de leur priſon deſſerre
Mars, les ventʒ & l'hyuer, vne ardente fureur,
Vne fiere tempeſte, vne tremblante horreur,
Ames, ondes, humeurs, ard, renuerſe & reſerre:
Quand il luy plaiſt auſſi de r'enfermer la guerre
Et l'orage & le froid, vne amoureuſe ardeur,
Vne longue bonnaſſe, vne douce tiedeur
Bruſle, appaiſe & reſoult les cœurs, l'Onde & la Terre :
Ainſi la paix à Mars il oppoſe en vn temps,
Le beau temps à l'orage, à l'hyuer le printemps,
Comparant Paul quart auec Iules troiʒieme.
Auſſi ne furent onc deux ſiecles plus diuers
Et ne ſe peult mieux voir l'endroit par le reuers
Que mettant Iules trois auec Paul quatrieme.

VII

Ie n'ay iamais penſé que ceſte voulte ronde
Couurit rien de conſtant, mais ie veux deſormais,
Ie veux, mon cher Morel, croire plus que iamais
Que deſſoubʒ ce grand Tout rien ferme ne ſe fonde,
Puiſque celluy, qui fut de la Terre & de l'Onde
Le Tonnerre & l'effroy [187]*, las de porter le faix,*
Veult d'vn Cloiſtre borner la grandeur de ſes faitʒ,
Et, pour ſeruir à Dieu, abandonner le Monde.
Mais quoy? Que dirons-nous de ceſt autre vieillard [188]*,*
Lequel, aiant paſſé ſon aage plus gaillard
Au ſeruice de Dieu, ores Ceſar imite?
Ie ne ſcay qui des deux eſt le moins abuſé;
Mais ie penſe, Morel, qu'il eſt fort malaiſé
Que l'vn ſoit bon guerrier, ny l'autre bon hermite.

VIII

Quand ie voy ces ſeigneurs qui l'eſpee & la lance
Ont laiſſé pour veſtir ce ſainct orgueil romain,
Et ceux-là qui ont pris le baſton en la main
Sans auoir iamais fait preuue de leur vaillance ;
Quand ie les voy, Vrſin, ſi chiches d'audience
Que ſouuent par quatre huys on la mandie en vain ;
Et quand ie voy l'orgueil d'vn Camerier haultain,
Lequel feroit à Iob perdre la patience,
Il me ſouuient alors de ces lieux enchantez
Qui ſont en Amadis, en Palmerin chantez,
Deſquelz l'entree eſtoit ſi cherement vendue ;
Puis ie dis : O combien le palais que ie voy
Me ſemble different du palais de mon Roy,
Ou l'on ne trouue point de chambre deffendue !

IOACH. DV BELLAY, ANGEVIN,

(A IAQVES GREVIN[180]).

Comme celuy qui a de la Courſe poudreuſe
Ou de la Luyte huylee, ou du Diſque eſlancé,
Ou du Ceſte plombé de cuir entrelacé
Rapporté mainte palme en ſa ieuneſſe heureuſe,
Regarde, en regrettant ſa force vigoureuſe,
Les ieunes ſ'exercer, & ia vieil & caſſé
Par vn doux ſouuenir qu'il ha du temps paſſé,
Reſueille dans ſon cueur ſa vertu genereuſe :
Ainſi voyant (Gréuin) prochain de ma vieilleſſe
Au pied de ton Olimpe exercer ta ieuneſſe,
Ie ſouſpire le temps que d'vn pareil eſmoy
Ie chantay mon Oliue, & reſens en mon ame
Ie ne ſcay quelle ardeur de ma premiere flâme
Qui me fait ſouhaiter d'eſtre tel comme toy.

LETTRES

DE

JOACHIM DV BELLAY.

AV CARDINAL DV BELLAY[1].

I

MONSEIGNEVR,

Si mon indiſpoſition & les affaires qui me tiennent par deça pour la conſeruation de ma maiſon m'euſſent permis de vous aller trouuer pour me purger en voſtre preſence de ce qu'on m'a calomnieuſement impoſé enuers vous, comme i'ay veu par vos lettres que Monſr de Tolon m'a ces iours paſſés communiquees, ie n'euſſe eſté contraint de vous ennuier de cette longue & faſcheuſe lettre, ny vous en peyne de la lire, ce que ie vous ſupplie tres humblement de faire tant pour la memoire de ce peu de ſeruice que ie vous ay fait que pour la reuerence du lieu que vous tenés, qui vous oblige ce me ſemble d'ouïr vn chacun en ſes iuſtifications. Ce que ie doibs le plus craindre en cecy, ce ſeroit (que) l'opinion que vous pourriés auoir conceu de moy & l'impreſſion qu'on vous en auroit donnee m'euſt entierement fermé le paſſage; mais ie m'aſſeure tant de voſtre accoutumee & naturelle bonté que ce preiudice ne me ſera condamner

indicta cauſa. Et d'autant plus ie m'en aſſeure que vous meſmes, Monſeigneur, aués ſouuent eſprouué & eſprouués encores touts les iours les traicts de la calumnie, a voſtre grand honneur & a la confuſion de vos ennemis. Or pour venir au faict & affin que mettant toute opinion & toute paſſion a part vous puiſſiés iuger ſi ie ſuis digne d'vne telle indignation que celle que vous monſtrés par vos dittes lettres, ie vous ſupplie tres humblement, Monſeigneur, de lire patiemment tout ce diſcours, ou ſi ie vous ments d'vn ſeul mot ni ſi par artifice ie vous deguiſe rien de la verité, ie me ſoubmetz a eſtre eſtimé tel de tout le monde & pis encores, ſi pis ſe peuſt imaginer, qu'il vous a pleû me deſpeindre par vos dites lettres. Vous entendrés donc ſ'il vous plaiſt, Monſeigneur, qu'eſtant a voſtre ſeruice à Romme ie paſſois quelquefois le temps à la poeſie latine & francoiſe, non tant pour plaiſir que i'y priſſe que pour vn relaſchement de mon eſprit occupé aux affaires que pouués iuger, & quelquefois paſſionné ſelon les occurences, comme ſe peuſt facilement deſcouurir par la lecture de mes eſcrits, leſquels ie ne faiſois lors en intention de les faire publier, ains me contentois de les laiſſer voir à ceux de voſtre maiſon qui m'eſtoient plus familiers; mais vn eſcriuain Breton que de ce temps la ie tenois auec moy en faiſoit des coppies ſecrettement, leſquelles, comme ie deſcouuris deſpuis, il vendoit aux gentilſhommes françois qui pour lors eſtoient a Romme, & Monſ^r de S^t. Ferme meſme fut le premier qui m'en aduertyt. Or eſtant de retour en France ie fus tout eſbahy que i'en trouuay vne infinité de coppies tant à Lyon que Paris, dont ie mis de ce temps la quelques imprimeurs en proces qui furent condamnés en amandes & reparations comme ie puis monſtrer par ſentences & iugements donnés contre eux. Voyant donc qu'il n'y auoit autre remede & qu'il m'eſtoit impoſſible de ſupprimer tant de coppies publiees par tout, pour ce que le feu Roy, que Dieu abſolue, qui en auoit leu la plus grand part, m'auoit commandé de ſa propre bouche d'en faire vn recueil & les faire bien &

correctement imprimer, ie les baillay à vn imprimeur ſans autrement les reuoir, ne penſant qu'il y euſt choſe qui deubt offencer perſonne & auſſi que les affaires ou de ce temps la i'eſtois ordinairement empeſché pour voſtre ſeruice ne me donnoient beaucoup de loiſir de ſonger en telles reſueries, leſquelles toutefois ie n'ay encores entendu auoir eſté icy priſes en mauuaiſe part, ains y auoir eſté bien receües des plus notables & ſignalés perſonnages de ce Royaume, dont me ſuffira pour cette heure alleguer le teſmoignage de Monſr le chancelier Oliuier, perſonnage tel que vous meſmes cognoiſſés. Car ayant receu par les mains de Monſr de Morel vn ſemblable liure que celuy qu'on vous a enuoyé, ne ſe contenta de le louer de bouche, mais encores me fiſt cette faueur de l'honorer par eſcript en vne epiſtre latine qu'il en eſcriuit audit de Morel. L'extrait de laditte Epitre eſt imprimé audeuant de quelques miennes œuures latines[101] que vous pourrés voir auec le temps. Et ie l'ay bien voulu inferer en la preſente de mot a mot & que i'ay encloz ci-dedans. Par la, Monſeigneur, vous pourrés iuger ſi mon liure a eſté ſi mal receu & interpreté des perſonnages d'honneur comme de ceux qui le vous ont enuoyé auec perſuaſion ſi peu à moy aduantageuſe. Ie ne ſcay a la verité qui me peuſt auoir preſté cette charité, & ne voudrois obliquement taxer perſonne, mais il me ſemble qu'en cela ils ont fort mal noté ce que dit Martial en vne ſienne epiſtre[102] : *Abſit ab epigrammatis meis malignus interpres*. Et au meſme lieu : *Peſſime facit qui in alieno libro ingenioſus eſt*. Or, ne voyant, Monſeigneur, en toute cette belle accuſation, *aliquod certum aut definitum crimen* auquel ie puiſſe reſpondre particulierement, ie me contenteray de dire generalement qu'en tout ce liure il ne ſe treuuera point *expreſſè nec tacitè* que i'aye en rien touché voſtre honneur; au contraire ſe trouuera qu'en pluſieurs endroicts ie me ſuis mis en deuoir de le deffendre ſi quelq'vn l'euſt voulu offenſer, meſmement au ſonnet que i'ay auſſi encloz cy dedans auquel en parlant apertement de vous & non

par metaphore ou allegorie[100]... Voyla, Monseigneur, comment i'ay voulu denigrer vostre honneur, lequel tant s'en fault que ie voulusse en rien offenser, qui seroit a moy non vne meschanceté mais vn vray Parricide & sacrilege, que pour le maintenir ie vouldrois s'il en estoit besoing hasarder le mien auec ma propre vie & tout ce que Dieu ma donné en ce monde. L'on vous a, a ce que ie peux iuger, voulu persuader que ie me plaignois de vous; ie responds que ie ne me plainds de vous, mais de mon malheur & de l'ingratitude de quelques vns, *si surdis liceat maledicere*, qui ayant receu tant de bien & d'honneur de vous l'ont si mal recogneu que vous mesmes pouués tesmoigner & que tout le monde a peu voir. Et quand en quelque endroict de mes sonnets on voudroit interpreter (que) les plainctes que i'y fais se doibuent necessairement referer a vous, comme on voit ordinairement que ceux qui se sentent vrays & fidelles seruiteurs sont quelques fois plus prompts a se plaindre & passionnés que les autres, ie ne veux pas du tout nyer que voyant beaucoup d'autres qui ne vous atouchent de si pres que moy, ny de parenté ny de seruice, recepuoir tant de bien & d'honneur de vous comme ils ont faict, il ne m'en soit eschappé quelque regret parmy les autres. Mais ie pense vous auoir fait assés cognoistre par la continuation du seruice que ie vous ay despuis faict & feray toute ma vie, s'il vous plaist, que telles plaintes ne procedoient de mauuaise volonté, & s'il m'est permis faire comparaison de moy a vn si iuste personnage, ie pourrois alleguer a ce propos l'exemple de Iob, lequel en son aduersité dispute contre Dieu, alleguant son innocence & la grandeur de ses afflictions qu'il dit n'auoir meritees, & sembleroit de prime face a qui ne prendroit bien le sens de l'Escripture, ce que ses Parents mesmes luy reprochent, qu'il blasphemast contre Dieu, qui toutesfois, cognoissant l'intention de Iob & son infirmité, a la fin de la dispute approuue la cause dudit Iob & condamne celle de ses cousins : & Dieu veuille qu'en cette mienne aduersité ie n'esprouue encore cette persecution de ceux dont par

raiſon ie deburois attendre toute aide & conſolation & non pas recepuoir tant de mal pour le bien que ie penſe leur auoir fait. Quant à l'inquiſition, qui eſt le principal point dont l'on veult me faire peur, ie voudrois eſtre auſſi aſſeuré, Monſeigneur, de debuoir regagner voſtre bonne grace que i'ay peu de crainte de tel inconuenient. Ie n'ay veſcu iuſques icy en telle ignorance que ie n'entendiſſe les points de noſtre foy, & prie Dieu qu'il ne me laiſſe pas tant viure que de penſer ſeullement, non qu'eſcrire, choſe qui ſoit contre ſon honneur & de ſon Egliſe. Ce qui m'a fait ainſi toucher les Caraffes en quelque endroit[104] a eſté l'indignité de quoy ils vſoient en voſtre endroiƈt, dont ie ne pouuois quelquefois ne me paſſionner que en deſchargeant ma colere ſur le papier. Tout le reſte ne ſont que riſees & choſes friuoles, dont perſonne, ce me ſemble, ne ſe doibt ſcandalizer ſ'il n'a les oreilles bien chatouilleuſes. Quant aux belles qualités qu'il vous plaiſt me donner par voſdittes lettres, ie les prens comme de mon ſeigneur & maiſtre, auec lequel, comme dit Dauid, ie ne veux entrer en iugement; mais ie ne craindray point de vous dire, encores que Democrite *excludat ſanos Helicone poetas*[105], que ceux qui me cognoiſſent & qui m'ont hanté familierement ne m'ont, ce crois-ie, en telle reputation, & ne penſe qu'en ma vie ny en mes aƈtions il ſe ſoit encores rien trouué digne de la cathene. Voyla, Monſeigneur, la grande meſchanceté que i'ay commis en voſtre endroiƈt, vous ſuppliant tres humblement au reſte de prendre en bonne part ce qu'en vne ſi iuſte deffence que celle de mon honneur i'ay reſpondu non a vos lettres, mais aux calumnies de ceux qui m'ont deferé enuers vous ſans les auoir iamais, que ie ſache, offencés ny de faiƈt ny de parolle. Dieu le leur pardoint, car quant a moy toute la vengeance que i'en deſire c'eſt qu'il me donne la grace de prendre cette perſequution en patience & a eux de cognoiſtre le tort qu'ils mont faiƈt. Cependant, Monſeigneur, cette lettre portera teſmoignage enuers vous & enuers tout le monde de mon innocence & de l'obeiſſance & ſeruitude

que ie vous ay touiours porté & porteray toute ma vie.

Monſeigneur, ie ſupplie le Createur, &c.

De Paris, le dernier iour de Iuillet 1559.

II

MONSEIGNEVR,

Ie crois que vous aurés receu à ceſte heure ce que ie vous ay dernierement eſcript pour ma iuſtification, qui me gardera d'vſer de redittes, fors de ce mot ſeulement, c'eſt que ſi en cela ou autre choſe ie ſentois ma conſcience coulpable en voſtre endroiċt il ne fauldroit point d'autre bourreau que moy meſme; ce n'eſt la premiere tragedie que l'on m'a excitee pour ſemblable ſoupçon, que celle dont il vous a touiours pleu de voſtre grace me iuſtifier, & fault que ie vous die, Monſeigneur, que *neſcio quo fato* touts ceux qui au maniement de vos affaires ne ſe ſont propoſé autre but que voſtre ſeul commandement ſans reſpeċt d'autre choſe ont couru cette meſme fortune, ce que ie prendrois en plus grand patience pour ce regard ſi i'auois receu cette playe d'vne autre main. Car les menaces precedentes & l'effeċt qui ſ'en eſt enſuiuy incontinent apres me font aſſez foy de ceux a qui i'en ſuis tenu. S'ils ont bien ou mal fait ie m'en rapporte a leur propre conſcience & a vous, Monſeigneur, qui ſcaués mieux que perſonne de ce monde ſi ie leur en ay donné occaſion; or ne vous veux ie celer, Monſeigneur, que quelques excuſes que i'en aye ſceu faire, ny meſme quelque teſmoignage qu'il vous ayt plû d'en donner par vos lettres, il ne m'a eſté poſſible de leur arracher cette opinion de la teſte, qui me fait penſer que quelques vns de par dela me pourroient preſter quelques charités, ou



que, ſentants m'auoir fait tort, ceux ci me haiſſent pour cette ſeule raiſon, ce que l'on void arriuer ordinairement. S'il en eſt ainſi & que par force ils veuillent auoir eu occaſion de faire ce qu'ils ont fait, ce ſeroit bien peine perdue a moy de m'en tourmenter dauantage, bien vous ſupplieray ie de croire, car ie ne veux point faire du Theatin[199] en vne choſe qui touche de ſi pres mon honneur, que ie n'ay le cœur en ſi bas lieu que ie ne ſois pour m'en reſſentir quelquefois, & que ſi ce n'eſtoit voſtre reſpect ie ne feiſſe ſonner le tort que l'on m'a faict a telles oreilles que peut eſtre cela ne ſeruiroit de rien a ceux qui en ſont cauſe. Cependant ie prendray patience le mieux qu'il me ſera poſſible & auec les Stoiciens eſſayeray de me perſuader que l'homme n'eſt pas malheureux pour la perte des choſes externes, mais ſeulement pour auoir commis quelque acte meſchant dont ie ſens ma conſcience nette, Dieu mercy, auquel ie ſupplie vous donner, Monſeigneur, en parfaitte ſanté tres heureuſe & tres longue vie.

De Paris, ce dernier iour d'aouſt 1559.

Voſtre tres humble & tres obeiſſant ſeruiteur.

I. DV BELLAY.

III

MONSEIGNEVR,

Deſpuis ma derniere depeſche i'ay receu vne lettre de Monſieur de Bellay que i'ay encloſe en ce pacquet auec vne coppie de la reſponſe que iay fait a Monſ^{r} de Paris, pour ce que ie me doubte bien que mondit Sr de Bellay, ſuiuant ſes bonnes couſtumes, ne fauldra d'executer ſes menaces contenües en ſes dittes lettres; ie ne vous en feray autre diſcours que celuy que vous verrés par ma ditte reſponſe. Ce iourdhuy eſt vacquee vne prebende en voſtre egliſe de

noftre Dame que Monf^r le Trefaurier de Beauuais a conferée au fils de Monf^r de Saueufe encore que ie luy euffe fait remonftrer de ne me faire ce tort qu'en l'abfence de Monfieur de Paris ie ne feiffe laditte charge qu'il vous a pleu me donner & qu'il me pouuoit bien porter autant de refpect qu'il auoit fait au feu chantre Moreau, il ne m'a allegué autre chofe que la priere que Monfieur de Paris luy en auoit faicte. Ie vous fupplie tres humblement, Monfeigneur, de ne m'eftimer fi ambitieux que ie recherche tel fouuenir fi non autant que c'eft pour voftre feruice. En quoy ie ne cederay iamais a perfonne. Ce qui me donne plus d'ennuy, c'eft l'iniure que l'on me fait de me vouloir ofter fans reuocation ny autre expres commandement de vous ce qu'il vous a pleu me donner. Ie ne veux prefcher mes merites, mais f'il vous plaift de les reduire a memoire, vous trouuerés, Monfeigneur, qu'en moins d'vn an & demy vous aués difpofé de plus de trois mille liures de rente, cependant que ie m'en fuis meflé. Et fi auois vne perfonne en tefte qui m'a donné de la peine telle que vous aues peû entendre. Ie feray bien aife que les autres facent mieux, mais ie m'affeure bien qu'ils ne f'en fcauroient acquitter plus fidellement. Monfeigneur, ie fupplie le Createur vous donner en parfaitte fanté tres heureufe & tres longue vie.

De Paris, ce premier iour de feptembre 1559.

Voftre tres humble & tres obeiffant feruiteur.

I. DV BELLAY.

Ie ne veux oublier a vous aduertir, Monfeigneur, que Monf^r Gallandius eft malade a l'extremité &, dit-on, qu'on le celle mort depuis cinq ou fix iours, ie ne fcay a quelle fin. On dit auffi que fa prebende eftoit vacquee en Regale & que le Breton fecretaire de Monf^r le cardinal de Lorraine la veut impetrer : ce fera vne forte partie f'il ne fe trouue que la partie aduerfe dudit Gallandius luy euft paffé maintenüe. Il feroit bon de bailler coignet en tefte audit Breton. Le procureur general du Roy Bourdin fait les plus grandes inftances du monde

pour vne prebende de noftre Dame; il m'en fift parler & efcrire par la Royne pour celle de Monf^r de St Ferme, & dernierement m'en a fait efcrire par laditte Dame pour celle de Saueufe, encores que ie n'en aye fait la collation mais le trefaurier de Beauuais. Il femble que le dit procureur en veuille auoir par force, & n'eft pour fe defifter de telles importunités fi vous ne luy en fermés la bouche; car il n'vfe de moindres mots, finon que le Roy le veuft ainfi, & fans voftre expres commandement on n'a peu difpofer defdites prebendes comme ie luy ay tres bien fait entendre.

IV

MONSEIGNEVR,

Le fcelleur de Monf^r de Paris m'a ce matin enuoié vne lettre de change de douce cent efcus pour voftre ordinaire de nouembre, me priant de la vous faire tenir, ce que i'ay fait incontinent & l'ay enuoiee fur l'heure enclofe en la prefente a voftre banquier Didier, qui a ma requefte & fur ma cedulle a fourny vne grande partie defdits doufe cent efcus. Ce n'eft la premiere fois qu'il a fait le femblable & (eft) encores preft de faire felon les occurences, qui merite bien ce me femble que l'on en face quelque recognoiffance en fon endroict. Il vous auoit pleû, Monfeigneur, luy en donner quelque affeurance par vn mot de lettre que ie luy baillay de voftre part il y a enuiron vn an. Toutesfois depuis ne f'en eft enfuiuy autre effect : f'il vous plaifoit en faire vne nouuelle recharge a Monf^r de Paris, on le contenteroit de peu de chofe & que l'on baille ordinairement a d'autres qui ne font pour vous faire tant de feruice que ledit Didier. Ie vous ay efcrit par cy deuant que le fils de feû Monf^r de Saueufe auoit efté pourueu de la prebende vacquee par la mort d'vn nepueu de Monf^r le Cardinal de Meudon fuiuant voftre commandement; vous eftiés obligé enuers vn

coner de cette court nommé Helym en la ſomme de mil eſcus dont luy auiés conſtitué rente de deux cent liures par an. Voſtre recepueur Combraille a payé leſdits mil eſcus, & par ce moyen eſt eſteinte laditte rente & le contract caſſé que ie mettray entre les mains de Monſr de Paris incontinent qu'il ſera de retour. Le dit Helym, par vne autre partie, vous debuoit deux cent eſcus pour quelques lods & ventes; il a prié qu'on luy donnaſt terme iuſques au 25 de ce preſent mois, dedans lequel il ne fauldroit de ſatisfaire a ce quil vous doibt. Ie vous ay eſcrit touchant les deux autres prebendes & les importunités & inſtances qu'en font meſſieurs les courtiſants. Vous y aduiſerés ſ'il vous plaiſt, Monſeigneur, & verrés ſi ie vous y puis ſeruir de quelque choſe. En quoy ie m'employeray & en toutes autres choſes qui concerneront voſtre ſeruice ſans aucune exception. Et me trouuerés touiours tel iuſques au dernier ſouſpir de ma vie, qui ſera l'endroit ou ie ſupplieray le Createur vous donner, Monſeigneur, en parfaitte ſanté tres heureuſe & tres longue vie.

De Paris, ce VII octobre 1559.

Voſtre tres humble & tres obeiſſant ſeruiteur.

I. DV BELLAY.

Monſr d'Iury m'eſt venu voir ce matin, qui m'a dit vous auoir eſcrit touchant l'expedition de ſon abbaye de Saint Sierge que l'on luy veult faire perdre, vous ſuppliant de luy eſtre aydant en cette affaire : il m'en a parlé plus particulierement & que ſ'il vous plaiſt luy faire auoir laditte expedition, il ne plaindra 500 eſcus pour la diligence du promoteur. Il m'a auſſi parlé de quelques permutations auec penſions redimables comme l'on aduiſera. Ie n'ay voulu faillir a vous en aduertir, Monſeigneur, affin que vous aduiſiés, ſ'il vous plaiſt, ce qu'il vous en plaira me commander.

AV SIEVR IEHAN MOREL,

AMBRVNOIS[107].

I

MONSIEVR,

I'ay veu ce que m'aués eſcript, & ſuis fort deſplaiſant de la mort du pauure fût Monſr de la Vigne, tant pour la perte de ſa perſonne que celle que peuſt auoir faitte mon pauure filleul, qui en doibt eſtre maintenant en grand peine. Ie crois que l'on aura eſgard de faire quelque recompenſe a ſes ſeruiteurs, meſmes a ceux qui l'ont ſeruy en tel eſtat que mondit filleul. Celuy comme vous diſtes qui en a mandé la premiere nouuelle n'aura pas failly de demander la meilleure piece, ſi eſt-ce que l'on fera tort ce me ſemble à Mad. de Sauoye ſi on ne laiſſe en ſa diſpoſition les abbayes dudit Sr de la Vigne, attendu qu'il eſtoit ſa creature & qu'elle les luy auoit fait donner. Monſr de Tholon ne ſ'y endormira pas : ſi par vos lettres il vous plaiſoit luy en toucher quelque mot affin que, faiſant pour luy, il fiſt quelque choſe pour ſes amis, l'occaſion ne feroit pas mauluaiſe, & ie vous en aurois touſiours nouuelle obligation. *In ogni modo* ce ſeroit follie de ſe mettre en frais pour en faire autre diligence, veu ce que deſſus. I'ay veu la Prophetie de Noſtradamus dont nous ne fauldrons, Monſr Locante & moy, a vous ayder a rire de laditte Prophetie. En recompenſe de quoy ie vous enuoie vn diſtiche que l'on ma baillé hyer qui

me femble affes a propos pour l'explication de laditte Prophetie.

Noſtra damus cum verba damus, nam fallere noſtrum eſt,
Et cum veſtra damus, nil niſi noſtra damus [1].

Ie ne fcay fi l'aurés veu quelques fois, mais ie le trouue bien gentil. I'ay trahy ou traduit beaucoup plus de la moitié de noftre befongne, mais en vers Alexandrins, car les autres ne me fatisfont en fi grande matiere & m'euft fallu vfer d'vne infinité de perifrafes dont ie me fuffe de beaucoup eloigné de la naifuete de mon autheur que ie m'efforce de reprefenter le plus au naturel qu'il m'eft poffible, vous verres de quoy & en iugerez, *& con queſto vi baſcio le mani.*

Voftre obeiffant frere, feruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

II

MONSIEVR,


efpuis le partement d'Horace, ie me fuis aduifé qu'il feroit bon & prefque neceffaire d'enuoyer vne coppie de la tranlation de l'Epiftre de Monf^r de Lhofpital [1] a Monfeig^r le Cardinal de Lorraine *ne videatur ſibi neglectus fuiſſe*, & n'eft befoing de mettre l'Epiftre liminaire a la Reine mere, car la perfonne de Monf^r de Lhofpital fuffira pour luy, puifque le latin luy eft dedié, & pour ce que nous n'en auons point de preft que celuy que vous aués fait relier pour Mad. de Sauoye, il me femble qu'il feroit

bon de le luy enuoier, ie dis à Monfeig[r] le Cardinal par mefme voye, & i'en feray efcrire & relyer vn autre tout pareil pour maditte Dame de Sauoye, car n'eftant a la court on peuft plus commodement differer pour fon regard que pour celuy de mondit S[r] le Cardinal. Quant a la Royne regnante, l'Epiftre en fait affés mention[300], & me femble que celuy de la Royne mere fuffira pour toutes deux, & fur ce ie me recommande.

Voftre obeiffant frere, feruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

III

MONSIEVR,

Ne m'eftant permis pour ceft heure, tant pour mon indifpofition que pour vne depefche que ie fais a Rome, vous pouuoir aller trouuer en voftre maifon, ie ne craindray point de vous fupplier prendre la peine de venir iufques icy fi c'eft voftre plaifir & loifir, pour ce que ie vouldrois vous communiquer quelque chofe qui m'eft de grande importance. Et vous fcaués qu'en touts mes petits affaires i'ay toufiours recouru a vous comme *ad facram anchoram. Plura non licet per occupationes. Tu imprudentiam meam excufabis & valebis.*

Voftre obeiffant frere, feruiteur & amy.

I. DV BELLAY.

IV

Monsievr,

Ie vous enuoye vne lettre que i'eſcrits à Monſr de Tholon que ie vous ſupplie recommander à Monſr Dolu ſ'il n'eſt deſia party, ſinon ie vous prie de me la renuoyer ſi ne faiƈtes quelque autre depeſche a la court par autre que ledit Sr Dolu, auec laquelle ie vous prie de faire tenir laditte lettre & me tenir touſiours en voſtre bonne grace en laquelle ie me recommande *de meliore nota*.

Voſtre humble frere, ſeruiteur & affeƈtionné amy.

I. dv Bellay.





NOTES

1. Divers poemes, partie inventions, partie tradvctions, p. 1.

Ce titre, rédigé par Aubert, est terminé dans les premières éditions de son recueil par ce complément : *& la plus part non encor' imprimez*. Un assez grand nombre de ces poëmes avaient été publiés par Du Bellay. Nous les avons placés les premiers. Les pages 1-66 de notre tome II sont occupées par les treize qui forment, sous le titre d'*Œuures de l'inuention de l'Autheur*, les pages 93-188 du recueil publié en 1552, commençant par le *Quatriesme liure de l'Eneide*, et décrit en détail dans notre tome I, p. 503. Pour le reste des *Diuers poemes*, voyez ci-après les notes 18 et suivantes.

2. *Pour enter*, p. 3.

On lit, mais à tort, *entrer* dans les réimpressions de cette pièce faites en 1560 à la suite de *La Monomachie* et dans le recueil d'Aubert.

3. *Berſabée*, p. 18.

Ce nom se trouve encore sous cette forme au XVII[e] siècle, notamment dans l'*examen* que Corneille a fait de *Polyeucte* (t. III, p. 481, de notre édition); mais tous les éditeurs qui nous ont précédé y ont substitué *Bethſabée*.

4. *Sa pennetiere*, p. 23.

Sa panetiere, dans le recueil d'Aubert.

5. *Si mouras tu*, p. 24.

Si mourras-tu, dans certaines éditions du recueil d'Aubert.

6. *Trop plus maratre que mere*, p. 27.

Il y a *meratre* dans l'édition de 1552 et dans celle de 1560 à la

suite de *La Monomachie*, et, à partir de 1561, *maratre*, forme habituellement employée par Du Bellay. *Meratre* s'explique fort bien, d'abord par le désir qu'on a eu de rapprocher ce mot de sa racine française *mère*, ensuite par les permutations continuelles qui existèrent jusqu'en plein XVIIe siècle entre l'*a* et l'*e*. Voyez la remarque de Vaugelas intitulée : *Guarir*, *guerir*, *ſarge*, et la note 4 ci-dessus. La pensée exprimée dans ce vers est tirée de Pline; elle revient plusieurs fois dans les Œuvres de Du Bellay. Voyez tome I, p. 477, note 6, p. 492, note 93, et ci-après les notes 33 et 54.

7. *Ce doulx-vtile*, p. 35.

L'vtiledoux Rabelais, comme du Bellay l'a nommé dans sa *Muſagnæomachie* (t. I, p. 145). Il l'avait déjà désigné auparavant de la manière suivante dans la *Deffence & illuſtration de la langue françoiſe* (t. I, p. 61) : « Ie te veux bien auertir, que tous les ſcauans hommes de France n'ont point mepriſé leur vulgaire. Celuy qui fait renaitre Ariſtophane, & faint ſi bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. » Fontaine, dans une note sur le premier sonnet de *L'Oliue*, ne doute point qu'il ne soit question ici de cet auteur, car il s'exprime ainsi : « Comme diſoit Rabelais, que tu ne daignes nommer expreſſément, ſinon par le nom d'Ariſtophane. » Enfin ailleurs Du Bellay prend la défense du *Bon Pantagruel*. Voyez ci-après, note 129.

8. *N'ont mignardé proprement*, p. 36.

Ainsi dans toutes les éditions, excepté dans la première, qui porte *propement*. On peut y voir une faute d'impression, mais il faut convenir tout au moins qu'elle peignait la prononciation la plus habituelle alors, prononciation à laquelle se conformait encore La Fontaine lorsqu'il écrivait, dans *Le Curé et le Mort :*

> *Certaine niece aſſez* propette
> *Et ſa chambriere Paquette*
> *Deuoient auoir des cotillons.*

9. *Ce ſont beaux motz, que brauade,*
> *Soldat, cargue, camyzade,*
> *Auec' vng braue ſan-dieu*, p. 40.

Jodelle a également signalé dans son *Eugène* (act. IV, sc. IV l'abus de ces termes :

> *Premierement eſtonné m'ont*
> *Auec leurs mots, comme eſtocades,*
> *Caps de dious, ou eſtaphilades,*
> *Ou autres brauades de guerre.*

Ce travers durait encore au XVIIe siècle, et nous avons eu à signaler, dans notre notice sur *Le Menteur* (*Œuvres de Corneille*,

t. IV, p. 120 et suiv.), le fréquent retour de ces expressions dans le langage de la galanterie.

10. Ode av seignevr des Essars svr le discovrs de son Amadis, p. 45.

Nicolas d'Herberay, seigneur des Essars, avait publié de 1540 à 1548 la traduction des huit premiers livres de *l'Amadis de Gaule*.

11. *L'yraigne*, p. 48.

Ainsi et six vers plus bas *yraigneuze*, dans l'édition de 1552; dans les suivantes, *araigne* et *araigneuse*. Dans l'édition de 1611 du Dictionnaire français-anglais de Cotgrave, on trouve *araigne*, *yraigne*, *iraigne;* cette dernière forme est accompagnée de la mention: « mot villageois. »

12. *Celuy qui en deuise*, p. 49.

Il y a *diuise* dans les premières éditions. Quelle que soit la forme adoptée, le sens reste le même.

13. Ode pastorale a Bertrand Bergier de Montembevf....., p. 57.

Dans l'édition de 1552 : *Ode pastorale à vng sien amy.*

14. A Salm. Macrin, p. 59.

Ce titre est celui que porte cette pièce dans l'édition de 1552 et dans celles de 1560 et 1561; dans celle d'Aubert, elle vient immédiatement après *Discours sur la louange de la vertu & sur les diuers erreurs des hommes. A Salm. Macrin* (voyez ci-dessus, p. 35-41), et est intitulée : *Audict S. Macrin sur la mort de sa Gelonis.* Voyez t. I, p. 153, la charmante pièce de Joachim du Bellay sur le même sujet.

15. *Par vn ardeur lentement violente*, p. 62.

Vng ardeur dans la première édition, *vn ardeur* dans toutes les autres; l'adjectif *violente*, qui termine le vers, indique suffisamment que Du Bellay n'a point considéré *ardeur* comme masculin; mais il a probablement voulu, suivant un usage assez répandu de son temps, peindre aux yeux l'élision de l'*e;* il aurait pu mettre aussi *vn' ardeur.*

16. Le Poete Covrtisan, p. 67.

Ce poëme, publié pour la première fois en 1559, à la suite de *La nouuelle maniere de faire son profit des lettres* (voyez t. I, p. 507, note 217), a été réimprimé aux folios 44 verso-47 recto d'un recueil in-4 de 1560, qui commence par *La Monomachie*. Aubert l'a placé à la suite du *Discours au Roy sur la poesie* (voyez t. I, p. 213). La

pièce A PHŒBVS, qui suit *Le Poëte courtiſan*, occupe les deux derniers feuillets non chiffrés du recueil de 1660.

17. *Le Poëte du Vide*, p. 67.

C'est le poëte idéal que Marc-Jérôme Vida s'efforce de former dans son *Art poëtique*.

18. SONNET, p. 73.

Cette pièce commence la série des poëmes « non encor' imprimez ». (Voyez p. 547, note 1.) Aubert, qui la place en tête de tout le recueil, lui donne pour titre, à la table : *Vn Sonnet, touchant l'argument du liure*.

19. *Noüailleux*, p. 75.

Les premières éditions du recueil d'Aubert portent *noualleux*; les suivantes, comme ici, *noüailleux*.

20. LA NYMPHE DORMANTE A LA FONTAINE DE PAPE IVLES III, p. 77.

On aurait tort de supposer qu'il faut lire : *du pape Iules III*; le titre est dans toutes les éditions tel que nous l'avons donné, non-seulement en tête de la pièce, mais à la table; de plus Du Bellay a dit plus loin (tome II, p. 361) :

Bonnet alloit ſur vne mule
Auſſi vieille, que pape Iule.

21. *La Cheualine ſource*, p. 80.

L'Hippocrène, fontaine de Béotie, que Pégase fit jaillir en frappant la terre. Perse l'appelle *Fons caballinus;* Du Bellay la nomme, un peu plus loin, *l'Onde au cheual*. Voyez ci-après note 29.

22. PAVSE V, p. 91.

Ménage remarque que ce morceau de Du Bellay est imité de l'épigramme de Politien à la louange de Bassus :

Vtque intret biferi ſi Virgo roſaria Pœſti,
Quam primo carpat vix ſciat illa roſam :
Sic tot Fama tua cernens miracula laudis,
Palmam cui primum deferat, in dubio eſt.

et qu'il semble avoir inspiré à Malherbe les vers suivants :

Comme en cueillant vne guirlande
L'homme eſt d'autant plus trauaillé,
Que le parterre eſt émaillé
D'vne diuerſité plus grande :
Tant de fleurs de tant de côtez
Faiſant paroiſtre en leurs beautez
L'artifice de la Nature,
Qu'il tient ſuſpendu ſon deſir.

Et ne ſait en cette peinture
Ni que laiſſer, ni que choiſir.

(*A Monſeigneur le duc de Bellegarde.*)

Ménage rapproche encore de ces vers d'autres passages des successeurs de Malherbe. (*Œuvres de Malherbe, avec les observations de M. Ménage*, t. III, p. 214, etc.)

23. A MADAME DIANE DE POICTIERS, DVCHESSE DE VALENTINOIS, p. 96.
Cette pièce porte ce titre à la table. Dans le volume même on serait tenté de lire : *Ode à madame...*, etc. ; cependant, comme le mot *ode* continue en tête des pages suivantes, il vaut mieux le considérer comme appartenant au titre courant.

24. CHANSON POVR M. LA MARESCHALE DE S. A., p. 116.
Cette chanson, à laquelle la suivante répond, a été probablement chantée par Mme la Maréchale de Saint-André dans quelque divertissement.

25. *Auous*, p. 125. Voyez t. I, p. 496, note 117.

26. XXI, p. 130.
Ce sonnet et le suivant se trouvent sans aucun titre dans l'édition de *L'Oliue* de 1561 entre l'*Épitaphe de Clément Marot* et la *Louange de la France*. Voyez t. I, p. 207.

27. LES REGRETS ET AVTRES ŒVVRES POETIQVES DE IOACH. DV BELLAY, ANG., p. 163.
La première édition, de format in-4, porte : *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel, M.D.LVIII;* il y en a encore deux avec la même adresse : l'une de 1559, l'autre de 1565.

28. *Deſſeigner*, p. 167.
Dans le recueil d'Aubert, on lit *deſigner* au lieu de *deſſeigner*, et, au contraire, huit vers plus loin, *peigner* au lieu de *pigner*.

29. *L'Onde au cheual*, p. 168. Voyez ci-dessus la note 21.

30. *Soit vne proſe en ryme, ou vne ryme en proſe*, p. 168.
Regnier a dit depuis, dans sa neuvième satire (vers 66), en parlant de Malherbe et de ses partisans :

. . . . *S'ils font quelque choſe,*
C'eſt proſer de la rime & rimer de la proſe.

31. *Car ie tiens, comme on dit, le loup par les oreilles*, p. 183.

Ce proverbe, tout latin, est fort bien expliqué par Térence (*Phormio*, acte III, vers 505) :

Mihin' domi 'st? immo, id quod aiunt, auribus teneo lupum;
Nam neque quomodo a me amittam invenio; neque uti retineam
[scio.

Corneille a reproduit presque textuellement, dans *Le Menteur* (acte IV, scène VII), le vers de Du Bellay :

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles.

32. *Il eſt ſa court, ſon roy, ſa faueur, & ſon maiſtre*, 186.
Il semble que Regnier se rappelait ce vers lorsqu'il écrivait, dans sa IX[e] satire (vers 205 et 206) :

L'auare, d'autre part, n'ayme que la richeſſe :
C'eſt ſon roy, ſa faveur, ſa cour & ſa maiſtreſſe.

33. *O maraſtre Nature*, p. 189.
Voyez t. I, p. 477, note 6, et p. 492, note 93, et t. II, p. 547, note 6.

34. *Mais bien d'vn petit Chat i'ay fait vn petit hymne*, p. 197.
Voyez ci-dessus, p. 353-358, *Epitaphe d'vn chat.*

35. *È coſi*, p. 210.
Toutes les éditions portent *Et coſi*, qui ne pourrait guère s'entendre que dans le sens d'*et coſi ſia ;* selon nous, il vaut mieux lire ou *è coſi*, comme nous l'avons mis, ou tout au moins *eſt coſi*, en supposant ici un mélange de français et d'italien, comme dans *ſon Seruitor* au vers suivant.

36. *Pour viure deſormais au ſein de Logiſtile*, p. 211.
Souvenir du *Roland furieux* de l'Arioste (cant. VI, str. 57) :

Seco penſaua, come nel paeſe
Di Logiſtilla andaſſe.

37. *Siffler toute la nuict par vne ialouſie,*
Et par martel de l'vn, l'autre fauoriſer...
Des courtiſannes ſont les ordinaires ieux, p. 213.

Les habitudes des courtisanes romaines sont exposées en plus grand détail dans les diverses pièces qui occupent les pages 375-397 de ce volume ; les expressions qui se trouvent ici y reviennent souvent ; voyez, par exemple, les notes 92 et 94.

38. *Sa langue & ſon habit n'euſt appris à changer*, p. 214.
Sur ces changements, il faut consulter principalement les *Deux dialogues du nouueau langage françois italianizé, & autrement*

desguizé d'Estienne, dont nous donnons des extraits ci-après dans les notes 40 et 42.

39. *Il n'eust fait de son nom la verole appeller*, p. 214.

On lit à ce propos, dans *Le Loyal seruiteur* (chapitre XI) : « Il y eut plusieurs gentilz hommes qui napporterent pas de grans biens de ce voyage de Naples, aucuns aussi en apporterent quelque chose dont ils se sentirent toute leur vie : ce fut vne maniere de maladie qui eut plusieurs noms. D'aucuns fut nommee le mal de Naples, la grosse verolle; les autres l'ont appelée le mal francois, & plusieurs autres noms a eu ladicte maladie; mais de moy ie l'appelle le mal de celluy qui l'a. »

40. . . . . *Celles*
Qui se sont de la Court l'honneste nom donné, p. 216.

Dans les *Dialogues du nouueau langage francois italianizé* d'Estienne, Celtophile, parlant des mots venus d'Italie qu'il est indispensable d'adopter, s'exprime ainsi : « Nous commancerons donc par *Cortisana*. Car, comme i'ay dict que nous estions contraints d'italianizer pour signifier ces braues mestiers dont nous auons parlé (& croy qu'il seroit force aux autres langages de faire le mesme, voire au Grec, qui toutesfois est merueilleusement bien fourni de mots), aussi di-ie que nous ne pouuons pas nous passer du mot Italien (en le changeant vn peu) quand il nous faut parler d'vne putain de reputation. PHILAVSONE. Voila vne periphrase vn peu estrange, « vne putain « de reputation. » CELTOPHILE. Si est-ce pourtant qu'il en faudroit venir là, si nous ne voulions pas auoir par emprunt des Italiens, « vne courtisane. » PHILAVSONE. Il y a si long temps qu'on italianize en ce mot, qu'il passe pour Frances. CELTOPHILE. Cela est vray : mais si l'auons-nous pris d'eux. Et plusieurs s'abusent, qui pensent que courtisane proprement se die de toute putain, quelque maraude qu'elle soit. Car s'il faut examiner la premiere & propre signification du mot, telle difference y a entre la courtisane & la simple putain qu'il y a entre vn petit mercerot & vn gros marchand. » (Édit. de 1579, p. 61.)

41. CIIII, p. 219.

Le sujet de ce sonnet a été traité en latin par Du Bellay, dans ses *Poemata* (fol. 47), comme l'a fait remarquer M. An. de Montaiglon. Voici cette pièce, qui, suivant toute apparence, est l'original :

IVLII. III. PONT. MAX.

Si poma arboribus nascuntur, vitibus vuæ,
Et sua non mendax fœnora reddit ager :
Si Zephyris tellus fundit violasque rosasque,
Nascunturque suis omnia seminibus :

Non poma, aut vuæ clauso hîc de corpore surgent,
Nec feret hæc violas, nec dabit vrna rosas.
Allia nascentur, nascetur sectile porrum,
Et cepe, & quicquid spirat odore graui,
Deliciæ Iuli, vesci queis sueuerat olim,
Iuppiter vt dulci vescitur ambrosia.
Vos igitur, magni fatum quos tangit Iuli,
Serta quibus desunt, balsama, thura, dapes,
Hos eius tumulo diuinos spargite odores,
Vt dignas habeat Iulius exequias.

42. *Retourner forussitz*, p. 219.

Dans les *Dialogues du nouueau langage françois italianizé* (édit. de 1579, p. 125 et 126), Henri Estienne s'étend assez longuement sur ce mot : « Philausone... Ie viendray à quelques autres italianizeurs : & vous feray entendre, quant à l'vsage des mots Italiens, vne autre sorte de sciocchesse (car ie me permettray d'vser de ce mot en parlant des italianizateurs, aussi bien que si ie parles des Italiens), c'est qu'ils vsent du mot Italien, & puis adioustent le Frances : comme s'ils auoyent quelque remors de conscience d'vser d'vn mot estranger & incognu, sans adiouster l'exposition. Et (qui est bien d'auantage) ceci se trouue auoir esté faict par aucuns en leurs escrits mesmement, qu'ils ont mis en lumiere. Et n'y a pas long temps qu'en lisant vn liure intitulé : « Les epistres des princes, » i'y vi vn exemple de ce que ie vous di : car l'auteur, ayant mis ce mot *forussites*, adiouste *& bannis :* comme s'il voulet mettre le texte, & puis la glose. Celtophile. Ouy, mais il a peut-estre regardé à vne chose que ie vous diray, c'est que les *forussits* (que luy appelle *forussites*, ie ne sçay pas pourquoy) ont des priuileges que n'ont pas les bannis en France : & cestuy-ci entr'autres (en plusieurs lieux) qu'en tuant vn de leurs compagnons (c'est à dire de ceux qui sont banniz comme eux) ils obtiennent grace de leur bannissement. »

43. *Le hurt*, p. 227.

Le heurt, dans le recueil d'Aubert.

44. *Que le bon Rabelais a surnommez Saulcisses*, p. 230.

« Les Souisses, peuple maintenant hardy & belliqueux, que sçauons nous si iadys estoyent Saulcisses? Ie n'en vouldroys pas mettre le doigt ou feu. Les Himantopodes, peuple en Ethiopie bien insigne, sont andouilles selon la description de Pline, non autre chose. » (Liv. IV, ch. xxxviii.)

45. CXXVIII, p. 231.

Voyez, p. 259-262, le *Sonnet d'vn quidam contre vn des precedents* et les Réponses à ce sonnet.

46. CXL, p. 237.
Ce sonnet ne figure pas en tête du volume intitulé : *Les quatre premiers liures de L'Eneide de Virgile, tranflatez de Latin en Francois* par M. Loys des Mafures, Tournifien... A Lyon, par Jean de Tournes, M.D.LII, in-4°; mais il se trouve dans les préliminaires de la traduction complète de l'Eneide publiée en 1560 par le même imprimeur.

47. *Nous fommes fouls en ryme, & vous l'eftes en profe*, p. 237.
Corneille a dit, dans une des premières pièces de vers qu'il ait fait imprimer (*A Monsieur D. L. T.*, vers 54) :

Par là je m'appris à rimer ;
Par là je fis sans autre chose
Un sot en vers d'un sot en prose.

48. *De tout ce qui luy fault*, p. 247.
C'est-à-dire de tout ce qui lui manque. Il y a *de tout ce qu'il luy fault*, dans le recueil d'Aubert.

49. *Mufe, qui autrefois chantas la verde Oliue*, p. 248.
Voyez t. I, p. 67-138.

50. *C'eft que de la louer fa bonté me difpenfe*, p. 254.
Dispenser ne signifie pas ici, comme de nos jours, *donner dispense*, *exempter*, mais au contraire *accorder la dispense*, *l'autorisation nécessaire pour faire quelque chose*, *autoriser*. Ce verbe a encore parfois ce sens chez Corneille :

L'occasion convie, *aide*, *engage*, dispense.
(*Suite du Menteur*, vers 181.)

51. Le premier livre des antiqvitez de Rome, p. 263.
La première édition de cet ouvrage, dont nous avons reproduit le titre complet, porte à l'adresse : « *A Paris*, *De l'imprimerie de Federic Morel*... M.D.LVIII. Auec priuilege du Roy. » Elle est de format in-4 et se compose de 13 feuillets et d'un feuillet de privilége. On lit à la fin de ce privilége : « Donné à Fontainebleau ce troifieme iour de Mars, l'an de grace Mil cinq cens cinquante fept. » Il y a une autre édition du même format, portant la date de 1562. Les deux sonnets *Au Roy* et *A la Royne* qui terminent le *Songe*, p. 287 et 288, ne se trouvent que dans le recueil d'Aubert.

52. III, p. 265.
M. Anatole de Montaiglon a trouvé la pièce latine suivante dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale sur lequel nous aurons à revenir (voyez ci-après, note 176).

De Roma incerti avthoris.

Qui Romam in media quæris, nouus aduena, Roma,
Et Romæ in Roma nil reperis media,
Aſpice murorum moles præruptaque ſaxa
Obrutaque ingenti vaſta theatra ſitu;
Hæc ſunt Roma; viden' velut alta cadauera, tantæ
Urbis adhuc ſpirant imperioſa minas.
Vicit vt hæc mundum, nixa eſt ſe vincere; vicit,
A ſe non victum ne quid in orbe foret.
Nunc victa in Roma Roma illa inuictà ſepulta eſt,
Atque eadem victrix victaque Roma fuit.
Albula Romani reſtat tum nominis index;
Quin etiam rapidis fertur in æquor aquis.
Diſce hinc quid poſſit fortuna: immota labeſcunt,
Et quæ perpetuo ſunt agitata manent.

Dans le manuscrit on lit en marge cette note: « Du Bellay a traduit ceſt épigramme; voiez en ſes *Antiquitez de Rome* (ſon. III). »

Dans son *Traitté du Sonnet* (p. 44) Colletet attribue cette pièce de vers à Janus Vitalis; elle a été plus d'une fois imitée; les *Annales poetiques* (t. X) en donnent une traduction de Jean Doublet.

53. VII, p. 267.

M. Anatole de Montaiglon a reproduit, d'après le manuscrit dont nous venons de parler dans la note précédente, une pièce italienne incomplète sur le sujet de ce sonnet; il a pensé que c'était peut-être un essai de Du Bellay dans la langue du pays qu'il habitait alors. Nous renvoyons le lecteur qui serait curieux de connaître ces vers aux pages 15 et 16 de la brochure de M. An. de Montaiglon intitulée *Huit ſonnets de Ioachim du Bellay*... Paris, imp. de Guiraudet et Jouaust, mars 1849.

54. *Maraſtre nature*, p. 268. Voyez ci-dessus, p. 545, note 6.

55. *L'accord du beaupere & du gendre*, p. 275.

César et Pompée. Voyez ci-après, p. 279, sonnet XXXI, et p. 287, les premiers vers du sonnet Av Roy.

56. *Armas le propre gendre encontre ſon beaupere*, p. 279.

Voyez la note précédente.

57. *Plus riche aſſez que ne ſe monſtroit celle*
Qui apparut au triſte Florentin,
Iettant ma veüe au riuage Latin,
Ie vy de loing ſurgir vne Naſſelle, p. 286.

Dans ces vers on a reconnu Dante apercevant la barque de Caron (troisième chant de *l'Enfer*).

58. DIVERS IEVX RVSTIQVES..., p. 289.

La première édition porte à l'adresse : *A Paris, De l'Imprimerie de Federic Morel...* M.D.LVIII, et la mention *auec priuilege du Roy*. Ce privilége est « Donné à Paris le XVII. iour de Ianuier, mil cinq cens cinquante sept. » Le volume, de format in-4, se compose de 76 feuillets chiffrés. Il y a des impressions de 1560 et de 1565. L'avis *Au lecteur*, d'abord conservé par Aubert dans son recueil, en a été retranché dans les dernières éditions.

59. *C'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux specta-cles... & autres telles voluptez... de recreation moins honeste & moins digne d'vn esprit liberalement institué*, p. 290.

Les mêmes idées ont été plusieurs fois exprimées par Du Bellay. Voyez t. I, p. 43, 78 et 334.

60. *L'eueilleur*, p. 293.

Ce nom convient fort bien à l'animal que nos enseignes appellent *réveille-matin*; il faut remarquer toutefois qu'il y a dans le texte *excubitor*, qui serait mieux rendu par *le veilleur*, ce qui donnerait une leçon tres-acceptable.

61. *L'eaule*, p. 295.

C'est la plante appelée en latin *inula*, et aujourd'hui *aulnée* en français. Cotgrave, dans son dictionnaire, la nomme *eaulice*.

62. VŒVZ RVSTIQVES. *Du latin de Naugerius*, p. 297.

Ce titre s'applique aux treize pièces qui suivent (p. 297 — 306), tirées toutes des *lusus* d'André Naugerio, où elles portent les titres suivants : *Vota Cereri pro terræ frugibus; Vota ad auras; Vota Thesselonis, Cereri, Baccho & Pali deæ* (imitée de deux manières par Du Bellay); *Lyconis vota Pani deo; Vota Iolæ Pani agresti deo; Vota pro vite Baccho & Satyris; Vota Veneri, vt amantibus faueat; Vota Niconoes ad Dianam; Augonis venatici canis epitaphium; Thyrsidis vota Veneri; Imaginem sui Hyellæ mittit.*

63. *Luyte*, p. 310.

Luicte, dans le recueil d'Aubert.

64. *Entrelasse*, p. 310.

Contrelasse, dans le recueil d'Aubert.

65. CONTRE LES PETRARQVISTES, p. 333.

Cette pièce a paru pour la première fois aux pages 68-77 du *Recueil de poésie* de 1553 (voyez t. I, p. 494). Elle y est intitulée *A vne Dame* et présente de nombreuses variantes que nous indiquons dans les notes; notre texte est la reproduction de celui du recueil des *Diuers ieux rustiques* de 1558, qu'Aubert a suivi fidèlement.

66. *Auecques Atalante*, p. 333.

On lit ici, dans l'édition de 1553, les vers suivants, qui ont été supprimés :

Tout l'Orient, auec' toutes les fleurs
Dont le printemps bigarre ses couleurs,
Ne fourniroient à peindre voz valeurs,
Ny le cor d'Amalthée.

De leur largesse, ici ie n'en dy rien :
Aussi l'amour, qui est souuerain bien,
Par les presens d'vn auoir terrien
Ne peult estre achetée.

67. *Sça 'uous*, p. 334.

Pour *sçauez-vous*. Voyez t. I, p. 496, note 117, et ci-dessus, p. 549, note 25.

68. *Vn nouuel Astre luire*, p. 334.

Dans la première édition on lit, après ce vers, les deux strophes suivantes :

Ce n'est assez à leur subtil parler
Ou ma maistresse, ou madame appeller,
Cela est trop voz beautez r'aualer :
Pour oindre voz oreilles
Ce mot, Deesse, est beaucoup mieulx duysant,
Mais ie ne puis, tant ie suis mal plaisant,
Vser ainsi en me contrefaisant,
De ces faulses merueilles.

69. *Et l'estomac, qui pour punition,*
Vit, & meurt à sa peine, p. 334.

Dans l'édition de 1653 :

Et de celui, qui pour pugnition
Rid, & meurt à sa peine.

70. *Vous seriez belles*, p. 334.

Dans l'édition de 1553, où cette pièce a pour titre *A vne Dame*, *belle* est nécessairement au singulier ; dans les suivantes, il est au pluriel, et cette leçon n'est pas déraisonnable, car on peut considérer la pièce comme adressée aux dames en général.

71. *Vous ne donnez de peines*, p. 334.

Des quatre strophes qui suivent jusqu'à *Il n'y a roc...*, les deux premières manquent dans l'édition de 1553, et les deux autres se trouvent placées plus loin, avec quelques variantes. Voyez la note 79.

72. *En la foſſe d'Auerne*, p. 335.
On lit après ce vers, dans l'édition de 1553, au lieu des deux strophes de notre texte, les quatre suivantes :

Ores luy ſemble eſtre arbre deuenu,
Ores vn mont de nege tout chenu,
Ores l'oyzeau en Meandre congneu,
Ore' il ſe faict accroire

Sentir ſes nerfz tiedement languiſſans,
Entre voz bras les ſiens entrelaçans :
Mais tout cela ſont des ſonges paſſans
Par la porte d'iuoyre.

L'vn contrefait ce Tantale mourant
De ſoif, qu'il a au milieu d'vn torrent,
L'autre qui paiſt vn aigle deuorant
S'accouſtre en Promethée,

Mais ceſtui la par vn plus chaſte vœu,
En ſe bruſlant veult Hercule eſtre veu,
L'autre ſe mue en eau, air, terre & feu,
Comme vn ſecond Protée.

73. *Horribles*, p. 336.
Terribles, dans l'édition de 1553.

74. *Deſirs*, p. 336.
Eſpriz, dans l'édition de 1553

75. *Les beaux yeux de ſa Dame*, p. 336.
Dans l'édition de 1553, l'ordre des strophes qui suivent ce vers est interverti de telle sorte que la troisième et la quatrième passent avant la première et la seconde.

76. *Second*, p. 336.
Autre, dans l'édition de 1553.

77. *Flatteur*, p. 337.
Menteur, dans l'édition de 1553.

78. *Et de Thuſque nature*, p. 337.
On lit après ce vers, dans l'édition de 1553, les six strophes qui suivent :

Ie ſcay qu'Amour eſt le ſubiect des vers,
Et que ſans luy tant d'eſcriuains diuers
Ne voleroient ſi bien en l'vniuers
Par les bouches eſtranges :

Mais ces beautez, dont tant de bons esprits
Se vont plaignant auoir esté surpris,
Ne furent onq' vers eulx en si hault pris
Que chantent leurs louanges.

Voz beautez donq' leur seruent d'argumens,
Et ne leur fault de meilleurs instrumens
Pour les tirer tous vifz des monumens :
Aussi comme ie pense,

Sans que plus fort vous les recompensez
De tant d'ennuiz mieulx escriz que pensez,
Amour les a de peine dispensez,
Et vous de recompense.

Ie ry souuent, voyant pleurer ces foulx,
Qui mille fois vouldroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler si doulx
Le pariure artifice.

Mais quand à moy sans feindre ny pleurer
Touchant ce point ie vous puis asseurer
Que ie veulx sain & dispos demeurer
Pour vous faire seruice.

79. *Qui iamais ne retournent*, p. 337.
Au lieu des quatre strophes qui suivent ce vers dans notre texte, on trouve, dans l'édition de 1553, les six qu'on va lire ; la troisième et la quatrième sont une rédaction différente de celles qui sont indiquées dans la note 71.

Pour faire fin ie vous prie excuser
Mon amitié, qui ne peult abuser,
Et mon esprit, qui ne sçauroit vser
De plus belle harangue,

Puis que voz yeulx appris à deceuoir
De ma parole empeschent le deuoir,
Et que les miens esblouys de les voir
Font office de langue.

Si ie n'ay peints mes ennuys sur le front,
Et les assaulx que voz beautez me font,
Ilz sont pourtant grauez au plus profond
De ma volunté franche,

Non comme vn tas de vains admirateurs,
Qui font souuent par leurs souspirs menteurs,
Et par leurs vers honteusement flateurs
Rougir la carte blanche.

Deformais donq' (Amour) ſi tu m'en croys,
Adreſſe là ton petit arc Turquois,
Tes petiʒ traicts, & ton petit carquois,
Et telles mignardiſes,

Preſente les à la legere ſoy
D'vn plus ſcauant, mais moins aimant que moy,
Qui n'ait iamais rien eſprouué de toy,
Que ces belles faintiſes.

Si toutesfois tel ſtyle vous plaiſt mieulx...

80. ELEGIE D'AMOVR, p. 338.
Aubert a placé, dans son Recueil, avant cette élégie celle que nous avons réimprimée aux pages 372-374 du présent volume, et il a intitulé celle-ci : AVTRE ELEGIE D'AMOVR.

81. COMPLAINTE DES SATYRES AVX NYMPHES. DV BEMBE, p. 348.
L'original de cette pièce est intitulé : *Faunus ad nymphas*, et celui de la suivante : *Iolas ad Faunum.*

82. *Myaudement*, p. 357.
Ainsi dans toutes les éditions.

83. *S'eſt perdue la race*, p. 358.
Ainsi dans le recueil d'Aubert; dans les éditions précédentes il y a *c'eſt perdu*, qui ne donne aucun sens raisonnable.

84. *Alchumie*, p. 360.
Ainsi dans les deux premières éditions; *alchimie*, dans le recueil d'Aubert.

85. A BERTRAN BERGIER, POETE DITHYRAMBIQVE, p. 363.
Voyez dans le premier volume, p. 190 et suivantes, une pièce intitulée *Du premier Iour de l'an* et adressée : *Au Seigneur Bertran Bergier.*

86. CONTRE VNE VIEILLE, p. 369.
Aubert a placé, à la suite de la pièce *Contre vne vieille*, *l'Anterotique de la vieille & de la ieune amie*, que nous avons laissée à la suite de *l'Oliue* (t I, p. 169-174). Cette invective a, selon toute apparence, été inspirée par la pièce V du livre IV de Properce, intitulée *ad lenam*, et surtout par la VIII[e] élégie du livre I des *Amours* d'Ovide, qui a pour argument *Execratur lenam, quæ puellam suam meretricis arte instruebat;* mais ce qui appartient en propre à Du Bellay, c'est l'idée de mèler à ces propositions de « *deuotes remonſtrances*, » et de mettre en jeu :

. . . . *quelque Moyne,*
Ou quelque monſieur le Chanoyne.

Cela nous amène à la Macette de Regnier, dont Du Bellay semble avoir ici tracé l'esquisse.

87. *Quelle raison au' ous...*, p. 374.
Voyez ci-dessus, p. 549, note 25.

88. *Impuniment*, p. 376.
Ainsi dans les premières éditions; *impudemment*, dans le recueil d'Aubert.

89. La vieille covrtisanne, p. 382.
Il a paru, en 1558, une édition in-12 de *La Vieille courtisanne*, dans un recueil intitulé :

La
Covrtisane
romaine,
Par I. D. B. A.

La pornegraphie
Terentiane

Et
La complainte
de la belle
Heavmiere

En elegantes contremises de ieune Beauté & vieille Laidure : iadis composée par M. F. Villon, & de nouuel reueue, corrigee & interpretee.

A Lyon,
Chez Nic. Edoard.
1558.
Avec privilege.

Dans un avis qui suit le petit poëme de Du Bellay, l'éditeur nous apprend qu'il a pour but de donner au public une pleine connaissance des mœurs des courtisanes. « Laquelle cognoissance ne peut estre plus seurement prinse que par le precedent discours de *La Courtisane romaine*, fait n'agueres par vn singulier poëte Francois Romanize. Lequel discours, apres l'auoir restitué à son originale integrité, & apres auoir declaré en marge quelques bons mots Romanesques & gentilles allusions de haut sauoir qui pourroient estre peu entendues des simples Citramontains : il n'a semblé impertinent, ne mal conuenable d'y mettre en suyte les putanesques descriptions de Terence .. » (Fol. 36 v°.) Nous allons reproduire dans les notes suivantes les éclaircissements dont il vient d'être question.

90. *Desquelz ie fus aussi vierge rendue*, p. 383.
Ausquels, mais à tort, dans la *Courtisane romaine*. — On lit en

marge de ce vers : « Pucelage feint. Art de Celeſtine. » — La première traduction française de cet ouvrage, imprimée en 1527 par Galliot du Pré, a pour titre : *La Celeſtine en laquelle eſt traicté des deceptions des ſeruiteurs enuers leurs maiſtres & des macquerelles enuers les amoureux.*

91. *O combien mal conuient la maieſté*
Auec l'amour !..., p. 383.

On lit, dans *La Courtiſane romaine*, le nom d'Ovide en marge de ce passage.

92. *Siffler de nuict par vne ialouſie*, p. 384.

« *Ialouſie* eſt vne cage feneſtriere à claire veuë. » (*La Courtiſane romaine.*)

93. *Pour n'eſtre en ranc d'eſgaldrine tenue*, p. 385.

De ſqualdrine, dans *La Courtiſane romaine*, où ce mot est ainsi interprété : « *Squaldrine* eſt vne bordeliere ou buiſſonniere. »

94. *Donner à tous le martel en commun*, p. 385.

« *Martel* eſt troublement de tète. » (*La Courtiſane romaine.*)

95. *Vne faueur qui ne mettoit à compte*, p. 386.

L'exemplaire de l'édition de 1558, que possède la Bibliothèque impériale, porte dans le texte *tournoit à compte*, qui donne un sens assez naturel, et pourtant on lit dans les « Faultes ſuruenues en l'impreſſion » : « Pour *m'eſtoit à compte*, liſez *mettoit à compte*, maniere de parler Italienne. » C'est cette dernière leçon qui a été adoptée pour les éditions suivantes.

96. *Dont ie ſçauois bien faire mon profit*, p. 386.

Ainsi dans l'édition de 1558, cependant, on lit dans la liste des « Faultes ſuruenues en l'impreſſion, » « Pour *dont i'en ſçauois*, liſez *dont ie ſçauois.* »

97. *Pour leur tirer les quatrins de la main*, p. 386.

De leur tirer les quatrains de la main, dans *la Courtiſane romaine*, où l'on trouve cette note : « *Quatrain*, pour toute monnoie, comme *denier* en France. »

98. *Les ſcoffions, & les chaiſnes encor,*
Gands parfumez, robbes & pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, caparelles, p. 386.

Dans *La Courtiſane romaine*, *ſcoffions* est expliqué par « coiffes d'or ; » *garnels* y est remplacé par *gonnels*, et l'on lit en marge du vers où se trouve ce mot : « *Gonnels*, &c., habillemens romaneſques. »

99. *Coches de vecture*, p. 386.
« *Coches*, petis chariots. » (*La Courtifane romaine.*)

100. *Ie tenoy pour fantefque*, p. 387.
« *Fantefque*, chamberiere. » (*La Courtifane romaine.*)

101. *Tous les fecrets que fon liure defcœuure*, p. 388.
Il y a *defcouure* dans l'édition de 1558.

102. *Pour efueiller la dormante Venus*, p. 388.
« Refueiller Venus dormante, eft efmouuoir à luxure : par allufion au Prouerbe Grec. » (*La Courtifane romaine.*)

103. *Auffi void-on qu'vn propos vicieux,*
Plus que le vice eft fouuent odieux, p. 388.

« Horace. » (*La Courtifane romaine.*)

104. *D'vn barifel, ny d'vn Sbirre oultrageux*, p. 389.
Il y a dans l'édition de 1558 : *d'vn efbiere oultrageux* ; mais cette erreur est corrigée dans les *Faultes furuenues en l'impreffion.*
« *Barifel*, Preuoft, *Sbirre*, Sergent. » (*La Courtifane romaine.*)

105. *En court Sauelle...*, p. 389.
« *En cour Sauelle.* Iurifdiction du Preuoft de l'hoftel du Pape. » (*La Courtifane romaine.*)

106. *Pellarelle*, p. 389.
« *Pellarelle*, lepre de cuir, faifant decheoir le poil. » (*La Courtifane romaine.*)

107. *Ce que ie feis : & deuins conuertie*, p. 390.
« *Conuerties* font religieufes non profeffes. » (*La Courtifane romaine.*)

108. *Du trente & vn le fameux defhonneur*, p. 390.
« Cheuauchee forcee iufques à 31 de maraux. » (*La Courtifane romaine.*)

109. *Que mon autonne on prenoit pour efté*, p. 391.
« Allufion au dict de Archelas. » (*La Courtifane romaine.*) — « Archelaus, roy de Macedoine... comme Euripides en vn feftin embraffaft & baifait le bel Agathon deuant tout le monde : « Ne vous « en efbahiffez point, dit-il aux autres affiftans, car des beaux l'ar- « riere faifon en eft encore belle. » (Plutarque. *Les Dicts notables des anciens roys*, XXVI, traduction d'Amyot.)

110. *Et le pennache à la guelphe attaché*, p. 391.
Attaché à la manière des Guelphes, c'est-à-dire, à cette époque, des partisans de l'indépendance italienne.

111. *Qu'vne Marphiſe, ou vne Bradamante*, p. 391.
« Dames de proëſſe heroïque en Orlando furioſo. » (*La Courtiſane romaine.*)

112. *Et leur baillois à la raſle à iouer*, p. 392.
« *Raſle*, jeu expéditif. » (*La Courtiſane romaine.*)

113. *Et quelquefois les autres eſcorchois*, p. 392,
« Alluſion au dict de Tybere, empereur. » (*La Courtiſane romaine.*) — Dion Cassius raconte que Tibère écrivit à Æmilius Rectus, qui imposait à l'Égypte de trop lourds impôts : « Je veux qu'on tonde mes brebis, non qu'on les écorche. »

114. *La pluye d'or de la fille d'Acriſe*, p. 392.
« Alluſion à Dane corrompue par Iupiter en forme de pluye d'or. » (*La Courtiſane romaine.*)

115. *Voulant par là honneſtement monſtrer,*
Que par l'or ſeul on y pouuoit entrer, p. 392.

« Lieu de Terence en *l'Eunuch.* » (*La Courtiſane romaine.*) — Térence nous décrit ainsi ce tableau :

. . . . *Virgo in conclavi ſedet,*
Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc : [*Jouem*
Quo pacto Danae misisse aiunt quondam in gremium imbrem [*aureum.* (III, V, 35.)

et Donat insiste ainsi sur la signification qu'il avait dans la maison où il était placé : Tum quod in gremium Danae etiam ipſe Iupiter vt ſplendidus imber illabitur, nonne videtur meretrix dicere adulescentulis illam corporis partem auctore Ioue velut inauratam fuiſſe?

116. *Retenir par lyens & par charmes*, p. 393.
« Alluſion à la Pharmaceutrie de Vergil. » (*La Courtiſane romaine.*)

117. . . . . *Ores d'vn cimetére,*
Tirant de nuict quelque vmbre ſolitére, p. 393.

Cemetiere, dans *la Courtiſane romaine*, où l'on trouve cette note : « Sorcelerie à l'imitation de Horace à Canidie la Sorciere. »

118. *Ce que du front des poulains on attire*, p. 393.
« Hippomane, venin amatoire. » (*La Courtiſane romaine.*)

119. *Le ſens me fault, & l'eſprit qui me laiſſe,*
Plus que le corps ſe ſent de la vieilleſſe, p. 394.

« Allufion au vers Virgilian :

Omnia fert ætas, animum quoque... »

(Ecl. IX, 51.) (*La Courtifane romaine.*)

120. *Crier les Chambelles*, p. 395.
« *Chambelles*, petits pains plats comme efchaudez. » (*La Courtifane romaine.*)

121. *Pour payer vne chambre locande*, p. 395.
« *Locande*, à louage. » (*La Courtifane romaine.*)

122. *O que ie fuis differente de celle ..*, p. 395.
« Allufion au vers de Vergile :

Hei mihi, qualis, etc. »

(Æn., II, 274.) (*La Courtifane romaine.*)

123. *Ores ie voy le grand Paule quatrieme*, p. 396.
« Paul IIII a inhibé les courtifanes. » (*La Courtifane romaine.*)

124. Satyre de maistre Pierre dv Cvignet *fur la Petromachie de l'Vniuerfité de Paris*, p. 408.

Gilles Corrozet, dont Du Bellay allègue le témoignage quelques vers plus bas, s'exprime ainsi au sujet de Pierre du Cuignet, après avoir raconté un fait de 1328 : « En ce temps viuoit maiftre Pierre de Cunieres, que le commun appelle maiftre Pierre du Cuignet, qui au nom du roy f'entremit d'ofter le temporel aux prelatz de l'eglife, & reformer leur vie en mieulx. Bertrand euefque d'Authun fut principal defenfeur alencontre de luy : en fin le roy les accorda. » (*Les antiquitez, hiftoires & fingularitez excellentes de la ville, cité & vniuerfité de Paris...* A Paris. Pour Eftienne Groulleau (s. d.), fol. 69 verso. — Un autre historien de Paris, Jacques Du Breul, complète, dans sa description de Notre-Dame, le récit de Corrozet : « Maiftre Pierre du Cuignet eftant ainfi decheu de fa pretention, on l'a comparé & donné le nom à vne petite & laide figure qui eft à vn coing du Iubé de l'Eglife, du cofté de midy, au deffoubs de la figure d'enfer. Et n'eft aucun reputé auoir veu cefte Eglife, f'il n'a veu cefte grimace. » (*Le Theatre des antiquitez de Paris...* A Paris, par la Societé des Imprimeurs, 1639, in-4°, p. 21.)

Quant à la « Petromachie » ou bataille des pierres, ce n'est autre chose que le récit des différends de Pierre Ramus et de Pierre Galland, recteur de l'Université, à l'occasion de l'ouvrage du premier de ces deux professeurs, publié en 1543 sous le titre de : *Ariftotelicæ animaduerfiones.*

125. *Ce Rameau precieux*, p. 409.
Allusion au nom de Pierre Ramus. Voyez la note précédente et les notes 127 et 130.

126. *C'eſt ceſte pierreuſe reſponſe*, p. 410.

Il s'agit ici de la pièce de Pierre Galland intitulée : *Pro ſchola pariſienſi contra nouam Petri Rami academiam.*

127. *O le galand legiſlateur*, p. 410.

Allusion au nom de Pierre Galland. Voyez les notes 124 et 125. Dans l'ouvrage intitulé : *Xenia ſeu illuſtrium quorumdam nominum alluſiones*, on trouve (fol. 12 et 13) deux pièces intitulées : *Petrus Ramus* et *Petrus Gallandius*, dans lesquelles Du Bellay s'exerce encore sur ces deux noms.

128. *Il eſt tout Perionizé,*
Et quelque peu Tornebuzé, p. 410.

c'est-à-dire imité de Périon et de Turnèbe.

129. *Mais il me ſemble trop cruel*
Contre le bon Pantagruel, p. 410.

Voici le passage auquel Du Bellay fait allusion : « Melior pars eorum qui haſce tuas nugas lectitant, Rame (ne hinc tibi nimium placeas), non ad fructum aliquem ex iis capiendum, ſed veluti vernaculos ridiculi Pantagruelis libros ad luſum & animi oblectationem lectitant. »

Rabelais s'est vengé de cette attaque dans le nouveau prologue de son quatrième livre.

130. *N'a guere vn Galand ſ'attacha*
A vn Rameau de telle ſorte, p. 417.

Cette pièce est encore relative à la dispute de Pierre Galland et de Pierre Ramus. Voyez ci-dessus les notes 125 et 127.

131. Epithalame... de... Philibert Emanvel dvc de Savoye, et... Margverite de France, p. 421.

Le titre de l'édition que nous avons suivie, fidèlement reproduit à la page indiquée, porte en plus :

Par

Ioach. Dv Bellay Angevin.

A Paris,

De l'imprimerie de Federic Morel,...

M.D.LVIIII.

Auec priuilege du Roy.

Le volume, qui se compose de quatorze feuillets in-4 non chiffrés, contient deux pièces de Charles de Vtenhove, Gantois, l'une française, l'autre latine, sur le même mariage. Le chœur que chante « la

musique » manque dans cette édition et ne se trouve que dans le recueil d'Aubert.

132. *La Nymphe Escoçoise*, p. 428.
Marie Stuart.

133. *La Nymphe Lorraine*, p. 428.
Claude de France, devenue Lorraine par son mariage avec Charles II, duc de Lorraine, comme Marie Stuart était devenue Française par son mariage avec François II.

134. Entreprise dv Roy-Davlphin povr le tovrnoy sovbz le nom des chevaliers advantevrevx, p. 441.
Outre le titre qui précède, le frontispice de l'édition originale, composée de quatorze feuillets in-4 non chiffrés, porte en plus :

A la Royne, et avx Dames.
Par Ioach. Dv Bellay ang.
A Paris,
De l'imprimerie de Federic Morel,...
M.D.LVIIII.
Auec priuilege du Roy.

Le curieux avis de *l'Imprimeur au lecteur*, que nous avons reproduit à la p. 464, a été omis dans le recueil d'Aubert.

135. A la Royne Davlphine, p. 463.
Dans le recueil d'Aubert, cette pièce a pour titre : *A la Royne d'Escosse*. Elle est adressée à Marie Stuart, femme du dauphin François, depuis roi sous le nom de François II.

136. Le tvmbeav dv treschrestien roy Henry II, p. 465.
Cet ouvrage et les pièces qui le suivent, jusqu'à la *Lettre au sieur Iehan Morel* inclusivement, ont paru pour la première fois, avec le texte latin, sous le titre suivant, en un volume in-4 de quatorze feuillets :

Tvmvlvs Henrici
Secvndi Gallorvm regis
Christianiss. per
Ioach. Bellaivm.
Idem gallice totidem
Versibvs expressvm per evmdem.
Accessit et eivsdem elegia
Ad illvstriss. Principem Carolvm Card.
Lotharingvm.

Parisiis,
Apud Federicum Morellum...
M. D. LIX.

Il y a une édition qui porte la date de 1561 et dans laquelle paraît pour la première fois *le Tumbeau* de Minard.

137. *At il*, p. 466.
Ainsi dans l'édition originale; *a-il* dans le recueil d'Aubert.

138. *Quoy plus? Henry auoit tout ſon rond accomply*, p. 467.
Il y a dans le texte latin :

Quid plura? Henricus iam totum impleuerat orbem.

139. *Imitateurs d'Appelle, & de Lyſippe, & vous*
Par qui Phidie encor' eſt viuant entre nous, p. 469.

Ces vers sont la traduction exacte du latin :

Artis Apelleæ, Lyſippique æmule laudis,
Et tu Phidiacæ quem iuuat artis honos.

Ils ont été remplacés, dans le recueil d'Aubert, par :

Vous qui ſur tous auez la gloire du pinceau,
L'artifice du cuyure & l'honneur du cyzeau.

140. *Baſtiſſez à Henry des Tumbes Cariennes,*
Erigez à Henry des Pointes Phariennes, p. 469.

C'est la traduction de ces deux vers :

Erigite Henrico pendentia Mauſolea,
Henrico Pharias tollite Pyramides.

141. *Rendons l'ame à la fin deſſoubz ces feintes armes,*
Puis que nous n'auons peu la rendre aux vrais allarmes,
p. 470.

C'est la même pensée que celle qui est exprimée à la fin du *Tombeau* d'Henri II, par Etienne Forcadel :

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapuit.

Brantôme a ainsi traduit ce vers :

« Celuy que le vray Mars n'a peu rauir à ſoy, l'image & la ſemblance de ce Mars l'a rauy & emporté » (*Œuvres complètes*, édit. de M. Lalanne, t. II, p. 273.)

142. Dv mesme encores, p. 470.
Cette pièce ne se trouve pas dans l'édition de 1559.

143. Lettre dv mesme avthevr av sievr iehan morel, Ambrunois, ſon plus fidele & cher amy, p. 472.

Dans l'édition de 1559 le titre est : *Lettre du mesme Autheur à vn sien amy...*

144. Le tvmbeav de M. Antoine Minard, President, p. 475.

Minard, qui, malgré les récusations d'Anne du Bourg, persista à demeurer parmi ses juges, fut assassiné d'un coup de pistolet en revenant du palais le 12 décembre 1559. La pièce de Du Bellay a paru pour la première fois dans l'édition de 1561 du *Tumulus Henrici secundi*. Voyez ci-dessus note 136.

145. Discovrs av Roy... escript premierement en vers Latins... par messire Michel de l'Hospital... & depuis mis en vers françois par I. du Bellay, p. 477.

Federic Morel a publié deux éditions de ce *discours* sous le titre qui depuis a été suivi par Aubert et que nous avons reproduit. L'une de ces éditions, que nous n'avons pu voir, est in-4° et porte la date de 1566; l'autre est in-8° et datée de 1567. Une autre édition a pour titre : *Salutaire instruction pour bien & heureusement regner*.... A Lyon. Par Benoist Rigaud, M.D.LX.VII, in-8°. Voyez, au sujet de l'envoi que Du Bellay fit de copies de ce discours à diverses personnes de distinction, sa seconde lettre à Jehan Morel, tome II, p. 542 et 543.

146. Ample discovrs av Roy..., p. 489.

M. Brunet parle d'une édition de ce *discours*, de Paris, 1568, in-8° ; une autre, qui porte le titre de *Docte & singulier discours*, forme un volume petit in-8°, publié à Lyon, en 1588 ; la plus ancienne que nous ayons vue est de Paris, chez Federic Morel, en 1572 ; le texte en a été suivi fidèlement, trop fidèlement même, par Aubert ; un manuscrit de date assurément postérieure, qui fait partie d'un volume de la Bibliothèque impériale, portant le n° 513 du fonds français, nous a fourni d'utiles corrections qu'on trouvera mentionnées dans les notes suivantes. Il y a, tant dans les éditions que dans le manuscrit, des manchettes, qui le plus souvent ne contiennent que de simples sommaires que nous avons pu négliger, mais qui parfois aussi fournissent des éclaircissements dont nous avons enrichi nos notes.

147. *Tout le chemin en fume*, p. 494.

Cette description est imitée d'un passage du quatrième livre de Virgile. Voyez la traduction que du Bellay en a faite, tome I, p. 359.

148. . *.Le bon pasteur, qui aime son troupeau,*
En doit prendre la laine, & luy laisser la peau, p. 494.

« Sentence de l'empereur Tibère. » (*Note en manchette du manuscrit de la Bibliothèque impériale.*) — Voyez ci-dessus, p. 563, note 113.

149\. . . . . *La barriere*
Que nature oppoſoit à ſa vertu guerriere, p. 495.

« Les Alpes. » (*Manchette des imprimés.*)

150\. ...*Ce ieune Roy, dont la Françoiſe troppe*
Donta ſi brauement les murs de Parthenope, p. 497.

« Charles huitieſme conquiſt le Royaume de Naples par le moien des vieux Capitaines de ſon pere Loys Vnzieſme. » (*Manchette des imprimés.*)

151\. *S'appareſſe*, p. 499.
Ainsi dans le manuscrit; les imprimés portent *ſa pareſſe*, qui n'offre aucun sens.

152\. *Permette*, p. 499.
Cette leçon est encore celle du manuscrit; les imprimés portent *permettre*.

153\. ... *La plus grande part la meilleure ſurmonte*, p. 501.
« Sentence de Tite-Liue. » (*Manchette des imprimés.*)

154\. . . . . . *L'impudence & la temerité*
Du ieune medecin, qui, non exercité,
De prattiquer ſon art ne fait point conſcience,
Et par la mort d'autruy fait ſon experience, p. 501.

« Sentence de Pline. » (*Manchette du manuscrit.*) — « Hercule! in hac artium sola evenit, ut cuicumque medicum se professo statim credatur, quum sit periculum in nullo mendacio majus... Discunt periculis nostris, et experimenta per mortes agunt. » (Plini *nat. hist.*, lib. XXIX, cap. VII.)

155\. ...*Ce que lon achepte on peult bien le reuendre*, p. 501.
« Vers de Sennazar. » (*Manchette du manuscrit.*)

156\. *De la Mercuriale encor' il aura ſoing*, p. 501.
« La Mercuriale de la Court de Parlement. » (*Manchette du manuscrit.*)

157\. ... *Celuy qui fit ſeoir ſur la peau de ſon pere*
Le fils d'vn mauuais iuge..., p. 502.

« Seuerité de Cambiſes, roy de Perſe, contre vn mauuais iuge. » (*Manchette du manuscrit.*)

158\. ... *Vous ne permettrez que ce mal enuieilliſſe*, p. 503.
L'auteur emploie ici, dans l'indication en manchette, le verbe

correspondant à forme purement latine : « Le Roy doit remédier de bonne heure au mal qui n'eſt encore inueteré. »

159. *Or ce monſtre fatal ne ſe veult ſurmonter*
Par le feu ſeulement, ny par le fer donter, p. 503.

Ces deux vers et les deux qui les suivent dans les imprimés présentent quatre rimes masculines de suite. On y a remédié, mais seulement en marge, dans le manuscrit, en ajoutant ici :

Comme l'hydre fecond qui d'vn dommage vtile
Renouueloit ſon chef de cent teſtes fertile.

160. ...*Ce peſant fardeau que porte le clergé*, p. 505.
« Les Decimes. » (*Manchette des imprimés.*)

161. *Car qui ſert à l'autel, de l'autel il doit viure*, p. 505.
« Saint Paul. » (*Manchette du manuscrit.*) — Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt : et qui altari deseruiunt, cum altari participant? (I, *Cor.* IX, 13.)

162. ...*Ce grand Cardinal*, p. 505.
« Louange du Cardinal de Lorraine & de ſes freres. » (*Manchette des imprimés.*)

163. *Soldarts*, p. 505.
Ainsi dans le manuscrit. *Soldats*, dans les imprimés.

164. *Ce docte, vertueux, & prudent Oliuier*, p. 507.
« Le chancellier Oliuier, protecteur de la iuſtice. » (*Manchette du manuscrit.*)

165. *Ce Charles, l'ornement du college Romain*, p. 507.
« Le Cardinal de Lorraine, protecteur de l'eſtat eccleſiaſtique. » (*Manchette du manuscrit.*)

166. *S'il vous plaiſt d'imiter le plus grand des Ceſars,*
Qui fit tant de faueur au Mantuan Virgile,
Et cil qui tant priſa la trompette d'Achille, p. 509.

« L'honneur qu'Auguſte Ceſar & Alexandre le grand ont porté aux bonnes lettres. » (*Manchette des imprimés.*)

167. *Comme la pieté, la iuſtice, & la foy*, p. 510.
Après ce vers, on lit dans le manuscrit les deux suivants, qui manquent dans les imprimés :

Comme il doit eſtre humain, comme ſa main royalle
Doit eſtre aux gens de bien ouuerte & liberalle.

Voyez ci-dessus, note 159.

168. *D'vtiles ſeruiteurs, ne ſeruent que de nombre*, p. 510.

Après ce vers, on lit dans le manuscrit les quatre suivants, qui ne se trouvent pas dans les imprimés :

> *Comme il doit careſſer les princes de ſon ſang*
> *Et ceux qui prez de luy tiennent le premier rang,*
> *Comme les plus experts au regime publique,*
> *Soit pour l'art militaire ou pour l'art politique.*

169. ... *Ceux dont ie porte le nom*, p. 510.

« Il entend les deux derniers Seigneurs de Langey, & le Cardinal Du-Bellay leur frere. » (*Manchette des imprimés.*)

170. ....*Plus heureux qu'Auguſte, & meilleur que Traian*, p. 511.

« La priere que lon faiſoit anciennement en faueur des Empereurs. » (*Manchette des imprimés.*)

171. *Et que continuant ce bon heur d'an en an*, p. 511.

Ce vers se lit ainsi dans le manuscrit :
Continuant vos iours iuſques au centieſme an.

172. *Il accompliſſe en vous l'heureuſe prophetie*, p. 511.

« Prophetie touchant le roi moderne en vn vieux liure eſcript a la main. » (*Manchette du manuscrit.*)

173. *Qui*, p. 511.

Il y a dans les éditions *que*, qui ne donne point de sens satisfaisant.

174. Appendice, p. 513.

Nous avons déjà fait entrer dans les *Œuvres* de Joachim Du Bellay plusieurs morceaux qui figuraient dans les éditions originales et qu'Aubert n'a pas jugé utile de conserver. (Voyez t. I, page 67, note *a*, p. 500, note 58, vers la fin, et t. II, p. 566, note 134). Nous en ajoutons ici en forme d'appendice un certain nombre qui ne trouvaient pas aussi naturellement leur place dans les recueils précédents.

175. Les cent distiqves des trois sevrs Anne, Margverite, Iane... svr le trespas de l'incomparable Margverite, royne de Navarre..., p. 513.

Ces distiques font partie d'un recueil dont voici la description bibliographique :

LE

TOMBEAV

DE MARGVERITE DE VA-
LOIS ROYNE DE NAVARRE.

Faict premierement en Disticques Latins par les trois Sœurs Princesses en Angleterre. Depuis traduictz en Grec, Italien, & François par plusieurs des excellentz Poëtes de la France.

Auecques plusieurs Odes, Hymnes, Cantiques, Epitaphes, sur le mesme subiect.

A Paris.

De l'imprimerie de Michel Fezandat, & Robert Granlon au mont S. Hilaire à l'enseigne des Grans Ions, & au Palais en la boutique de Vincent Sartenas.

1551

Avec privilege dv Roy.

Les trois princesses qui ont composé les distiques sont : « Anne, Marguerite & Iane de Seymour. » Les quatrains par lesquels Du Bellay les a traduits ne portent pas son nom, mais sont précédés des initiales dont il a signé ses premiers ouvrages : I. D. B. A. Antoine de Baïf a traduit aussi en quatrains la plupart de ces distiques. On trouvera cette traduction parmi ses œuvres, dans l'édition que nous en publierons. Au nombre des pièces contenues dans ce volume figurent l'*Imitation de l'ode latine de Ian Dorat* (voyez t. I. p. 160) et *les Deux Marguerites*. (Voyez t, II, p. 41.)

176. *Si tu ne fais, viateur,*
A ce tumbeau reuerance, p. 515.

Chacun des distiques latins est suivi d'un distique grec de Dorat, d'un quatrain italien, précédé des initiales I. P. D. M., d'un quatrain français signé des initiales de Du Bellay (I. D. B. A.) et de plusieurs autres imitations; en tête du quatrain qui commence par les deux vers que nous venons de reproduire on a répété, sans doute par erreur, les initiales I. P. D. M.; nous croyons qu'on n'en doit pas moins attribuer ce quatrain français à Du Bellay.

177. *Race des Rois, Sœur & Femme*, p. 521.

Le quatrain de Baïf qui traduit le distique latin suit d'ordinaire le quatrain de Du Bellay et est habituellement précédé de son nom; ici deux quatrains français de suite sont précédés des initiales de

Du Bellay; nous pensons toutefois qu'il est peu probable qu'il soit l'auteur des deux versions, nous avons donc cru devoir rejeter la seconde que nous nous contentons de reproduire ici :

De trois Lys, armes des Rois,
Son ecuſſon ell' compoſe,
Royale de trois endrois :
Des Roys Niepce, Sœur, Epouſe.

178. ODE (SVR L'EPITHALAME DE HENRI DE MESME ET DE IANE HENNEQVIN), p. 524.

Cette ode, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Tricotel, si versé dans la connaissance de nos anciens poëtes, est tirée d'un petit volume de la bibliothèque de l'Arsenal intitulé : *Epithalame*, qui ne se compose que de 16 feuillets non chiffrés, et ne porte point de date, mais qui appartient à l'année 1552.

179. *Et plus heureux l'hymenée*
De telle vierge d'onneur, p. 525.

Nous avons reproduit fidèlement le texte, qui prête à deux sens fort différents. On peut entendre soit : *De telle vierge d'honneur*, soit : *De telle vierge donneur*, c'est-à-dire faisant présent, faisant don d'une telle vierge. Cette dernière interprétation nous paraît de beaucoup la meilleure. Nous avons vu dans *l'Oliue*, t. I, p. 90, sonnet XVIII, Du Bellay nommer Dieu *le ſouuerain donneur* à cause des biens qu'il nous prodigue.

180. SONET DE IOACHIM DV BELLAI A P. DE RONSARD, p. 525.

En tète des *Amours*.

181. I. DV BELLAY (A LOYS LE ROY, DIT REGIVS), p. 526.

En tète du *Sympoſe de Platon ;* voyez t. I, p. 505, note 214.

182. HVICT SONNETZ DE IOACHIM DV BELLAY, p. 526.

Ces huit sonnets, signalés par M. Paulin Paris dans le septième volume des *Manuscrits français*, ont été publiés pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon dans *l'Amateur de livres*, en mars 1849, avec un excellent commentaire auquel nous allons faire plus d'un emprunt, et ont ensuite été tirés à part à 50 exemplaires. Ils se trouvent aux folios 268 et suivants du manuscrit du fonds français qui porte actuellement le n° 884.

183. *Et, pour auoir bien ſceu vn ſinge entretenir,*
Vn Ganimede auoir le rouge ſur la teſte, p. 526.

« Il s'agit ici de cet étrange protégé de Jules III, natif de Plaisance ou de Bologne, et qui s'appelait Innocent. Jules, encore cardinal

del Monte, l'avait rencontré dans les rues avec un singe, pris en affection, fait adopter par son frère Baudouin del Monte, et, le 30 mai 1550, trois mois à peine avant son élévation, il fit de lui, à dix-sept ans, un cardinal, auquel le peuple conserva le nom qu'il lui avait déjà donné, celui de *Simia*. Quant à l'appellation de Ganymède, un passage de Sleidan, cité dans Bayle (note D), montre que c'était alors l'opinion commune : « Romæ fama erat, & libellis quoque conſcriptum fuit à Ioue Ganymedem foueri, licet deformem ; sed nec ipſe pontifex ad reliquos cardinales diſſimulare, & per iocum fertur aliquando commemorare, quam ſit laſcivus adoleſcens & importunus. » (*Huit sonnets de Ioachim Du Bellay... publiés par M. Anatole de Montaiglon*, p. 8 et 9.)

184. *Ie fu iadis Hercule*, p. 528.

La statue de Pasquin, dans laquelle on s'accorde maintenant à reconnaître le reste d'un groupe représentant Ajax emportant le corps de Patrocle, passait alors pour un Hercule lançant Lychas à la mer.

185. V, p. 528.

Ce sonnet est la traduction de la pièce suivante, qui se trouve au folio 48 des *Poemata*, dans la série intitulée *Tumuli :*

MARCELLI II, PONT. MAX. ET IVLII III.

Vt qui conatur rapidas extinguere flammas,
Sæpe ſolet mediis ipſe perire rogis,
Sic veteres Iuli cupiens purgare cloacas
Marcellus, diro tactus odore periit.

Marcel est mort le 1er mai 1555, Paul IV a été élu le 23; c'est entre ces deux dates que se placent ces vers.

186. VI, p. 529.

Caracciol, à qui Du Bellay s'adresse ici, est ce prince de Melphe à qui il a consacré une ode (voyez ci-dessus, p. 88). Il était évêque de Troyes et fils de Caracciol, fait maréchal de France en 1545. On trouve dans les *Poemata* de Du Bellay (fol. 23, verso) une pièce intitulée : *In laudem Caracioli Trecarum antiſtit.*, ensuite vient celle que nous allons reproduire; c'est l'original du VIe sonnet :

AD EVNDEM, IN COMPARATIONEM IVLII III ET PAVLI IIII. PP. MM.

Dum bello pacem opponis, placidumque furenti
Neptunum, & viduo florida rura ſolo,
Mars fremit, vnda furit, denſatur frigore Tellus,
Pax redit, vnda ſilet, ſoluitur acris hyems.
Hæc facis, Antoni, Paulum dum opponis Iulo,

Lætaque funeſtis tempora temporibus.
Non alio infamis damnari Iulius ore,
Non alio Paulus debuit ore cani.

187. ....*Celluy qui fut de la Terre & de l'Onde*
Le Tonnerre & l'effroy..., p. 529.

Charles-Quint.

188. ...*Que dirons-nous de ceſt autre vieillard*, p. 529.

Paul IV.

189. IOACH. DV BELLAY, ANGEVIN (A IAQVES GREVIN), p. 530.

Ce sonnet a paru en tête de *l'Olimpe de Iaques Greuin*... Paris, R. Eſtienne, M.D.LX, in-8. Le permis d'imprimer est du 23 novembre 1559.

190. LETTRES DE IOACHIM DV BELLAY. AV CARDINAL DV BELLAY, p. 531.

Ces lettres se trouvent dans un manuscrit de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, ainsi décrit au tome II p. 24, du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements*, publié par ordre du ministre de l'Instruction publique : *Lettres latines et francoises de Jean Du Bellay, cardinal et evesque de Paris, ou qui luy ont été écrites par diverses personnes, copiées par M. Jean Bouhier, con*[er] *au parlement de Dijon.* Ms. de la biblioth. de M. le Prés. Bouhier. B. 90. MDCCXXI.

M. Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, a fait une étude approfondie de ce manuscrit et y a trouvé les éléments d'un intéressant mémoire intitulé : *Quelques mois de la vie de Joachim Du Bellay*, qui a été lu dans la séance annuelle du Comité des travaux historiques. Ces lettres s'y trouvaient parmi les pièces justificatives. Non-seulement M. Revillout nous a autorisé à en prendre copie, mais il a bien voulu revoir les épreuves sur le manuscrit du président Bouhier, de telle sorte que c'est uniquement à son inépuisable obligeance que nos lecteurs sont redevables de ces pages curieuses des œuvres de Du Bellay, qui jettent un jour si vif et si inattendu sur la cause de ses chagrins, dont nous n'avions eu jusqu'ici que le retentissement poétique. Est-il besoin d'ajouter que nous sommes heureux de remercier ici le savant qui nous a communiqué avec un si aimable empressement le résultat de ses patientes recherches ? La copie du président semble défectueuse en quelques endroits ; çà et là il a paru indispensable de suppléer un mot omis ; nous avons eu soin de placer ces additions entre parenthèses, et de ne rien modifier sans en avertir.

191. *L'extrait de ladite Epitre est imprimé audevant de quelques miennes œuvres latines*, p. 533.

Cet extrait se trouve en tête du volume intitulé : *Ioachimi Bellaii Andini poematum libri quatuor... Parisiis, Apud Federicum Morellum...* M.D.LVIII, in-4°. Nous reproduisons en entier ce morceau, en attirant particulièrement l'attention du lecteur sur les dernières lignes, qui sont curieuses quand on les rapproche de la lettre de Du Bellay au cardinal :

Ex qvadam epistola Francisci Olivarii Gall. Nomophylacis ad I. Morellum Ebrodunens.

Hoſpitalii Epiſtolam legi. De qua nil aliud dicam, quàm, quòd, vel ſine titulo, auctorem ſuum referat : & bis mille aliis intermixta, non me fallere queat. Perlectam ſepoſui, per ocium ſubinde relecturus, cùm muſis, ſimul ac Philoſophiæ indulgere iuuabit. Bellaii poëmata, mihi poſt tuum diſceſſum, ter, quater relecta, ſemper magis ac magis allubeſcunt. Quanquam ſunt in iis nonnulla quæ me fugiunt, quòd ſcilicet, res ipſas non capio. Neſcio quid ille Græcè vel Latinè præſtare queat : hoc vnum ſcio, qualia ſcribit, niſi ab eo præſtari non poſſe, qui ſit varia ac multiplici eruditione, iudicio autem perelegante perpolitus. Nam ſelectiſſimum illum Gallicæ dictionis nitorem, ac perpetuam quandam in illa lingua gratiam, qui talem vel polliceatur, vel iam lam reipſa præſtet, nondum mihi quemquam hactenus legere contigit. Tu hunc meo nomine plurimùm ſaluere iubebis. Opto homini fortunam tali ingenio dignam. Nam vel inuita illa, clarus atque illuſtris evadet. Quòd ſi fortunæ nihil acceſſerit, certè illius ipſius magno probro, vel potius ingenti ſummatûm virorum pudori futurum eſt. Benè vale. Ex Leonuillano noſtro, quarto Cal. Septembr. M.D.LVIII.

192. *Ce que dit Martial en vne sienne epistre*, p. 533.

« Absit a jocorum nostrorum simplicitate malignus interpres... Improbe facit, qui in alieno libro ingeniosus est. » (Martialis epigr. lib. I. Epist. ad lect.)

193. *Mesmement au sonnet que i'ay aussi enclos cy dedans auquel en parlant apertement de vous & non par metaphore ou allegorie*, p. 534.

Il y a évidemment ici une lacune; quant au sonnet dont il est question, c'est le XLIX° des *Regrets*. Voyez ci-dessus, p. 191.

194. *Ce qui m'a faict ainsi toucher les Caraffes en quelque endroit*, p. 535.

Voyez sur les Caraffe, dans les *Regrets*, sonnet CIII, p. 218, et, sonnet CV, p. 219.

195. *Encores que Democrite* excludat sanos Helicone poetas p. 535.

Souvenir de ce passage de l'*Art poétique* d'Horace (vers 295) :

Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, et excludit sanos Helicone poetas
Democritus ; bona pars non vngues ponere curat.

196. *Ie ne veux point faire du Theatin*, p. 537.
Allusion à la conduite du pape Paul IV, ancien général des Théatins. Voyez *Œuvres complètes* d'Estienne de la Boétie, publiées par M. Léon Feugère, 1846, p. 380. (*Note de M. Revillout.*)

197. AV SIEVR IEHAN MOREL, AMBRVNOIS, p. 541.
Les quatre lettres qui suivent sont, comme les précédentes, tirées du manuscrit de Bouhier ; elles y sont réunies et viennent après une lettre de Joachim au cardinal ; elles ne portent pas de date. Le nom du destinataire n'est pas indiqué, mais M. Revillout a conclu, avec beaucoup de vraisemblance, des qualités de frère, serviteur et ami qui précèdent la signature, que c'est à Morel qu'elles sont adressées.

198. *Noſtra damus cum verba damus, nam fallere noſtrum eſt,*
Et cum veſtra damus, nil niſi noſtra damus, p. 542.

Ces vers, qui ont été attribués à Jodelle et à Bèze, se trouvent, sous la forme suivante, dans les *Allusiones* de Charles Vtenhove.

Noſtradamus cum falſa damus, nam fallere noſtrum eſt,
Et cum falſa damus, nil niſi noſtra damus.

199. *Vne coppie de la tranlation de l'Epiſtre de Monſʳ de Lhoſpital*, p. 542.
Voyez ci-dessus, p. 477, et p. 576, note 191, le commencement de la lettre du chancelier Olivier.

200. *Quant a la Royne regnante, l'Epiſtre en fait aſſés mention*, p. 543.
Voyez ci-dessus, p. 486 :

Que Dieu puiſſe allonger la vie de cent ans
A ta Mere, à ta Femme, & donne pareil temps
A ta Tante...





[redacted]



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

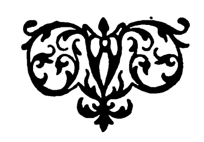
Pages.

DIVERS POEMES, PARTIE INVENTIONS, PARTIE TRADVCTIONS.

Vœuz rustiques du latin de Naugerius.

[redacted]

FIN DE LA TABLE.





[redacted]

Achevé d'imprimer

LE DIX OCTOBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE.

A PARIS



